

HOMÉLIES,

DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.º 49, A LYON.

HOMÉLIES, DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE

S. JEAN CHRYSOSTÔME,

AVEC DES EXTRAITS TIRÉS DE SES OUVRAGES, SUR DIVERS OBJETS;

TRADUITS

PAR M. L'ABBÉ AUGER,

VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS
ET DE CELLE DE ROUEN.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

Tome Quatrième.



A LYON,

CHEZ F.çois GUYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 39,
AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1826.


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

****

SUITE DES EXTRAITS

TIRÉS DES DIVERS ÉCRITS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

CHARITÉ.

TOUS LES AUTRES DONS NE SONT RIEN SANS LA CHARITÉ; LA CHARITÉ EST PRÉFÉRABLE A TOUS LES AUTRES DONS.

Extrait de la troisième homélie sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 33; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 723; Sav. t. 4, p. 446.)

COMME il y avoit peu de personnes parmi les Hébreux qui possédassent des dons extraordinaires, et que le Seigneur les leur avoit retirés en punition de leur négligence, saint Paul, pour les consoler et les empêcher de s'abattre, attribue tout à la volonté de Dieu. Il sait, dit-il, ce qui est utile à chacun, et c'est d'après cette connoissance qu'il distribue ses graces. *Dieu a disposé de nous comme il lui a plu*

(1. Cor. 12. 18.), dit cet apôtre aux fidèles de Corinthe. *Les dons de l'Esprit-Saint qui se manifestent au dehors*, leur dit-il ailleurs, *sont donnés à chacun selon la volonté de Dieu, pour le plus grand bien de celui qui les reçoit* (1. Cor. 12. 7.). Saint Paul montre par là que les dons de l'Esprit-Saint se distribuent selon la volonté du Père céleste. Une vie impure et lâche a souvent été cause que plusieurs n'ont pas reçu ces dons. Quoique d'autres vécussent dans une pureté parfaite, ils n'ont pas reçu ces mêmes dons, de crainte qu'ils n'en conçussent de l'orgueil, et que, fiers des faveurs dont ils seroient gratifiés, ils ne devinssent plus négligens; car si le seul témoignage d'une vie pure, sans aucun don extraordinaire, est capable de nous enorgueillir, que seroit-ce si ces dons y étoient joints? c'est pour cela que Dieu accorde ces dons éclatans plutôt aux humbles et aux simples, et surtout aux simples. *Dans la simplicité et dans la joie de votre cœur* (Act. 2. 46.), dit saint Paul. Ce qu'il dit aux Hébreux devoit leur redonner du courage, et en même temps les piquer, s'ils étaient lâches. Une personne humble, qui ne se forme pas une grande idée d'elle-même, n'en devient que plus fervente lorsqu'elle reçoit de Dieu quelque don, parce qu'elle reconnoît son indignité et combien peu elle mérite de pareilles graces. Au lieu que celui qui a une grande opinion de sa vertu regarde le don qu'il a reçu comme une dette, et en conçoit de l'orgueil. Ainsi, Dieu distribue ses graces selon qu'il est utile à chacun. C'est ce que nous voyons arriver dans l'Église. L'un a le don de la parole pour ins-

truire, un autre est entièrement dépourvu d'éloquence. Que ce dernier ne s'afflige point de n'avoir pas reçu la même grace. *Les dons de l'Esprit-Saint qui se manifestent au dehors*, *sont donnés à chacun pour le plus grand bien de celui qui les reçoit.* Si un père de famille, dans sa maison, sait l'emploi qu'il doit donner à chacun de ses serviteurs, combien plus Dieu usera-t-il de cette sagesse, lui qui connoît les pensées des hommes, et qui sait toutes les choses avant qu'elles se fassent? Il n'y a qu'un seul objet qui mérite qu'on s'afflige, c'est le péché. Tout le reste ne doit nous causer aucune peine.

Ne dites point: Pourquoi ne suis-je pas riche? si j'avois de l'argent, je soulagerois l'indigence des pauvres. Peut-être que si vous en aviez, vous n'en seriez que plus avide. Vous parlez maintenant de la sorte, mais vous penseriez différemment si vous étiez riche. Sommes-nous remplis de nourriture, nous croyons pouvoir soutenir de longs jeûnes; nous changeons de sentiment, dès la première faim que nous éprouvons. Sommes-nous hors de l'ivresse, nous nous imaginons pouvoir triompher de cette passion: nous trouvons-nous pris par le vin, nous sommes détrompés. Ne dites point: Pourquoi n'ai-je pas reçu le don d'instruire? si je l'avois reçu, j'édifierois un grand nombre de fidèles. Si vous l'aviez reçu, ç'auroit été peut-être pour votre condamnation. Peut-être que l'envie ou la paresse vous auroit fait tenir caché votre talent. Vous êtes maintenant à l'abri de tous ces périls. On ne peut point vous faire de reproches si vous ne distribuez pas à chacun la mesure convenable de nourriture spirituelle ou corporelle:

au lieu que si vous étiez éloquent ou riche, vous seriez exposé à commettre une infinité de fautes. Mais vous n'êtes pas tout-à-fait dénué des dons du Ciel; montrez dans le peu que vous en avez reçu, ce que vous seriez si vous en aviez reçu davantage. Si vous n'avez pas été fidèles dans les petites choses, dit l'Évangile, comment vous confiera-t-on les grandes (Matth. 25. 23.--Luc. 16. 10.)? Faites revivre l'exemple de cette veuve, qui, n'ayant que deux oboles, donna tout ce qu'elle avoit. Vous désirez d'être riche, témoignez du mépris pour le peu que vous possédez, afin que je vous confie de plus grandes richesses. Si vous êtes attaché au peu que vous avez, comment ne le seriez-vous pas à de plus grands biens? Ainsi, pour le talent de la parole, montrez que vous n'avez pas négligé d'avertir et de conseiller vos frères. Vous n'avez pas, dites-vous, d'éloquence, vous ne trouvez pas dans votre esprit une grande abondance de pensées et d'expressions; mais vous n'êtes pas dépourvu du talent, qui n'est pas rare, d'exhorter en particulier. Vous avez un fils, un voisin, un ami, un frère, des serviteurs: si vous ne pouvez prononcer un long discours dans une assemblée de fidèles, vous pouvez instruire en particulier quelques personnes. Il ne faut pour cela ni connoître les règles de l'art, ni s'étendre en longs discours. Montrez dans des occasions peu importantes, que, si vous aviez reçu le don de la parole, vous ne l'auriez pas négligé. Mais, si vous ne témoignez aucune ardeur dans le peu que vous pouvez faire, comment Dieu vous confiera-t-il de grands talens? Or, que chacun puisse instruire ses frères, écoutez comment l'apôtre en

fait un précepte aux simples fidèles. *Édifiez-vous*, leur dit-il, *les uns les autres comme vous faites*, *et consolez-vous mutuellement* (1. Thess. 4. 17. — 5. 11.). Dieu sait comment il distribue ses dons à chacun. Avez-vous plus de mérite que Moïse? Voyez comme il refuse de conduire seul le peuple d'Israël. *Puis-je porter tout ce peuple*, dit-il à Dieu, *pour me dire : Portez ce peuple comme une nourrice porte son enfant sur son sein* (Nomb. 11. 12.)? Que fit donc Dieu? prenant de l'esprit de Moïse, il le communiqua à d'autres, pour montrer que, lorsqu'il portoit seul tout le peuple, ce n'étoit pas par sa vertu propre, mais par la force de l'Esprit-Saint. Si vous aviez quelque don éclatant, peut-être que ce don vous inspireroit de l'orgueil, et qu'il causeroit votre perte. Vous ne vous connoissez pas autant que Dieu vous connoît. Ne disons donc plus : Quel est le but de ceci? Pourquoi cela est-il de cette manière? Quand Dieu a disposé les choses, ce n'est pas à nous à lui demander les raisons de sa conduite : ce seroit un excès d'impiété et d'arrogance. Nous ne sommes que serviteurs, et des serviteurs qui ont une disproportion infinie avec leur maître, qui ne connoissent pas même ce qui est à leurs pieds. Ne scrutons pas la profondeur des conseils du Très-Haut. Modique ou considérable, gardons avec soin le don qu'il nous a accordé; nous en aurons plus de mérite devant lui et devant les hommes. Ou plutôt il n'est aucun des dons de Dieu qui soit modique. Vous affligez-vous de n'avoir pas reçu le don d'instruire? je vous le demande; ce don vous paroît-il supérieur à celui de guérir les malades, à celui de rendre la vue aux aveugles, à

celui de ressusciter les morts, et de les ressusciter, non par ses paroles, mais simplement par son ombre? Vous direz, sans doute, que ces derniers dons sont bien préférables à celui d'instruire.

Si donc je vous montre qu'il est un don encore bien plus excellent, don qu'il ne tient qu'à vous de recevoir, et de qui la privation volontaire vous prive avec justice des autres, que direz-vous? J'ajoute que ce don peut être possédé par tous les hommes, et non par une ou deux personnes. Ce que je vous dis vous étonne, et vous êtes surpris que j'entreprenne de prouver qu'il vous est libre de posséder un don plus excellent que celui de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, en un mot, d'opérer les miracles qu'opéroient les apôtres; peut-être même que vous refusez de me croire. Quel est ce don? la charité. Croyez-moi, puisque ce n'est pas moi qui le dis, mais le Fils de Dieu par la bouche de son apôtre. Et que dit saint Paul? *Désirez des dons plus excellens, et je vous montrerai une voie plus éminente* (1. Cor. 12. 31.). Quelle est cette voie qu'il appelle plus éminente? Les Corinthiens étoient fiers de certains dons éclatans; celui des langues, qui est le moindre de tous, leur faisoit mépriser les autres. Saint Paul leur dit donc: Désirez-vous des dons plus excellens, je vais vous en montrer qui ont sur les autres une supériorité infinie. Il dit ensuite: *Quand je parlerois le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand j'aurois la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* (1. Cor. 13. 1 et 2.). Vous voyez, mes frères, quel est le don que je vous

ai annoncé : désirez-le, ce don qui est supérieur à tous les autres, à celui même de ressusciter les morts. Pour se convaincre encore mieux de ce que nous disons, écoutez ce que dit Jésus-Christ à ses disciples : *On connoîtra que vous êtes mes disciples* (Jean. 13. 35.).... Comment, à quelle marque? Sera-ce si vous faites des miracles? nullement: mais, *si vous vous aimez les uns les autres*. Il dit à son Père : *On reconnoîtra que c'est vous qui m'avez envoyé, s'ils ne font tous ensemble qu'un même corps et une même ame* (Jean. 17. 21.). Il disoit encore à ses disciples : *Je vous fais ce nouveau commandement, que vous vous aimiez les uns les autres* (Jean. 13. 34.). Celui qui a la charité est infiniment plus grand que celui qui feroit des miracles. Et la raison en est claire. Le don des miracles est une pure grace de Dieu, la charité est aussi l'ouvrage de nos efforts. La charité est la vertu propre du chrétien, c'est la marque caractéristique du disciple de Jésus-Christ, de l'homme qui est crucifié au monde, qui ne possède rien sur la terre. Sans la charité, le martyre même ne serviroit de rien. . . . .

Désirons, mes frères, désirons ce don excellent, aimons-nous les uns les autres, et nous n'aurons besoin de rien autre chose pour nous perfectionner dans la vertu; rien ne nous coûtera, nous ferons tout sans aucune peine et avec la plus grande ardeur. Mais, dira-t-on, est-ce que nous ne nous aimons pas les uns les autres? chacun n'a-t-il pas ses amis, les uns plus, les autres moins? Mais ce n'est pas là ce qu'on appelle aimer en Dieu et pour Dieu, c'est aimer pour être aimé. Celui qui aime pour Dieu ne fonde point

sa charité sur ce principe. Il regarde tous les hommes comme ses frères, ceux qui professent la même foi, comme ses frères en Jésus-Christ, les hérétiques, les juifs et les gentils, comme ses frères par la nature: il les plaint à cause de leurs erreurs et de leurs désordres, il répand sans cesse des larmes sur leur sort. Nous serons semblables à Dieu, si nous aimons tous les hommes, même nos ennemis, et non si nous faisons des miracles. C'est moins pour les prodiges de son bras puissant, que nous admirons Dieu lui-même, que pour les effets de son infinie miséricorde et de sa longue patience. Que si l'on peut dire de Dieu que sa bonté pour nous est ce qu'il y a en lui de plus admirable, à combien plus forte raison le pourra-t-on dire des hommes? Désirons donc, mes frères, désirons la charité, parce qu'avec elle, quand nous ne pourrions guérir aucune maladie, nous ne serions inférieurs ni à saint Pierre ni à saint Paul, ni aux autres qui ont ressuscité les morts; et que sans elle, quand nous ferions de plus grands miracles que les apôtres, quand nous nous exposerions pour la foi aux plus grands périls, cela ne nous servira de rien. Ce n'est pas moi qui le dis, mais le maître lui-même et le docteur de la charité. Croyons-en ce grand saint, afin que nous puissions obtenir le royaume céleste, promis à celui qui aime Dieu pour lui-même et les hommes pour Dieu.

MODÈLE D'UNE AMITIÉ CHRÉTIENNE, ET QUEL EST LE VÉRITABLE AMI.

Extrait de l'homélie deuxième sur la première épître aux Thessaloniciens. (Bén. t. 13, p. 12; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 276; Sav. t. 4, p. 169.)

RIEN n'est plus doux qu'une amitié véritable, et l'on ne se feroit aucune peine, lorsqu'on aime sincèrement, de sacrifier ses jours pour l'objet de sa tendresse. Un ami fidèle est toute la douceur de la vie, c'est le rempart le plus assuré. Que ne feroit pas pour nous un ami sincère? quelle satisfaction, quel avantage, quelle sûreté ne nous procureroit-il pas? Tous les trésors du monde auroient-ils rien de comparable à un parfait ami? Voyons d'abord le plaisir que l'on goûte dans l'amitié. Voit-on son ami, l'ame satisfaite se dilate et s'épanouit; on se confond, on s'identifie avec lui par une union pleine d'une douceur inexprimable. Le souvenir seul de sa personne nous anime et nous réveille. Je parle d'amis véritables, qui ont les mêmes sentimens, qui s'aiment avec chaleur, qui consentiroient de mourir l'un pour l'autre. Ne pensez pas à ces froids amis, ces amis de table, ces amis qui ne le sont que de nom; ce n'est pas là qu'il faut chercher des exemples. Si quelqu'un a un ami tel que je l'imagine, il sentira la vérité de mes paroles. Quand il verroit son

ami tous les jours, il ne s'en rassasieroit jamais. Il lui souhaite les mêmes biens qu'à lui-même. Je connois un homme qui, s'adressant aux personnes saintes, réclamoit leurs prières, d'abord pour son ami, et ensuite pour lui-même. Un bon ami nous fait aimer les temps et les lieux où nous l'avons vu. Et comme les objets qui ont de l'éclat, le font rejaillir sur les lieux qui en sont proches, de même les amis répandent une douceur secrète sur tous les lieux où ils ont conversé ensemble. Souvent même, lorsque nous nous trouvons dans les endroits où nous avons vu nos amis, quoiqu'ils n'y soient plus, nous ne pouvons retenir nos larmes en nous rappelant les jours que nous y avons passés avec eux. Il est impossible d'exprimer le plaisir que fait goûter la présence d'un ami; il n'y a que l'expérience qui puisse l'apprendre. On peut librement, et sans crainte, demander une grace à un ami et la recevoir. C'est lorsqu'il exige de nous quelque service, que nous lui savons plus de gré; s'il est réservé à notre égard, nous en ressentons une vraie peine. Nous n'avons rien qui ne soit à nos amis. Souvent, quoique nous soyons dégoûtés du monde et des choses du monde, nous ne désirons pas d'en sortir à cause d'eux. Ils sont pour nous plus agréables que la lumière du jour. Oui, sans doute, un ami, je dis un ami véritable, est plus agréable à nos yeux que la splendeur de l'astre qui nous éclaire, et nous trouverions plus supportable de vivre toujours dans les ténèbres, que de vivre sans amis. Je m'explique. Des personnes vivement affligées sont dans les ténèbres, quoiqu'elles voient briller les rayons du soleil; au lieu que ceux

qui sont riches en amis, ne peuvent jamais être dans l'affliction. Je parle des amis spirituels, des amis qui ne préfèrent rien à l'amitié. Tel étoit saint Paul, qui auroit volontiers donné sa vie, sans même attendre qu'on la lui demandât, qui auroit descendu, sans hésiter, dans les flammes de l'enfer. C'est là le modèle, c'est là l'exemple de l'amitié, que je veux offrir; c'est avec cette ferveur qu'il faut aimer ses amis. Les amis, selon Jésus-Christ, aiment leurs amis avec plus de tendresse que les pères n'aiment leurs enfans, ou que les enfans n'aiment leurs pères.

Ne me parlez pas des amis de nos jours; nous avons perdu ce bien avec les autres: remontez jusqu'au temps des apôtres, et sans parler de l'Église, considérez les simples fidèles. *Ils n'avoient tous*, dit l'Écriture, *qu'une même ame et qu'un même cœur: nul ne considéroit ses possessions comme étant à lui seul. Les biens étoient communs*, *et on les distribuoit à chacun selon le besoin* (Act. 4. 32.). Les mots de *tien* et de *mien* étoient inconnus. L'amitié consiste à ne rien regarder comme nous appartenant en propre, mais comme étant également à notre ami, à considérer nos propres biens comme étrangers, et à épargner la vie de notre ami comme la nôtre: disposition dans laquelle il seroit lui-même à notre égard. Où trouver une telle amitié? direz-vous. Hélas! nous n'en trouvons plus, parce que nous ne le voulons pas. On pourroit en trouver si on le vouloit: si la chose n'étoit pas possible, Jésus-Christ ne nous en auroit pas fait un commandement, il n'auroit pas tant parlé de la charité. L'amitié a une grande force; de simples paroles ne

peuvent nous faire connoître son pouvoir, il faut que l'expérience nous l'apprenne. L'amitié a été quelquefois jusqu'à produire des hérésies, et jusqu'à retenir dans les erreurs du paganisme ceux qui auroient voulu en sortir. Celui qui aime ne veut ni ordonner, ni commander; il est plus satisfait quand on lui ordonne, il sait gré de ce qu'on lui commande. Il aime mieux donner que recevoir, et comme il aime, il est dans la disposition de quelqu'un qui, en donnant, n'a pas encore rempli ses désirs. Il trouve moins de plaisir dans le bien qu'on lui fait, que dans celui qu'il fait lui-même. Il est plus jaloux d'être le créancier de son ami, que d'être son débiteur: ou plutôt il veut être son débiteur, par cela même qu'il se constitue son créancier. Il veut obliger sans paroître le faire, et être l'obligé par cela même qu'il oblige.

Je sais que plusieurs de ceux qui m'écoutent ne comprennent peut-être pas ce que je dis: il faut donc que j'insiste sur la même idée et que je m'explique. Un ami veut commencer à servir son ami, et ne point paroître commencer, mais payer de retour un service rendu. Et telle a été la conduite de Dieu à l'égard des hommes. Il vouloit nous donner son propre Fils; et afin de ne point paroître nous le donner gratuitement, mais payer une dette, il commanda à Abraham de lui donner son fils, afin qu'après cet exemple, il parût, en nous faisant un si grand don, ne faire rien de nouveau. Celui qui n'aime pas, reproche ses bienfaits, et exagère les moindres faveurs. Celui qui aime, au contraire, cache ses services, et les diminue autant qu'il peut, afin, comme

je l'ai dit déjà, de ne pas paroître obliger son ami, mais lui être obligé par cela même qu'il l'oblige. Je le répète; je sais que plusieurs d'entre vous ne me comprennent pas. Je parle d'une vertu qui s'est retirée maintenant dans le ciel : et comme si je vous parlois d'une plante qui croît dans les Indes, et que vous n'auriez jamais vue, je ne pourrois vous la faire connoître, quoi que je vous en dise; de même, quoi que je vous dise de l'amitié, je ne pourrai vous faire connoître une plante qui existe loin de nous, dont les branches sont chargées, non de perles et de diamans, mais des vertus les plus précieuses. Comparez à l'amitié tous les plaisirs que vous voudrez, de quelque nature qu'ils soient, vous ne trouverez rien qui en approche. L'amitié passe toutes les douceurs du monde, sans en excepter même celle du miel. On se dégoûte enfin du miel, au lieu qu'on ne se dégoûte jamais d'un ami, et que plus on le voit, plus on goûte de délices dans sa société. Un ami est plus agréable que la vie même. C'est pour cela qu'on en a vu plusieurs désirer de ne plus vivre, après la mort de leurs amis. On souffre de bon cœur l'exil avec un ami; sans lui, on est comme exilé dans sa propre patrie. Avec un ami, on supporte aisément la pauvreté; sans lui, la santé et les richesses n'ont rien qui nous plaise, tout nous est insupportable. On retrouve dans un ami un autre soi-même.

AMITIÉS CHRÉTIENNES.

Extrait de la seconde homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 10, p. 3; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 19; Sav. t. 3, p. 12.)

Je demande continuellement à Dieu, dit saint Paul aux Romains, *que, si c'est sa volonté, il m'ouvre enfin quelque voie favorable pour aller à vous, car j'ai grand désir de vous voir* (Rom. 1. 10.). L'apôtre est partagé entre le désir ardent de voir les Romains, et la crainte de rien faire contre la volonté de Dieu. Il aimoit ce peuple, il étoit empressé de le voir, mais il étoit encore plus jaloux de ne rien faire qui pût déplaire au Seigneur. C'est cette soumission à Dieu dans nos plus saints désirs, qui constitue la véritable charité dont nous nous écartons également, soit en n'aimant personne, ou lorsque nous aimons, en ne réglant pas notre amour par la volonté de Dieu; de sorte que nous violons la loi, autant par nos amitiés toutes humaines, que par nos inimitiés mêmes. Ce discours est dur, sans doute, mais notre conduite ne le confirme que trop. Et comment, dira-t-on, aimons-nous contre la volonté de Dieu? C'est lorsque nous laissons Jésus-Christ souffrir de la faim, et que nous donnons, sans réserve, à nos enfans, à nos amis, à nos proches. Qu'est-il besoin ici de paroles? Que chacun de nous

descende dans sa conscience pour s'examiner, et il verra combien il a de reproches à se faire à cet égard. Bien différent de nous, saint Paul savoit aimer, et il aimoit d'une manière convenable. Il surpassoit tous les hommes dans l'amour pour le prochain, mais il retenoit cet amour dans de justes bornes. Vous voyez ici par exemple, qu'il avoit un très grand désir de voir les fidèles de Rome, mais qu'il soumet ce désir et l'assujettit à la crainte de Dieu et au respect pour ses ordres.

ÉLOGE DE LA CHARITÉ.

Extrait de la trente-deuxième homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 293; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 551; Sav. t. 3, p. 454.)

TACHONS de peindre la charité par nos discours, puisque nous ne pouvons la voir des yeux du corps, et songeons aux biens infinis qu'elle nous procureroit si elle régnoit partout avec un empire absolu. On n'auroit alors besoin, ni de lois, ni de tribunaux, ni de supplices, ni de tortures, ni d'aucune autre invention semblable. Si tous les hommes s'entr'aimoient, nul d'entre eux ne feroit tort aux autres. Les séditions, les guerres, les querelles, les meurtres, les rapines, les usurpations, en un mot, tous les crimes seroient bannis de la terre, et le nom même de la

méchanceté y seroit inconnu. Les miracles ne produisent point cet effet, ils inspirent au contraire un vain orgueil à ceux qui ne veillent pas assez sur eux-mêmes.

Ce qu'il y a d'admirable dans la charité, c'est que les autres vertus et les autres qualités sont accompagnées chacune d'un vice qui en est comme inséparable. Celui, par exemple, qui s'est condamné à une pauvreté volontaire, s'enorgueillit souvent pour cela même. Celui qui a le talent de la parole, est souvent dominé par un esprit de vaine gloire. Il n'y a pas jusqu'aux personnes humbles qui ne s'élèvent en leur cœur de leur humilité même. La charité est exempte de ces défauts; car qui jamais pourroit concevoir des sentimens d'arrogance envers l'objet qu'il aime? Supposons donc que non pas un homme seul, mais que tous s'entr'aiment, on reconnoîtra alors la force de la charité. Ou, si vous voulez, supposons qu'un homme aime ses semblables d'un amour aussi ardent qu'il le doit, je soutiens que la terre sera comme le ciel pour cet homme, qu'il y jouira continuellement de la paix, et qu'il s'y préparera une infinité de couronnes. Son ame sera toujours purgée de la haine, de l'envie, de l'orgueil, de la vaine gloire, de tout mauvais désir et de toute passion perverse. Un homme rempli de charité, seroit aussi peu capable de faire du mal aux autres, que de s'en faire à lui-même. Il est comme un ange sur la terre, et il converse déjà avec les esprits célestes. Tel est celui qui a la charité. Mais il n'en est pas de même de celui qui, sans elle, fait des miracles, ou qui a une science parfaite. Quand

il ressusciteroit mille morts, de quoi cela lui serviroit-il, s'il est séparé de cœur d'avec tous les hommes, et s'il ne veut avoir de commerce avec aucun de ses frères? C'est pour cela que Jésus-Christ a dit que l'amour du prochain étoit une marque de la perfection de l'amour qu'on avoit pour lui-même. *Si vous m'aimez plus que ceux-ci*, dit-il à Pierre, *paissez mes brebis* (Jean. 21. 11. 15.): en quoi il faisoit entendre que la charité étoit plus même que le martyre. Si un père aimoit son fils tendrement, jusqu'à être prêt à mourir pour lui, n'est-il pas vrai que celui qui aimeroit le père, mais qui ne regarderoit pas même le fils, irriteroit étrangement ce père, et que le mépris qu'on témoigneroit pour le fils qu'il aime lui feroit dédaigner l'amour qu'on lui porteroit à lui-même. Or, s'il en est, comme nous disons, à l'égard d'un père et d'un fils, combien plus en sera-t-il de même à l'égard de Dieu et des hommes, puisque Dieu a plus de tendresse pour nous que tous les hommes n'en peuvent avoir pour ceux qu'ils chérissent? Aussi Jésus-Christ, après avoir dit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.... C'est le premier et le plus grand commandement*, ne s'en tient pas là, mais il ajoute : *Et voici le second qui est semblable à celui-là, vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Matth. 22. 37. 38 et 39.). Voyez comme il exige les deux amours presque avec la même étendue. En parlant de Dieu, il dit, *de tout votre cœur*, expression qui ressemble à celle *comme vous-même*, qu'il emploie en parlant du prochain. Si l'on étoit ferme dans la charité, il n'y auroit ni escla-

ves, ni personnes libres, ni princes, ni sujets, ni serviteurs, ni maîtres, ni pauvres, ni riches, ni petits, ni grands. On n'auroit jamais connu de Satan, et quand il auroit eu avec lui mille fois plus de démons qu'il n'en a, il n'auroit pu triompher d'un saint amour. La paille résisteroit plutôt au feu, que Satan ne résisteroit à la charité. La charité est plus forte que les plus fortes murailles, elle est plus ferme que le diamant. Quand il y auroit quelque matière encore plus solide, la charité seroit plus solide encore. Les richesses et la pauvreté cédent à sa puissance; ou plutôt, si la charité régnoit, il n'y auroit ni richesses ni pauvreté, et l'on jouiroit seulement des avantages que l'on retire des unes et de l'autre. Nous aurions en même temps cette heureuse abondance que l'on trouve dans les richesses, et cette exemption de soins que procure la pauvreté; nous n'éprouverions ni les épines des unes, ni les appréhensions de l'autre. Mais pourquoi parler des avantages qu'on retire de la charité? Représentez-vous le plaisir que l'on sent seulement à aimer, la paix et la joie qui naissent de cet amour, et qui en sont comme le privilége et le caractère distinctif. Les autres vertus, le jeûne, par exemple, la tempérance, les veilles, ont d'ordinaire quelque peine qui les accompagne : on leur porte envie ou on les méprise. La charité seule, outre les avantages qu'elle procure, n'offre que du plaisir, et un plaisir qui n'est mêlé d'aucune peine. Elle est comme une abeille qui recueille doucement le miel de toute part, et qui le dépose dans l'ame de celui qui aime. Quand nous serions esclaves, elle nous rend l'esclavage

plus doux que la liberté. Celui qui aime prend moins de plaisir à commander qu'à obéir, quoiqu'en général les hommes prennent tant de plaisir à commander · mais la charité change la nature des choses. Elle ne se présente que les mains remplies de biens. Elle est plus tendre que la meilleure des mères, plus riche que le plus opulent des princes. Elle rend aisées les choses les plus pénibles; elle nous fait goûter autant de douceurs dans la vertu que d'amertumes dans le vice. En voici la preuve. Il semble qu'il y ait quelque peine à répandre son argent; la charité y fait trouver de la satisfaction. Il est doux de recevoir des autres; la charité le fait trouver pénible, et le fait éviter comme un mal. Les hommes trouvent du plaisir à médire; la charité rend la médisance insupportable, et fait trouver de la joie à dire du bien des autres : car rien n'est plus doux que de louer ceux que l'on aime. La colère est accompagnée de quelque plaisir; mais loin d'aimer à suivre ses mouvemens, la charité la désarme. Quand celui que nous aimons nous feroit quelque peine, sans témoigner ni colère ni indignation, nous nous contenterions de pleurer, de prier, de supplier. Nous nous affligerions sans doute quand nous le verrions offenser Dieu; mais cette affliction même n'est pas sans douceur. Il n'y a point de joie dans le monde qui égale le plaisir causé par les larmes que la charité répand. Ceux qui passent les jours à rire ne sont pas aussi satifaits que ceux qui passent les jours à pleurer pour leurs amis. Voulez-vous vous en assurer? tentez d'essuyer leurs larmes, et vous verrez quelle peine vous leur ferez.

Il y a du plaisir à aimer, dira quelqu'un, mais ce plaisir est peu honnête. Loin de nous des pensées indignes de l'amour dont nous parlons, amour pur et sincère, qui purifie nos ames de toute volupté profane. Car ne me parlez pas ici de cet amour humain et charnel, qui est plutôt une maladie qu'un amour véritable, tel que le demandoit saint Paul, amour qui n'a en vue que l'intérêt de la personne qu'il chérit. Ceux qu'il anime sont plus tendres que les pères : et, comme un avare aimeroit mieux vivre dans la détresse, que de dépenser son argent et de voir diminuer son trésor, de même celui qui en aime un autre, aimeroit mieux endurer les plus grands maux que de voir souffrir l'objet de son amour.

Mais comment, direz-vous, la femme égyptienne a-t-elle voulu outrager et déshonorer Joseph qu'elle aimoit (Gen. 39.)? C'est que l'amour qu'elle avoit pour Joseph étoit un amour diabolique, au lieu que l'amour que Joseph avoit pour elle, étoit bien différent; c'étoit celui que demandoit saint Paul. Aussi voyez combien la charité animoit ses paroles et ses actions. Déshonorez-moi, lui disoit une femme impudique; rendez-moi adultère, outragez mon mari, détruisez sa maison, renoncez à cette humble confiance que vous avez en votre Dieu; paroles qui étoient d'une personne qui n'aimoit nullement Joseph, qui ne s'aimoit pas elle-même. Le jeune hébreu, au contraire, qui l'aimoit d'un amour chaste, cherchoit à la détourner d'un dessein criminel. Et, pour sentir combien il prenoit d'elle un soin charitable, examinons le discours qu'il lui adressa, qui étoit bien propre à éteindre en elle l'ardeur d'une flamme impure.

Vous voyez, lui dit-il, *que mon maître se repose entièrement sur moi, et ne connoît rien de ce que renferme sa maison.* Il lui rappelle d'abord le souvenir de son mari, pour la couvrir de honte. Il ne lui dit pas, votre mari, mais, *mon maître*, ce qui étoit plus propre à la retenir, en lui rappelant qui elle étoit et qui elle aimoit, une maîtresse, un esclave. Si votre mari est mon maître, vous êtes ma maîtresse. Rougissez donc de solliciter un esclave; rappelez-vous de qui vous êtes femme, et à qui vous vous livrez; songez que vous vous montrez ingrate et infidèle envers celui même à qui je veux donner un témoignage de ma gratitude et de ma fidélité. Joseph exagère les bienfaits de son maître; et comme cette femme, emportée par la passion, ne pouvoit prendre des sentimens relevés, il se sert de raisons humaines pour la confondre. *Mon maître se repose entièrement sur moi*, lui dit-il; il me témoigne la plus grande confiance, je ne puis me résoudre à l'outrager dans la partie qui lui seroit le plus sensible. Je tiens, après lui, le premier rang dans sa maison, et, hors vous seule, il n'y a personne qui ne m'y soit assujetti. Il cherchoit par là à relever ses sentimens, afin de la faire rougir, en lui faisant voir ce qu'elle étoit, et ce qu'il étoit devenu lui-même. Il ne s'en tient pas là; mais il ajoute un nom qui étoit bien capable de la retenir. *Vous êtes sa femme*, lui dit-il, *comment donc commettrai-je un si grand mal?* Mon mari est absent, direz-vous, il ne sera instruit de rien: mais Dieu nous verra. Joseph ne peut rien gagner sur cette femme par ses avis; elle le prend par son manteau. Ce n'étoit point l'amour

qu'elle avoit pour lui, qui la portoit à cette démarche; c'étoit le désir effréné de satisfaire sa passion, comme on le reconnut par la suite. Elle cite à un tribunal celui qu'elle avoit sollicité, elle l'accuse, elle rend contre lui un faux témoignage, elle livre à la fureur d'autrui un homme qui ne lui avoit fait aucun mal, elle le fait jeter en prison, enfin elle ne néglige rien de ce qui est en elle pour lui ôter la vie avec l'honneur, tant elle avoit animé le juge. Quant à Joseph, son procédé fut bien différent. Il ne chercha pas à se justifier, il n'accusa pas cette femme. On ne l'auroit pas cru, direz-vous. Cependant son maître l'aimoit extrêmement; il lui en avoit déjà donné des preuves, et lui en donna de nouvelles dans cette circonstance; car, s'il n'avoit eu pour lui beaucoup d'amitié, voyant qu'il se taisoit, qu'il ne disoit rien pour sa défense, il l'auroit tué sur l'heure. Il étoit égyptien, un des principaux du pays; il avoit été déshonoré dans sa couche nuptiale, comme il le croyoit, et cela par un esclave, et par un esclave qu'il avoit comblé de faveurs. Toutefois l'amour que Dieu lui avoit inspiré pour Joseph triompha de toutes ces considérations......... Mais on voit encore mieux la douceur de Joseph par ce qu'il fit dans la suite; car, étant retenu en prison et contraint de dire pourquoi il y avoit été mis, il ne dit pas un mot de tout ce qui s'étoit passé: *Je suis innocent*, dit-il, *et j'ai été enlevé injustement de la terre des Hébreux* (Gen. 40. 15.). Il garde le silence au sujet de la femme qui l'avoit sollicité au crime; il ne se glorifie pas de la résistance qu'il lui a faite, comme auroit pu faire tout autre, sinon par amour de la

gloire, du moins par le désir de ne point passer pour avoir été jeté en prison pour quelque action mauvaise. Et si ceux même qui y ont été mis pour des crimes réels, font tout ce qu'ils peuvent pour paroître innocens, quoique cette justification tourne à leur honte, ne doit-on pas admirer Joseph, qui, se sentant aussi pur qu'il l'étoit, ne dit rien de sa maîtresse, ne révèle pas le crime de cette femme audacieuse, qui enfin ne témoigne aucun ressentiment, et ne cherche pas à se venger d'elle, lorsqu'il est élevé au comble de la puissance, et qu'il se voit, pour ainsi dire, le roi de toute l'Égypte. Voyez-vous combien il ménage une furieuse, qui, sans avoir de l'amour pour lui, ne pensoit qu'à satisfaire sa passion. Qu'on examine les paroles de cette femme, on verra qu'elles ne respirent que la vengeance et la mort. *Vous avez amené ici un esclave hébreu pour nous faire insulte*, dit-elle à son époux, en lui reprochant son bienfait, et lui montrant le manteau de Joseph, avec une fureur qui passe celle des bêtes féroces. Joseph, au contraire, oppose à cette violence la plus grande modération. Mais pourquoi parler de ses ménagemens pour une femme égyptienne, puisqu'il signala son amour envers ses frères qui l'avoit vendu, et qu'on ne l'entendit jamais prononcer contre eux une parole dure?

C'est donc avec grande raison que saint Paul regarde la charité comme la mère de tous les biens, et qu'il la préfère au don des miracles et à tous les autres. Qu'on voie le prince paré d'un vêtement et d'une chaussure d'or, on a besoin de quelque autre marque pour le reconnoître; mais quand on le voit

décoré de la pourpre et du diadême, on ne peut plus douter de sa présence : de même quand on voit le diadême de la charité sur la tête d'un homme, on ne peut plus douter que ce ne soit un parfait disciple de Jésus-Christ. Cette marque seule nous suffit non seulement à nous qui sommes fidèles, mais aux infidèles mêmes. *Tous connoîtront que vous êtes mes disciples*, dit le Sauveur, *si vous vous aimez les uns les autres* (Jean 13. 35.). Ce signe est donc préférable à tous les signes, puisque c'est le caractère propre des disciples de Jésus-Christ. Quand on feroit une infinité de miracles, si on a entre soi des contestations et des querelles, on fournira aux gentils des sujets de raillerie ; au lieu que, quand on ne feroit aucun miracle, si on s'entr'aime parfaitement, on sera respecté de tout le monde, et l'on ne pourra être vaincu par personne. Quand nous admirons saint Paul, c'est moins parce qu'il ressuscitoit les morts et qu'il guérissoit les lépreux, que parce qu'il disoit : *Qui est foible sans que je sois foible? qui est scandalisé sans que je brûle* (2. Cor. 11. 29.)? Opposez à ces paroles tous les miracles possibles, ils ne seront rien en comparaison. Aussi le même apôtre dit qu'une grande récompense lui est réservée, non parce qu'il a fait des miracles, mais parce qu'il s'est rendu foible avec les foibles. *En quoi*, dit-il, *consiste ma récompense? c'est à prêcher l'Évangile gratuitement* (1. Cor. 9. 18.). Et lorsqu'il se préfère aux apôtres, il ne dit point qu'il a fait plus de miracles qu'ils n'en ont fait, mais qu'il *a plus travaillé qu'eux tous* (1. Cor. 15. 10.). C'est d'après le même principe qu'il vouloit souffrir l'extrémité de

la faim pour le salut de ses disciples. *Il me vaut mieux mourir*, dit-il, *que de laisser anéantir ma gloire* (1. Cor. 9. 15.) (1). Ce n'est point qu'il aimât à se glorifier, mais il ne vouloit point paroître faire de reproche à ses disciples. En général, il ne pouvoit se résoudre à se glorifier de ses bonnes œuvres, à moins que les circonstances ne l'y obligeassent; et lorsqu'il s'y trouve entraîné par la nécessité, il s'accuse aussitôt de folie. Se glorifie-t-il quelquefois, c'est de ses infirmités, c'est des outrages qu'il endure, c'est de la grande compassion qu'il a pour ceux que l'on persécute, et qui lui fait dire, comme nous avons vu plus haut : *Qui est foible sans que je sois foible?* paroles supérieures à tous les périls, et que saint Paul lui-même place dans ce rang par une sorte d'exagération. Que sommes-nous donc comparés à ce grand homme, nous qui, pour notre propre avantage, ne pouvons nous résoudre à mépriser un peu d'argent, et à donner de notre superflu aux pauvres? Saint Paul au contraire se prodiguoit lui-même, il livroit son corps et son ame, pour que ceux qui le lapidoient et qui l'accabloient de coups obtinssent le royaume éternel. C'est ainsi, dit-il, que Jésus-Christ mon maître m'a appris à aimer, lui qui a laissé ce commandement nouveau de la charité, qu'il a accompli lui-même par ses actions. Quoiqu'il fût le Roi souverain, et souverainement heureux, il n'a pas dédaigné des hommes qu'il avoit

(1) *Ma gloire;* la gloire qui lui revenoit d'avoir converti un grand nombre d'hommes à Jésus-Christ. — *Faire de reproche à ses disciples*, comme n'ayant point profité de ses travaux, et de toutes les peines qu'il avoit essuyées pour eux.

créés et comblés de bienfaits, et qui ne payoient ses bienfaits que par des mépris et des outrages. Il s'est fait homme pour eux, il a bien voulu se trouver avec les publicains et avec les courtisanes, il a guéri ceux qui étoient tourmentés par les démons, et leur a promis le royaume céleste. Cependant ils se sont saisis de sa personne, ils l'ont enchaîné, souffleté, fouetté, baffoué, et enfin crucifié. Il ne les a pas néanmoins rejetés, mais, étant attaché à la croix, il dit : *Mon Père, pardonnez-leur la faute dont ils se sont rendus coupables* (Luc. 23. 34.). Il ouvre le ciel à un brigand qui avoit commencé par l'accabler d'injures, il fait un apôtre de Paul qui le persécutoit, il abandonne à la mort des disciples qui lui étoient dévoués, pour le salut des juifs qui l'avoient attaché à la croix. Recueillons donc, mes frères, recueillons tous ces exemples que nous ont donnés Dieu et les hommes. Efforçons-nous d'acquérir la charité, qui est préférable à tous les dons spirituels, afin que nous puissions obtenir les biens de la vie présente et ceux de la vie future.

AVANTAGES DE LA CONCORDE; EXCELLENCE DE LA CHARITÉ.

Extrait de l'homélie soixante-dix-huitième, dans d'autres éditions soixante-dix-septième sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 463; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 499; Sav. t. 2, p. 883.)

Rien n'égale la concorde et l'union : par elle un seul homme se multiplie. Si dix hommes sont bien unis, chacun d'eux n'est plus seul, mais dix fois répété. Un seul est composé de dix, et dix ne font qu'un. Ont-ils un ennemi, il est vaincu, parce que, dans un seul homme, il en attaque dix, et qu'il est frappé, non par un seul, mais par dix à la fois. Un seul est-il pauvre, il n'est pas dans le besoin, parce qu'il est riche dans les neuf autres, et que la partie pauvre est couverte par la partie riche. Chacun a vingt mains, autant d'yeux et de pieds. Il ne voit pas seulement par ses yeux, il ne marche pas seulement par ses pieds, il ne travaille pas seulement par ses mains; il voit, marche et travaille par les yeux, par les pieds et par les mains des autres. Il a dix ames : il ne s'inquiète pas seul pour lui-même, neuf autres s'inquiètent aussi pour lui. S'ils étoient cent, ce seroit la même chose ; et la force augmenteroit en proportion. Voyez-vous quelle est la vertu admirable de la charité, comment elle multiplie un seul homme et le rend invincible? Un seul homme

peut-il être en même temps en Perse et à Rome? oui, et ce que ne peut la nature, la charité le peut. Une partie de lui-même est dans un endroit, et une autre partie dans un autre, ou plutôt il est tout entier dans plusieurs endroits. S'il avoit mille ou deux mille amis, songez quelle seroit sa puissance. Vous voyez quel est le pouvoir de la charité, combien elle nous rend forts, et comment, par une espèce de prodige, elle fait mille hommes d'un seul. Pourquoi donc ne nous procurons-nous pas de telles forces, et ne nous mettons-nous pas nous-mêmes à l'abri du péril? La charité est préférable à la puissance et aux richesses, elle vaut mieux que la santé et que la lumière même; elle est le fondement du courage et de la satisfaction. Jusques à quand la bornerons-nous à une ou deux personnes? Apprenez quelle est cette vertu par le vice contraire. Qu'un homme n'ait pas d'ami, ce qui annonce le plus grand défaut de sens (*L'insensé dira, je n'ai pas d'ami*. Eccl. 20. 17.), quelle vie mènera un tel homme? Quand il seroit comblé de richesses, qu'il seroit environné d'opulence et de délices, qu'il posséderoit tous les biens, il seroit isolé et abandonné. Il n'en est pas de même des amis : quand ils seroient dénués de tout, ils seroient plus à l'aise que les riches. Ce qu'un homme n'oseroit dire, ce qu'il ne pourroit faire pour lui-même, son ami le dira et le fera, et beaucoup plus encore : c'est là la source de toutes ses jouissances et de toute sa sûreté. Entouré de tant de gardes, il ne peut éprouver aucun mal. Les gardes des princes ne sont pas aussi vigilans et aussi attentifs. Ce que les uns font par nécessité, les autres le

font par amour : et l'amour est bien plus fort que la crainte. Le prince redoute ses satellites; un ami se fie à ses amis plus qu'à lui-même, et avec leur secours, il ne craint aucun de ses ennemis et de ses persécuteurs. Unissons-nous donc pour notre avantage mutuel : le pauvre, afin qu'il ne soit pas dépourvu de secours dans son indigence; le riche, afin qu'il possède sûrement ses richesses; celui qui commande, afin que son autorité soit bien assurée; celui qui obéit, afin qu'il trouve des chefs doux et traitables. C'est là la source et le principe de la civilisation et de la douceur. Parmi les bêtes féroces, les plus cruelles, les plus difficiles à apprivoiser, sont celles qui ne se rassemblent pas. C'est afin de nous trouver ensemble que nous habitons des villes, et que nous avons des places publiques. C'est ce que saint Paul nous recommande en disant : *N'abandonnez pas les assemblées des fidèles* (Heb. 10. 25.). Car rien de plus mauvais que d'être isolé, que de n'avoir ni société ni commerce. On nous objectera, peut-être, les solitaires et ceux qui habitent les sommets des montagnes. Mais ils ne sont pas eux-mêmes dépourvus d'amis, et quoiqu'ils aient fui le tumulte de la place publique, ils ont beaucoup d'hommes qui ne font qu'une ame avec eux, et avec lesquels ils sont parfaitement unis. Ce n'est même que pour pratiquer plus exactement la charité, qu'ils ont abandonné le monde, qu'ils se sont éloignés des affaires du siècle, lesquelles engendrent tant de disputes. Mais comment pratiquer la charité, insisterez-vous, si on est seul? Mais cet homme seul a une infinité d'amis. Je voudrois, s'il étoit possible, que les so-

litaires se rassemblassent et qu'ils vécussent ensemble : cependant s'ils vivent seuls, les rapports de l'amitié n'en subsisteront pas moins. Ce n'est pas le lieu qui fait les amis : or, les solitaires ont beaucoup de personnes qui les admirent, et qui ne les admireroient pas, s'ils ne les aimoient. Eux-mêmes prient pour toute la terre ; ce qui est la plus grande marque d'amitié. C'est afin que plusieurs ne fassent qu'un, que nous nous embrassons mutuellement dans la célébration des mystères. Nous prions en commun pour ceux qui ne sont pas initiés, nous prions pour les malades, pour les fruits des champs, pour la terre et pour la mer. Vous voyez quelle est toute la puissance de la charité dans les prières, dans les mystères, dans les exhortations. La charité est le principe de tous les biens. Si nous sommes fidèles à ses lois, nous serons plus heureux ici-bas, et nous obtiendrons le royaume céleste.

EFFETS DE LA CHARITÉ.

Extrait de l'homélie trente-troisième sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 305; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 365; Sav. t. 3, p. 462.)

ANIMÉ de l'esprit de la charité, saint Paul disoit : *Je voudrois exciter une louable émulation dans l'esprit des juifs qui me sont unis selon la chair* (Rom. 11. 14.) ; et il conserva toujours cette espérance.

Animé du même esprit, il donnoit cet avis à Timothée : *Il ne faut pas qu'un serviteur du Seigneur aime les contestations et les querelles ; il doit être modéré envers tout le monde, reprenant avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espoir que Dieu pourra un jour la leur faire connoître* (2 Tim. 2. 24 et 25). Mais, si ce sont des gentils, si ce sont nos ennemis, ne faut-il pas les haïr ? Il faut haïr non leurs personnes, mais leurs erreurs, non des hommes qui sont l'ouvrage de Dieu, mais leur vie dissolue et leurs opinions erronées, qui sont l'ouvrage du démon son ennemi. Ne confondez donc pas ce qui est de Dieu avec ce qui est du démon son ennemi. Les juifs étoient des blasphémateurs, des persécuteurs, des ennemis outrageux ; il n'y avoit point de mal qu'ils ne publiassent contre Jésus-Christ. Saint Paul pour cela les haïssoit-il, lui qui aimoit Jésus-Christ plus qu'aucun homme ne l'aima jamais? Non, sans doute, mais il les aimoit avec tendresse et faisoit tout pour leur salut. Tantôt il dit : *Tous les désirs de mon cœur, et toutes les prières que j'adresse à Dieu, sont pour qu'ils soient sauvés* (Rom. 10. 1.). Tantôt il souhaite d'être anathême pour eux (Rom. 9. 3.), et séparé de Jésus-Christ. Ezéchiel de même les voyant périr, s'écrioit : *Hélas, Seigneur, exterminerez-vous les restes d'Israël* (Ezéch. 9. 8.)*?* *Ou pardonnez-leur ce péché*, disoit Moïse, *ou effacez-moi de votre livre* (Ex. 31. 31.)...

Le Fils de Dieu dit à ses disciples, qui lui demandoient de faire descendre le feu du ciel, comme du temps d'Élie, sur des hommes qui refusoient de les recevoir : *Vous ne savez pas à quel esprit vous ap-*

partenez. Il nous ordonne, ce même Dieu, de recevoir parmi nous les infidèles, et de les traiter avec bonté, parce que leur commerce ne peut pas nous nuire, et que le nôtre peut leur être fort utile. Il ne faut pas les haïr, dit Jésus-Christ, mais en avoir compassion. Que si vous les haïssez, comment pourrez-vous les ramener de leurs erreurs? comment prierez-vous pour eux, car on doit prier pour eux, d'après ce que dit saint Paul : *Je vous exhorte*, *avant toutes choses*, écrit cet apôtre à Timothée, *à faire des prières et des supplications*, *à rendre des actions de graces pour tous les hommes* (1. Tim. 2. 1.). Or, il est constant que tous les hommes, alors, n'avoient pas embrassé la foi. L'apôtre ajoute, *pour les princes et pour tous ceux qui sont constitués en autorité*, quoiqu'ils fussent évidemment idolâtres et infidèles. Ensuite il donne la raison du précepte qu'il établit : *Car cela*, dit-il, *est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur*, *qui veut que tous les hommes soient sauvés*, *et qu'ils viennent à la connoissance de la vérité*. C'est pour cela que, quand l'apôtre trouve une femme chrétienne mariée à un gentil, il ne rompt point ce mariage. Cependant, qu'y a-t-il de plus intimement uni qu'un mari avec une femme, puisqu'*ils sont deux dans une même chair* (Gen. 2. 24.), et qu'ils sont liés ensemble par le nœud le plus fort et le plus doux? Que si nous haïssons tous les idolâtres et tous les infidèles, nous pourrons insensiblement haïr aussi les pécheurs; et par là, nous nous trouverons comme engagés à nous séparer d'avec plusieurs de nos frères, ou même d'avec tous, puisqu'il n'y a personne

qui ne pèche. S'il nous falloit haïr tous les ennemis de Dieu, il nous faudroit, je le répète, haïr, non seulement les idolâtres, mais encore les pécheurs: et alors, devenus pires que les bêtes farouches, nous aurions de l'aversion pour tous les hommes, nous nous élèverions d'orgueil au-dessus d'eux tous, comme le pharisien de l'Évangile. Mais ce n'est pas là ce que nous ordonne saint Paul : *Reprenez*, dit-il, *ceux qui sont déréglés, consolez ceux qui sont abattus, supportez les foibles, soyez patiens envers tous.* (1. Thess. 5. 14.)

Mais, direz-vous, que veut donc dire cet apôtre par ces mots : *Si quelqu'un n'obéit pas à nos paroles, marquez-le-moi par une lettre, et n'ayez aucun commerce avec lui* (2. Thess. 3. 14.). C'est des fidèles que saint Paul parle en cet endroit, et il veut que dans la punition on use de douceur; car il faut lire tout le passage, et voir comment il le termine. Après avoir dit : *N'ayez aucun commerce avec lui*, il ajoute : *Ne le considérez pas néanmoins comme un ennemi, mais avertissez-le comme votre frère*. Vous voyez que l'apôtre commande de haïr le mal et non la personne. Il n'y a que le démon qui cherche à nous séparer les uns des autres. Tout son soin et toute son étude est de ruiner la charité parmi nous, de couper toutes les voies de corruption, de retenir les uns dans le vice et les autres dans la haine, afin de fermer le chemin du salut à celui qui l'a abandonné. Quand le médecin hait et fuit le malade, et que le malade déteste le médecin, comment guérira-t-il, s'il n'appelle pas le médecin, et si le médecin ne le visite pas?

Pourquoi, je vous prie, avez-vous en aversion cet homme? C'est un idolâtre, direz-vous. Mais c'est pour cela même que vous devez le voir et le traiter avec ménagement, afin de le gagner, s'il est possible, et de le guérir. Que si sa maladie est incurable, on vous ordonne toujours de faire pour votre part tout ce qui dépend de vous. La maladie de Judas étoit incurable, cependant Jésus-Christ ne se lassa pas de tenter les moyens de le guérir. Ne vous lassez donc pas vous-même. Si, malgré tous vos soins, vous ne pouvez amener l'infidèle à la vérité, vous recevrez toujours la même récompense, vous ferez admirer votre douceur, et par là, toute la gloire en reviendra à Dieu. Quand vous ressusciteriez les morts, quand vous feriez les plus grands miracles, les actions les plus éclatantes, les gentils ne vous admireront jamais autant que s'ils vous voient un caractère de bonté et des mœurs douces. Ce sera déjà là une grande avance, et vous en verrez beaucoup sortir enfin de leurs erreurs. Non, rien n'est si capable de gagner les hommes, que la charité. Les prodiges et les miracles excitent l'envie; la charité concilie l'estime et l'amour. Lorsque les infidèles vous aimeront, ils ne tarderont pas à embrasser la vérité. S'ils ne se convertissent pas sur-le-champ, n'en soyez pas surpris, ne les pressez pas trop, ne cherchez pas à faire tout à la fois; laissez-les vous louer et vous aimer, le reste viendra ensuite.

Et afin que vous appreniez quel est tout le mérite de la modération, écoutez comment saint Paul lui-même commence à se justifier devant un juge infidèle. *Je m'estime heureux*, lui dit-il, *de ce que je*

dois être jugé par vous (Act. 26.). Ce n'étoit point pour le flatter, qu'il lui parloit de la sorte (loin de nous cette pensée); mais il vouloit le gagner par sa douceur. Et il le gagna en partie, puisque, cité à son tribunal comme coupable, il l'ébranla par ses discours, au point qu'il avoua sa défaite, qu'il publia hautement, en présence de tout le monde, la victoire de Paul. *Peu s'en faut*, dit-il, *que vous ne me persuadiez de me rendre chrétien*. Que fait alors l'apôtre? il étend davantage son filet, et il dit : *Je souhaiterois que non seulement vous, mais encore tous ceux qui m'écoutent, vous devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces chaînes*.—Pourquoi, bienheureux Paul, dites-vous : *A la réserve de ces chaînes*? Pourrez-vous parler dans la suite avec assurance, si vous témoignez de l'aversion pour vos chaînes, si vous en rougissez? Ne vous en glorifiez-vous pas dans toutes vos épîtres? ne vous appelez-vous pas prisonnier de Jésus-Christ? ne vous croyez-vous pas plus honoré de vos chaînes que si votre front étoit décoré du diadême? Pourquoi donc les désavouez-vous maintenant? Je ne les désavoue pas, répond saint Paul, je n'en rougis pas, mais je me proportionne à la foiblesse de ceux qui m'écoutent, lesquels ne peuvent pas encore comprendre les sujets que j'ai de m'en glorifier. J'ai appris de Jésus-Christ, mon maître, à ne pas coudre une pièce de drap neuf à un vieux vêtement (Matth. 9. 16). Je ne leur parle donc de la sorte, que parce qu'ils sont encore trop prévenus contre notre morale, que parce qu'ils ont la croix en horreur. Si donc je leur souhaitois aussi mes chaînes, je ne ferois que les

éloigner davantage de notre doctrine. J'excepte les unes afin qu'ils reçoivent plus volontiers l'autre. Ils regardent comme une honte d'être chargés de liens, parce qu'ils ne sentent pas encore la gloire que nous en retirons. Il faut donc nous proportionner à leur ignorance. Quand ils auront acquis plus de sagesse, ils connoîtront la beauté de ces fers et l'éclat de ces chaînes. Lorsque ce même apôtre écrit à d'autres peuples, il parle de ses chaînes et de ses souffrances comme d'une grace. *Dieu*, dit-il, *nous a fait la grace non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui* (Philip. 1 29.) C'étoit beaucoup, d'abord, que le seul nom de la croix ne fît pas rougir. Voilà pourquoi saint Paul va par degrés. Veut-on faire connoître à quelqu'un un palais; avant de le conduire dans l'intérieur, on lui fait voir les dehors, et remarquer la beauté des vestibules, afin que ce qu'il y a de plus beau le frappe sans l'éblouir. C'est ainsi que nous devons en agir avec les gentils; nous devons nous proportionner à eux et les ménager avec affection, puisque la charité est la souveraine maîtresse, la plus propre pour ramener de l'erreur, pour régler la conduite, pour élever les hommes à la plus haute vertu, et faire des anges d'êtres tout charnels. Voulez-vous apprendre quel est son pouvoir, donnez-moi un homme timide, que le moindre bruit fasse trembler, qu'une ombre épouvante..... Mettez un tel homme entre les mains et sous la discipline de la charité; et vous verrez bientôt sa timidité se changer en courage; vous le verrez devenir hardi et intrépide jusqu'à oser tout entreprendre. Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que le

changement de cet homme se fait sans qne sa nature soit changée, c'est que la charité montre toute sa force dans une ame naturellement timide; comme si on avoit trouvé le secret de donner à une épée de plomb, la vertu d'une épée d'acier, sans néanmoins la changer en acier.

QU'IL NE FAUT PAS DIVULGUER LES FAUTES DE SES FRÈRES.

Extrait de l'homélie sur le sujet : Qu'il ne faut pas divulguer les fautes de ses frères. (Bén. t. 3, p. 346; Fr. D. t. 5, p. 665; Sav. t. 6, p. 697.)

Vous avez vu dans ma dernière instruction comment j'ai loué la vertu de la prière; comment, sans désigner personne, j'ai fait des reproches à ceux qui prient lâchement. Ceux qui ont de la ferveur dans ce pieux exercice, ont reçu mes louanges, et sont devenus plus fervens encore : ceux qui montrent de la lâcheté, ont reçu mes reproches, et sont devenus moins lâches. Mais ni les uns ni les autres ne nous sont connus; et cette ignorance est utile à tous. Je vais dire comment : si celui qui a entendu les louanges que méritoit sa ferveur, eût été loué nommément en présence de plusieurs personnes, il eût pn en concevoir de l'orgueil; au lieu que la louange ne s'adressant pas à lui directement, il a été à l'abri de toute vaine gloire. Celui qui a entendu les reproches que méritoit sa lâcheté, s'est corrigé en con-

séquence, sans que personne sût que c'étoit sur lui que tomboit la réprimande. Cette attention de ma part lui a été fort utile. En effet, comme nous sommes esclaves de l'opinion du peuple; tant que nous croyons que nos désordres sont ignorés, nous tâchons de devenir meilleurs, dès qu'ils sont devenus publics, et que nous avons perdu la consolation du secret où nous pensions qu'ils étoient ensevelis, nous nous abandonnons dès lors au vice, sans aucune honte. Et comme des plaies découvertes, exposées sans cesse à la rigueur de l'air, s'enflamment davantage; ainsi le pécheur qui est repris de ses fautes en présence de plusieurs personnes, lève le masque et s'enhardit dans le crime. C'est pour éviter cet inconvénient que j'ai traité les maux sans faire connoître les malades. Or, pour comprendre tout l'avantage d'un traitement secret, écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Si votre frère a péché envers vous, reprenez-le*.... il ne dit pas entre vous et la ville, ni entre vous et le peuple, mais, *entre vous et lui seul* (Matth. 18. 15). Que les reproches se fassent sans témoin, afin que la réforme soit plus facile. Il est très avantageux de ne pas rendre publics les avertissemens que l'on donne à son prochain. La conscience, juge incorruptible, suffit. Non, vous ne pouvez reprendre le pécheur avec autant de force que sa propre conscience; il est à lui-même un accusateur sévère, et vous ne connoissez pas mieux ses fautes qu'il ne les connoît. N'ajoutez donc pas blessure sur blessure, en faisant connoître le coupable; mais avertissez-le sans témoin. Ce que nous faisons maintenant, saint Paul l'a fait avant nous,

en reprenant sans témoin l'incestueux de Corinthe... *J'appréhende*, dit-il, *que Dieu ne m'humilie lorsque je serai de retour chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui, étant déjà tombés dans des fornications et des déréglemens infâmes, n'en ont point fait pénitence* (2. Cor. 12. 21.). Voyez comme l'apôtre se sert du terme vague *plusieurs*, sans nommer personne en particulier, dans la crainte d'ôter toute honte au coupable, en le faisant connoître et en le reprenant ouvertement.

PORTRAIT DE LA VÉRITABLE AMITIÉ.

Extrait de la septième homélie sur la seconde épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 307; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 588; Sav. t. 4, p. 361.)

NON, celui qui ne sait pas aimer ne sera jamais capable de rien de grand et de généreux. La charité est le fondement de tous les biens. *De la charité dépend la loi et les prophètes* (Matth. 22. 40.). Le feu qui embrase une forêt la purge toute entière: lorsque la charité vient à embraser une ame, elle consume tout ce qui pourroit nuire à la semence divine, et en fait une terre excellente, propre à la recevoir. Où est la charité, aucun des vices ne s'y trouve. On n'y voit ni la cupidité, source de tous les maux, ni la vanité. Eh! qui peut s'élever d'orgueil contre son ami? Rien ne rend si humble que

l'amitié véritable. Nous rendons à nos amis les services les plus bas, sans rougir, et même nous leur savons gré qu'ils veulent bien nous permettre de les leur rendre. Nous n'épargnons pour eux ni notre argent ni même nos personnes, puisqu'on ne craint pas d'exposer ses jours pour celui qu'on aime. Où il y a une amitié sincère, il n'y a ni envie ni médisance. Loin de parler mal de nos amis, nous fermons la bouche à ceux qui voudroient les décrier. Dans l'amitié, tout est doux, tout est calme, tout respire la paix; on n'y voit aucune trace de contention ni de dispute. *La charité est la plénitude de la loi.* (Rom. 13. 10.). Elle n'offre rien de désagréable; tout ce qui trouble la vie disparoît devant elle; la cupidité, l'ambition, les rapines, la jalousie, la médisance, l'orgueil, le parjure, le mensonge. On ne se parjure que pour s'approprier le bien des autres : or, loin de vouloir prendre le bien de son ami, on est disposé à lui donner le sien, et on est plus flatté, lorsqu'on lui donne que lorsqu'on en reçoit. Ceux d'entre vous qui ont des amis m'entendent; je dis des amis réels, et non pas de nom, des amis auxquels ils soient sincèrement attachés. Ceux qui ne le sauroient pas par leur propre expérience, peuvent l'apprendre de ceux qui l'ont éprouvé. Voici un exemple d'une amitié rare : Jonathas, fils de Saül, aimoit David passionnément; *son ame fut liée avec la sienne* (1. Rois 18. 1.), dit l'Écriture, de sorte que David déplorant le trépas de ce généreux ami, disoit : *Votre mort, ô Jonathas, me perce de douleur; je vous aimois d'un amour plus tendre que celui qu'on a pour les femmes* (2.

Rois. I. 26.). Jonathas portoit-il donc envie à David? point du tout; et quoiqu'il parût impossible que son ame fût exempte de cette passion, en voyant que David étoit destiné à régner après Saül, il n'éprouva toutefois aucun sentiment d'envie, il ne se dit pas à lui-même : C'est lui qui me privera de la couronne paternelle ; mais il travailla à lui assurer cette couronne, il se déclara contre son père, pour son ami. Mais qu'on ne le regarde pas comme un fils dénaturé : il ne faisoit point de mal à son père ; seulement il l'empêchoit de faire périr un innocent qu'il persécutoit sans raison. Il le ménageoit plutôt qu'il ne l'offensoit, en ne lui permettant pas de commettre un meurtre injuste. Jonathas défendoit son cher David, loin de l'accuser ; il travailloit pour lui, loin de s'en montrer jaloux : il lui faisoit part de son argent. que dis-je, de son argent? il lui auroit donné volontiers sa vie, et il exposa souvent ses jours pour le sauver du trépas. Il préféroit son ami à son père, parce que celui-ci se livroit à des injustices qu'il refusoit de partager. Telle étoit l'amitié de Jonathas pour le juste David. David ne put payer de retour son bienfaiteur, parce qu'il lui fut enlevé avant qu'il montât sur le trône : que fit-il donc? voyons comment il lui témoigna son amitié autant qu'il étoit possible. *O mon cher Jonathas*, s'écrie-t-il, *votre mort me perce de douleur*. Peu content de déplorer sa perte et d'honorer sa mémoire, il met en sûreté son fils et son petit-fils ; il a pour eux les mêmes soins et les mêmes égards que s'ils eussent été ses propres enfans.

QUELLE DOIT ÊTRE L'UNION DE TOUS LES MEMBRES DE L'ÉGLISE.

Extrait de l'homélie trentième sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 273; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 327; Sav. t. 3, p. 440.)

PÉNÉTRÉS de ces vérités, bannissons de nos cœurs la passion de l'envie. N'envions pas les dons éclatans des autres, et ne méprisons pas ceux qui en ont reçu de moins considérables. La volonté de Dieu a tout réglé, ne nous y opposons point. Si cette raison ne vous satisfait pas encore, songez qu'un autre ne peut souvent remplir la place occupée par vous; que, quand vous lui seriez inférieur dans le reste, vous avez au moins sur lui cet avantage, et que par là tout devient égal. Ce qu'il y a de moins important dans nos corps, ne laisse pas quelquefois d'être fort utile, et son défaut fait un très grand tort au principaux membres. Par exemple, qu'y a-t-il dans le corps de moins précieux que les poils? Cependant, si vous les ôtiez des sourcils et des paupières, n'ôteriez-vous pas en même temps toute la beauté des yeux, qui n'auroient plus le même charme? Ainsi, quelque légère que parût cette perte, toute la beauté du visage en seroit altérée; et non seulement la beauté, mais l'usage même des yeux en souffriroit. Chacun

de nos membres a une action qui lui est particulière, et une, outre cela, qui lui est commune avec tous les autres. Il a de même une beauté qui lui est propre, et une autre qui lui est commune avec le reste du corps. Quoique chaque membre soit bien distingué, il règne entre eux tous une harmonie admirable, de sorte que la difformité d'un seul nuiroit à la beauté de tous. Par exemple, que les yeux soient brillans, les joues riantes, les lèvres vermeilles, le nez bien droit, les sourcils bien étendus; le défaut le plus léger, dans une de ces parties, gâteroit toute la beauté du visage, et ce qui étoit beau et agréable ne sembleroit plus que triste et difforme. Coupez seulement l'extrémité du nez; et tout le visage restera défiguré. Cependant ce n'est qu'une partie qui est défectueuse. Il en sera de même de la main, si on ôte seulement l'ongle d'un doigt. Il faut étendre ce que nous venons de dire jusqu'à l'action des membres : retranchez un doigt de la main, les autres en seront plus lents à agir, et ne rempliront plus de même leurs fonctions. Puis donc que la perte d'un seul membre devient la honte de tout le corps, et que la conservation de ce membre accomplit la beauté de tout le reste, ne nous élevons pas d'orgueil, et n'insultons pas à nos frères. C'est ce membre peu considérable qui fait la beauté des membres les plus essentiels, comme nous avons vu que les paupières deviennent l'ornement des yeux. C'est se faire la guerre à soi-même, que de la faire à son prochain, et le tort que nous lui ferions ne le regarderoit pas lui seul, mais rejailliroit sur nous-mêmes. De peur donc que nous n'éprouvions ce

dommage, ayons soin de nos frères autant que de nous, appliquons à l'Église ce qu'on peut dire de nos corps, et occupons-nous des fidèles qui la composent, comme de nos propres membres.

PARDON DES INJURES.

SUR CES PAROLES : SI VOTRE ENNEMI A FAIM.

Extrait de l'homélie sur ces mêmes paroles. (Bén. t. 3, p. 164; Fr. D. t. 5, p. 208; Sav. t. 5, p. 309.)

Voyez votre maître d'exercice, le bienheureux Paul, qui, après avoir obtenu mille couronnes, placé maintenant hors de la lice, c'est-à-dire, hors de la vie présente, nous exhorte, nous qui combattons encore, et nous crie dans ses épîtres, lorsqu'il nous voit animés par la colère et le ressentiment, suffoqués par la passion : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif donnez-lui à boire* (Rom. 12. 20.). Et comme un maître d'exercice dit à ses disciples : Si vous agissez de telle ou telle sorte, vous vaincrez votre antagoniste; de même, saint Paul ajoute : *Car agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête*. Mais en lisant le précepte de saint Paul, sur le pardon des injures, il se présente une question qui semble naître de ce précepte, et donner sujet à plusieurs de blâmer l'apôtre. Je veux examiner aujourd'hui cette

question, et tâcher de la résoudre. Qu'est-ce donc qui trouble et qui embarrasse ceux qui pèsent exactement toutes les paroles? saint Paul, disent-ils, en voulant étouffer chez nous tout sentiment de haine, et nous persuader d'être doux et modérés à l'égard de notre prochain, ne fait que nous aigrir et nous animer davantage. *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire.* Voilà un beau précepte, un précepte plein de sagesse, et aussi utile à celui qui le pratique qu'à celui à l'égard duquel on le pratique. Mais ce qui suit immédiatement renferme de grandes difficultés, et paroît contredire ce qui a été prescrit d'abord. Et qu'est-ce qui embarrasse? c'est que l'apôtre ait ajouté ces mots: *Car agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête.* Par ces dernières paroles, il nuit également à celui qui reçoit et à celui qui donne. Il allume sur la tête de l'un des charbons de feu, dont il endurera beaucoup plus de mal qu'il ne tirera d'avantage des alimens qui lui seront présentés. L'apôtre nuit donc à celui qui est l'objet du bienfait, en lui causant une peine fort au-dessus du bien qu'il lui procure. Il porte préjudice d'une autre manière à l'auteur même du bienfait. Car, que peut-il gagner à faire du bien à son ennemi, s'il ne l'oblige que dans l'espoir de s'en mieux venger? Celui qui ne nourrit et ne sustente son ennemi, que pour amasser des charbons de feu sur sa tête, est plus dur et plus cruel qu'il n'est doux et compatissant, puisque, par un bienfait modique, il lui attire des supplices épouvantables. Eh! qu'y a-t-il de plus odieux que de nourrir un homme afin d'amasser des charbons de feu sur sa tête?

Telle est l'objection ; il faut maintenant y ajouter la réponse, de sorte que, par les expressions mêmes qui paroissent faire tort au contenu de la loi, vous aperceviez toute la sagesse du législateur. Quelle est donc la réponse ? Ce grand et généreux personnage a vu que c'est une chose bien difficile de se réconcilier sur-le-champ avec son ennemi, moins difficile toutefois par sa nature que par notre foiblesse. Or, il ne nous ordonne pas seulement de nous réconcilier avec notre ennemi, mais encore de le nourrir, ce qui est beaucoup plus difficile. En effet, si la seule vue de ceux qui nous ont offensés nous est insupportable, comment nous résoudrons-nous à les nourrir ? Mais, que dis-je? la seule vue ! N'est-il pas vrai que si l'on parle d'eux en notre présence, et que l'on prononce seulement leur nom, la plaie de notre cœur se rouvre, et tout notre ressentiment se rallume ? Saint Paul, qui, pénétré de ses réflexions, vouloit nous rendre aisée une vertu qui nous paroît si difficile, et nous persuader de faire du bien à un ennemi dont nous ne pouvons souffrir la vue, ajoute les charbons de feu, afin qu'amorcés par l'espoir de la vengeance, nous nous portions à obliger les personnes qui nous ont offensés. Et comme le pêcheur ne jette son hameçon qu'après l'avoir caché sous un appât, afin que le poisson, accourant à sa nourriture ordinaire, soit pris plus aisément, sans pouvoir échapper : ainsi, l'apôtre voulant engager l'offensé à faire du bien à l'offenseur, ne lui présente l'ameçon de la sagesse, que sous une espèce d'appât, il l'invite par les charbons de feu, c'est-à-dire, par l'espoir de la vengeance, à faire du bien à celui

dont il a reçu une injure; et lorsqu'il l'a attiré, il le retient alors sans permettre qu'il lui échappe, la nature même du bienfait l'attachant à son ennemi: enfin, il semble lui dire: Vous ne voulez pas nourrir votre ennemi par un sentiment d'affection, nourrissez-le du moins par un principe de vengeance. Il savoit que, si une fois il commence à lui faire du bien, ce sera une première voie ouverte à la réconciliation. Aucun homme, non, aucun homme ne peut rester ennemi de celui dont il a soulagé la faim, quand il l'auroit fait d'abord par un principe de vengeance; le temps adoucit son cœur et en bannit tout ressentiment. Comme donc le pêcheur, s'il présentoit son hameçon sans appât, n'attireroit point le poisson, mais, que par le moyen de l'appât, il le fait accourir et avaler l'hameçon sans défiance: de même Paul, s'il n'avoit point présenté l'espoir de la vengeance, n'auroit pu engager les offensés à faire du bien aux offenseurs. Les voyant donc disposés à lui échapper, animés contre ceux qui leur ont fait du mal au point de ne pouvoir souffrir leur présence, les voyant, dis-je, dans ces dispositions, et voulant les engager à combler leurs ennemis de bienfaits, il leur parle de charbons de feu, non afin de faire subir aux offenseurs des tourmens horribles, mais afin qu'après avoir engagé les offensés par l'espoir de la vengeance à faire du bien à leurs ennemis, il les engageât avec le temps à déposer tout sentiment de haine.

Voilà comme saint Paul s'efforce d'adoucir celui qui a reçu l'injure; voyez comme il tâche de rapprocher de lui la personne qui l'a faite. Première-

ment, par le genre du bienfait. Il n'est pas d'homme si dur et si farouche, qui, nourri et sustenté, ne veuille s'attacher et se dévouer à celui qui soulage sa faim. Secondement, par la crainte du supplice. En effet, quoique par ces mots, *car agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête*, il semble n'avoir en vue que l'intérêt de celui qui nourrit son ennemi, il veut principalement faire impression sur l'auteur de l'offense, il veut que la crainte de la peine désarme sa haine, et que, sachant que, s'il y persiste, quoique nourri et sustenté, ce bienfait l'expose aux plus horribles tourmens, il y renonce et se réconcilie, parce qu'il ne peut éteindre les charbons de feu allumés sur sa tête qu'en éteignant la haine dans son cœur. Ainsi la peine et le supplice que présente l'apôtre, engagent l'offensé à faire du bien à l'offenseur, en même temps qu'ils épouvantent celui-ci, qu'ils le réveillent et le portent à se réconcilier avec celui qui le nourrit et le sustente. Il les attache donc l'un à l'autre par un double lien, le bienfait et la peine. Il est toujours difficile d'ouvrir les premières voies à la réconciliation; dès que les premières démarches sont faites par quelque motif que ce puisse être, tout devient aisé et facile. Quoique celui qui a été offensé nourrisse d'abord son ennemi dans l'espérance de le voir subir la punition, toutefois prenant pour lui de l'amitié par cela même qu'il le nourrit, il pourra bannir de son cœur le désir de la vengeance, devenir son ami par une réconciliation sincère, et ne plus le nourrir avec ce sentiment. Ensuite celui qui a fait l'injure, voyant que celui qu'il a offensé veut

bien le sustenter et le nourrir, par cela même et par la crainte de la peine, fût-il le plus dur des hommes, eût-il un cœur de marbre, une ame de fer, il renonce à toute inimitié, non moins touché de la bonté de celui qui soulage sa faim, qu'effrayé par la grandeur du supplice qui l'attend, s'il reste ennemi de son bienfaiteur.

Aussi l'apôtre n'en reste pas là ; mais, après avoir adouci la passion de l'un et de l'autre, il travaille à changer le cœur de celui qui a été offensé : *Ne soyez pas vaincu par le mal* (Rom. 12. 21.), lui dit-il. C'est comme s'il lui disoit : Si vous gardez du ressentiment et le désir de la vengeance, vous paroîtrez vaincre votre ennemi, mais vous serez vaincu par le mal, c'est-à-dire, par la passion. Si donc vous voulez vaincre, pardonnez l'injure, et ne la poursuivez pas. La plus belle des victoires est lorsqu'on triomphe de la passion et du ressentiment et qu'on travaille à vaincre le mal par le bien, c'est-à-dire, par la patience. Mais celui qui a reçu une injure ne pourroit, dans la première chaleur de la colère, goûter cette philosophie céleste. Ce n'est donc qu'après avoir satisfait son cœur aigri et ulcéré, que saint Paul l'amène au seul motif légitime de réconciliation, et qu'il ne lui permet plus de conserver le désir illicite de la vengeance. Vous voyez la sagesse du législateur. Et afin que vous sachiez que c'est à cause de la foiblesse des personnes qui n'auroient pu se rapprocher autrement, qu'il a exprimé ainsi son précepte, écoutez comment Jésus-Christ donne le même précepte, sans proposer la même récompense. Après avoir dit : *Aimez vos ennemis*,

faites du bien à ceux qui vous haïssent (Matth. 5. 44.), ce qui répond à *donnez-lui à boire et à manger*, il n'ajoute pas, *car agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête ;* qu'ajoute-t-il donc? *afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux*. Et il devoit tenir ce langage ; puisqu'il s'adressoit à Pierre, à Jacques, à Jean, et aux autres apôtres; c'est pour cela qu'il ne propose pas la récompense dont nous parlons. Si vous dites que le précepte de Jésus-Christ est dur et pénible; en même temps que vous nous fournirez la meilleure défense de saint Paul, vous vous ôterez à vous-même toute excuse. Pourquoi? c'est qu'un précepte qui vous paroît si pénible, je vous montre qu'il a été observé dans l'ancienne loi où l'on n'avoit pas encore d'aussi parfaits modèles de sagesse. Aussi l'apôtre énonce son précepte dans les termes dont s'étoit servi anciennement un écrivain sacré, afin de vous ôter toute excuse, si vous ne l'observez pas. Ces paroles : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire* (Prov. 25. 21.), sont originairement de Salomon. Saint Paul les a répétées afin de persuader à ses auditeurs qu'il est infiniment honteux qu'un précepte qui a été souvent mis en pratique, sous l'ancienne loi, paroisse si difficile et si pénible sous la nouvelle où les vertus sont portées à une si grande perfection.

PRINCIPAUX MOTIFS POUR PARDONNER LES INJURES.

Extrait de l'homélie soixante-unième, dans d'autres éditions soixante-deuxième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 617; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 670; Sav. t. 2, p. 302.

JÉSUS-CHRIST nous commande deux choses, l'une que nous reconnoissions nos fautes envers Dieu, l'autre que nous pardonnions celles de nos frères envers nous. Il nous enjoint le premier précepte, afin que le second nous soit plus facile. Car celui qui pense à ses fautes envers Dieu, sera plus disposé à pardonner celles de son frère envers lui-même, non seulement de bouche, mais du fond du cœur. Ainsi pardonnons aux autres les offenses qu'ils nous ont faites, et ne tournons pas contre nous-mêmes l'épée dont nous voudrions les percer. Quel mal peut vous faire votre ennemi, qui soit comparable à celui que vous vous faites vous-même, en gardant contre lui du ressentiment, et en attirant sur vous la condamnation du Souverain Juge? Si vous opposez à la violence de sa haine une sagesse et une modération vraiment chrétiennes, le mal retombera sur sa tête, et il souffrira ce qu'il vouloit vous faire souffrir. Si vous persistez dans la colère et dans les sentimens d'aigreur, ce sera vous alors qui recevrez le dommage, lequel viendra, non de sa part, mais de la

vôtre. Ne dites donc pas : Il m'a outragé, il m'a déchiré par ses calomnies, il m'a fait mille maux. Plus vous direz qu'il vous a fait de mal, plus vous trouverez qu'il vous aura fait du bien, puisqu'il vous aura donné lieu de vous purifier de vos péchés. Ainsi plus il vous aura offensé, plus il vous aura mis en état d'obtenir de Dieu le pardon de toutes vos offenses. Oui, si nous le voulons, nul homme ne nous pourra nuire, et nous tirerons les plus grands avantages de nos plus grands ennemis. Et que parlé-je des hommes? est-il un être plus méchant que le démon? Eh bien! cet esprit de malice peut nous fournir les moyens de nous distinguer, comme le prouve l'exemple de Job. Mais, si en nous persécutant, le démon peut nous mériter des couronnes, pourquoi craindriez-vous les persécutions d'un de vos semblables? Examinez tous les avantages que vous retirez d'une injure soufferte avec modération. Premièrement, et c'est le principal avantage, vous méritez que Dieu vous remette vos péchés; secondement, vous vous exercez dans le courage et dans la patience; en troisième lieu, vous vous fortifiez dans la douceur et dans la bonté du caractère, puisqu'on sera d'autant plus facile pour ses amis qu'on sera plus incapable de s'emporter contre ses ennemis; quatrièmement, vous fermerez toute entrée à la colère dans votre ame; ce qui est d'autant plus avantageux que celui qui ne laisse pas entrer la colère dans son ame, sera affranchi de toute tristesse, de tous ces chagrins et de ces vaines inquiétudes qui sont le tourment de la vie. Le cœur doux et incapable de haine, est toujours paisible, il jouit d'un

plaisir pur, d'un bonheur inaltérable. Ainsi donc, en haïssant nos ennemis, nous nous punissons nous-mêmes, comme nous nous faisons du bien à nous-mêmes en les aimant. Ajoutez que vous vous rendrez respectable à tout le monde et même à vos ennemis, quand ils seroient les plus méchans des hommes, quand ils seroient des démons : ou plutôt, en vous conduisant de la sorte, vous n'aurez plus d'ennemi. Mais le plus grand fruit que vous tirerez de votre douceur, c'est qu'elle attirera sur vous celle de Dieu. Si vous l'avez offensé, il vous pardonnera vos fautes; si vous avez persévéré dans la justice, il vous fera approcher de lui avec plus de confiance.

Travaillons donc, mes frères, à n'avoir de haine contre personne, afin que Dieu nous aime, et que, touché pour nous de compassion, il nous remette toutes nos dettes, quand nous lui serions redevables de dix mille talens. Cet homme, direz-vous, m'a grièvement offensé, ayez donc de la compassion pour lui; ne le haïssez pas, pleurez et gémissez sur son sort, n'ayez pas en aversion sa personne, puisque c'est lui qui a offensé Dieu, et que vous vous êtes fait honneur par votre patience. Songez que Jésus-Christ, près d'être crucifié, se réjouissoit pour lui-même, et pleuroit pour ceux qui le crucifioient. Ainsi, plus nos ennemis nous persécutent, plus nous devons gémir sur leur fureur, puisqu'en nous persécutant ils nous comblent de biens et qu'ils se font mille maux. Il m'a outragé, dites-vous, il m'a frappé devant tout le monde. Il s'est donc déshonoré devant tout le monde : il a suscité contre lui mille

accusateurs, et il a ouvert mille bouches pour condamner ses excès et publier votre patience, il vous a mérité de plus brillantes couronnes. Il m'a calomnié en secret, direz-vous encore. Quel mal peuvent vous faire ses calomnies, puisque c'est Dieu qui sera votre juge, et non ceux auxquels il a fait ses faux rapports? Il s'est exposé à subir une peine plus sévère, puisque, outre ses propres fautes, il rendra compte de celles qu'il vous a prêtées, en vous calomniant, puisqu'il s'est nui à lui-même devant Dieu beaucoup plus qu'il ne pourroit vous nuire devant les hommes. Que si ces considérations ne vous suffisent pas, rappelez-vous que votre Maître, le Fils unique du Très-Haut, a été calomnié par les hommes et par les démons, devant ceux qu'il aimoit le plus. Aussi Jésus-Christ, disoit-il : *S'ils ont appelé le père de famille Béelzébut, combien plutôt appelleront-ils de même ses domestiques* (Matth. 10. 25.)? Le démon ne l'a pas calomnié seulement, il a été cru dans ses calomnies, lorsqu'il l'accusoit non de crimes ordinaires, mais d'être un séducteur et un ennemi de Dieu. Mais vous êtes le bienfaiteur de celui qui vous a outragé. Eh bien! c'est pour cela même que vous devez le pleurer davantage et vous applaudir d'être devenu semblable à Dieu, *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans* (Matth. 5. 45.). Si vous dites que Dieu est trop élevé au-dessus de vous pour pouvoir prétendre à l'imiter, quoiqu'avec un peu d'attention sur vous-même cela ne soit pas si difficile; imitez au moins les hommes qui furent ses serviteurs comme vous l'êtes. Imitez Joseph qui paya d'une infinité de biens

les mauvais traitemens de ses frères. Imitez Moïse qui pria pour un peuple rebelle qui avoit cherché mille fois à le faire périr. Imitez le bienheureux Paul, qui, après avoir été persécuté par les juifs plus cruellement qu'on ne peut dire, souhaitoit d'être pour eux anathême. Imitez le chef des martyrs, Étienne, qui, lorsque les juifs le lapidoient, conjuroit Dieu de leur pardonner cette faute. Que ces grands exemples nous fassent étouffer tout ressentiment dans nos cœurs, afin que Dieu nous pardonne nos offenses, comme nous aurons pardonné celles qui nous auront été faites.

ATTENTION DANS LA PRIÈRE ; NE JAMAIS PRIER CONTRE SES ENNEMIS.

Extrait de l'homélie cinquième sur la seconde épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 470; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 557; Sav. t. 3, p. 577.)

Ne permettez pas, lorsque vous priez, qu'aucune pensée humaine occupe votre esprit. Souvenez-vous qu'Abraham, allant offrir son sacrifice, ne permit ni à sa femme, ni à ses serviteurs, ni à aucun autre, d'y assister (Gen. 22. 5.). Vous, de même, dans vos prières, ne souffrez pas qu'aucune affection servile et indigne de Dieu, se présente. Montez seul sur la montagne où est monté le saint patriarche,

et où il n'est permis à personne de vous accompagner. Que si quelques pensées mondaines veulent absolument y monter avec vous, arrêtez-les, et dites-leur d'un ton de maître : Tenez-vous là ; lorsque moi et mon fils nous aurons adoré Dieu, nous reviendrons vous trouver. Ainsi laissez au bas de la montagne les serviteurs et les bêtes de somme, tout ce qu'il y a de brute et de servile, et prenez avec vous ce qu'il y a de noble et de raisonnable, comme Abraham fit monter Isaac avec lui. Dressez aussi un autel à son imitation, pour témoigner que vous n'avez plus rien d'humain, et que vous êtes élevé au-dessus de la nature, puisque, si Abraham ne se fût élevé au-dessus des sentimens naturels, il n'eût point immolé (1) Isaac. Que rien donc ne vous interrompe alors, et placez-vous au-dessus des cieux mêmes. Gémissez amèrement, offrez l'hostie de la confession, *déclarez le premier vos iniquités*, dit l'Écriture, *afin que vous soyez justifié* (Is. 43. 26.) ; immolez la contrition de votre cœur. Ces victimes ne se dissipent ni en cendre ni en fumée ; il ne faut, pour achever le sacrifice, ni feu, ni bois, mais seulement la componction de l'ame. C'est là le bois, c'est là le feu de ce sacrifice, un feu qui brûle et ne consume point. Celui qui prie avec ferveur, est brûlé, et non consumé ; il est comme l'or, qui, éprouvé dans les fournaises, n'en devient que plus éclatant.

Prenez garde encore dans vos prières, de proférer quelque parole qui puisse irriter votre Seigneur, et de l'implorer contre vos ennemis. S'il est déjà in-

(1) *N'eût point immolé*, sans doute, par l'intention.

lorsque vous priez pour eux. Eh! pourquoi laisser votre ennemi véritable, pourquoi déchirer vos propres membres, en cela plus cruel que les bêtes farouches! Cet homme, direz-vous, m'a fait tort dans mon honneur et dans mes biens. Qui des deux faut-il pleurer, celui qui a fait le tort ou celui qui l'a souffert? n'est-ce pas celui qui l'a fait, puisqu'en gagnant un peu d'argent il a perdu l'amitié de Dieu? et comme il a beaucoup plus perdu qu'il n'a gagné, n'est-ce pas lui qui véritablement a souffert le tort? Il faut donc, prier non contre lui, mais pour lui, afin que Dieu lui soit favorable.

CONSCIENCE.

QUE LA TRISTESSE EST LE REMÈDE DU SEUL PÉCHÉ.

Extrait de l'homélie cinquième au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 65; Fr. D. t. 1, p. 71; Sav. t. 6, p. 495.)

Si Dieu a rendu notre cœur susceptible de tristesse, ce n'est pas pour que nous puissions nous affliger ni de la perte de nos biens, ni de la mort, ni des autres accidens de cette vie, mais pour que nous nous en servions à effacer nos péchés. C'est une vérité qu'un exemple va vous rendre sensible. Les remèdes corporels n'ont été faits que pour les maladies qu'ils peuvent guérir, et non pour d'autres auxquels ils ne portent aucun secours. Je m'explique, et je veux vous faire mieux entrer encore dans ma pensée. On ne dira pas qu'un médicament, dont toute la vertu se termine à soulager les yeux malades, ait été fait pour l'estomac, pour les mains, pour tout autre membre; il n'est propre qu'à la maladie des yeux. Raisonnons de même sur la tristesse, et nous trouverons que, parmi tous les maux que nous éprouvons ici-bas, le péché est le seul qu'elle soulage. Parcourons tous les accidens de la vie humaine, ap-

pliquons-y la tristesse, et voyons si elle en corrige l'amertume. Un homme a perdu ses biens; il s'afflige : son affliction ne répare point sa perte. Un autre a perdu son fils; la douleur profonde dont il est pénétré ne peut ni rendre la vie, ni procurer aucun soulagement au fils qu'il regrette. Un autre a reçu les injures les plus atroces, il a été outragé dans son honneur, dans sa personne; le chagrin amer qu'il en conçoit ne peut effacer les outrages dont il se plaint. Vous êtes attaqué d'une maladie cruelle et dangereuse : vous vous affligez; triste ressource, qui aigrit vos maux, loin de les adoucir. Vous voyez que la tristesse ne vous est d'aucun secours pour tous ces accidens. Mais vous avez péché, et vous en concevez de la douleur; aussitôt le péché disparoît, la faute est effacée. Qu'est-ce qui le prouve ? le Seigneur lui-même qui l'annonce par la bouche de son prophète. Voici comme il s'exprime en parlant d'un pécheur : *Je l'ai attristé un peu à cause de son péché ; j'ai vu qu'il s'est livré à la tristesse, qu'il marchoit d'un air contrit, et j'ai guéri son ame, je l'ai ramené de ses voies perverses* (Is. 57. 17 et 18.). C'est ce qui fait dire encore à saint Paul : *La tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence durable* (2. Cor. 7. 10.). Puis donc que la tristesse ne peut ni remplacer les biens qu'on a perdus, ni réparer les outrages qu'on a reçus, ni guérir les maladies, ni rappeler des portes de la mort, ni soulager aucun autre mal, si ce n'est le péché qu'elle efface et qu'elle fait disparoître; il est évident qu'elle n'est faite que pour le péché. Ne nous affligeons donc plus de la perte de nos biens, mais ne nous

affligeons que lorsque nous avons péché, parce qu'alors nous tirerons un grand fruit de la tristesse. Vous avez essuyé des pertes; ne vous chagrinez pas, cela ne vous serviroit de rien : vous avez commis le péché; attristez-vous, cela vous sera fort utile. Et voyez la sagesse du Créateur. Le péché a produit la tristesse, et c'est par la tristesse qu'il détruit le péché, se servant du fruit même pour faire mourir l'arbre funeste qui l'a fait naître. La tristesse efface donc le péché; et comme le ver ronge le bois qui l'engendre, comme il dévore l'étoffe qui l'a fait éclore; de même la tristesse que le péché a fait naître fait mourir le péché. Ainsi ne redoutons plus les afflictions, mais seulement le péché; et que le péché désormais soit le seul mal auquel nous appliquions le remède de la tristesse.

CRAINTES DU PÉCHEUR; CONFIANCE DU JUSTE.

Extrait de l'homélie dix-huitième au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 92; Fr. D. t. 1, p. 102; Sav. t. 6, p. 516.)

TEL est le péché; il nous trahit, sans que personne nous dénonce, il nous condamne sans que personne nous accuse, il nous rend craintifs et timides, dès que nous l'avons commis. L'innocence produit un effet contraire. Écoutez comment l'Écriture nous peint les craintes du pécheur et la confiance du juste.

L'impie, dit-elle, *fuit, sans que personne le poursuive* (Prov. 28. 1.). Comment fuit-il, sans que personne le poursuive? Le remords de sa conscience le poursuit en tous lieux, c'est un accusateur qui ne le quitte jamais; et comme il ne pourroit se fuir lui-même, il ne peut fuir l'ennemi intime qui le suit partout, le tourmente et lui porte des coups inévitables. Il n'en est pas de même du juste. Écoutons ce qu'en dit l'Écriture : *Le juste a toute la confiance d'un lion* (Prov. 28, 1.). Tel étoit Élie. Il voit le prince venir à sa rencontre, et lui adresser ces paroles : *Pourquoi troublez-vous tout Israël? Ce n'est pas moi qui le trouble*, lui répond-il, *mais vous et la maison de votre père* (3. Rois. 18. 17 et 18.). Le juste a vraiment la confiance d'un lion; et le prophète innocent s'éleva contre le roi criminel, comme un lion redoutable contre un daim timide.

SUR LES REMORDS DE LA CONSCIENCE.

Extrait de l'homélie vingtième sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 174; Fr. D. t. 2, p. 193; Sav. t. 1, p. 138.)

VOYEZ-VOUS, mes frères, comment Dieu nous met entre les mains de notre libre arbitre, et que, si nous sommes entraînés dans le péché, faute de vigilance, nous apercevons toujours la vérité quand nous voulons être attentifs sur nous-mêmes? Je

vous le demande, qui est-ce qui a porté Lamech à faire l'aveu du meurtre dont il s'étoit rendu coupable (Gen. 4. 23.)? N'est-ce pas la conscience, ce juge incorruptible? Lorsque, faute d'attention sur lui-même, il eut commis un homicide, sa conscience s'éleva aussitôt contre lui, lui reprocha son crime, lui en fit voir toute l'énormité, et les peines affreuses qu'il avoit encourues. Telle est en effet la nature du péché; avant qu'il soit commis, il éteint les lumières de notre intelligence, et nous fait illusion; dès qu'il est consommé, il nous dévoile lui-même toute sa noirceur. Un plaisir court et passager nous cause de longues et continuelles douleurs, ôte à l'ame toute son assurance, et remplit de confusion le coupable. Un Dieu plein de bonté nous suscite un accusateur qui ne se repose jamais, qui, toujours avec nous, s'élève sans cesse contre nous, sollicite la peine de nos crimes. Et c'est ce qu'on peut voir clairement par les faits mêmes. Un fornicateur, un adultère, tout autre coupable, quand même il pourroit échapper aux yeux de tous les hommes, n'est point pour cela tranquille; il porte au-dedans de lui-même un accusateur violent, il craint les moindres soupçons, redoute une ombre, appréhende ceux qui le connoissent et ceux qui ne le connoissent pas: son ame est comme agitée par de fréquens orages et par des vagues continuelles. Il ne goûte pas même les douceurs du sommeil, mais rempli de craintes et de frayeurs, ni les plaisirs de la table, ni les entretiens de ses amis, ne peuvent l'affranchir des peines et des inquiétudes qu'il éprouve. Il promène partout un bourreau qui le tourmente

sans cesse ; et, quoique personne ne soit instruit du crime qu'il a commis, en quelque lieu qu'il se transporte, il endure le plus cruel supplice, devenu lui-même son accusateur et son juge.

AUMONE.

SUR QUOI IL FAUT FAIRE L'AUMÔNE, ET UN DES PRINCIPAUX MOTIFS POUR LA FAIRE.

Extrait de la troisième homélie sur ces paroles de l'apôtre : *Ayant un même esprit*.... (Bén. t. 3, p. 288 ; Fr. D. t. 5, p. 330 ; Sav. t. 5, p. 389.)

Faites-vous des amis, dit le Fils de Dieu, *des richesses d'iniquité*, *afin que*, *lorsque vous viendrez à manquer*, *ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (Luc. 16. 9.). Il a eu raison de dire *les tabernacles éternels*. Ici-bas, quelque maison superbe que vous habitiez, elle périra, entièrement détruite par le temps ; ou plutôt, avant que le temps l'ait détruite, la mort vient et vous chasse de cette magnifique demeure. Souvent même avant la mort, des affaires malheureuses, les calomnies et les persécutions vous en font sortir. Dans le ciel il n'y a rien à craindre de semblable ; on n'y appréhende ni la destruction causée par le temps, ni les rigueurs de la mort, ni les attaques de la calomnie, ni les malheurs imprévus, rien en un mot, mais l'habitation

est stable et immortelle. Voilà pourquoi le Fils de Dieu a dit, *les tabernacles éternels. Faites-vous des amis*, dit-il, *des richesses d'iniquité*. Voyez quelle est la bonté infinie et l'esprit de justice du Seigneur. Ce n'est pas sans raison qu'il emploie ces mots, *des richesses d'iniquité*. Comme beaucoup de riches ont amassé leurs richesses par des fraudes et des rapines : vous avez tort, leur dit-il, et vous n'auriez pas dû amasser ainsi des biens; mais puisque vous les avez amassés, renoncez aux fraudes et aux rapines, et usez de vos biens comme il est convenable. Je ne vous dis pas de prendre pour faire l'aumône, mais de renoncer à prendre, et d'user de vos richesses pour faire l'aumône et pour exercer la bienfaisance. Nous ne ferons l'aumône qu'autant que nous cesserons de piller; et quand nous répandrions des sommes d'argent immenses dans les mains des indigens, si nous pillons le bien d'autrui, Dieu nous met au nombre des meurtriers. Nous ne devons donc soulager les indigens qu'après avoir renoncé aux fraudes et aux rapines.

L'aumône a un grand pouvoir; je vous ai parlé de cette vertu dans l'assemblée précédente, je vous en parle encore aujourd'hui. Mais que personne ne croie que la rappeler sans cesse, ce soit faire des reproches à cuex qui m'écoutent. Dans les jeux, les spectateurs animent par leurs cris ceux des athlètes qu'ils voient le plus près d'obtenir la palme, qui ont la plus grande espérance de remporter la victoire. Moi de même, c'est parce que je vous vois écouter avec empressement mes instructions sur l'aumône, que je me porte avec zèle à revenir sur

le même sujet. Les pauvres sont les médecins de nos ames, ce sont nos bienfaiteurs et nos protecteurs. Vous ne donnez pas autant que vous recevez. Vous donnez de l'argent et vous recevez le royaume des cieux; vous soulagez la pauvreté, et vous vous conciliez votre Maître. Vous voyez que les choses ne sont pas égales de part et d'autre. Vous donnez sur la terre, vous recevez dans le ciel. Les biens que vous donnez sont périssables et corruptibles; ceux que vous recevez sont permanens et à l'abri de toute corruption.

Nos pères ont placé les pauvres à la porte des temples, afin que la vue même des pauvres rappelle et excite à l'aumône les plus durs et les plus lâches. En effet, lorsqu'il se présente une troupe de vieillards, courbés sous le poids des années et de l'indigence, revêtus de vils haillons, dans l'extérieur le plus misérable, pouvant à peine se soutenir, souvent même privés des yeux et mutilés dans tout leur corps, quel est l'homme assez inhumain, assez insensible, lorsque leur âge, leur foiblesse, leur pauvreté, les parties du corps qui leur manquent, les tristes vêtemens qui couvrent les autres, lorsque tout, en un mot, le porte à la compassion, quel est l'homme qui puisse tenir contre ce spectacle et n'en être pas touché? C'est pour cela qu'ils se tiennent aux portes des églises, plus puissans que tous les discours, exhortant à la bienfaisance, par leur seule vue, les fidèles qui viennent s'y rendre. Et comme il est d'usage de placer à l'entrée des églises, des fontaines, afin que ceux qui viennent prier le Très-Haut, se lavent les mains avant de les lever

au ciel pour lui adresser des prières, ainsi nos pères ont placé aux portes des temples les pauvres, comme des fontaines, afin que nous n'adressions nos prières à Dieu qu'après avoir lavé nos mains avec l'eau, et purifié nos ames par l'aumône. Oui, l'eau est moins propre à laver les souillures du corps, que l'aumône à purifier les taches de l'ame. Comme donc vous n'osez pas entrer dans le temple et y prier le Seigneur, sans avoir lavé vos mains, ce qui seroit une faute peu considérable; de même ne vous permettez jamais de prier sans avoir fait l'aumône. Souvent, quoique nous ayons les mains nettes, nous ne les élevons au ciel pour prier, qu'après y avoir répandu de l'eau, tant l'habitude a de force. Nous devons faire la même chose pour l'aumône; et quoique nous ne nous sentions coupables d'aucune faute grave, cependant purifions notre conscience par l'aumône. Vous avez contracté beaucoup de souillures dans la place publique; un ennemi vous a irrité, un juge vous a jeté dans des démarches peu convenables, vous avez prononcé bien des paroles déplacées, vous vous êtes permis des actions peu régulières pour ne point déplaire à un ami, vous avez chargé votre conscience de beaucoup d'autres fautes que doit commettre naturellement un homme qui vit dans la place publique, qui est attaché aux tribunaux, et occupé des affaires de la ville. Vous venez demander à Dieu le pardon de toutes ces fautes, et réclamer son indulgence; répandez de l'argent dans les mains des pauvres, afin de pouvoir effacer ces taches, et invoquer avec confiance celui qui peut vous remettre tous vos péchés. Si vous vous accoutumez à ne ja-

mais passer ce seuil sacré sans avoir fait l'aumône, vous ne manquerez jamais pour aucune raison à cette pieuse pratique, tant l'habitude a d'empire. Comme donc, quoi qu'il arrive, vous ne vous permettez pas de prier, sans vous être lavé les mains, parce que vous vous en êtes fait l'habitude : ainsi dans l'aumône, dès que vous vous en serez fait la règle, entraîné par l'habitude, vous observerez tous les jours, sans aucunepeine, la loi que vous vous serez imposée à vous-même. La prière est un feu, surtout lorsqu'elle part d'une ame attentive et vigilante. Mais ce feu a besoin d'huile pour s'élever jusqu'aux voûtes célestes ; or, l'huile qui élève ce feu n'est autre chose que l'aumône. Répandez donc l'huile abondamment, afin que, réjoui par de bonnes œuvres, vous fassiez votre prière avec plus d'ardeur et d'assurance. Ceux qui n'ont pas exercé la miséricorde ne peuvent avoir une grande confiance dans leurs prières ; mais ceux qui ont soulagé les pauvres, et qui viennent prier après un acte de bienfaisance, réjouis par ce souvenir, invoquent le Ciel avec un plus grand cœur. Afin donc que votre ame, étant réveillée par le souvenir d'une bonne œuvre, votre prière en devienne plus puissante, ne venez prier qu'après avoir fait l'aumône, et ne perdez aucune des réflexions que je vous ai faites. Surtout rappelez-vous sans cesse le tableau que je vous ai offert des pauvres placés à la porte de nos temples, et faisant pour les ames l'office que fait une fontaine pour les corps. Si nous nous rappelons continuellement cette image, si nous purifions continuellement nos ames, nous pourrons adresser à Dieu des prières pures,

paroître devant lui avec confiance, et obtenir le royaume éternel qu'il réserve à une charité active et bienfaisante.

SUR LA VISITE DES PRISONNIERS.

Extrait de l'homélie soixantième, dans d'autres éditions cinquante-neuvième sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 358; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 384; Sav. t. 2, p. 808.)

Il vaut mieux aller dans une maison de deuil, que dans une maison où la joie éclate (Eccl. 7. 3.). Celui qui, dans cette vie, se sera conformé à ces principes, recevra dans l'autre des paroles de bénédiction. Ne négligeons donc pas d'agir d'après cette règle. Si nous ne pouvons pas porter de nourriture dans les prisons, ni d'argent pour secourir les malheureux, nous pouvons du moins les consoler de paroles, relever leur ame abattue, leur procurer mille secours, parler à ceux qui les ont fait jeter dans ces tristes demeures, adoucir les geoliers, enfin leur rendre de grands ou de légers services.

Si vous dites que les prisons ne renferment pas des hommes sages, honnêtes et vertueux, mais des meurtriers, des voleurs, des brigands, des adultères, des hommes souillés de crimes, vous ne faites que me fournir un motif pressant pour visiter les prisonniers; car on ne nous ordonne pas de plaindre

les bons et d'accabler les méchans, mais d'exercer notre charité envers tout le monde. *Soyez semblables*, dit l'Évangile, *à votre Père céleste*, *qui fait lever son soleil sur les méchans et sur les bons*, *qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 45.). Ne vous élevez donc pas durement contre les autres, ne les jugez pas sévèrement; mais soyez doux et humains. Si nous ne sommes pas des adultères, des brigands et des voleurs, nous avons commis d'autres fautes qui nous mériteroient les derniers supplices. Nous avons souvent appelé fou notre frère, ce qui nous expose à des feux éternels; nous avons jeté sur une femme des regards de concupiscence, ce qui répond à un adultère consommé; enfin, et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux, nous participons indignement aux mystères, ce qui nous rend coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. Ne recherchons pas les fautes d'autrui avec rigueur, mais rappelons-nous les nôtres, et par là, nous renoncerons à toute dureté et à toute cruauté.

De plus, on peut dire encore que nous trouverons souvent dans les prisons beaucoup d'hommes vertueux qui ne le cèdent à aucun des autres citoyens. En effet, la prison où étoit Joseph renfermoit beaucoup de méchans : ce juste, chargé de veiller sur eux tous, se trouvoit au milieu d'eux sans qu'on sût ce qu'il étoit. Quoiqu'il valût seul toute l'Égypte, il habitoit la prison, et il étoit inconnu aux prisonniers. Maintenant encore les prisons renferment, probablement, beaucoup d'hommes remplis de vertu et de probité, quoique tout le monde ne les connoisse pas. L'attention que vous

avez pour eux vous récompense amplement du soin que vous prenez de tous. Mais, quand il n'y auroit pas d'hommes tels que je dis, vous devez encore vous attendre à une grande récompense. Votre Maître ne s'entretenoit pas avec les seuls justes, il ne fuyoit pas les pécheurs; mais il a reçu avec bienveillance la Chananéenne, et la Samaritaine qui avoit mené une vie dissolue; il a accueilli et traité avec une bonté indulgente une autre courtisane, bonté dont les juifs lui faisoient des reproches; il a souffert qu'une femme perdue lui lavât les pieds avec ses larmes, pour nous apprendre à traiter avec ménagement les pécheurs, parce que c'est en cela que consiste l'humanité. Ce sont des voleurs, dites-vous, et des brigands qui habitent les prisons; mais n'y a-t-il que des justes qui habitent la ville. N'en est-il pas beaucoup qui sont pires que les voleurs, qui pillent avec bien plus d'effronterie? Les uns, du moins, s'ils n'ont pas d'autre mérite, cherchent la solitude et les ténèbres, et tâchent de se cacher, les autres, levant le masque, exercent leurs brigandages et leurs rapines à visage découvert.

Il seroit difficile de trouver un homme qui n'ait jamais fait tort à personne. Si nous ne pillons pas d'or, si nous n'enlevons pas les terres de notre prochain, nous le faisons autant que nous le pouvons, par la fraude, dans des circonstances moins importantes. En effet, dans le commerce ordinaire de la vie, quand il faut acheter ou vendre, s'efforcer de ne point payer les choses ce qu'elles valent, ou de les faire payer plus qu'elles ne valent, n'est-ce pas un vol réel, une véritable rapine, un vrai bri-

gandage ? Ne me dites pas que vous n'avez enlevé ni maison, ni esclave? L'injustice ne se mesure point par la grandeur des choses dérobées, mais par la volonté de celui qui les dérobe. Le juste et l'injuste ne changent pas de nature par la modicité des objets. J'appelle brigand et voleur, non seulement celui qui coupe les bourses et qui prend l'or, non seulement celui qui force les maisons et emporte les meubles, mais encore celui qui ne vend et n'achète pas les choses selon leur valeur, celui qui viole la justice et qui fait tort à son prochain. N'oublions donc pas nos fautes pour juger celles d'autrui, et lorsqu'il est question d'être bienfaisant, n'examinons pas si un homme a été méchant; mais devenons doux et humains, en nous rappelant ce que nous étions autrefois. Qu'étions-nous donc? Écoutez saint Paul qui dit : *Nous étions aussi nous-mêmes autrefois insensés, désobéissans, égarés du chemin de la vérité, asservis à une foule de voluptés diverses et de passions, dignes d'être haïs; et nous haïssant les uns les autres* (Tit. 3. 3.). Et ailleurs : *Nous étions des enfans de colère* (Eph. 2. 3.). Mais Dieu qui nous voyoit comme détenus en prison, chargés de chaînes pesantes, et plus pesantes que si elles étoient de fer, loin de rougir de nous, est venu nous visiter dans la prison; et quoique nous fussions dignes de mille supplices, il nous en a tirés, nous a conduits dans son royaume, nous a rendus plus brillans que les astres du ciel, afin qu'à son exemple nous agissions de même, autant qu'il sera en notre pouvoir. Car lorsqu'il dit à ses disciples : *Si je vous ai lavé les pieds, moi qui*

suis votre seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns les autres; je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez aux autres ce que je vous ai fait moi-même (Jean 13. 14 et 15.). Il leur donne ce précepte, non seulement lorsqu'il s'agit de laver les pieds, mais pour tous les autres offices de charité qu'il a exercés envers nous. C'est un meurtrier, dites-vous, qui est en prison : ne nous lassons pas, à cause de cela, de lui faire du bien. C'est un adultère et un brigand : ne plaignons pas sa méchanceté, mais son malheur. Souvent, comme je l'ai déjà dit, nous trouverons, dans ce triste séjour, un homme qui en vaut beaucoup d'autres. Si vous visitez sans cesse les prisonniers, vous ferez cette heureuse rencontre. Abraham, qui exerçoit l'hospitalité envers les premiers qui se présentoient, eut enfin l'avantage de recevoir des anges : nous de même, nous rencontrerons de grands personnages, si nous ne nous lassons pas de visiter les prisons.

J'avancerai même une proposition qui pourra surprendre : il y a moins de mérite à recevoir un grand personnage, qu'à recueillir un misérable. La vie de l'un est une raison pour lui faire du bien : celui qui est délaissé et abandonné de tout le monde, ne trouve plus qu'un port, la compassion de celui qui vient à son secours ; et la bienfaisance alors est pure et sans mélange. Celui qui oblige un personnage illustre, le fait souvent pour obtenir l'approbation des hommes : au lieu que celui qui soulage un homme vil et méprisé, ne le fait que pour obéir au précepte de Dieu. Aussi, célébrons-nous un repas, on

nous ordonne d'y inviter les boiteux et les aveugles; faisons-nous l'aumône, on nous ordonne d'avoir pitié du moindre des hommes. *Ce que vous avez fait*, dit Jésus-Christ, *pour le moindre des hommes, c'est pour moi que vous l'avez fait* (Matth. 25. 45.).

Ainsi donc, persuadés que la prison renferme un trésor caché, entrons-y sans cesse pour y faire un commerce utile, et tournons de ce côté-là l'empressement que nous témoignons pour les spectacles. Quand nous n'aurions rien à y porter, portons-y des paroles de consolation. Ce n'est pas seulement celui qui nourrit les prisonniers, mais celui qui les visite, que Dieu récompense. Lorsqu'entré dans la prison, vous aurez rassuré une ame craintive et tremblante, en la consolant, en la soulageant, en promettant de la défendre, en lui inspirant du courage, vous en recevrez un prix qui ne sera pas médiocre dans le monde : beaucoup d'hommes, corrompus par les délices, mépriseroient nos instructions; au lieu que des infortunés dont l'ame est humiliée par la disgrace, nous écouteront avec une attention modeste, applaudiront à nos paroles, et en deviendront meilleurs. Lorsque saint Paul prêchoit, les juifs se moquoient souvent de ses discours; au lieu que les prisonniers l'écoutoient dans le plus grand silence. Non, rien ne prépare autant une ame à une philosophie chrétienne, que le malheur et l'affliction. Pénétrés de toutes ces idées, convaincus du bien que nous ferons aux prisonniers, que nous nous ferons à nous-mêmes, conversons sans cesse avec eux, employons, dans les prisons, le temps que nous perdons dans la

place publique et dans mille visites frivoles, afin de gagner ceux que nous visiterons, de nous réjouir nous-mêmes, et d'obtenir les biens éternels en faisant glorifier le Seigneur.

ON PEUT FAIRE L'AUMÔNE, QUOIQUE PAUVRE.

Extrait de l'homélie dix-neuvième, sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 654; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 287; Sav. t. 3, p. 172.)

QUAND saint Paul, nous dit : *Soyez les imitateurs de Dieu* (Eph. 5. 1.), c'est principalement pour ce qui regarde la miséricorde. Nous avons besoin de toutes les vertus, mais principalement de la douceur et de la bonté envers nos semblables, parce que nous avons nous-mêmes besoin de la bonté de Dieu envers nous. Nous commettons tous les jours beaucoup de fautes, et par conséquent nous avons besoin de beaucoup de miséricorde. Or, la charité ne se mesure pas par la grandeur de l'aumône, mais par les facultés de ceux qui la font. Que le riche qui donne beaucoup ne s'élève donc pas, et que le pauvre qui donne peu ne soit pas humilié, puisqu'il donne souvent plus que le riche. Qu'il ne se croie pas malheureux à cause d'une pauvreté qui lui rend l'aumône plus facile. Le riche qui a une grande fortune, a plus d'orgueil et de cupidité que le pauvre, qui, libre de cette double passion, trouve

plus d'occasions d'exercer la bienfaisance. Il va sans peine dans les prisons, console les captifs, visite les malades, donne avec joie un verre d'eau froide, tandis que le riche, fier de son opulence, dédaigne ces actes de charité. Ne vous affligez donc pas d'être pauvre, puisque la pauvreté vous rend le ciel plus facile à acquérir. Vous n'avez rien; donnez au moins une ame compatissante, et Dieu vous en récompensera. C'est dans cette vue que saint Paul nous recommande de pleurer avec ceux qui pleurent, et de partager en quelque sorte les chaînes de ceux qui sont en prison. Ceux qui pleurent, et en général tous ceux qui se trouvent dans quelque affliction que ce soit, se consolent d'en voir d'autres qui y prennent part. Des paroles de consolation soulagent souvent celui qui est dans la peine plus qu'une somme d'argent considérable. Aussi quand Dieu nous ordonne d'assister le pauvre, ce n'est pas seulement pour nous porter à soulager sa pauvreté, mais aussi pour nous apprendre à compatir aux maux d'autrui. C'est moins parce qu'il oublie de secourir l'indigence, que celui qui aime l'argent est odieux, que parce qu'il se fait une habitude de la dureté de cœur et de la cruauté. De même l'ame généreuse qui sacrifie son argent aux besoins du pauvre, mérite surtout des éloges parce qu'elle se rend humaine et sensible. Quand Jésus-Christ loue les miséricordieux et qu'il les trouve bienheureux, il ne parle pas seulement de ceux qui font réellement l'aumône, mais de ceux encore qui sont disposés à la faire. Tâchons donc de prendre cette disposition à la miséricorde, et toutes les bonnes œuvres sui-

vront la tendresse et la sensibilité du cœur; l'homme miséricordieux donnera de l'argent s'il en a, il pleurera et gémira s'il voit quelqu'un dans la disgrace, il protégera celui qu'on opprime, il tendra la main à celui qu'on persécute. Comme il a dans lui un trésor de bonnes œuvres, je veux dire un cœur charitable et compatissant, il en fera couler, comme d'une source inépuisable, toutes sortes d'assistances pour ses frères, lesquelles lui attireront de la part du Seigneur des récompenses infinies.

FAIRE L'AUMÔNE SANS EXAMINER QUELLES SONT LES PERSONNES.

Extrait de l'homélie dixième sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 108; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 802 ; Sav. t. 4, p. 489.)

Mais si cet homme est un méchant et un scélérat, dois-je le secourir? Écoutez Jésus-Christ qui dit : *Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés* (Matth. 7. 1.). Le bien que vous faites, faites-le en vue de Dieu. Je dis plus, quand nous verrions même un gentil et un infidèle dans l'affliction, nous devons venir à son secours. Mais si en général tout homme qui est dans la détresse a droit à notre pitié, nous la devons surtout aux fidèles; et c'est le précepte que nous donne saint Paul; *Faites du bien*, dit-il, *à tout le monde*, *mais principalement à vos*

frères dans la foi (Gal. 6. 10.). Je ne sais comment cet abus s'est introduit dans le christianisme, de ne vouloir faire du bien qu'aux solitaires, et encore d'examiner scrupuleusement quels ils sont. Si cet homme, dites-vous, ne le mérite pas, si ce n'est pas un juste, s'il ne fait pas de miracles, je ne le secourrai point. Par là on retranche insensiblement, et l'on finit par détruire tout-à-fait ce qu'il y a d'essentiel dans l'aumône. Le mot d'aumône emporte compassion (1); et l'on doit de la compassion aux pécheurs plutôt qu'aux justes, à ceux qui ont fait des fautes plutôt qu'à ceux qui se sont signalés par de bonnes œuvres; c'est ce que nous apprend la parabole de l'Évangile. Un homme, dit le Fils de Dieu (Luc. 10. 30 et suiv.), allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le maltraitèrent et le laissèrent dans le chemin presque mort. Un lévite vint par hasard qui passa outre; un prêtre vint ensuite, et fit de même. Il vint enfin un samaritain qui eut grand soin de ce malheureux, banda ses plaies, y versa de l'huile, le mit sur son cheval, le mena à l'hôtellerie voisine, et, plein d'une charité admirable, dit à l'hôte : Ayez soin de cet homme, je vous rendrai tout ce que vous aurez dépensé pour lui. Jésus-Christ demande au docteur de la loi quel est celui des trois qui lui semble vraiment le prochain de l'homme blessé. Sur la réponse qu'il lui fait que c'étoit celui qui en avoit eu compassion et qui l'avoit soulagé : *Allez*, lui dit le Fils

(1) Le mot grec *eleemosyne* dérive de celui d'*eleos* qui veut dire *compassion*.

de Dieu, *et faites de même.* Remarquez cette parabole, mes frères : Jésus-Christ ne dit pas que ce fut un juif qui signala sa charité envers un samaritain, mais un samaritain envers un juif. Apprenons de là à soulager surtout nos frères en la foi, mais non de telle sorte que nous négligions les autres. Dès que vous voyez un homme dans l'affliction, n'examinez pas curieusement ce qu'il est : il a droit à vos secours par cela même qu'il est misérable. Si vous rencontriez dans votre chemin un animal qui auroit succombé sous son fardeau, ne le relèveriez-vous pas, sans vous informer à qui il appartient? Combien plus devez-vous secourir un homme, sans vous informer quel il est! Juif ou gentil, il est à Dieu; c'est un infidèle, mais il a besoin de secours. S'il vous étoit permis de faire des recherches et de juger, vous pourriez parler comme vous faites; mais le malheur où est réduit cet homme ne vous permet pas de faire des recherches à son sujet. Si l'on ne doit pas examiner avec curiosité les actions des autres, même lorsqu'ils sont heureux, on le doit encore moins lorsqu'ils sont malheureux. D'ailleurs, avez-vous vu cet homme dans la gloire et dans la prospérité, pour dire que c'est un méchant? Il souffre, et par la raison que vous le voyez souffrir, ne dites pas que c'est un méchant. Vous auriez pu le dire, lorsqu'il étoit en honneur; maintenant qu'il est dans la disgrace, il a besoin de secours, et vous devez le secourir, sans vous permettre de le décrier; il y auroit de l'orgueil à insulter à son infortune, il y auroit de la cruauté et de la barbarie. Y avoit-il rien de plus pervers que les juifs? Quoique Dieu les ait châtiés avec beaucoup

de justice, cependant il a témoigné agréer ceux qui avoient compati à leurs malheurs, comme il a puni ceux qui s'étoient réjouis de leurs maux. *Ils n'avoient aucune compassion*, dit-il, *de l'affliction de Joseph* (Amos. 6. 6.). *Rachetez*, dit-il, *rachetez ceux que vous voyez près d'être livrés à la mort ; n'épargnez point votre argent* (Prov. 24. 11.). Il ne dit pas : Faites des recherches, tâchez de savoir quelles sont les personnes, quoique d'ordinaire ceux que l'on conduit à la mort soient des méchans; mais il dit simplement, *rachetez-les*, quels qu'ils puissent être ; car c'est là surtout en quoi consistent la charité et la miséricorde. Celui qui fait du bien à un ami, ne le fait pas pour Dieu seul ; celui qui secourt un inconnu, agit purement pour Dieu. L'Écriture nous dit : *N'épargnez pas votre argent*, mais quand il faudroit donner tout votre bien, donnez-le : et nous, lorsque nous voyons des hommes oppressés par le malheur, jeter des cris lamentables, souffrir plus que s'ils subissoient mille morts, nous épargnons notre bourse et nous méprisons nos frères, nous ménageons un métal insensible et nous négligeons des ames. Toutefois saint Paul nous dit : *Instruisez avec douceur ceux du parti contraire : peut-être que Dieu leur donnera l'esprit de pénitence pour connoître la vérité, et pour sortir des piéges du démon qui les tient captifs, et les assujettit à ses volontés funestes* (2. Tim. 2. 25 et 26.). *Peut-être*, dit saint Paul ; mot touchant qui respire la douceur et la patience. Imitons l'apôtre, et pensons que c'est surtout par une charité douce et bienfaisante que nous parviendrons à gagner les cœurs les plus endurcis.

IL FAUT FAIRE L'AUMÔNE AUX BONS COMME AUX MÉCHANS.

Extrait du second discours sur Lazare (Bén. t. 1, p. 734; Fr. D. t. 5, p. 51; Sav. t. 5, p. 240.)

Le pauvre a auprès de nous une recommandation suffisante : l'indigence et le besoin; ne lui en demandez pas davantage : quand il seroit le plus méchant des hommes, s'il manque du nécessaire, soulageons sa faim; c'est le précepte que Jésus-Christ nous donne : *Soyez semblables*, dit-il, *à votre Père qui est dans les cieux*, *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans*, *qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 45.). Un homme charitable est un port pour ceux qui souffrent quelque nécessité ; or, un port reçoit indifféremment tous ceux qui ont fait naufrage, et les garantit du péril; il recueille dans son sein tous ceux, quels qu'ils soient, bons ou méchans, qui sont exposés à quelque danger. Vous de même, lorsque vous voyez sur la terre un homme qui est tombé dans le naufrage de la pauvreté, ne le traitez pas à la rigueur, ne lui demandez pas compte de sa vie, mais assistez-le dans son affliction. Pourquoi vous causer des embarras à vous-même, lorsque Dieu vous décharge de tout soin et de toute inquiétude? Que de propos n'auroient pas tenus, que de difficultés n'au-

roient pas faites beaucoup de personnes, si Dieu n'avoit ordonné de faire l'aumône qu'après avoir examiné scrupuleusement la vie, la conduite et les actions de chaque pauvre? Mais puisqu'il nous a affranchis de cet embarras, pourquoi prendre des peines inutiles? Un homme charitable n'est pas un juge. L'aumône, dans la force du mot, suppose que l'on donne à des personnes indignes. C'est le précepte que nous donne saint Paul: *Ne vous lassez pas*, dit-il, *de faire le bien; faites du bien à tous, et principalement à ceux qu'une même foi a rendus, comme nous, domestiques du Seigneur* (Gal. 6. 9 et 10.). Si nous examinons de si près ceux qui sont indignes, ceux qui sont vraiment dignes ne nous tomberont pas aisément sous la main; au lieu que si nous donnons même à ceux qui ne sont pas dignes, nous rencontrerons alors ceux qui sont dignes, et qui seuls valent plus que tous les autres ensemble. C'est ce qui arriva au bienheureux Abraham, qui, n'examinant pas avec trop d'exactitude ceux qui se présentoient à lui, eut l'avantage de recevoir des anges dans sa maison. Imitons ce saint patriarche, et suivons l'exemple d'un de ses descendans, de Job, qui, pour se rendre un parfait imitateur de sa générosité, disoit hautement: *Ma maison étoit sans cesse ouverte à tous ceux qui se présentoient.* Elle n'étoit pas ouverte aux uns et fermée aux autres, mais elle laissoit une libre entrée à tout le monde indifféremment. Suivons ces grands modèles de charité, agissons de même, et ne nous permettons pas des recherches superflues. La nécessité du pauvre suffit pour le rendre digne de nos aumônes. Si un homme,

quel qu'il soit, se présente à nous avec cette recommandation, n'examinons rien davantage. C'est à l'homme que nous donnons et non à ses mœurs : que ce soit sa misère et non sa vertu qui nous touche. Secourons les misérables, afin d'attirer sur nous la miséricorde du Seigneur, et d'éprouver les effets de sa bonté, quelque indignes que nous en soyons. Si nous voulons rechercher scrupuleusement le mérite de ceux qui ont Dieu pour maître comme nous, Dieu fera la même chose à notre égard; et si nous entreprenons de faire rendre compte à nos semblables, nous nous priverons nous-mêmes des effets de la bonté divine. *Vous serez jugés*, dit l'Évangile, *selon que vous aurez jugé les autres* (Matth. 7. 2.).

ON DOIT FAIRE L'AUMÔNE MÊME A DES SUJETS INDIGNES.

Extrait de la seconde homélie sur ces paroles de l'Apôtre : *Ayant un même esprit*. (Bén. t. 3, p. 276; Fr. D. t. 5, p. 315; Sav. t. 5, p. 380.)

Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans (Matth. 5. 45.). Faites bien attention à ces paroles, *sur les bons et sur les méchans*. Ainsi, lorsque vous faites l'aumône, n'examinez pas la vie des personnes, ne leur demandez pas compte de leurs actions. Nous devons faire l'aumône, même à des sujets indignes. Le mot aumône dans notre langue em-

porte compassion et pitié. Or, c'est moins au juste qu'au pécheur qu'on doit de la compassion. L'un mérite des louanges et des couronnes, l'autre de la pitié et de l'indulgence. Nous pouvons donc imiter Dieu, si nous donnons même aux méchans. Voyez combien la terre est remplie de blasphémateurs, de scélérats, d'imposteurs, d'hommes souillés de tous les vices; cependant Dieu les nourrit tous les jours, nous apprenant par là à étendre notre bienfaisance sur tous les mortels. Mais nous faisons tout le contraire. Non seulement nous rebutons les méchans et les vicieux; mais s'il se présente à nous un homme bien constitué, qui soit tombé dans la pauvreté par une trop grande facilité de caractère, par aversion pour toute gêne, ou même, je le suppose, par esprit de paresse, nous l'accablons d'outrages et d'injures, nous le renvoyons les mains vides, lui reprochant sa santé et sa paresse, et lui demandant compte de ses actions. Eh! mon frère, on ne vous ordonne pas de faire des réprimandes et des reproches à ceux qui sont dans le besoin. Dieu vous commande d'avoir compassion de leur misère et de la soulager, et non de les outrager et de leur demander compte. Voulez-vous corriger un paresseux indigent, et le ramener à l'amour du travail; donnez-lui d'abord, et ensuite faites-lui des reproches, afin d'avoir le mérite de la bienfaisance, sans être suspect de dureté et de cruauté. Le pauvre a en horreur, il ne peut souffrir, il ne peut même voir le riche qui l'accable de reproches sans lui offrir la plus modique aumône. Il croit, ce qui n'est que trop véritable, que, s'il lui fait des reproches, ce n'est pas qu'il s'inté-

resse à lui, mais c'est qu'il ne veut rien lui donner. Celui, au contraire, qui fait précéder ses reproches par une aumône, fait passer sa morale et ses réprimandes, que l'on attribue à une bonté d'ame, et non à une dureté de cœur. C'est ce qu'a fait saint Paul, après avoir dit : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger*, il ajoute : *Pour vous, mes frères, ne vous lassez pas de faire du bien* (2. Thess. 3. 10 et 13.). Toutefois, ces deux préceptes paroissent contradictoires ; car si les paresseux ne doivent pas manger, comment nous ordonnez-vous de leur faire du bien ? Mais il n'y a pas ici, non, il n'y a pas de contradiction. Ces paroles, *ne doit pas manger*, animent les uns au travail, par une menace effrayante ; ces paroles, *ne vous lassez pas de faire du bien*, excitent les autres à l'aumône par une exhortation utile. Ainsi, de peur qu'après avoir entendu la menace faite aux paresseux, quelques-uns ne ferment leurs mains aux pauvres, il les exhorte à la bienfaisance par ces mots : *Ne vous lassez pas de faire du bien.*

SUR LE MÊME SUJET.

Extrait de l'homélie quatorzième sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 588; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 205; Sav. t. 3, p. 122.)

Revêtez-vous, dit saint Paul, *comme saints et élus de Dieu, d'entrailles de miséricorde, de bonté et d'humilité* (Coloss. 3. 12.). Vous voyez avec quelle exactitude s'exprime l'apôtre, et comment il demande que nous soyons continuellement miséricordieux; il ne dit pas simplement, soyez miséricordieux, mais, *revêtez-vous*, afin que, comme un vêtement nous accompagne toujours, il en soit de même de la miséricorde. Il ne dit pas simplement, de la miséricorde, mais *des entrailles de miséricorde*, afin que nous imitions la tendresse naturelle. Mais nous faisons le contraire; et si un misérable vient nous demander une obole, nous l'outrageons, nous l'injurions, nous le traitons d'imposteur. Eh! quoi, mon frère, vous ne frémissez pas, vous ne rougissez pas de traiter d'imposteur celui qui vous demande du pain? S'il cherche à vous tromper par un déguisement, il mérite d'autant plus votre compassion, qu'il est réduit par la faim à jouer un pareil rôle. Oui, c'est un reproche fait à notre dureté. Comme nous ne nous portons pas aisément à donner aux pauvres, ils sont obligés de recourir à toutes sortes de moyens pour nous toucher et nous

amollir, pour triompher de notre caractère dur et insensible. D'ailleurs, si ce malheureux vous demandoit de l'or et de l'argent, vous auriez sujet de le soupçonner d'imposture; mais s'il vient vous demander sa nourriture nécessaire, pourquoi raisonner à contre-temps? pourquoi examiner les choses avec une rigueur superflue? pourquoi lui reprocher sa paresse et son aversion pour le travail? S'il faut tenir ce langage, c'est à nous-mêmes qu'il faut l'adresser, et non pas à d'autres. Lorsque vous venez demander à Dieu le pardon de vos péchés, rappelez-vous les reproches que vous adressez aux pauvres, et vous verrez que Dieu pourroit vous les adresser avec bien plus de justice. Dieu, cependant, ne vous a jamais dit: Retirez-vous, vous êtes un fourbe et un imposteur; vous entrez continuellement dans l'église, pour venir entendre l'explication de ma loi; et dans la place publique vous préférez l'or, vos passions, l'amitié des hommes, tout en un mot, à mes commandemens. Maintenant vous êtes humble, mais après la prière, vous êtes audacieux, dur, cruel: retirez-vous donc d'ici, et n'approchez plus de moi! Tels sont les discours et d'autres encore que nous méritérions d'entendre de la part de Dieu. Cependant il ne nous a jamais fait de pareils reproches, il nous supporte patiemment, fait pour sa part tout ce qui est en lui, et nous accorde plus que nous ne lui demandons. Pénétrés de ces idées, soulageons la misère des indigens, et n'examinons pas avec tant de rigueur s'ils cherchent à nous tromper. Nous avons besoin nous-mêmes, pour notre salut, d'indulgence, de bonté et de miséricorde. Eh! seroit-il possible

qu'aucun mortel fût sauvé, si on examinoit les choses à la rigueur? tous ne périroient-ils pas infailliblement, condamnés à des supplices éternels? Ne soyons donc pas pour les autres des juges si sévères, si nous voulons qu'on ne nous demande pas un compte rigoureux. Nous sommes nous-mêmes chargés de péchés qui ne méritent aucun pardon. Ainsi nous devons être compatissans à l'égard des pauvres, quand ils commettroient des fautes impardonnables, afin de nous attirer à nous-mêmes une pareille miséricorde. Non, quelque empressement que nous montrions pour les misérables, nous ne pourrons jamais leur témoigner autant de bonté que nous en avons besoin de la part d'un Dieu bon. Seroit-il donc raisonnable, lorsque nous avons nous-mêmes tant de besoins, d'user d'une si grande rigueur envers nos frères, et d'agir en tout contre nous-mêmes? En rebutant le pauvre, c'est moins lui que vous déclarez indigne de vos bienfaits, que vous-mêmes de la bonté de Dieu. Dieu traitera rigoureusement, avec bien plus de raison, celui qui aura traité rigoureusement son semblable. Ne parlons donc pas contre nous-mêmes; et quand ce seroit la paresse et la lâcheté qui nous améneroient les pauvres, donnons-leur toujours. Nous-mêmes nous faisons beaucoup de fautes par lâcheté, ou plutôt toutes nos fautes viennent de ce principe; et cependant Dieu ne nous en demande pas compte sur-le-champ, il nous donne le temps de faire pénitence, il nous nourrit tous les jours, nous instruit, nous fournit toutes les choses dont nous avons besoin, afin que nous imitions sa miséricorde. Pre-

nons donc des sentimens plus doux et moins cruels, puisque nous nous faisons plus de bien à nous-mêmes qu'aux autres. Nous donnons aux pauvres de l'argent, du pain, un vêtement, et nous nous méritons à nous-mêmes une gloire immense et immortelle, une gloire qu'il est impossible de comprendre et d'exprimer.

QU'IL NE FAUT PAS REPOUSSER DUREMENT LE PAUVRE.

Extrait de l'homélie trente-cinquième, dans d'autres éditions trente-sixième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 402; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 421; Sav. t. 2, p. 242.)

Souvent lorsque vous voyez un pauvre, vous vous écriez : Ce misérable m'indigne : il est jeune, il est sain et robuste, il n'a rien, il pourroit travailler, et il veut qu'on nourrisse sa paresse! c'est un esclave fugitif qui a abandonné son maître. Mais vous pourriez vous dire à vous-même ce que vous lui dites, ou plutôt permettez-lui de parler librement, et il vous dira avec bien plus de justice : Votre conduite m'indigne : vous êtes sain, et vous vivez lâchement, sans rien faire de ce que Dieu vous commande! esclave fugitif, vous vous êtes soustrait aux ordres de votre Maître, vous errez comme dans une terre étrangère, plongé dans toutes sortes de vices, dans la débauche et dans la crapule, livré aux vols et aux rapines, pillant et ruinant les

maisons d'autrui. Vous me reprochez ma paresse : et moi, je vous reproche vos crimes, vos fourberies et vos manœuvres, vos parjures, vos mensonges, vos brigandages, en un mot, toutes les iniquités que vous ne craignez pas de commettre.

Je ne parle pas ainsi, mes frères, pour autoriser la paresse (à Dieu ne plaise! je souhaite fort que tout le monde travaille, puisque l'oisiveté est la mère de tous les vices); mais je vous exhorte à ne pas vous montrer durs et impitoyables. Saint Paul, après avoir fait de vifs reproches au lâche, et lui avoir dit: *Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger*, n'en reste pas là, mais il ajoute : *Pour vous, ne vous lassez pas de faire du bien* (1. Thess. 3. 10 et 13.). Il semble qu'il y ait de la contradiction dans ces paroles. Si vous défendez aux paresseux de manger, pouvez-vous nous commander de les nourrir? Oui, répond l'apôtre, je vous ai commandé de les éviter, de n'avoir avec eux aucun commerce, et je vous ai ordonné en même temps de ne pas les regarder comme des ennemis, mais de les avertir avec douceur, sans prétendre par là me contredire, et rien avancer qui ne s'accorde parfaitement. Si vous êtes prêts à faire l'aumône, le lâche renoncera bientôt à sa paresse; et vous, vous corrigerez la dureté de votre cœur. Mais, direz-vous encore, ce pauvre invente tous les jours cent mensonges et cent impostures. Mais c'est cela même qui le rend plus digne de compassion, d'être réduit par la nécessité à déposer toute honte. Et nous, loin d'être touchés de sa misère extrême, nous lui adressons des paroles dures: Ne t'ai-je pas déjà donné hier et

avant-hier? Eh quoi! mon frère, ne doit-il donc pas vivre aujourd'hui, parce qu'il a vécu hier et avant-hier? imposez-vous donc cette loi à votre estomac? et lui dites-vous : Tu t'es rempli hier et avant-hier, tu n'auras rien aujourd'hui? Vous le remplissez tous les jours outre mesure, vous ne lui refusez rien; et vous ne donnez pas le peu que vous demande ce pauvre dont vous devriez avoir d'autant plus de pitié, qu'il est forcé de vous demander chaque jour de quoi pouvoir vivre. Quand rien ne vous toucheroit d'ailleurs, cela seul devroit vous faire impression de le voir réduit, par l'indigence, à cette extrémité. Vous devriez du moins être sensible à la triste nécessité qui lui fait essuyer sans rougir tous vos reproches : mais, au lieu de le soulager, vous l'outragez; au lieu que le Seigneur vous commande de lui donner en secret, vous le confondez devant tout le monde, vous l'accablez d'injures, pour les raisons mêmes qui devroient vous porter à le secourir. Si vous ne voulez rien lui donner, pourquoi lui faites-vous de dures réprimandes? pourquoi ajoutez-vous cette nouvelle affliction à tant d'autres qui l'accablent? Il vient à vous, il vous tend les bras comme au sortir d'un naufrage; et vous le rejetez dans la mer, au milieu de la tempête. Pourquoi lui reprocher la bassesse de son état? se fût-il jamais adressé à quelqu'un dont il eût attendu de pareils reproches? et si, prévoyant votre dureté, il n'a pas laissé de venir à vous, c'est ce qui le rend plus digne de compassion et votre cruauté plus atroce, de ce qu'une nécessité si pressante ne peut amollir votre ame. La crainte de mourir de faim, n'est-elle

pas une excuse suffisante de son importunité? Vous le traitez d'impudent, vous qui souvent l'êtes bien plus que lui, et dans des objets bien plus essentiels. La misère du pauvre excuse son manque de pudeur, mais qui peut nous excuser, nous autres, de faire sans rougir les actions les plus punissables? Et après cela, au lieu de nous humilier de nos propres excès, nous insultons aux misérables; au lieu de guérir leurs maux, nous leur faisons des plaies nouvelles. Si vous ne voulez rien donner à ce pauvre, pourquoi le maltraitez-vous? si vous ne voulez pas le secourir, pourquoi l'outragez-vous? Mais il ne se retire point, si on ne le traite de la sorte. Mais vous devez suivre l'avis que le sage vous donne : *Répondez au pauvre paisiblement et avec douceur* (Eccl. 4. 8.). Ce n'est que malgré lui qu'il est si importun et qu'il a si peu de honte. Il n'est pas possible, non il ne l'est pas, qu'on se porte sans nécessité à une démarche qui doit faire rougir; et quoi qu'on dise, l'on ne me persuadera jamais qu'un homme qui ne manque de rien puisse se résoudre à mendier. Ainsi, mes frères, que personne ne vous trompe par de faux raisonnemens. Lorsque saint Paul dit : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger*, c'est pour les pauvres qu'il le dit; pour nous il dit le contraire : *Ne vous lassez pas*, nous dit-il, *de faire du bien*. Nous agissons tous les jours de même dans nos maisons. Quand deux personnes disputent l'une contre l'autre, nous les prenons séparément, et pour les rapprocher, nous les mettons chacune dans leur tort.

PLUSIEURS MOTIFS POUR FAIRE L'AUMÔNE.

Extrait de l'homélie soixante-sixième, dans d'autres éditions soixante-septième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 657; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 720; Sav. t. 2, p. 421.)

Je rougis, mes frères, de vous avoir parlé si souvent de l'aumône, et de n'avoir pas retiré de mes instructions tout le fruit que j'en pouvois attendre. Vous avez fait des efforts, mais non pas autant que j'aurois désiré; vous avez semé, il est vrai, mais avec tant d'épargne que je crains que vous ne recueilliez aussi peu que vous avez semé. Pour vous faire voir combien nous semons avec épargne, considérons, si vous voulez, s'il y a dans cette ville plus de riches que de pauvres, et combien il y en a qui ne sont ni riches ni pauvres, mais qui tiennent le milieu entre ces deux états. Je crois que les personnes riches font la dixième partie de la ville, que les personnes extrêmement pauvres font une autre dixième partie, et que le reste est de celles qui tiennent le milieu. Partageons, entre toute la ville, les personnes extrêmement pauvres, et vous verrez combien nous devons rougir. Le nombre des personnes fort riches est assez petit, celui des personnes qui ne sont ni riches ni pauvres, est très considérable, celui des personnes fort pauvres est beau-

coup moindre que les deux autres ensemble : or, quoiqu'il y ait un si grand nombre de personnes qui pourroient apaiser la faim de tous les indigens, plusieurs d'entre eux se couchent sans avoir mangé, non parce que nous sommes dans l'impuissance de les nourrir, mais parce que nous sommes durs et inhumains. Oui, si les personnes riches et celles qui ne sont ni riches ni pauvres, se partageoient les malheureux qui manquent de nourriture et d'habit, cinquante ou même cent personnes auroient à peine un pauvre à leur charge. Et cependant on voit les pauvres gémir tous les jours sur leur misère, au milieu de tant de personnes qui pourroient la soulager. Pour vous faire sentir toute votre dureté, considérez combien de veuves et de vierges sont nourries tous les jours par l'Église, qui n'a que le revenu d'un seul homme riche, et non pas du plus riche. Le nombre qui en est écrit sur nos registres va jusqu'à trois mille, sans parler de ceux qui sont dans les prisons, de ceux qui sont malades dans les hôpitaux, des étrangers, des impotens, de tous ceux qui servent à l'autel, et généralement de tant d'autres qui surviennent tous les jours, auxquels elle fournit la nourriture et le vêtement sans que ses richesses diminuent. Si donc dix personnes riches seulement vouloient assister ainsi les pauvres de leurs biens, on ne verroit pas un seul pauvre dans toute la ville.

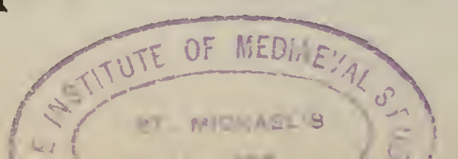
Que laisserons-nous donc à nos enfans, direz-vous peut-être? Vous leur laisserez le fonds; et le revenu se multipliera, vos aumônes étant comme en dépôt dans le ciel où vous vous amassez un trésor.

Que si ce sacrifice vous paroît trop rude, ne donnez aux pauvres que la moitié de votre revenu, ou le tiers, ou le quart, ou le cinquième, ou au moins le dixième. La ville d'Antioche, par la miséricorde du Seigneur, seroit seule en état de nourrir les pauvres de dix autres villes. Nous en ferions aisément le calcul, si la chose n'étoit pas si claire qu'elle parle d'elle-même. Considérez, je vous prie, combien une seule maison se porte sans peine à dépenser pour les charges publiques, sans presque s'apercevoir de la dépense. Or, si un seul riche vouloit faire la même dépense pour nourrir les pauvres, il ne tarderoit pas à ravir le ciel. Après cela, quelle excuse nous restera-t-il, si des biens que nous n'emporterons pas avec nous au sortir de ce monde, nous refusons de les partager avec les pauvres, nous ne les sacrifions pas pour eux aussi libéralement que d'autres les sacrifient pour des acteurs de théâtre; et cela lorsque cette libéralité sainte nous seroit si avantageuse? Quand nous devrions toujours rester sur la terre, nous ne devrions pas montrer d'épargne dans une si belle dépense; mais lorsque nous devons en sortir si tôt, et en sortir nus et dépouillés de tout, serons-nous excusables de ne rien donner, même de nos revenus, pour soulager la faim des indigens? Je n'exige pas que vous diminuiez vos fonds; je le souhaiterois cependant, mais je vous y vois trop peu disposés. Tout ce que je vous demande, c'est que vous donniez au moins de vos revenus, et que vous ne les enfermiez pas dans vos coffres. Il vous suffit que ces revenus coulent tous les jours comme d'une source abondante. Faites-en découler quelque par-

tie sur les pauvres, et soyez de sages économes des biens que Dieu vous a donnés. Mais je paie, direz-vous, tant de taxes et d'impôts. Négligerez-vous donc de faire l'aumône, parce que personne ne vous y contraint? Que vos terres aient porté ou non, vous n'osez résister à un dur exacteur qui emploie la violence pour vous faire payer; et lorsqu'un Dieu plein de bonté ne vous demande que quand l'année a été bonne, vous ne lui donnez pas même des paroles de douceur! Qui pourroit, après cela, vous garantir des châtimens horribles dont il vous menace? Si les peines rigoureuses, établies par la justice séculière, vous rendent si exact à payer, songez qu'il est dans l'autre vie des peines bien plus rigoureuses encore, puisqu'il ne s'agit pas simplement d'être enfermé dans un cachot, mais d'être jeté dans l'abîme d'un feu éternel. Que l'impôt de l'aumône soit donc à l'avenir le premier que nous ayons soin de payer, puisque le paiement en est plus facile, puisque la fidélité ou la négligence à y satisfaire, doit nous mériter des récompenses infinies ou des supplices sans fin. Si vous me dites que vous avez à nourrir des soldats qui vous défendent contre les barbares, je vous réponds qu'il est une armée de pauvres qui combattent pour vous contre les démons. Si vous les assistez, ils vous rendent Dieu propice par leurs prières, ils écartent de vous ces anges de ténèbres qui cherchent à vous perdre, ils répriment leurs efforts et détruisent leurs forces.

Puis donc qu'un grand nombre de soldats combattent tous les jours pour vous contre les démons, vos plus cruels ennemis, imposez-vous à vous-mê-

mes un tribut légitime, et contribuez à leur subsistance. Dieu est un roi bien plus doux que ceux du monde. Il n'exige rien par contrainte. Il reçoit ce qu'on lui donne, quelque peu que ce puisse être ; et s'il vous survient quelque embarras qui vous fasse différer votre paiement, il ne vous force point de donner sur l'heure. Ainsi, n'abusons pas de sa patience : amassons-nous un trésor, non de colère, mais de salut ; non de mort, mais de vie ; non de tourmens et de supplices, mais d'honneurs et de couronnes. Il n'est pas besoin ici de convertir vos effets en argent, ni d'en payer le transport ; il suffit que vous donniez, et Dieu lui-même transporte dans le ciel vos dons, lui-même les fait valoir le plus utilement pour vous. Il n'est pas besoin, je le répète, de payer un homme pour transporter votre argent, donnez-le, et il monte aussitôt. Il n'est pas employé à faire subsister des soldats, mais il vous reste avec usure. Ce que vous donnez pour les impôts ne vous revient plus, ce que vous donnez aux pauvres, vous le retrouverez accompagné de gloire, accompagné d'un gain immense et spirituel. En payant les impôts, vous vous acquittez d'une dette ; en donnant aux pauvres, vous prêtez à intérêt : c'est une dette dont Dieu lui-même vous est redevable. Il vous en passe le contrat : *Celui*, dit-il, *qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt* (Prov. 19. 17.). Le Souverain du monde ne dédaigne pas de vous donner des gages et des cautions. Et quels sont ces gages et ces cautions ? les biens dont il nous comble dès cette vie, graces spirituelles et temporelles qui sont comme les arrhes et les prémices des



biens à venir. Pouvez-vous donc différer un si heureux commerce, lorsque vous avez déjà tant reçu et que vous espérez encore davantage? Voici ce que vous avez déjà reçu de Dieu. Il a formé votre corps, il l'a vivifié d'une ame; seul des êtres terrestres, il vous a doué de la raison, il vous a donné l'usage de tous les objets visibles, il vous a fait la grace de le connoître, il a abandonné son propre Fils et l'a livré pour vous à la mort, il vous a ouvert, dans le baptême, la source des plus grands biens, il vous a préparé une table sainte, il vous a promis un royaume et des richesses incompréhensibles: lorsque vous avez déjà tant reçu, je ne me lasse point de le répéter, et que vous espérez encore davantage, vous craignez de donner un peu d'argent, et un argent périssable! Quelle excuse pourrez-vous alléguer? direz-vous que lorsque vous considérez vos enfans, vous ne pouvez vous empêcher d'être réservé dans vos aumônes. Que n'accoutumez-vous, au contraire, vos enfans à cette usure sainte? N'est-il pas vrai que si vous aviez une rente constituée sur une personne riche et honnête, vous aimeriez infiniment mieux la laisser à vos enfans, que de l'argent comptant, parce qu'ils seroient assurés d'être bien payés, sans avoir besoin de retirer leurs fonds et de les placer ailleurs. Laissez donc à vos enfans la meilleure de toutes les rentes, constituée sur Dieu lui-même. Vous avez soin de ne pas vendre vos terres, afin de les laisser à vos enfans, afin que le revenu les mette en état d'augmenter leur fortune; et vous craignez de leur laisser une rente dont le revenu est plus riche et plus sûr que celui de toutes les terres! N'est-ce pas une folie d'agir de

la sorte, à vous surtout qui savez que vous emporterez vous-même avec vous le contrat d'une rente que vous laissez à vos enfans? car, c'est le propre des revenus spirituels, de se multiplier ainsi et de se répandre sur plusieurs à la fois. Ne nous réduisons donc pas nous-mêmes à un état de pauvreté, ne soyons pas cruels et inhumains envers nous-mêmes; entreprenons avec zèle un trafic aussi louable qu'utile, dont nous laisserons les fruits à nos enfans, en même temps que nous les emporterons avec nous.

AVANTAGE DE L'AUMÔNE.

Extrait de l'homélie septième sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 492; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 85; Sav. t. 3, p. 51.)

QUEL avantage revient-il à Dieu de notre bienfaisance? l'utilité n'en est-elle pas pour nous toute entière? S'il nous commande de donner nos biens aux pauvres, n'est-ce pas afin que nous les mettions en sûreté? Quand nous donnons de l'argent à un jeune enfant, nous lui conseillons de le donner à garder à un autre, de peur qu'on ne le lui enlève. Donnez votre argent aux pauvres, nous dit Dieu, de peur que les hommes, les démons, ou du moins la mort, ne viennent vous l'enlever. Si vous voulez le retenir,

vous le perdrez ; si vous me le donnez dans la personne des pauvres, je vous le garderai fidèlement et avec soin, et je vous le rendrai avec usure dans le temps convenable. Ce n'est pas pour vous l'ôter que je vous le demande, c'est pour l'augmenter, c'est pour le bien garder jusqu'au moment où ce ne sera plus le temps de prêter et de faire miséricorde. Ne serions-nous pas bien cruels, si, après tant de promesses, nous refusions de prêter à Dieu ; si nous tombions entre ses mains, pauvres, nus, destitués de tout, dépouillés des biens qu'il nous avoit confiés, parce que nous aurons négligé de les remettre à celui qui en auroit été le gardien le plus exact et le dépositaire le plus fidèle. C'est pour cela que nous subirons les plus rigoureuses peines. En effet, que pourrons-nous répondre à ses reproches? comment pourrons-nous échapper à sa justice? quelle excuse, quelle défense apporterons-nous? Pourquoi ne m'avez-vous pas donné vos biens? craigniez-vous que je ne vous les rendisse pas un jour? Quelle folie! Je vous les avois donné gratuitement sans que je les eusse reçus de vous ; et je ne vous les aurois pas rendus, lorsque vous me les auriez remis en dépôt!

RICHE INJUSTE LORSQU'IL NÉGLIGE DE FAIRE L'AUMÔNE.

Extrait de la onzième homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 540; Fr. D. Nouv. Test. t. 3, p. 145; Sav. t. 3, p. 86.)

Ne savez-vous pas que vous et vos biens vous appartenez à Dieu? ne savez-vous pas qu'il a formé votre corps, qu'il vous a doué d'une ame, qu'il vous a donné la jouissance du monde entier? et vous refusez de le payer du plus léger retour! Vous faites payer exactement la location de la plus petite maison que vous louez à un autre; et lorsque vous habitez cet univers, que vous avez l'usage de toutes les créatures, vous ne payez rien à Dieu, vous vous consacrez, vous et tout ce que vous avez, à un vain luxe, dont vous êtes l'esclave, et qui absorbe toute votre fortune! Eh! je vous le demande, votre cheval en sera-t-il meilleur, en serez-vous meilleur cavalier, parce qu'il sera décoré de vains ornemens, dont le prix seroit bien mieux employé à soulager la misère des pauvres?

EXHORTATION A FAIRE L'AUMÔNE, PAR LA CONSIDÉRATION SURTOUT QUE C'EST A JÉSUS-CHRIST QU'ON LA FAIT.

Extrait de la quinzième homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 601; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 222; Sav. t. 3, p. 132.)

DIEU a livré son Fils, et vous ne donnez pas un morceau de pain à ce Fils qui a été livré pour vous, qui a été immolé pour vous! Le Père ne l'a pas épargné à cause de vous, quoiqu'il fût son Fils unique, et vous le laissez mourir de faim, lorsque vous ne lui donneriez que ce qui est à lui, et que vous lui donneriez à cause de vous! pourroit-il y avoir une injustice plus criante? Il a été livré pour vous, il a été immolé pour vous, il souffre la faim pour vous, vous lui donneriez ce qui est à lui, afin d'en tirer vous-même des secours; et vous refusez de lui donner! Ne serions-nous pas plus insensibles que la pierre, si, lorsque tant de motifs nous engagent à être humains, nous persistions dans notre dureté diabolique? Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ d'avoir expiré sur la croix, il veut être pauvre, nu, étranger et sans retraite; il veut être en prison et malade, afin de vous toucher au moins par là. Si vous ne payez pas de retour, dit-il, la mort que j'ai soufferte pour vous, soyez touché de ma pauvreté. Si vous êtes insensible à ma pauvreté, ne le soyez

pas à mes maladies et à ma prison. Si ces motifs ne peuvent vous amener à des sentimens de pitié, considérez le peu que je vous demande. Je ne vous demande qu'un morceau de pain, un simple abri, une parole de consolation. Si vous continuez d'être impitoyable, devenez plus humain en songeant au royaume des cieux et aux récompenses éternelles que je vous promets pour le peu que vous me donnerez. Que si la vue de ces récompenses ne vous touche pas, soyez touché en voyant votre semblable souffrir; en le voyant nu, rappelez-vous la nudité où j'ai été pour vous sur la croix, ou du moins celle où je suis à présent dans la personne des pauvres. J'ai été autrefois enchaîné pour vous, je le suis maintenant encore pour vous, afin que l'un ou l'autre de ces deux états fasse impression sur votre ame. J'ai souffert la faim pour vous autrefois, c'est encore pour vous maintenant que je la souffre. J'ai eu soif sur la croix, j'ai soif encore dans la personne des pauvres, afin que ma soif passée et ma soif présente vous attirent à moi, et vous rendent miséricordieux pour votre salut. Quoique vous me soyez redevable d'une infinité de graces que vous avez reçues de moi, je ne vous demande rien comme une dette, je vous couronne comme recevant de vous une offrande toute gratuite, et je vous donne le ciel pour une modique aumône. Je ne vous dis pas: Délivrez-moi entièrement de ma pauvreté, donnez-moi toutes vos richesses; je ne vous demande qu'un peu de pain pour soulager ma faim, et un simple habit pour couvrir ma nudité. Si je suis en prison, je n'exige pas que vous rompiez mes chaînes, mais simplement que

vous me rendiez visite; je me contente de cette faveur médiocre, et je la récompense par le royaume des cieux. Quoique j'aie brisé les chaînes pesantes sous le poids desquelles vous gémissiez, il me suffit en échange que vous veniez me visiter en prison. Je pourrois, sans ces bonnes œuvres, vous donner la couronne que je vous prépare, mais j'aime à vous la donner comme vous la devant, afin que vous la receviez sans rougir, et que vous ayez la satisfaction de l'avoir méritée. C'est pour cela que, pouvant me nourrir moi-même, je vais de porte en porte chercher ma nourriture, et que je vous tends la main. Je veux que ce soit vous qui me nourrissiez, parce que je vous aime; je veux être à votre table, selon l'usage des meilleurs amis. Je me glorifie d'être nourri par vous; je publierai devant toute la terre et j'annoncerai à tous les hommes que vous avez soulagé ma faim. Nous rougissons, nous, simples mortels, qu'un autre nous nourrisse; nous cachons un pareil bienfait. Jésus-Christ au contraire nous aime de telle sorte qu'encore que nous tenions secrète l'aumône que nous lui faisons, il la publie avec de grandes louanges, et ne rougit pas de dire que nous l'avons vêtu lorsqu'il étoit nu, que nous l'avons nourri lorsqu'il avoit faim.

Pénétrés de ces grandes vérités, ne vous contentez pas, mes frères, d'applaudir à mes discours, pratiquez ce que je vous enseigne. A quoi me servent les cris que j'entends, et toutes ces marques éclatantes de votre approbation. Ce sont vos œuvres que je demande, et non vos éloges. Donnez aux pauvres au sortir de cette assemblée, soyez empres-

sés en tout temps de soulager l'indigence; c'est la couronne dont je suis jaloux, couronne plus brillante que le diadême, couronne dont vous devez orner ma tête et les vôtres par la main des pauvres.

CONTRE LA DURETÉ ENVERS LES PAUVRES.

Extrait de la vingt-unième homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 676; Fr. D. Nouv. Test. t. 3, p. 301; Sav. t. 3, p. 182.)

Combien y avoit-il de veuves dans Israël du temps d'Elie (3. Rois. 17. 9.)? Cependant aucune ne reçut et ne logea ce prophète. Combien y avoit-il de riches du temps d'Elisée (Luc. 4. 25.)? et il n'y eut que la Sunamite qui recueillit le fruit de l'hospitalité (4. Rois. 4. 8.), comme Abraham qui, de son temps, recevoit les étrangers avec un empressement et des attentions particulières; en cela, d'autant plus admirable, qu'il ignoroit quels étoient les hôtes auxquels il faisoit cet accueil. N'examinez donc pas vous-même si scrupuleusement, quels sont les pauvres que vous recevez, puisque vous les recevez dans la vue de Jésus-Christ. Si vous étiez si attentif à bien connoître ceux que vous logez, il arriveroit souvent que vous laisseriez aller quelque grand serviteur de Dieu, et que vous perdriez la récompense qui vous reviendroit de l'avoir reçu. Celui qui reçoit même

un méchant homme sera récompensé, loin qu'on lui en fasse un reproche. *Celui qui reçoit*, dit Jésus-Christ, *un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète* (Matth. 10. 41.). Mais si pour considérer de trop près les choses, vous manquez à recevoir un saint homme, vous serez puni. Ne vous embarrassez donc point de savoir si exactement quelle est la vie de ce pauvre qui se présente, quelles sont ses occupations. Ne seroit-ce pas une chose étrange, de prétendre, pour un pain qu'on donne, avoir droit de connoître à fond toute la vie d'un malheureux? Quand cet homme seroit un meurtrier, un brigand, ou tout ce qu'on voudra dire, ne vous paroîtroit-il pas digne de recevoir de vous un pain ou quelque peu d'argent? Dieu fait luire tous les jours son soleil sur lui; et vous ne croyez pas qu'il mérite la nourriture dont il a besoin chaque jour! Je dis plus, quand vous sauriez qu'il a commis une infinité de crimes, vous seriez encore inexcusable de lui refuser une nourriture nécessaire.

Vous êtes le disciple de celui qui disoit : *Vous ne savez pas quel est l'esprit auquel vous appartenez* (Luc. 9. 55.). Vous êtes le serviteur de celui qui guérissoit ceux qui cherchoient à le lapider, ou plutôt qui se laissoit crucifier pour eux. Ne me dites donc point que cet homme en a tué un autre; quand il chercheroit à vous tuer vous-même, vous ne devriez pas refuser de soulager sa faim. Vous êtes le disciple de celui qui désiroit le salut de ceux qui l'avoient crucifié, qui disoit sur la croix même : *Mon Père pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc. 23. 34.). Vous êtes serviteur de celui qui a

guéri l'insolent qui l'avoit frappé, qui sur la croix même a couronné celui qui l'avoit accablé d'injures. Est-il rien qui soit comparable à une telle clémence? Quoique les deux brigands l'eussent d'abord injurié, il a ouvert le ciel à l'un des deux. Il pleure sur le sort des hommes qui devoient le mettre à mort, il se trouble en voyant le disciple qui le trahit, non parce qu'il alloit être crucifié, mais parce que ce misérable se perdoit. Il se trouble parce qu'il prévoit son désespoir, et le supplice qui doit suivre la mort infâme qu'il va se donner lui-même. Quoiqu'il n'ignore pas son noir dessein, il le souffre jusqu'au bout, il ne le rebute point, il reçoit le baiser parricide de celui qui vendoit son sang précieux, et qui étoit près de le répandre : et vous, vous ne daignez pas donner un pain à un pauvre! vous ne respectez pas la loi de Jésus-Christ, qui, par son exemple, nous apprend à ne point rebuter, je ne dis pas les pauvres, mais ceux mêmes qui nous portent le coup de la mort! Ne me dites donc plus : Ce pauvre a fait telle et telle chose ; mais considérez ce qu'a fait Jésus-Christ, qui, près de monter sur la croix, cherche par sa douceur à faire rentrer en lui-même le perfide qui le trahit par un baiser. Et voyez avec quelle bonté il lui parle : *Quoi! Judas, vous trahissez le fils de l'homme par un baiser* (Luc. 22. 48.)! Quel cœur de pierre, quel tigre ou quel lion n'eût pas été touché, n'eût pas été attendri par cette parole? ce malheureux, cependant, y a été insensible. Ne me dites donc pas : Je hais ce pauvre parce qu'il a tué un homme. Je vous l'ai déja dit, quand il auroit résolu de vous tuer vous-même,

vous devriez baiser la main qui voudroit se plonger dans votre sang, comme Jésus-Christ a baisé la bouche qui le livroit à la mort. Loin donc de les haïr, pleurez et plaignez ceux qui en veulent à votre vie, puisqu'ils méritent d'être plaints et pleurés. Je ne me lasserai point de vous le dire, nous sommes les disciples de celui qui a donné le baiser de paix à Judas, et qui lui a adressé des paroles encore plus tendres que n'étoit ce baiser même. Il ne lui dit pas : Méchant, scélérat, traître, est-ce ainsi que vous reconnoissez tous mes bienfaits? mais que lui dit-il? *Quoi ! Judas*...... il l'appelle par son nom propre, comme pour le plaindre et le faire rentrer en lui-même plutôt que pour lui marquer son indignation. Il ne lui dit pas non plus : Est-ce ainsi que vous trahissez votre maître, votre seigneur, votre bienfaiteur? mais : *Vous trahissez le fils de l'homme* ! comme s'il lui disoit : Quand je ne serois pas votre maître et votre seigneur, pouvez-vous trahir celui dont la tendre affection pour vous, l'engage à vous donner un baiser de paix au moment même où vous lui donnez un baiser perfide? Soyez béni, ô mon Sauveur, de nous avoir donné un si grand exemple d'humilité et de patience.........................

Et après cela, mon frère, vous vous emportez encore contre le pauvre ! toutefois, quand même ce pauvre seroit tout souillé de crimes, sa pauvreté et sa faim ne suffisent-elles pas pour adoucir le cœur le plus dur ? mais vous montrez toute la fierté et toute la cruauté des lions. Encore les lions ne touchent pas aux corps morts; tandis que vous, quand vous voyez un homme abattu par ses maux, vous le

foulez cruellement aux pieds, vous l'accablez d'injures, vous ajoutez affliction sur affliction ; et lorsqu'il s'adresse à vous pour se sauver comme dans un port, vous le replongez au milieu des flots, où il va se briser contre les écueils, où il va essuyer les plus tristes naufrages. Eh ! comment direz-vous à Dieu : Ayez pitié de moi ? Vous lui demandez le pardon de vos fautes, vous qui outragez un pauvre qui ne vous a fait aucun mal, vous qui, plus cruel que les bêtes féroces, voulez le punir de la faim qu'il souffre, et de la nécessité qui le presse ! Les bêtes ne sont cruelles que lorsque la faim les y force, et elles prennent la nourriture qui leur convient ; mais vous, sans que rien ne vous force et ne vous contraigne, vous mordez et déchirez votre frère, sinon des dents comme les bêtes, du moins de la langue par des paroles plus tranchantes que les dents. Comment donc approcherez-vous de la victime sainte, avec une langue souillée de sang humain ? comment donnerez-vous le baiser de paix avec une bouche qui ne respire que la guerre ? comment goûterez-vous d'un mets sacré, vous qui répandez le fiel à grands flots ? Vous ne soulagez pas la pauvreté, pourquoi l'affligez-vous ? vous ne relevez pas le pauvre, pourquoi le fouler aux pieds ? vous ne le consolez pas, pourquoi redoubler sa tristesse ? vous ne l'assistez pas de votre argent, pourquoi l'outrager de paroles ? Ne savez-vous pas à quelles peines, à quels supplices seront condamnés ceux qui auront refusé de nourrir les pauvres ? *Allez*, leur dira Jésus-Christ, *allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges* (Matth. 25. 41.). Or, si

ceux qui ont refusé de nourrir les pauvres, sont condamnés à un tel supplice, quelle peine ne subiront pas, quel tourment n'endureront pas ceux qui, loin de les nourrir, les outragent? Afin donc que nous ne nous attirions point une pareille condamnation, tandis que nous le pouvons encore, corrigeons notre dureté, mettons un frein à notre langue, et, au lieu d'injurier les pauvres, faisons-nous un devoir de les consoler par des paroles et par des effets, afin de nous amasser pour l'autre vie un trésor de bonté et de miséricorde.

QUEL DOIT ÊTRE L'USAGE DE L'ARGENT.

Extrait de la dixième homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 85; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 102; Sav. t. 3, p. 304.)

Voyez ce qui se passe dans nos corps. La fonction particulière de chaque membre influe sur le corps entier et sur ce membre lui-même. S'il agissoit pour lui seul, il perdroit bientôt la vertu qui lui est propre. Il en est ainsi de l'argent. Et pour éclaircir encore davantage ma pensée, si la nourriture qui se distribue dans tous les membres du corps, étoit usurpée par un seul, elle deviendroit étrangère à ce membre lui-même, parce que, ne pouvant être digérée, elle ne pourroit le nourrir; au lieu que lorsqu'elle

se répand dans tout le corps, elle tourne à l'avantage de ce membre et de tous les autres. De même, si vous jouissez seul de votre argent, vous le perdrez, puisque vous n'en recevrez aucune récompense ; au lieu que, si vous en faites part à vos frères, il vous deviendra propre, et vous en tirerez de grands avantages. Voyez la nourriture corporelle ; la main la porte à la bouche, la bouche la broie, l'estomac la reçoit. L'estomac ne dit pas : Puisque je l'ai reçue, je dois la retenir pour moi seul. Ne le dites donc pas vous-même quand il est question de l'argent dont vous êtes possesseur. Celui qui reçoit doit partager avec d'autres. Comme donc ce seroit un vice de l'estomac, de garder les alimens et de ne pas les distribuer, vice qui ne tarderoit pas à faire périr tout le corps ; ce seroit de même un vice dans les personnes riches, de retenir elles seules ce qu'elles possèdent, et par là elles se perdroient avec les pauvres. L'œil reçoit toute la lumière, mais il ne la garde pas pour lui seul, il en éclaire tout le corps. Sa nature veut que, tant qu'il est œil, il ne retienne point pour lui la lumière qu'il reçoit. Les narines reçoivent les bonnes odeurs, mais elles ne les gardent pas pour elles seules, elles les font passer au cerveau, et par là elles récréent l'homme tout entier. Il n'y a que les pieds qui marchent, mais ils ne marchent pas seulement pour eux, ils portent tout le corps et le mettent en mouvement. Apprenez donc de votre corps, que, si vous retenez pour vous seul les biens qui vous ont été confiés, vous faites tort à tous les autres et à vous le premier. Sortons de ces exemples, et passons aux arts de la vie. Si le serrurier, le cordon-

nier, le boulanger, le laboureur et autres artisans nécessaires, ne vouloient travailler que pour eux, sans faire part aux autres de leur travail, ils se perdroient eux-mêmes avec les autres. Ainsi, riches du siècle, si les pauvres, fidèles imitateurs de votre dureté, vous refusoient les secours de leur art, ils vous causeroient les plus grands dommages, ne tarderoient pas à vous rendre pauvres, et même à entraîner votre perte. Par exemple, si le laboureur cessoit de cultiver la terre, si le matelot renonçoit à naviguer pour le commerce, si le soldat ne vouloit plus vous défendre par son courage, que deviendriez-vous? Si donc toute autre considération ne vous touche pas, soyez du moins sensibles à la bonté des pauvres, qui veulent bien vous aider de leurs travaux et de leurs peines. Ne partagez-vous avec personne vos richesses, personne ne partagera avec vous les objets qui dépendent de lui, et dès lors, tout sera dans la confusion et dans le désordre. Donner et recevoir mutuellement est partout la source d'une infinité de biens. Qu'un artisan veuille exercer pour lui seul sa profession, il se perdra lui-même et toute la société. Qu'un laboureur garde chez lui et enfouisse ses semences, il causera une grande famine. Qu'un riche fasse la même chose pour son argent, il se perdra lui-même en perdant les pauvres, il attirera sur sa tête des flammes éternelles. Quoiqu'un maître ait un grand nombre de disciples, il fait part à chacun de son art. Vous de même, faites part de vos bienfaits à beaucoup de personnes. Qu'on dise de vous : Un tel étoit dans l'indigence, et il l'en a délivré : Un tel étoit en grand péril, et il l'a sauvé : Un tel ne se-

roit plus en vie, si, après la grace de Dieu, cet homme ne l'avoit défendu. Qu'on dise de vous que vous avez guéri ce malade, que vous avez protégé cet innocent calomnié, que vous avez accueilli cet étranger sans asile, que vous avez revêtu ce malheureux qui étoit nu. Ces discours du public sont préférables à toutes les richesses, à tous les trésors; ils vous font plus admirer que des vêtemens magnifiques, des coursiers superbes et de nombreux esclaves. Le luxe et le faste vous rendent odieux et vous font haïr comme l'ennemi de tous vos semblables; au lieu que les actions dont je parle vous proclament le père et le bienfaiteur commun; et, ce qu'il y a de plus essentiel, elles vous méritent, dans toutes les occasions, la bienveillance divine. Que l'on dise donc de vous: Il a doté ma fille et l'a mariée; il a fait inscrire mon fils dans le registre des hommes; il m'a secouru dans un grand besoin, il m'a tiré d'un grand péril. Avoir dans la ville beaucoup de personnes qui publient votre charité, c'est quelque chose de plus glorieux que de porter des couronnes d'or sur la tête. Ces témoignages sont plus flatteurs et plus doux que les cris des hérauts publics qui marchent devant les magistrats. Combien n'est-il pas plus agréable d'être nommé sauveur, bienfaiteur, protecteur, noms qui conviennent à Dieu, que d'être appelé avide, intéressé, avare, voleur et ravisseur? Craignons des noms qui nous déshonorent, désirons ceux qui sont à notre gloire. Et si les noms que nous vaut notre bienfaisance, nous procurent sur la terre tant d'éclat et de célébrité, que sera-ce lorsqu'ils seront écrits dans le ciel, et

que Dieu les proclamera dans le séjour de sa justice à la face des hommes et des anges!

SUR L'AUMÔNE ET LA RAPINE.

Extrait de la vingt-cinquième homélie sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 232; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 912; Sav. t. 4, p. 558.)

AYONS soin à l'avenir de retenir nos mains ; ou plutôt ne les retenons pas, mais étendons-les pour donner notre bien aux pauvres, et non pour piller le bien d'autrui. N'ayons pas la main sèche et aride. Une main qui ne fait pas l'aumône, est une main desséchée : une main qui pille le bien des autres, est une main criminelle. Que personne ne se présente à un repas avec de pareilles mains ; il déshonoreroit ses convives.

CUPIDITÉ, AVARICE.

CONTRE LA CUPIDITÉ ET L'AVARICE ; LES MOYENS DE S'EN CORRIGER.

Extrait de l'homélie dix-septième sur la première épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 650; Fr. D. t. 6, p. 526; Sav. t. 4, p. 323.)

FUYONS la racine des maux, et nous fuirons en même temps les maux. Cette racine est la cupidité et l'avarice (1. Tim. 6. 10.). Saint Paul le dit, ou plutôt Jésus-Christ par la bouche de son apôtre. L'expérience nous confirme aussi cette vérité. Quel mal ne causent pas les richesses, ou plutôt une volonté vicieuse qui n'en sait pas faire un bon usage. Nous pourrions en bien user si nous voulions, et nous en servir pour gagner le ciel; mais quoique Dieu nous les ait données pour le soulagement des pauvres, pour le remède de nos péchés, pour nous le rendre favorable et attirer sur nous sa grace, nous nous en servons pour opprimer davantage les pauvres, pour faire à nos ames de nouvelles plaies, pour irriter Dieu par de nouvelles offenses. Un homme qui ravit l'argent des autres, qui jette son prochain

dans la pauvreté, se cause la mort à lui-même : il se prépare à lui-même des supplices éternels, tandis qu'il plonge les autres dans une indigence passagère. Y a-t-il quelque comparaison entre l'un et l'autre ? Quels maux les richesses n'ont-elles pas introduits dans le monde? désirs injustes, rapines, inimitiés, querelles, contentions, ne sont-ce pas là les fruits qui naissent des richesses? ne poussent-elles pas les hommes à remplir les maisons de deuil, à porter les mains dans les tombeaux des morts, à fouiller dans leurs cendres, à s'armer contre leurs propres pères, contre leurs propres frères, à fouler aux pieds les lois de la nature, à mépriser les commandemens de Dieu, à briser toutes les barrières, entraînés par une cupidité criminelle? N'est-ce pas à cause des richesses que les tribunaux ont été établis? Otez du monde l'amour de l'argent, et bientôt les guerres cesseront, les querelles se termineront, les haines et les inimitiés se calmeront, les contentions et les disputes s'apaiseront. Il faudroit bannir les ames cupides de toute la terre, comme des pestes publiques et des loups dévorans. Des vents qui, contraires les uns aux autres, fondent avec impétuosité sur une mer tranquille, la troublent et l'agitent jusqu'au fond de ses abîmes, mêlent le sable avec les flots : c'est ainsi que les hommes possédés de l'amour de l'argent, bouleversent tout. Ces malheureux ne connoissent point d'ami? que dis-je, ils ne connoissent point d'ami ! ils ne connoissent pas Dieu même, tant la fureur les aveugle! Vous savez ce que les fables disent des Titans qui s'armèrent contre le Ciel : tout ce qu'elles ont feint de l'audace furieuse et insensée

de ces monstres, est vrai des hommes dont nous parlons. Si nous pouvions voir à nu leur ame, nous la verrions armée de mille épées tranchantes, nous la verrions exercer sa rage contre tous, sans distinction de personne, s'emporter et s'élancer contre tous, immoler, non de vils animaux, mais ses semblables, ne pas épargner le Ciel dans ses blasphêmes. La passion de l'argent a tout bouleversé, a tout perdu. Je ne sais, non je ne sais de qui je dois me plaindre; tant la contagion a gagné plus ou moins tous les mortels. Semblable à une flamme violente qui, répandue dans une forêt, la ravage et la consume toute entière, l'amour des richesses désole toute la terre. Princes, magistrats, particuliers, riches, pauvres, hommes, femmes, enfans, tous sont également possédés de cette passion funeste : il semble qu'une nuit sombre enveloppe le monde entier. Personne ne revient à de meilleurs sentimens, et quoiqu'on déclame sans cesse contre la cupidité et l'avarice, personne ne se corrige.

Comment donc parviendrons-nous à éteindre cet incendie? Nous le pouvons, oui, nous le pouvons, quand même il porteroit ses flammes jusqu'au ciel. Il suffit de le vouloir, et dès lors nous serons au-dessus de ses feux. Notre volonté donne l'accroissement et la force à cet embrasement, notre volonté l'éteindra. Nous avons été possédés de l'amour des richesses quand nous l'avons voulu, nous ne le serons plus quand nous ne voudrons plus l'être. Mais qui pourra nous inspirer cette volonté ferme? Ce sera, si nous nous convainquons du vide et de la vanité des richesses, si nous nous disons qu'elles ne

peuvent nous accompagner au sortir de ce monde, que souvent même elles nous quittent avant que nous en sortions, que nous les laissons sur la terre, et que nous n'emportons avec nous que le mal qu'elles nous ont fait; ce sera si nous les comparons aux biens éternels d'une autre vie, comparaison qui nous les fera mépriser et regarder comme plus viles que la boue; ce sera si nous sentons qu'elles nous exposent à mille périls, qu'elles ne nous procurent qu'un plaisir passager mêlé d'une infinité de peines, que, loin de nous être utiles, loin de nous servir pour la gloire, pour la santé, pour aucun avantage semblable, elles nous précipitent dans la mort et dans la perdition; ce sera enfin si nous comprenons que nous sommes riches ici-bas et environnés de beaucoup de personnes qui nous sont soumises, mais qu'en l'autre monde nous serons abandonnés et resterons seuls. Pénétrons-nous de ces vérités, écoutons ceux qui nous les représentent, et nous pourrons revenir de notre erreur, nous garantir des supplices éternels. L'éclat d'une perle vous charme-t-il, souvenez-vous que ce n'est qu'une goutte de l'eau de la mer, qui a été long-temps renfermée dans son sein. L'or et l'argent vous éblouissent-ils, songez que ce n'étoit d'abord, que ce n'est encore qu'un peu de terre et de poudre. Cet habit de soie qui vous paroît si beau n'est que la production des vers. La beauté de ces objets n'est que dans l'opinion et le préjugé des hommes, et non dans la nature des objets mêmes. Ce qui est naturellement beau n'a besoin de personne pour le faire remarquer. Qu'une pièce de cuivre soit dorée avec art, la couleur vous surprend, et vous

la prenez pour de l'or; mais, dès qu'un homme habile vous a détrompé, votre admiration disparoît avec votre erreur. Vous voyez donc que la beauté de l'or n'est pas dans sa nature. Il en est de même de l'argent, pour lequel vous prenez un étain fin. Vous avez besoin d'une personne qui vous désabuse, qui vous apprenne les objets que vous devez admirer; l'œil seul ne suffit pas pour en faire le discernement. Les fleurs ont bien l'avantage sur ces métaux : jetez les yeux sur une rose, vous n'avez besoin de personne pour la distinguer d'une anémone. Vous connoissez aussi par vous-même les violettes, les lis, les principales fleurs. Il n'y a donc que le préjugé qui ait donné ce haut prix à l'or. Et, pour vous convaincre que notre passion funeste pour ce métal est l'ouvrage du préjugé, je vous le demande, si le prince jugeoit à propos d'établir que l'argent est plus précieux que l'or, sa loi ne feroit-elle point passer notre admiration et notre amour de l'un à l'autre? tant il est vrai que nous sommes les esclaves de la cupidité, et de l'opinion des hommes. Ce qui prouve encore ce que nous disons, c'est que beaucoup de choses sont estimées par leur rareté et non par leur nature. Des fruits que nous méprisons ici sont d'un très grand prix dans la Cappadoce. Les pays dont nous tirons les étoffes de soie, l'Arabie et l'Inde qui nous envoient les parfums et les pierreries, produisent des choses plus précieuses que ce qu'il y a chez nous de plus précieux. Tant il est vrai que le préjugé et l'opinion ont prévalu, et que nous ne jugeons rien par raison, mais par caprice. Sortons, mes frères, sortons enfin de cette ivresse; voyons ce qui est vrai-

ment bon, ce qui est beau par sa nature, je veux dire la piété et la justice, afin que nous puissions obtenir les biens véritables réservés pour ceux qui préfèrent la vertu à tous les faux biens de ce monde.

CONTRE L'USURE.

Extrait de l'homélie cinquante-sixième, dans d'autres éditions cinquante-septième sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 572; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 619; Sav. t. 2, p. 361.)

QU'Y A-T-IL de plus pénible que de donner son argent à usure, que de songer aux moyens de le bien placer, de chercher des assurances, de se défier de celles qu'on nous donne, de craindre tantôt pour le principal, tantôt pour les intérêts? car tels sont les embarras qu'entraîne l'usure, et souvent ce que nous regardions comme la plus grande sûreté, nous trompe et nous manque. Il n'y a rien de semblable dans la pratique de l'aumône, elle est exempte de toutes ces peines et de toutes ces inquiétudes. Ne trafiquons donc plus des malheurs de nos frères, et ne tirons pas un indigne profit des secours que nous leur procurons. Je sais qu'il y en a plusieurs parmi vous qui n'entendent qu'avec peine mes reproches et mes avis. Mais quel avantage retireroient-ils de mon silence? Quand je me tairois, et que je craindrois de vous choquer par mes discours, mon silence, loin de vous

garantir d'un supplice éternel, ne feroit que vous exposer à le mériter encore plus, et moi-même, à être enveloppé dans la même condamnation. Que vous serviroit donc la fausse douceur de mes paroles, qui, sans produire aucun bien, vous feroit beaucoup de mal? que vous serviroit-il que, par des ménagemens cruels, par des complaisances funestes, je cherchasse le plaisir de vos oreilles aux dépens du salut de vos ames? Ne vaut-il pas mieux vous causer ici-bas une douleur passagère, et nous mettre à l'abri les uns et les autres, d'un feu qui ne s'éteindra jamais?

L'Église, mes frères, l'Église est attaquée aujourd'hui d'un mal dangereux, qui a besoin d'un puissant remède. Dieu défend aux chrétiens de chercher à grossir leurs trésors, même par des voies légitimes; il leur commande d'ouvrir leurs maisons au pauvre et à l'indigent; et nous voyons que, par un brigandage couvert, par une avarice simulée, ils cherchent même à s'enrichir de la pauvreté d'autrui. Et ne m'alléguez point ici les lois et les coutumes humaines; les publicains les observent, et ils ne laissent pas d'être condamnés de Dieu, comme nous le serons nous-mêmes, si nous ne cessons d'accabler les pauvres, d'abuser de leurs nécessités et de leurs besoins pour en tirer un gain infâme. Dieu vous a donné des richesses, non pour trafiquer de la misère des autres, mais pour les en délivrer. Et vous, sous prétexte de soulager l'indigence, vous l'aggravez de plus en plus, vous lui vendez vos secours à prix d'argent. Vendez-les, je ne vous en empêche pas, mais que ce soit au prix du royaume des cieux. Ne vous

contentez pas d'un vil profit pour récompense de vos services ; n'aspirez à rien moins qu'à la vie éternelle. Pourquoi vous rendre pauvre et indigent? pourquoi avoir l'ame assez basse pour vendre de grands objets à vil prix, pour vous contenter d'un argent périssable lorsque vous pourriez acquérir le royaume céleste ? pourquoi abandonner l'Éternel pour courir après des gains passagers? pourquoi laisser un Dieu riche pour inquiéter un homme pauvre? pourquoi négliger celui qui aime à répandre ses dons, pour contracter avec un ingrat? L'un est empressé à rendre, l'autre ne rend qu'avec répugnance. L'un ne donne qu'avec peine un pour cent, l'autre vous offre cent pour un et la vie éternelle. L'un en payant vous maudit et vous accable d'injures, l'autre vous comble de louanges et de bénédictions. L'un tâche d'attirer sur vous la haine publique, l'autre vous prépare des couronnes brillantes. L'un a bien de la peine à vous payer dans cette vie, l'autre vous paie et dans cette vie et dans l'autre. N'est-ce donc point une folie extrême de ne pas savoir placer son argent à propos ? combien ont perdu le principal pour vouloir tirer des intérêts ! combien par envie de gagner ont couru une infinité de risques! combien, par une avarice insatiable, se sont jetés eux-mêmes, avec d'autres, dans la dernière pauvreté !

Et ne me dites pas que celui à qui vous prêtez votre argent, le reçoit avec plaisir, qu'il vous sait gré de votre usure. Oui, mais c'est votre dureté qui en est cause.... Comme vous ne voulez pas lui prêter gratuitement la somme qu'il vous demande, il est réduit à vous savoir gré de votre cruauté même. Pour

moi, je suis persuadé que si vous sauviez la vie à un de vos semblables, vous exigeriez qu'il vous payât ce service. Un tel soupçon vous offense. Quoi donc? vous rougiriez d'exiger de l'argent d'un homme pour l'avoir tiré d'un grand péril, et vous en exigez si cruellement pour l'avoir assisté dans une circonstance bien moins essentielle! Ne voyez-vous pas quels supplices Dieu réserve à l'usure, et n'avez-vous pas appris combien elle étoit défendue dans l'ancienne loi? Mais quelle est l'excuse de la plupart des usuriers? Avec les intérêts que je reçois, disent-ils, je donne aux pauvres. Que dites-vous? Dieu rejette de pareils sacrifices. Ne cherchez pas à éluder la loi. Il vaut mieux ne rien donner aux pauvres que de leur donner un bien acquis de cette manière. D'un argent amassé par des voies innocentes, vous en faites souvent un argent criminel par des produits illégitimes; c'est comme si vous forciez des entrailles saines et pures, d'enfanter des scorpions et des vipères. Mais que parlé-je de la loi de Dieu? les hommes eux-mêmes ne regardent-ils pas l'usure comme quelque chose d'infâme? Or, si vous profitez de l'usure, vous en jugez de la sorte, pensez au jugement que doit en porter le Seigneur. Interrogez ceux qui ont établi les lois humaines, ils vous diront que l'usure leur paroît ne convenir qu'à un homme sans honneur et sans pudeur. Aussi n'est-il pas permis à ceux qui sont constitués en dignité, et qui sont membres du premier sénat, de se déshonorer par de semblables gains; il est une loi formelle qui le leur défend. N'est-il donc pas affreux que vous n'accordiez pas à la cité céleste, le même honneur

que les lois accordent au sénat de Rome, que le ciel ne jouisse pas des mêmes priviléges que la terre, et que vous ne rougissiez pas d'un commerce aussi absurde que blâmable?

Quoi de plus absurde en effet que de prétendre semer sans terrain, sans pluie, sans charrue? C'est pour cela que les auteurs et les partisans de cette culture criminelle ne recueillent que de l'ivraie qui doit être livrée au feu. Eh! n'est-il pas plusieurs voies justes et légitimes d'acquérir du bien ou d'augmenter celui qu'on possède? ne peut-on pas cultiver les champs, nourrir des troupeaux, engraisser des bœufs, travailler des mains, administrer sagement son revenu? n'est-ce pas une folie de se fatiguer inutilement à semer et à cultiver des épines? Vous direz, peut-être, que les fruits de la terre sont sujets à trop d'accidens, à la grêle, aux brouillards, aux pluies excessives. Mais on ne court pas autant de risques que dans l'usure. Quelque dommages que l'on éprouve, on ne perd que la récolte, le champ reste toujours: au lieu que dans l'usure, on perd très souvent le principal, et avant cette perte on souffre mille inquiétudes. L'usurier ne jouit jamais de ce qu'il possède, il n'est jamais content de ce qu'il a. Lorsqu'on lui apporte une partie de ses intérêts, il se réjouit moins du produit de son argent, qu'il ne s'afflige que ce produit n'égale pas encore le fonds. Avant que cette production d'iniquité soit parfaite, pour que les intérêts égalent bientôt le principal, il fait produire aux fruits qui lui reviennent, de nouveaux fruits, qui sont, comme les productions avant terme, des vipères cruelles. Car c'est ainsi que j'appelle l'usure, qui

ronge le cœur de l'avare plus que les vipères ne rongent les entrailles qui leur ont donné la vie. Ce sont là *les liens injustes et les chaînes de contrats iniques* (Is. 58. 6.) dont parle le prophète. Je vous donne, dit l'usurier, non afin que vous receviez de moi, mais afin que vous me rendiez plus que je ne vous donne. Dieu ne veut pas que vous redemandiez même ce que vous avez donné : *Donnez*, dit-il, *à ceux dont vous n'espérez rien recevoir* (Luc. 6. 30.), et vous, vous exigez même plus que vous ne donnez ; vous redemandez comme une dette ce qu'on n'a pas reçu de vous. Vous croyez par là augmenter vos biens, et vous ne faites qu'allumer contre vous un feu inextinguible.

Afin donc de ne pas tomber dans des flammes éternelles, renonçons pour toujours à l'usure, retranchons ces produits de l'injustice, séchons cette racine envenimée qui ne porte que des fruits de mort, et n'aspirons plus qu'à des gains immenses et solides. Et quels sont ces gains? écoutons saint Paul : *La piété*, dit cet apôtre, *est une grande richesse avec ce qui suffit pour vivre* (1. Tim. 6. 6.). C'est de ce trésor que nous devons nous enrichir, afin de passer tranquillement la vie présente, et de jouir dans l'autre de biens inaltérables.

SUR LE MÊME SUJET.

Extrait de l'homélie quatrième sur le titre des actes des apôtres. (Bén. t. 3, p. 82; Fr. D. t. 5, p. 832; elle ne se trouve point dans Savile.)

Quoi de plus cruel que de trafiquer de la pauvreté de son prochain et des calamités de ses frères, de signaler une barbarie atroce en la couvrant du masque de la bienfaisance, de pousser dans le précipice un malheureux qui nous réclame, de la même main qui devoit lui être secourable? Quoi donc? le pauvre est-il venu à votre porte pour que vous aggraviez sa pauvreté, et non pour que vous soulagiez sa misère? Vous faites comme ceux qui préparent du poison. Ils le mêlent aux boissons accoutumées, pour qu'on ne s'aperçoive pas du breuvage funeste qu'on va prendre : l'usurier cache ses usures pernicieuses sous l'apparence d'un bienfait, pour qu'on avale le breuvage mortel sans s'apercevoir du dommage qu'il doit causer. On peut appliquer à l'usure ce qui est dit du péché, dans le livre des Proverbes. *Le péché*, dit Salomon, *plus doux que le miel, flatte le gosier; mais la fin en est amère comme l'absinthe*, *et perçante comme l'épée à deux tranchans* (Prov. 5. 3 et 4.) (1). Lorsque celui qui emprunte reçoit une

(1) Ce n'est point du péché que parle l'Écriture, mais de la courtisane.

somme, il éprouve quelque soulagement et une douceur passagère ; mais lorsque les intérêts s'accumulent, et que le fardeau surpasse ses forces, alors cette douceur qui avoit flatté son gosier, devenant plus amère que l'absinthe, et plus perçante qu'une épée à deux tranchans, il se voit dépouillé à la fois de tout son patrimoine.

ÉTAT MISÉRABLE DE L'HOMME MÉCHANT ET CUPIDE.

Extrait de l'explication du psaume 142. (Bén. t. 5, p. 453; Fr. D. t. 3, p. 501; Sav. t. 1, p. 873.)

QUOI de plus misérable que l'homme méchant et cupide ? Il est toujours troublé, non seulement lorsque les maux arrivent, mais lorsqu'il ne fait que les craindre. Il ne jouit jamais du calme, son ame n'est jamais tranquille, elle est plus tourmentée que la mer la plus orageuse. Ni la nuit, ni le jour ne lui donnent de relâche et de repos, il est agité de toute part ; et quoique personne ne l'attaque, il porte la guerre au dedans de lui-même. Obsédé, fatigué par le désir de ce qu'il n'a pas encore, il ne peut jouir de ce qu'il a pris et de ce qu'il possède déjà. Il observe, il étudie les affaires des autres, il examine curieusement les biens de chacun ; il pense comment il gagnera celui-ci par la persuasion, celui-là par la crainte, un autre par la flatterie, un autre par la

violence, un autre par tous les artifices qu'il peut mettre en usage. Mauvaises difficultés, ventes, achats, cautions, intérêts, principaux, et autres misères semblables, voilà ce qui occupe, ce qui remplit sa tête; et c'est lorsque tout lui vient en abondance, qu'il est le plus troublé. Voyez ce riche de l'Évangile; c'est surtout, lorsque son champ a été fertile, qu'il est inquiet, incertain, embarrassé. *Que ferai-je?* dit-il; *je détruirai mes greniers, et j'en construirai de plus grands* (Luc. 12. 18.).

PORTRAIT AFFREUX DE L'HOMME CUPIDE.

Extrait de l'homélie vingt-huitième, dans d'autres éditions vingt-neuvième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 340; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 348; Sav. t. 2, p. 199.)

TACHONS de nous représenter l'homme cupide tel qu'il est; ôtons-lui toutes ses chaînes, laissons-le agir librement; et nous verrons quelle est toute sa fureur. Je vais exposer à votre vue un monstre horrible; mais ne craignez rien, ce n'est qu'une peinture, et non la réalité. Représentez-vous donc un homme noir; ses yeux étincèlent et lancent des flammes; au lieu de bras, d'épouvantables dragons lui sortent des deux épaules; sa bouche, au lieu de dents, est munie d'épées tranchantes; de son gosier jaillit une source d'un poison mortel; son ventre

plus dévorant qu'une fournaise, consume en un moment tout ce qu'on y jette; ses pieds ont des ailes, ils sont plus légers et plus prompts que la flamme la plus vive; son visage a quelque chose du chien et du loup; sa voix n'est pas celle d'un homme, c'est un hurlement affreux, qui n'a rien que de triste et d'effrayant; ses mains sont armées de torches ardentes. Ce tableau vous fait peut-être horreur; mais il n'est pas encore achevé : ajoutons-y quelques traits. Le monstre égorge tous ceux qu'il rencontre, dévore leurs chairs, et s'enivre de leur sang. Tel et plus cruel encore est l'homme cupide : c'est la mort qui n'épargne personne, c'est l'enfer qui engloutit tout, c'est l'ennemi commun de tout le genre humain. Il voudroit qu'il ne restât pas un seul homme sur la terre, afin de tout envahir lui seul. Sa passion ne s'arrête point là : après avoir détruit dans son cœur tous les hommes, il voudroit encore anéantir les campagnes, et changer leur substance en or; et non seulement les campagnes, mais les montagnes, les forêts, les fleuves, les fontaines, en un mot tous les objets visibles. Et pour vous faire voir que nous n'avons pas encore montré toute sa fureur, supposons que personne ne l'accuse et ne lui en impose, qu'il ne soit retenu par la crainte des lois ni des juges, et vous le verrez l'épée à la main, égorger tout ce qui se présente, sans épargner ni amis, ni parens, ni frères, ni son père même. Ou plutôt, laissant là les suppositions, demandons à l'homme cupide si ces pensées ne lui roulent pas tous les jours dans l'esprit, s'il ne forme pas continuellement des projets meurtriers contre ses amis, contre ses pro-

ches, contre ceux même qui lui ont donné l'être. Il n'est pas même besoin de l'interroger. Personne n'ignore que ceux qui sont attaqués de ce mal, voient à regret leur père prolonger sa vieillesse, et que l'avantage d'avoir des enfans, cet avantage si doux pour tous les hommes, leur est odieux et incommode. Aussi plusieurs, frustrant le vœu de la nature, ont-ils procuré la stérilité à leurs femmes, et empêché des enfans de naître, s'ils ne les ont pas étouffés après leur naissance. Ne soyez donc pas surpris des traits sous lesquels nous vous avons peint l'homme cupide, puisque ces traits sont bien inférieurs à la réalité.

AUTRE PORTRAIT DE L'HOMME CUPIDE.

Extrait de l'homélie neuvième sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 78; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 95; Sav. t. 3, p. 299.)

FAISONS le portrait de l'homme cupide, du ravisseur des biens d'autrui. Quelle impudence, quelle effronterie dans ses yeux! L'animal le plus impudent l'est moins que l'homme intéressé, qui pille également et le riche et le pauvre. Quoi de plus criminel que ses mains! quoi de plus cruel que sa bouche, qui dévore tout, sans être jamais rassasiée! Ne considérez pas que son visage et ses yeux

sont à l'extérieur ceux d'un homme. Les yeux d'un homme ne voient pas comme les siens. Lui ne voit pas des hommes dans les hommes, il ne voit pas le ciel dans le ciel, il n'y contemple pas le Maître commun, mais il croit que tout est or. Les yeux des hommes ont coutume de voir des pauvres accablés par l'indigence, et d'en être touchés; ceux de l'homme cupide ne voient les pauvres qu'avec une sorte d'indignation. Les yeux des hommes ne voient pas ce qui appartient aux autres comme leur appartenant à eux-mêmes; ils regardent au contraire ce qui est à eux comme étant aux autres, et loin de désirer le bien du prochain, ils répandent sur le prochain leur bien propre. L'homme cupide n'est pas content, s'il n'envahit les biens de tout le monde. Ses yeux sont moins ceux d'un homme que d'une bête féroce. Les yeux des hommes ne peuvent voir nus les corps de leurs semblables; ils se regardent eux-mêmes comme nus dans la personne des autres. L'homme cupide n'a pas de repos et de satisfaction qu'il n'ait dépouillé tous ceux qui peuvent être en butte à ses rapines, et transporté leur bien dans sa maison. Lorsque les ours et les loups ont rassasié leur faim, ils laissent la chair qu'ils dévorent, et se retirent. Plus affamé et plus avide que ces bêtes carnassières, l'homme intéressé ne se rassasie jamais. Dieu nous a donné des mains pour aider les autres, et non pour les accabler. Si nous ne devions les employer qu'à nuire, il vaudroit mieux qu'on nous les coupât, et que nous fussions sans mains. Eh quoi! quand vous voyez un loup déchirer une brebis, ce spectacle vous fait horreur; et

quand vous exercez une cruauté pareille envers un autre homme, vous ne vous croyez pas coupable! Peut-on vous appeler homme? Nous donnons le nom d'humain à tout ce qui respire la bonté et la douceur : quiconque se porte à quelque action dure et cruelle, nous l'appelons inhumain. Ainsi la bonté est le caractère propre de l'homme, comme la cruauté est celui de la bête farouche. Est-ce un homme ou une bête féroce? disons-nous ordinairement. Les hommes soulagent la pauvreté et ne l'aggravent pas. Quelle bouche que celle d'un homme intéressé! ses paroles homicides sont pleines d'un venin plus mortel que celui des aspics et des serpens.

Si l'on parcourt ainsi en détail toute sa personne, on verra que, par son inhumanité, d'homme qu'il étoit, il est devenu une bête carnassière. Mais, si l'on passe jusqu'à son ame, ce ne sera plus avec les bêtes féroces, ce sera avec les démons qu'il faudra le comparer. Il est cruel comme eux, et ne respire que la haine contre ses semblables. Il n'a ni amour du ciel, ni crainte de l'enfer, ni respect des hommes, ni sensibilité, ni compassion. Audacieux et impudent, il brave les suites d'une action et ses conséquences. Les menaces de Dieu et ses oracles sur les peines futures, lui paroissent des fables; il se rit des vérités les plus terribles. Puis donc qu'il est démon au dedans, et au dehors pire que les bêtes farouches, en quel rang le placerons-nous? Je dis qu'il est pire que les bêtes farouches. Ces bêtes sont naturellement ce qu'elles sont; lui qui est doux par sa nature, force son caractère, et prend la férocité des brutes. Les démons aussi ne pourroient guère

nous faire de mal, si les hommes ne les secondoient dans leurs desseins nuisibles ; sans cet appui, la plus grande partie de leurs piéges tourneroit à leur confusion : l'homme cupide dispute de méchanceté avec les autres hommes dont les démons ont triomphé. Les démons font la guerre aux hommes, et non aux démons leurs semblables ; l'homme cupide vexe de toutes les manières ses parens mêmes et ses proches ; il ne respecte ni le sang ni la nature.

Je sais que beaucoup de personnes sont offensées de mes discours, et m'en veulent ; pour moi, loin de leur en vouloir, j'ai compassion d'elles et je les plains. Si même ils cherchoient à me frapper, je souffrirois volontiers leurs coups, pourvu qu'ils renonçassent à leur passion féroce. Au reste, je ne suis pas le seul qui exclus les hommes cupides de la participation à la nature humaine ; le prophète royal l'a fait avant moi. *Lorsque l'homme*, dit-il, *s'est vu riche et en honneur, il a perdu la raison et l'intelligence, il est devenu semblable aux brutes* (Ps. 48. 21.). Devenons donc enfin des hommes ; regardons le ciel, et recevons d'en-haut les vertus qui rétabliront notre image dégradée.

PORTRAIT DE L'AVARE; SUR LA CONCUPISCENCE, ET SUR LA VRAIE PAUVRETÉ.

Extrait de l'homélie quatre-vingtième, dans d'autres éditions quatre-vingt-unième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 770; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 849; Sav. t. 2, p. 502.)

C'EST avec grande raison que le Sage a dit qu'*il n'y a rien de plus détestable que l'avare* (Eccl. 10. 9.). Un avare vendroit son ame; il est l'ennemi commun de tous les hommes. Il voit avec peine que la terre ne produit pas de l'or au lieu d'épis, que les fleuves ne roulent pas de l'or au lieu d'eaux, que les montagnes n'offrent pas de l'or au lieu de pierres. Il s'attriste de la bonté des saisons, il s'afflige de la prospérité publique. Il se refuse à tout, lorsqu'il n'y a pas d'argent à gagner, il est prêt à tout faire pour quelques oboles. Il hait tous les hommes, pauvres et riches; les pauvres, de peur qu'ils ne viennent l'importuner par leurs demandes; les riches, parce qu'il n'est pas maître de leurs possessions. Il en veut à tous, comme si tous avoient usurpé son bien. Il amasse toujours, et il n'est jamais content, et il ne dit jamais : C'est assez. Il est le plus misérable des mortels; comme celui qui ne connoît pas cette passion, est le plus fortuné des sages, qui trouvent leur bonheur dans la sagesse. Non,

rien n'est comparable à la félicité du juste, fût-il esclave, fût-il dans les fers. Quand tous les peuples du monde s'uniroient, s'armeroient contre lui, personne ne pourroit lui nuire. Au lieu que le méchant, tel que nous venons de le dépeindre, fût-il roi, portât-il cent couronnes, seroit exposé aux insultes du dernier des hommes. Tant il est vrai que le vice est foible et la vertu toute-puissante. Pourquoi vous affligez-vous d'être pauvre? pourquoi regardez-vous comme un malheur ce qui vous devroit être un sujet d'alégresse? pourquoi vous lamentez-vous lorsque vous devriez vous réjouir comme dans une fête solennelle; car la pauvreté, si vous êtes sage, est vraiment un jour de fête? Pourquoi pleurez-vous comme un foible enfant; car on doit traiter de la sorte celui qui s'afflige d'être pauvre? On vous a frappé; eh bien! on n'a fait que vous rendre plus patient. On vous a enlevé vos possessions; on n'a fait que vous décharger d'un pesant fardeau. On a noirci votre réputation; vous me parlez là d'une autre espèce de servitude dont on vous a affranchi. Écoutez cette parole d'un philosophe païen: Vous n'avez souffert de mal qu'autant que vous vous imaginez en avoir souffert. On vous a pris une maison magnifique, des jardins immenses; mais il vous reste les édifices publics, il vous reste toute la terre, qui peut en même temps récréer votre vue et fournir à vos besoins. Est-il rien de plus beau, de plus admirable, que le ciel et tous les objets qui le décorent? Jusques à quand serez-vous pauvre et indigent? On ne sauroit être riche quand on est pauvre par l'ame, comme on ne sauroit être pauvre quand on est

riche par le cœur. Si l'ame est la plus excellente partie de l'homme, c'est d'elle-même que son bonheur doit venir, et non de ce qui est au-dessous d'elle. Il faut que ce qui est le principal dans l'homme, gouverne souverainement tout le reste, comme lui étant assujetti. Quand le cœur est attaqué, tout le corps en souffre, et la langueur de cette partie principale affoiblit tous les autres membres. Au contraire, lorsque le cœur est sain, sa santé se communique à tout le corps; et elle le rétablit sans peine quand quelqu'un de ses membres seroit malade. Mais, pour m'expliquer par une comparaison encore plus sensible, je vous le demande, que peut servir à un arbre d'avoir des branches bien vertes, lorsque sa racine est gâtée? ou quel tort lui fera d'avoir des branches sèches, lorsque sa racine est forte et vigoureuse? Je vous dis de même; que vous servira-t-il d'être riche, si votre ame est pauvre? ou quel tort vous fera d'être pauvre, si votre ame est riche? Mais, direz-vous, comment mon ame sera-t-elle riche, si je manque d'argent? Ce sera alors, surtout, qu'elle sera riche, parce que c'est alors, surtout, qu'elle s'enrichit. Si, comme je l'ai déjà prouvé plus d'une fois, la vraie marque à laquelle se reconnoît le riche, est de mépriser les richesses et de n'avoir besoin de rien, il est clair que l'état de pauvreté enrichit plus qu'un autre, puisqu'il est plus facile dans la pauvreté de mépriser les richesses; il est clair que l'état de pauvreté enrichit plus qu'un autre, puisque c'est une chose reconnue que le riche désire plus les richesses que le pauvre, comme celui qui boit avec excès a plus soif que celui qui

boit modérément. Non, la passion de l'argent n'est pas de nature à s'éteindre, plus on lui donne; au contraire, elle ne fait que s'allumer davantage : et comme le feu s'enflamme de plus en plus, à mesure qu'on lui fournit de l'aliment, de même la passion de l'or devient d'autant plus ardente qu'on lui donne plus d'or. Puis donc que désirer plus est la marque d'une plus grande pauvreté, et que le riche désire plus que le pauvre, c'est lui, sans doute, qui est le plus pauvre. Ainsi, vous voyez que notre ame est surtout pauvre lorsque nous sommes riches, et qu'elle s'enrichit surtout, lorsque nous sommes dans la pauvreté. Mais considérons et supposons deux hommes dont l'un ait mille talens et l'autre dix, et qu'ils viennent tous les deux à perdre ce qu'ils possèdent, qui des deux sera le plus affligé? n'est-ce pas celui qui a perdu dix mille talens? Or, il ne s'afflige davantage, que parce qu'il aime davantage; il n'aime davantage que parce qu'il désire davantage; et s'il désire davantage, c'est donc lui qui est le plus pauvre, puisque nous désirons surtout ce dont nous avons surtout besoin. Tout désir vient du besoin, et il n'y a plus de désir lorsqu'on est rassasié. Ainsi, c'est lorsque nous avons besoin de boire que nous sentons surtout la soif.

PORTRAIT DE LA PAUVRETÉ ET DE LA CUPIDITÉ.

Extrait de l'homélie quatre-vingt-dixième, dans d'autres éditions quatre-vingt-onzième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 843; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 930; Sav. t. 2, p. 552.)

Ce n'est point un mal que d'être pauvre, mais c'est un mal que de ne vouloir pas être pauvre. Ne considérez plus la pauvreté comme un mal, et elle ne sera plus un mal pour vous. La crainte d'être pauvre ne vient pas de la nature de la pauvreté, mais de l'imagination des hommes lâches. Quand je dis que la pauvreté n'est point un mal, je rougis d'en dire si peu : si vous avez une sagesse vraiment chrétienne, elle sera pour vous la source d'une infinité de biens. Et si l'on vous offroit d'un côté, les royaumes, les honneurs, les richesses, toutes les délices du monde, et de l'autre, la pauvreté, en vous laissant maître du choix, vous saisiriez avec empressement cette dernière, si vous en connoissiez la beauté. Je sais que plusieurs se rient de mes discours, mais je ne m'en effraie pas; écoutez-moi jusqu'au bout, et je suis assuré que vous vous rangerez bientôt de mon sentiment. Je ne puis mieux comparer la pauvreté qu'à une vierge dont la beauté égale la modestie; et la cupidité à l'horrible Scylla, chantée par les poètes, à l'hydre et aux autres monstres célè-

bres dans la fable. Ne m'alléguez point ici ceux qui déclament contre la pauvreté, mais plutôt ceux qui y ont trouvé leur gloire et leur éclat. C'est par elle que le prophète Élie a été transporté dans un char de flammes ; c'est par elle qu'ont brillé Élisée son disciple, Jean-Baptiste, et tous les apôtres. Les richesses, au contraire, ont opéré la condamnation d'Achab, de Jézabel, de Giézi, de Judas, de Néron, de Caïphe. Mais ne relevons pas seulement ceux qui se sont signalés par l'amour de la pauvreté, considérons la pauvreté même, et comparons la beauté touchante de cette vierge, avec la difformité affreuse de la cupidité. L'œil de celle-ci est toujours trouble, et jamais tranquille : ou l'intempérence le gâte, ou la volupté l'enflamme, ou la fureur l'agite. L'œil de la pauvreté est toujours pur, toujours agréable, toujours paisible, il n'a d'éloignement et d'aversion pour personne, il est doux, gracieux et favorable à tout le monde. Partout où se rencontre l'amour de l'argent, là se trouve une source de haines et d'inimitiés, de guerres et de querelles. La bouche de la cupidité est pleine d'injures, d'outrages, de malédictions, d'arrogance, de fierté et d'artifice. La bouche de la pauvreté est toujours chaste et modeste, toujours remplie d'actions de graces, de bénédictions, de paroles douces, honnêtes, complaisantes et flatteuses. Si vous considérez le reste de sa personne, vous verrez qu'il règne dans tout son corps une admirable proportion, et qu'elle l'emporte sur l'opulence par la hauteur de la taille et par l'agrément des traits. Que si, malgré ces avantages, le plus grand nombre ont tant d'aversion pour elle, il ne faut pas en

être surpris, puisque les insensés ont la même horreur pour toutes les vertus. Mais, direz-vous, le pauvre est outragé par le riche. Mais c'est là encore un éloge de la pauvreté; car lequel est plus heureux, celui qui fait une injure, ou celui qui la souffre? n'est-il pas clair que c'est celui qui la souffre courageusement? Or, la cupidité nous pousse à outrager les autres, tandis que la pauvreté nous porte à souffrir les outrages.

PAUVRETÉ, RICHESSES.

ÉLOGE DE LA PAUVRETÉ ; EN QUOI ELLE EST PRÉFÉRABLE AUX RICHESSES.

Extrait de l'homélie dix-huitième sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 176 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 863 ; Sav. t. 4, p. 528.)

Voulez-vous entendre l'éloge de la pauvreté ? Jésus-Christ l'a embrassée lui-même, il a dit de lui : *Le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (Matth. 8. 20.). Il disoit à ses disciples : *Ne possédez ni or ni argent, et n'ayez point deux habits* (Matth. 10. 9.). *Comme n'ayant rien*, dit saint Paul, dans ses épîtres, *et comme possédant tout* (2. Cor. 6. 10.). Saint Pierre disoit à cet homme, qui étoit boiteux dès sa naissance : *Je n'ai ni or ni argent* (Act. 3. 6.). Dans l'ancienne loi même où l'on estimoit tant les richesses, quels étoient les hommes les plus admirables ? n'est-ce pas Élie, qui n'avoit que son manteau ? n'est-ce pas Élisée ? n'est-ce pas Jean-Baptiste ? Que personne donc ne soit humilié pour sa pauvreté. Ce n'est point la pauvreté qui rabaisse l'homme, ce sont plutôt les richesses, puisqu'elles le contrai-

gnent d'avoir besoin de plus de choses, et d'avoir obligation à plus de personnes. Qui fut plus pauvre que Jacob? ne disoit-il pas? *Si le Seigneur me donne du pain à manger, et un vêtement pour me couvrir* (Gen. 28. 20.). La pauvreté a-t-elle rien diminué de la liberté d'Élie et de Jean-Baptiste? L'un ne reprenoit-il pas avec force le roi Achab, et l'autre, le roi Hérode. L'un disoit : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (Marc. 6. 18.). Élie disoit à Achab, avec assurance : *Ce n'est pas moi qui trouble Israël, c'est vous et la maison de votre père* (3. Rois. 18. 18.). Vous voyez donc que rien ne nous rend si hardis et si intrépides que la pauvreté. Un riche est esclave de toutes les pertes qu'il redoute, il est assujetti à quiconque entreprend de lui nuire. Le pauvre ne craint ni les confiscations ni les condamnations. Si la pauvreté rendoit moins hardi et moins assuré, Jésus-Christ n'auroit point recommandé la pauvreté à ses disciples, en leur donnant une mission qui demandoit beaucoup d'assurance et de hardiesse. Le pauvre est d'autant plus fort qu'on ne sait de quel côté lui faire du mal et lui porter des coups. Le riche, au contraire, donne prise de toute part, on peut s'assurer de sa personne par mille endroits, et il ressemble à un homme qui traîneroit après lui une infinité de longues cordes par où on le pourroit saisir. On ne le prendroit pas aussi aisément s'il étoit nu. Ses serviteurs, son or, ses possessions à la ville et à la campagne, mille soins, mille embarras, mille nécessités, l'assujettissent à quiconque veut s'en rendre maître. Qu'on ne regarde donc plus la pauvreté comme un affront et

un déshonneur. Si l'on est vertueux, tous les biens de ce monde, auprès de la vertu, sont à peine un peu de paille et de boue. Embrassons la pauvreté, si nous désirons d'entrer dans le royaume des cieux. *Vendez tout ce que vous avez*, dit Jésus-Christ, *donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel* (Matth. 19. 21.). *Il est difficile*, dit-il ailleurs, *qu'un riche entre dans le royaume des cieux* (Matth. 19. 23.). On voit par là que, quand on ne seroit pas pauvre, il faudroit chercher à le devenir; tant la pauvreté est un insigne avantage! Elle est le chemin qui conduit au ciel, elle est comme l'huile qui fortifie les athlètes de la Religion, elle est une école et un gymnase où ils s'instruisent et se préparent au combat, elle est un port calme et tranquille. Mais j'ai besoin de beaucoup de choses, direz-vous, et je ne veux avoir obligation de rien à personne. Mais en cela même, le riche est plus à plaindre que vous. Vous êtes réduit, peut-être, à demander le peu de nourriture qui vous est nécessaire : le riche fait sans pudeur mille demandes pour satisfaire sa cupidité ou son ambition. Les riches sont ceux qui ont le plus de besoins, je dis même souvent des besoins peu honnêtes. Par exemple, il leur faut souvent recourir à des esclaves et à de simples soldats. Le pauvre n'a pas besoin du prince même; ou s'il l'approche, on l'admire de ce que, pouvant être riche, il s'est réduit à une pauvreté volontaire. Que personne n'accuse donc la pauvreté, comme si elle étoit la cause d'une infinité de maux, et que l'on ne contredise pas le Fils de Dieu, qui déclare que la pauvreté est la perfection de la vertu : *Si vous*

voulez être parfait (Matth. 19. 21.), dit-il. Il l'a dit de parole, il l'a montré par ses actions, il l'a confirmé par ses apôtres. Embrassons donc la pauvreté, qui est un riche trésor pour les hommes attentifs sur eux-mêmes. Quelques-uns de ceux qui m'écoutent la maudissent peut-être. Je le crois sans peine; la plupart des hommes sont tellement possédés, tellement tyrannisés par la passion des richesses, que, peu contens de fuir la pauvreté, ils se portent à la maudire. Puissent de tels sentimens être éloignés d'une ame chrétienne! Non, il n'est pas d'homme plus riche que celui qui embrasse volontairement et avec joie la pauvreté. Je prétends même qu'il est plus riche qu'un empereur. Ce dernier a beaucoup plus de besoins et d'inquiétudes : il craint de manquer d'argent pour faire subsister ses troupes. Le pauvre dont nous parlons est abondamment pourvu du nécessaire; il n'éprouve aucune crainte, ou s'il en éprouve, ce n'est pas pour des objets aussi essentiels. Je vous le demande donc, qui des deux est plus riche, celui qui lève tous les jours des impôts, qui cherche à grossir son trésor, qui craint de manquer d'argent, ou celui qui, sans rien amasser, est dans une pleine abondance, et ne manque de rien? C'est la vertu, c'est la crainte de Dieu, et non l'argent, qui donne de l'assurance. L'argent rend esclave. *Les présens et les dons*, dit l'Écriture, *aveuglent les yeux des sages; ils sont dans la bouche comme un frein qui la ferme aux utiles remontrances* (Eccl. 20. 31.). Considérez saint Pierre : tout pauvre qu'il est, il punit Ananie qui étoit riche. Voyez avec quelle autorité il lui

parle : *Est-ce là*, lui dit-il, *le prix de votre terre?* Ananie lui répond humblement : *Oui, nous l'avons vendue ce prix* (Act. 5. 8.). Mais, direz-vous, comment espérer de ressembler à saint Pierre? Vous pouvez lui ressembler, vous pouvez être ce qu'il étoit. Renoncez aux biens que vous possédez, distribuez-les aux pauvres, suivez Jésus-Christ, et vous serez semblable à cet apôtre. Mais comment, répliquerez-vous, être semblable à un homme qui faisoit des miracles? Mais sont-ce les miracles qui ont rendu Pierre admirable, et non la confiance que lui donnoit la sainteté de sa vie? Écoutez ce que dit Jésus-Christ à ses apôtres : *Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont assujettis* (Luc. 10. 20.). *Si vous voulez être parfait*, dit-il ailleurs, *vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans les cieux* (Matth. 19. 21.). Écoutez ce que dit saint Pierre lui-même : *Je n'ai ni or ni argent, mais je vous donne ce que j'ai* (Act. 3. 6.). Celui qui a de l'or et de l'argent n'a pas ce qu'avoit saint Pierre. Pourquoi donc, direz-vous, en a-t-on vu plusieurs ne posséder ni les biens de ce siècle, ni les avantages accordés à Pierre? C'est qu'ils n'étoient pas volontairement pauvres; car ceux qui sont volontairement pauvres, possèdent tous les biens. S'ils ne ressuscitent pas les morts, s'ils ne font pas marcher les boiteux, ils ont quelque chose de plus, je veux dire la confiance dans le Seigneur. Ils auront le bonheur d'entendre au jour du jugement, ces paroles si désirables : *Venez les bénis de mon Père* (quelle parole précieuse!), *possédez le royaume qui vous*

a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étois étranger, et vous m'avez donné l'hospitalité ; j'étois nu, et vous m'avez vêtu ; j'étois malade, j'étois en prison, et vous êtes venus me visiter. Possédez donc le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde (Matth. 25. 34, 35 et 36.).

COURAGE ET MAGNANIMITÉ DES PAUVRES.

Extrait de la seconde homélie sur ces paroles : *Saluez Priscille et Aquila.* (Bén. t. 3, p. 187 ; Fr. D. t. 5, p. 234; Sav. t. 5, p. 326.)

Les pauvres peuvent être plus utiles à l'Église que les riches. Qu'on ne soit pas surpris de cette proposition ; c'est une vérité que prouve l'expérience. Le riche donne mille prises contre lui-même ; il craint pour ses maisons, pour ses esclaves, pour ses champs, pour son argent, il appréhende qu'on ne les lui enlève; et être maître de beaucoup de choses, c'est être esclave de beaucoup de choses. Le pauvre est libre et dégagé, il ne donne prise d'aucune part, c'est un lion qui respire le feu ; courageux et magnanime, il se tire aisément de tout, il se porte sans peine à tout ce qui peut être utile aux Églises, soit qu'il faille corriger et reprendre, ou se faire mille

ennemis pour l'amour du Fils de Dieu; et comme il s'est mis absolument au-dessus de la vie présente, il fait tout librement et avec la plus grande facilité. Que craindroit-il en effet? qu'on ne lui enlève son argent? mais il ne possède rien ici-bas. Qu'on ne le chasse de sa patrie? mais il regarde toute la terre comme sa patrie. Qu'on ne retranche de ses délices et des serviteurs qui l'entourent? mais il a renoncé à tout ce faste, il vit dans le ciel, et ne respire que pour la vie future. Aussi un tel homme est-il plus puissant et plus riche que les princes, que les monarques, que les peuples, que tous les hommes ensemble. Et afin que vous sachiez que je ne parle pas ainsi pour flatter les pauvres, mais que ceux qui ne possèdent rien peuvent véritablement plus que d'autres s'expliquer avec une liberté généreuse, combien y avoit-il de riches et d'hommes puissans du temps d'Hérode? qui est-ce qui a paru devant ce monarque? qui est-ce qui l'a repris? qui est-ce qui a défendu les lois de Dieu outragées? aucun des riches. Un pauvre, un indigent, qui n'avoit ni lit, ni table, ni toit, un citoyen du désert, Jean, est le premier et le seul qui ait repris le monarque avec la plus grande liberté, qui lui ait reproché son commerce adultère, et qui, en présence de toute sa cour, ait prononcé contre lui une sentence de condamnation. Avant ce divin précurseur, le grand Élie, qui n'avoit que son manteau, a repris avec courage l'impie Achab; car n'avoir rien, ne tenir à rien dans le monde, c'est là surtout ce qui donne la liberté de la parole et l'assurance au milieu de tous les périls, c'est là ce qui rend fort et invincible. Si donc l'on veut

acquérir une grande puissance, qu'on embrasse la pauvreté, qu'on méprise la vie présente, qu'on n'appréhende pas la mort; et alors, sans doute, on pourra être plus utile aux Églises que les riches, que les grands, que les princes eux-mêmes. C'est avec l'argent que les riches et les princes font tout; le pauvre opère souvent les plus grandes choses par les dangers et par les supplices. Or, autant le sang est plus précieux que l'or, autant la contribution du pauvre est préférable à celle du riche.

SUR L'EMBARRAS DES RICHESSES.

Extrait de l'homélie quatorzième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 183; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 163; Sav. t. 2, p. 92.)

PLUS les riches ont de biens, plus ils ont de chaînes. En voyant un prisonnier dont le cou, les bras, et souvent même les pieds, sont chargés de chaînes, vous le plaignez pour cela même, et le trouvez malheureux : ainsi, quand vous voyez un homme dans l'abondance de toute sorte de biens, plaignez son sort, et ne l'en estimez pas plus riche, mais plus misérable. Car non seulement il est chargé de liens, mais il a un tyran dans sa prison qui le garde sans cesse, qui l'empêche d'en sortir, je veux dire l'amour des richesses; qui le charge de mille chaî-

nes, multiplie ses gardes, ferme sur lui porte sur porte, serrure sur serrure, et qui, le jetant dans un cachot plus ténébreux et plus profond, lui fait trouver son plaisir dans ses liens mêmes, parce qu'il ne lui reste aucune espérance de se délivrer des maux qui l'accablent. Que si vous voulez pénétrer plus avant dans l'ame de ce riche, vous verrez que, non seulement elle est liée de toute part, mais qu'elle est affreuse, horrible à la vue, et toute pleine de vers. Oui, les délices de cette vie ne sont pas moins pernicieuses que ces animaux rongeurs; elles le sont même encore davantage, puisqu'elles corrompent en même temps le corps et l'ame, et qu'elles causent à l'un et à l'autre une infinité de maux funestes.

LUXE.

SUR L'USAGE DES RICHESSES, ET CONTRE LE LUXE, SURTOUT DANS LES CHAUSSURES.

Extrait de l'homélie quarante-neuvième, dans d'autres éditions cinquantième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 508; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 543; Sav. t. 2, p. 316.)

Apprenons donc, mes frères, à nous attacher au Fils de Dieu, mais non à cause de ses faveurs sensibles, pour ne pas encourir le reproche qu'il fit aux juifs. *Vous me cherchez*, leur dit-il, *non parce que vous m'avez vu faire des miracles*, *mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés* (Jean. 6. 26.). C'est pour cela qu'il a évité de répéter souvent le miracle de la multiplication des pains, qu'il s'est contenté de l'opérer deux fois, afin de nous apprendre à n'être pas les esclaves de l'intempérance, mais à nous attacher fermement aux objets spirituels. Attachons-nous donc à ces objets, cherchons le pain céleste, et quand nous l'aurons reçu, bannissons de nos ames tout soin terrestre. Si les juifs de notre Évangile

quittent leurs maisons, leurs villes, leurs parens, tout, en un mot, s'ils s'enfoncent dans un désert, sans que la faim puisse les en chasser, combien plus devons-nous montrer de courage lorsque nous approchons de la table sainte! combien plus devons-nous avoir d'ardeur pour les choses spirituelles, et ne nous occuper que secondairement des choses sensibles? Le Fils de Dieu fait des reproches aux juifs, non parce qu'ils le cherchoient à cause des pains dont il les avoit nourris, mais parce qu'ils ne le cherchoient qu'à cause de cela, et à cause de cela principalement. Si l'on méprise les grands dons que l'on reçoit du Seigneur pour s'attacher aux moindres, on perd à-la-fois et les dons importans, et ceux pour lesquels le Seigneur veut que nous ayons du mépris. Au contraire, si l'on recherche les dons importans, il donne les autres par surcroît. Car les biens de la terre sont si vils et si méprisables, en comparaison des vrais biens, qu'ils ne sont à l'égard de ceux-ci que comme un accessoire. Ne rabaissons donc point nos affections à des objets qui le méritent si peu : regardons-les avec tant d'indifférence, qu'il nous soit égal de les posséder ou de les perdre. Ainsi Job ne s'est point attaché à ses richesses, lorsqu'il les possédoit, il ne les a point regrettées, lorsqu'elles lui ont été enlevées. Nous exprimons dans notre langue les biens de ce monde par un mot qui signifie *usage*, pour nous apprendre que nous ne devons pas les enfouir, mais en *user* d'une manière convenable. Comme donc chaque artisan sait le métier qui le fait vivre; que le riche qui ne sait ni travailler en airain, ni fabriquer des étoffes, ni bâtir une maison, ni cons-

truire un vaisseau, ni aucun autre métier de cette nature, apprenne du moins à user de ses richesses d'une manière convenable, à les employer au soulagement de l'indigence; qu'il s'instruise dans un art qui est bien préférable, bien supérieur à tous les autres. Le lieu où on l'apprend est le ciel; les instrumens n'en sont ni le fer ni l'airain, mais la bonté du cœur et la sensibilité. Le maître qui l'enseigne est Jésus-Christ lui-même et Dieu son père. *Soyez miséricordieux*, dit-il, *comme votre Père qui est dans le ciel* (Luc. 6. 36.). Ce qu'il y a d'admirable dans cet art, c'est qu'encore qu'il soit si élevé au-dessus de tous les autres, il ne faut ni beaucoup de peine ni beaucoup de temps pour s'y perfectionner; il suffit de le vouloir, et l'on y est parfait. Et quelle est la fin de cet art? le ciel même et les biens infinis qu'il renferme, une gloire ineffable, la couche nuptiale, les lampes éclatantes, la demeure avec le céleste Époux, et tant d'autres avantages qui ne peuvent être ni conçus par la pensée, ni exprimés par la parole: considération qui met cet art bien au-dessus de tous les autres, puisqu'ils ne servent que pour cette vie passagère et périssable, au lieu que celui-là nous mène à une vie éternellement heureuse.

Que si cet art de bien user des richesses a tant de supériorité sur les arts les plus nécessaires, comme sur la médecine, sur l'architecture, et sur les autres arts utiles, combien plus ne doit-il pas l'emporter sur ceux qu'on ne peut même raisonnablement appeler des arts! Eh! comment pourroit-on donner ce nom à des métiers entièrement inutiles et superflus? à quoi peut servir l'art aujourd'hui si

fameux de préparer et d'ordonner un repas? quelle utilité procure-t-il? ou plutôt quel dommage ne cause-t-il point à l'ame et au corps? n'est-ce point lui qui jette les hommes dans le luxe et le vain appareil des festins et de la bonne chère, lesquels sont la source de toutes les maladies du corps et de toutes les passions de l'ame? Je vais même jusqu'à dire que la peinture et la broderie ne sont pas des arts, puisqu'elles nous jettent dans des dépenses inutiles, et que les véritables arts doivent avoir pour fin de subvenir aux besoins indispensables. Dieu nous a donné la sagesse pour trouver des moyens de conserver notre vie; or, je vous le demande, à quoi sert de représenter de petits animaux sur les vêtemens ou sur les murailles? D'après ce principe, il y auroit bien des choses à retrancher dans les arts même les plus nécessaires, comme dans les chaussures et dans la fabrique des draps et des étoffes. On y a passé, en effet, les bornes de la nécessité, et l'on s'est jeté dans les excès d'un luxe qui a changé des arts utiles en arts dangereux. C'est le désordre qui s'est introduit dans l'architecture. Je l'appellerai art, si elle bâtit des maisons, et non pas des amphithéâtres, et si, dans les maisons, elle se borne au nécessaire, sans chercher le superflu. De même j'appellerai art la fabrique des étoffes, si l'on ne fait que des étoffes d'usage et de service, et non des tissus d'une finesse ridicule qui ne servent qu'à entretenir la mollesse. Je ne refuserai pas non plus le nom d'art à l'art du cordonnier, s'il se borne à faire de simples chaussures; mais s'il fait des chaussures pour les hommes comme il en feroit pour les femmes, s'il contribue au

luxe et à la mollesse dans cet objet de son industrie, je ne donne plus à son travail le nom d'art, ou je le mets au nombre des arts inutiles et même nuisibles. Je ne doute point qu'on ne m'accuse ici de m'occuper de trop petites choses, et de descendre à de minutieux détails : mais ces reproches ne me fermeront pas la bouche ; car la cause de tous les maux est qu'on néglige ces fautes parce qu'on les croit peu considérables. Mais, direz-vous, quel péché peut-il y avoir, si c'est même un péché, que de porter une chaussure propre, élégante, et bien juste aux pieds? Voulez-vous que je confonde ceux qui pensent de la sorte, et que je montre toute l'indécence d'un tel luxe ? ne vous choquerez-vous pas de ma franchise ? ou plutôt, quand elle vous offenseroit, je ne m'en mettrai pas en peine. C'est vous qui serez cause de ma folie, vous qui ne croyez pas même qu'il y ait de péché dans ces vanités ridicules, et qui par là m'obligez à m'élever contre un pareil désordre.

Examinons donc et voyons quelle est la grandeur du mal. N'est-ce pas un faste ridicule d'orner sa chaussure de fil de soie, qu'on ne devroit pas même souffrir dans ses habits ? Si vous méprisez mon jugement, écoutez avec quelle force saint Paul condamne ces excès, et combien ils sont dignes de pitié. Que dit donc cet apôtre ? *Que les femmes ne paroissent point avec des cheveux frisés, qu'elles ne cherchent point à briller par l'or, par les perles, ou par les vêtemens précieux* (1. Tim. 2. 9.). Quelle excuse auriez-vous donc si, lorsque saint Paul ne permet pas, même à une femme mariée, d'être curieuse dans ses vêtemens, vous l'étiez dans votre

chaussure? Ne savez-vous pas combien il en coûte de peines et de dangers pour satisfaire votre luxe méprisable ? on construit des vaisseaux, on choisit des rameurs, on prend des pilotes, on étend les voiles, on parcourt une vaste étendue de mer; un commerçant abandonne sa femme, ses enfans, sa patrie, il expose sa vie au milieu des flots, il se transporte dans des régions étrangères et barbares, il court mille périls, pour que vous puissiez orner vos chaussures de fil de soie. Est-il rien de plus honteux qu'une pareille folie ? Nos pères ne connoissoient point ces ajustemens puérils ; ils s'habilloient avec bienséance, et non avec une mollesse indigne d'un homme. Pour moi, je ne désespère pas que bientôt nos jeunes gens ne portent, sans rougir, les mêmes chaussures et les mêmes vêtemens que les femmes. Ce qu'il y a en ceci de fâcheux, c'est que les pères, témoins de ces excès, les souffrent sans en être indignés, qu'ils les regardent comme des choses indifférentes. Mais voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a de plus fâcheux encore? c'est qu'on se permet ces folles dépenses, lorsque tant de pauvres sont pressés par le besoin. Faut-il faire paroître au milieu de vous Jésus-Christ manquant de pain, nu, chargé de chaînes? De quels foudres ne seriez-vous pas dignes, si vous le laissiez manquer du nécessaire pour embellir vos chaussures d'une manière nouvelle? Le Fils de Dieu a défendu autrefois à ses disciples de porter des chaussures ; et nous, loin de nous priver de cette commodité, nous ne pouvons même nous résoudre à en user avec la modestie convenable. Doit-on rire ou pleurer

de ce désordre, qui décèle en même temps, dans ceux qui s'y livrent, de la cruauté, de la mollesse, de la vanité et de la légèreté? Un homme qui est occupé de ces bagatelles, est-il capable de penser à rien d'utile et de sérieux? peut-il avoir soin de son ame, ou songer même qu'il a une ame? Il faut être bien vain pour admirer de pareilles frivolités, bien dur pour y consacrer ce qu'on devroit donner aux pauvres, bien vide de vertu pour y employer tous ses soins. Comment celui qui met sa gloire à faire briller sur ses pieds les fils de soie, les fleurs peintes à l'aiguille, les broderies faites avec art, pourra-t-il lever les yeux en-haut pour contempler le ciel? comment admirera-t-il les beautés de l'univers, lui qui n'est attentif qu'à celles de sa chaussure? Dieu a étendu le ciel sur votre tête, il y a placé le soleil comme une lampe ardente, afin d'attirer vos yeux en-haut; et vous voulez les tenir toujours baissés comme les brutes, plus docile au démon qu'à Dieu! car c'est le démon qui est l'auteur de ces vanités indécentes, c'est lui qui a inventé ces ajustemens frivoles, c'est lui qui entraîne vos regards vers la terre; et, lorsque Dieu veut vous faire admirer le ciel, vous préférez à Dieu le démon qui vous montre une vile chaussure. Je n'en condamne point la matière principale, parce que c'est l'ouvrage de Dieu; mais le luxe, qui s'est efforcé de l'embellir, parce que c'est l'ouvrage du démon. On voit un jeune homme marcher les yeux attachés en terre, lui à qui il est ordonné de tourner ses pensées vers les choses célestes; on le voit mettre sa gloire à être bien chaussé plutôt qu'à bien vivre; on le voit,

dans les rues, effleurer à peine le pavé, marcher avec précaution et inquiétude, craindre qu'un peu de boue en hiver, ou qu'un peu de poudre en été, ne ternisse l'éclat de sa chaussure. Eh quoi! vous plongez votre ame dans la boue par une passion si basse, vous la laissez se traîner sur la poussière; et vous êtes inquiet, vous appréhendez pour votre chaussure. Considérez quel est l'usage de cette chaussure, et rougissez d'y attacher un si grand prix. Elle est faite pour fouler la boue, pour se charger de ce que les chemins offrent de plus sale. Mais si vous craignez tant qu'elle ne se gâte, prenez-la donc, mettez-la autour de votre cou ou sur votre tête, afin qu'elle vous serve de parure.

Vous riez, mes frères, quand je vous fais ces réflexions; et moi, je suis prêt à pleurer, lorsque je pense à la folie de nos jeunes gens, et à leur amour pour un vain luxe. Vous en verrez qui aimeroient mieux que leur visage fût couvert de boue que non pas cette chaussure qu'ils affectionnent. La fureur pour de vaines superfluités ne tarde point à produire la passion de l'argent; car on ne peut être si curieux dans sa parure, sans avoir besoin de fonds considérables qui répondent aux frais que ce goût entraîne. Si un jeune homme a un père qui aime le faste, sa vanité augmente par la facilité qu'il trouve à la satisfaire. S'il a un père avare, il est contraint d'avoir recours à des moyens honteux pour fournir à toutes ses dépenses. De là plusieurs jeunes gens ont trafiqué de leur jeunesse, sont devenus les flatteurs de personnes riches, se sont prostitués à de vils ministères, achetant par l'opprobre et par les

affronts, de quoi contenter leur goût pour la parure. Il est clair, par ce que nous venons de dire, qu'un jeune homme occupé de sa personne, sera passionné pour l'argent, qu'il n'aura aucune idée relevée, aucun goût pour les choses solides, qu'il se trouvera même exposé à de grands désordres. Il est certain encore qu'il sera à la fois vain et cruel : cruel, parce qu'étant jaloux de paroître magnifique, il ne daignera pas seulement regarder le pauvre, lorsqu'il le rencontrera, et que, s'étudiant à faire éclater l'or et la soie sur ses habits, il se mettra peu en peine que l'indigent soit nu, qu'il meure de faim. Sa vanité sera basse et ridicule, il mettra toute sa gloire à se montrer en public bien paré. Non, je ne crois pas qu'un général d'armée s'applaudisse autant de ses campagnes et de ses victoires, qu'un jeune homme fastueux, de la propreté de sa chaussure, de l'ajustement de sa tête, et de la richesse de sa robe traînante. Cependant s'il y a quelque mérite en cela, ce mérite est dû tout entier à l'art d'autrui. Que si ce jeune homme est si vain de ce qui appartient à d'autres, combien donc ne seroit-il pas fier de ses talens personnels ? Dirai-je sur ce sujet des choses encore plus fortes, ou ce que j'en ai dit suffit-il ? Il est, sans doute, à propos de terminer ici mon discours : si je me suis un peu étendu sur cette matière, c'est pour détruire les fausses idées de ceux qui soutiennent qu'il n'y a aucun mal dans ces vanités.

Je sais que plusieurs jeunes gens, enivrés par leur passion pour le luxe, ne daigneront pas même écouter mes paroles ; mais je n'ai pas dû, à cause

de cela, garder le silence, parce qu'au moins les pères de ces jeunes gens qui seront sages et raisonnables, les obligeront à être plus modestes et plus réglés. Et ne me dites pas que tel et tel objet n'est qu'une bagatelle ; car c'est cela même, oui, c'est cela même qui a tout perdu. Les pères devroient former de bonne heure leurs enfans, leur apprendre à se mettre au-dessus d'une vaine parure, les rendre graves, leur élever les sentimens dans les plus petits objets, afin que par là ils deviennent capables des plus grandes choses. Quoi de plus commun et de plus simple que la connoissance des lettres de l'alphabet? C'est néanmoins par là que commencent les orateurs les plus éloquens, les plus profonds philosophes; et sans ces premiers élémens qui paroissent si méprisables, ils ne pourroient parvenir aux sciences les plus sublimes.

Je ne prétends pas, dans ce qui précède, avoir parlé uniquement pour les jeunes gens, mais encore pour les femmes et pour les filles; et ces avis les regardent d'autant plus, que la modestie a toujours été le plus bel ornement de leur sexe. Prenez donc aussi pour vous, filles et femmes chrétiennes, tout ce que j'ai dit à d'autres, afin que je ne sois pas obligé de revenir sur les mêmes discours. Il est temps aussi bien de finir, et de conclure cette instruction par la prière.

Ainsi, mes frères, priez tous ensemble avec moi ; demandez au Seigneur qu'il fasse la grace à nos jeunes gens, surtout à ceux qui sont enfans de l'Église, de mener une vie bien réglée, et de croître en vertu jusqu'à la vieillesse. Il n'est pas à désirer

que ceux d'entre eux qui vivent dans le désordre parviennent à un grand âge ; mais je prie le Seigneur que ceux qui, étant jeunes, auront la sagesse des vieillards, prolongent fort loin leur carrière, qu'ils aient des enfans aussi sages qu'eux-mêmes, des enfans qui réjouissent les parens qui leur ont donné la naissance, et principalement Dieu qui les a créés. Puissent, en un mot, nos jeunes gens être affranchis de la passion pour la parure et de toutes les autres qui peuvent troubler notre ame ! Une jeunesse négligée est semblable à un champ qui, étant laissé en friche, ne produit que des ronces et des épines. Adressons-nous donc à l'Esprit-Saint, afin qu'il consume par ses flammes sacrées tous les mauvais désirs. Défrichons avec son secours une terre inculte, et rendons-la propre à recevoir la divine semence, de sorte que les jeunes gens parmi nous soient plus sages que les vieillards parmi les infidèles. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est d'être tempérant lorsqu'on est jeune. Celui qui n'est sage que quand il est déjà vieux, ne peut avoir un grand mérite d'une vertu qu'il doit presque toute aux années : mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est de jouir du calme au milieu de la tempête, de ne point brûler dans la fournaise, de n'être point déréglé dans le jeune âge. Pénétrés de ces vérités, pensons au bienheureux Joseph, qui, étant jeune, a été un modèle de sagesse ; tâchons d'imiter sa vertu, afin d'obtenir la gloire et la couronne dont il a été récompensé dans cette vie et dans l'autre.

CONTRE LE LUXE DES FEMMES.

Extrait de l'homélie soixante-dix-neuvième, dans d'autres éditions quatre-vingt-dixième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 835; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 922; Sav. t. 2, p. 457.)

O VOUS, femmes et filles chrétiennes, qui êtes si curieuses d'employer l'or dans votre parure, renoncez enfin à la vanité; dépouillez-vous de ces ornemens superflus pour vous parer de la charité et de la miséricorde. Quelle utilité retirerez-vous, je vous le demande, de toutes ces pierres d'un grand prix, de tous ces vêtemens magnifiques? Votre esprit, dites-vous, est satisfait, il s'applaudit de cette magnificence. Je vous demande quelle utilité vous en retirez, et vous ne me parlez que des dommages qu'elle vous cause. Car est-il rien de plus pernicieux que de se plaire à ces vains ajustemens, d'y trouver de la satisfaction, d'y avoir de l'attache? Cette servitude est d'autant plus fâcheuse, qu'on s'y plaît davantage. Une femme qui met sa joie à se charger de chaînes d'or, pourra-t-elle s'occuper sérieusement, comme elle le doit, d'exercices spirituels? pourra-t-elle mépriser les folies du siècle? Celui qui se plaît dans la prison où il est renfermé, ne cherchera pas à en sortir : une femme asservie à un luxe criminel, loin de pratiquer les œuvres de la

piété, ne pourra même entendre avec l'ardeur convenable de pieuses exhortations. Quelle utilité retirez-vous donc, je vous le demande encore, de tous ces ornemens précieux, de tout cet attirail de la mollesse? me dire toujours que vous y trouvez du plaisir, c'est m'annoncer toujours les préjudices énormes qu'ils vous causent. Vous me direz peut-être que par là vous vous faites admirer de ceux qui vous regardent. Mais n'est-ce pas là encore un autre mal de chercher dans votre parure le sujet d'une vaine gloire et l'aliment de votre orgueil.

Puis donc que vous ne pouvez me citer les avantages que vous retirez de cette parure, permettez que je vous rapporte les maux et les dommages qui en proviennent. Premièrement, elle vous donne plus d'inquiétude que de plaisir. Aussi la plupart de ceux qui vous voient, et surtout les personnes asservies aux objets sensibles, ont plus de satisfaction que vous-même à vous voir parée. Votre satisfaction est mêlée de chagrin et d'embarras, la leur est pure; et vous prenez bien de la peine pour leur fournir de quoi contenter leurs yeux J'ajoute que ces occupations de la vanité, vous tiennent l'esprit dans une abjection continuelle, et vous exposent de toute part aux traits de l'envie. Jalouses de votre magnificence, et brûlant de vous imiter, les autres femmes s'arment contre leurs maris, et leur font une guerre horrible. Quel mal encore d'être plongée toute entière dans de vains embarras, dans des soins frivoles, de négliger les œuvres spirituelles, de vous remplir de vanité, d'orgueil et d'arrogance, de vous tenir attachée à la terre, de quitter volontairement

ces ailes saintes qui vous élèvent à Dieu, et d'aigle que vous deviez être, de devenir semblable à un vil pourceau. Car au lieu de tourner vos regards et de prendre votre essor vers le ciel, vous allez, comme cet animal, fouiller dans les entrailles de la terre, pour y trouver les objets et les instrumens de votre faste, avilissant votre ame, et l'abaissant à des fonctions indignes d'elle. Vous me direz peut-être encore que, lorsque vous paroissez dans la place publique, tout le monde vous regarde, et a les yeux arrêtés sur vous. C'est pour cela même que vous devriez fuir ces ornemens dont vous êtes si fière, afin de ne pas vous donner en spectacle, et de ne pas faire parler la médisance. Ne vous abusez point; nul de ceux qui vous regardent ne vous admire; on se rit de vous comme d'une femme vaine, ambitieuse, toute charnelle. Si vous entrez dans l'église, vous n'en remporterez que des reproches piquans, des railleries amères, de justes malédictions, non seulement de la part de ceux qui vous voient, mais encore de la part des prophètes. Lorsqu'il vous aperçoit, le véhément Isaïe vous crie aussitôt : *Voici ce que dit le Seigneur aux superbes filles de Sion; parce qu'elles ont marché la tête haute, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, étudié tous leurs regards, traîné avec affectation leurs longues robes, le Seigneur les dépouillera avec honte de tous leurs vains ornemens; une vile poussière succédera à leurs parfums précieux; des liens de cordes remplaceront leurs ceintures d'or* (Is. 3. 16. et suiv.) Voilà, femme mondaine, ce qui sera substitué à votre vaine parure : car ce n'est pas aux seu-

les filles de Sion que le prophète adresse ses menaces, mais à toutes les femmes qui les imitent. Saint Paul leur parle de même qu'Isaïe, lorsqu'il commande à Timothée d'avertir les femmes *de ne se parer ni avec des cheveux frisés, ni avec des ornemens d'or, ni avec des perles, ni avec des vêtemens somptueux* (1. Tim. 2. 9.). C'est donc toujours un grand mal que de se parer avec l'or, mais surtout lorsqu'on entre dans l'église, au milieu de tant de pauvres. Eh! quand vous auriez dessein de les soulever tous contre vous, pourriez-vous faire autre chose que de prendre ce masque de dureté et d'inhumanité, qui insulte si cruellement à leur misère? Songez au milieu de combien d'indigens pressés par la faim et presque nus, vous passez avec cet appareil fastueux et cette pompe diabolique. Ne vaudroit-il pas mieux nourrir ceux qui manquent de pain, que de suspendre à votre oreille la nourriture des pauvres, et la vie d'une infinité de misérables? Mettez-vous donc votre gloire à être riche? faites-vous consister votre mérite à vous parer avec l'or et les diamans? Quand votre bien seroit acquis le plus justement qu'il pourroit l'être, vous seriez toujours très coupable de le prodiguer en folles dépenses : mais s'il est le fruit des rapines et de l'injustice, quel crime n'est-ce pas d'user si mal d'un bien mal acquis? Aimez-vous la vraie gloire et les éloges solides? quittez tout ce faste ridicule, et alors tout le monde vous admirera, alors vous jouirez d'une gloire et d'une volupté pure; au lieu que maintenant vous êtes exposée à des railleries piquantes, en même temps que vous vous préparez à vous-même des sources

de peines et de chagrins. Songez à tous les désordres occasionnés dans votre maison, si quelqu'un de vos ornemens les plus précieux vient à s'égarer : combien on maltraite de femmes à votre service, combien on tourmente d'hommes, combien de querelles s'élèvent entre le mari et la femme, combien de ruptures avec les amis les plus intimes, combien, en un mot, on cause de peine à tout le monde, et encore plus à soi-même. Mais supposons que rien ne se perde, ce qui est fort difficile, que de soins et d'inquiétudes pour garder des effets inutiles, qui ne font que vous déshonorer et vous exposer à mille reproches ! Comment pourrez-vous, étant ainsi parée, embrasser et baiser les pieds de Jésus-Christ, comme les saintes femmes de l'Évangile? Jésus-Christ déteste de pareils ajustemens : aussi, a-t-il voulu naître dans la maison d'un simple artisan, ou plutôt dans une étable. Pouvez-vous donc vous présenter à lui n'ayant aucun des ornemens qui lui sont agréables, avec une parure qui, loin de lui plaire, lui est odieuse? Quiconque veut approcher de ce divin Sauveur doit être paré de vertus, et non d'or et de perles. Eh! qu'est-ce que cet or dont vous êtes si vaine, sinon un peu de terre et de cendre, qui, mêlée avec de l'eau, ne seroit que de la boue? C'est néanmoins cette boue (pouvez-vous y penser sans rougir?) dont vous faites votre idole; c'est cette boue que vous gardez avec tant de soin, que vous portez partout avec tant d'affectation, et dont vous devriez vous dépouiller, au moins lorsque vous entrez dans l'église. Non, l'église n'est pas faite pour y étaler de semblables richesses; on ne doit y montrer que

des richesses spirituelles; et vous vous parez pour y venir, comme des femmes qui vont paroître sur le théâtre, et vous la profanez sans pudeur par le vain appareil d'une ridicule parure! Et quel tort ne faites-vous pas aux fidèles qui s'assemblent ici? Lorsqu'ils sont retournés dans leurs maisons, ils ne s'entretiennent que de vos vanités; on oublie les instructions des prophètes et des apôtres, et l'on ne parle que de la richesse de vos étoffes, de l'éclat de vos pierreries, de tout ce faste indécent que vous venez étaler dans nos temples. C'est l'attache à ces frivolités qui vous rend si indifférentes et si froides pour faire l'aumône, froideur et indifférence que vous communiquez à vos époux. Il seroit difficile de trouver une femme qui voulût se résoudre à vendre le moindre de ses ornemens pour soulager la faim d'un misérable. Et comment nourririez-vous un pauvre avec le prix de quelqu'une de ces superfluités, vous qui, plutôt que de vous en priver, consentiriez vous-même à vivre dans la plus grande détresse? On en voit parmi vous qui sont si passionnées pour ces ornemens frivoles, qu'elles ne les chérissent pas moins que leurs propres enfans. Si vous rejetez cette idée avec indignation, si vous prétendez que cela n'est pas, témoignez-le donc par vos œuvres, puisque votre conduite dément les discours de votre bouche. Est-il une femme attachée à ses folies, qui ait jamais donné une perle pour sauver son fils de la mort? Que dis-je? en est-il qui ait acheté à ce prix le salut de sa propre ame? On en voit beaucoup au contraire qui sacrifient chaque jour leur ame à de vains ajustemens. Lorsqu'elles sen-

tent la moindre maladie du corps, elles font tout pour s'en délivrer; et lorsque leur ame est couverte de plaies, elles ne veulent rien faire pour la guérir: mais elles voient périr sans peine et leurs ames et leurs enfans, pourvu qu'elles conservent cet or et ces pierreries dont l'éclat s'altère peu à peu. Eh quoi! vous mettez sur votre personne dix mille talens, et les membres de Jésus-Christ manquent de la nourriture nécessaire! Le Maître commun de tous les hommes prépare pour tous le royaume céleste et sa table spirituelle; et vous, vous refusez de partager avec le pauvre des biens périssables, pour rester toujours chargée de chaînes funestes, pour conserver ces ornemens qui sont la source d'une infinité de maux, de jalousies cruelles, et d'adultères qui déshonorent la dignité du mariage, lorsqu'au lieu de porter les hommes à la modestie par leur exemple, les femmes leur apprennent à aimer les ajustemens dont se parent les courtisanes! C'est ce qui les fait tomber si aisément dans le piége. Si vous appreniez, femme chrétienne, si vous appreniez à votre mari à mépriser tout ce luxe, à se plaire dans la piété, dans la sagesse, dans l'humilité, il ne se laisseroit pas prendre si facilement par les attraits d'une prostituée, qui peut bien se parer de l'éclat de l'or et des diamans, mais non de celui des vertus. Accoutumez-le donc à aimer dans vous ce qu'il ne sauroit trouver dans une courtisane. Et comment l'y accoutûmerez-vous? ce sera en renonçant à une vaine parure pour vous parer de toutes les vertus qui sont l'ornement de votre sexe. Ainsi la dignité de votre mariage sera à l'abri de toute at-

teinte, votre mari dans la joie, et vous en honneur devant Dieu et devant les hommes.

COMBIEN UNE FEMME PEUT ÊTRE UTILE A SON MARI, ET PAR QUELLE PARURE ELLE DOIT LUI PLAIRE.

Extrait de l'homélie soixante-unième, dans d'autres éditions soixantième sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 365; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 393; Sav. t. 2, p. 813.)

Occupé de mille affaires, obligé de paroître devant les tribunaux, un homme est troublé et agité par le tumulte et les embarras du dehors, comme par autant de flots : au lieu qu'une femme tranquillement assise dans sa maison, comme dans une école de philosophie, réfléchissant sur elle-même, peut s'appliquer à la prière, à la lecture, et à tous les autres exercices de la piété chrétienne. Et comme les paisibles habitans des déserts n'ont personne qui les trouble; ainsi une femme qui garde sans cesse la maison, peut jouir d'une tranquillité continuelle. Si quelquefois elle est obligée de sortir, c'est pour des raisons qui ne sont pas capables d'émouvoir son ame; c'est pour se rendre dans nos temples où sa piété la conduit, c'est pour se transporter au bain où l'appelle le soin de son corps. D'ailleurs presque toujours chez elle, elle peut s'y remplir de réflexions sages, et lorsqu'elle revoit son mari dans le trouble,

et dans l'agitation, elle peut le calmer, le tranquilliser, adoucir ses humeurs aigries, ne le renvoyer dans le monde que dégagé des passions vicieuses qu'avoient excitées les affaires du dehors, et muni des principes de vertu qu'il a trouvées dans l'intérieur de son domicile. Car rien de si propre pour former un homme et pour le régler, selon qu'elle le désire, qu'une femme pieuse et prudente. Il n'écoutera ni ses amis, ni ses maîtres, ni ses chefs, comme une épouse chérie qui lui donne des avis et des conseils. Ces avis ont une certaine douceur par l'amour qu'il porte à celle qui les donne : et je pourrois citer beaucoup d'hommes d'un caractère dur et féroce, qui ont été adoucis par leurs femmes. Une femme partage la table de son époux, son lit, ses enfans, ses secrets, toutes ses actions et toutes ses démarches, elle lui est dévouée en tout, et aussi étroitement unie que le corps l'est à la tête. Si elle est prudente et sensible, elle l'emportera sur tous en soins attentifs pour son mari. J'exhorte donc les femmes à s'efforcer de plaire à leurs maris, et à leur donner des conseils utiles. Elles peuvent également les porter à la vertu et les entraîner dans le vice. Une femme a perdu Amnon et Absalon, une femme a voulu perdre Job; une femme a dérobé Nabal à la mort, une femme a sauvé toute une nation. Debora, Judith, et une infinité d'autres, ont rempli l'office de grands généraux. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Que savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari* (1. Cor. 7. 16.)? Nous savons que, dans les premiers temps, Perside, Marie, Priscille, ont eu part aux travaux apostoliques. Vous devez,

femme chrétienne, imiter ces femmes généreuses, et régler votre mari moins par vos discours que par vos actions. Et comment l'instruirai-je, direz-vous, par mes actions? Ce sera lorsqu'il vous verra bonne et bienfaisante, ne pas aimer la dépense et la parure, et vous contenter de ce que vous avez, sans désirer de grands revenus. C'est alors, oui c'est alors qu'il écoutera vos conseils. Mais si vous lui débitez de beaux discours, et que vous les contredisiez par vos œuvres, il ne les regardera que comme un vain babil. Si donc, en voulant l'instruire, vous confirmez vos paroles par des effets, c'est alors qu'il écoutera vos avis, et qu'il sera plus disposé à les suivre; par exemple, si vous ne lui demandez ni ornemens d'or, ni pierres précieuses, ni vêtemens somptueux, mais qu'au lieu de cela vous lui montriez de la modestie, de la sagesse, de l'amour pour sa personne, et que vous n'exigiez de lui que ce que vous pratiquez vous-même. Pour plaire à votre époux, c'est votre ame, et non votre corps, qu'il faut parer; et l'or dont se chargera une femme, ne la rendra jamais aussi aimable et aussi agréable à son mari, que la sagesse, un tendre attachement, et la disposition à mourir pour lui, s'il le faut. Ce sont là les liens les plus indissolubles qui attachent un homme à sa femme. Une vaine parure lui déplaît, parce qu'elle diminue sa fortune, parce qu'elle lui occasionne des dépenses et lui cause des inquiétudes. Les attentions de l'amitié et de la tendresse, ne causent pas d'inquiétudes et n'occasionnent pas de dépenses; mais produisent des effets contraires. Les yeux s'accoutument à la parure du corps, et elle engendre le dé-

goût : celle de l'ame devient tous les jours plus agréable et inspire un plus vif amour. Si donc vous voulez plaire à votre époux, ornez votre ame de la chasteté, de la piété, d'une sage économie. Voilà les ornemens qui attachent le plus un homme, et qui ne s'usent jamais. Cette parure ne s'altère ni par la vieillesse, ni par la maladie. La beauté du corps est flétrie par le temps, détruite par la maladie, et par beaucoup d'autres causes. La beauté de l'ame triomphe de toutes les causes de destruction. L'une excite l'envie et allume la jalousie; l'autre est à l'abri de ces passions et de toute vaine gloire. La maison est mieux gouvernée et les revenus s'augmentent, lorsque l'or ne couvre pas la personne et ne lie pas les mains, mais qu'il est employé aux besoins nécessaires, par exemple, à nourrir les esclaves, à élever les enfans, et à d'autres usages convenables. Mais si on le consume dans une vaine parure, le cœur n'étant pas satisfait, quel profit, quel avantage en résulte-t-il? la tristesse de l'ame ne permet pas d'admirer l'appareil du luxe. Vous savez que, quand l'esprit n'est pas content, on ne peut prendre plaisir à voir sa femme richement parée; plaisir qui suppose de la joie et de la satisfaction, et que ne peut goûter un mari, lorsqu'il voit son or se dissiper en ornemens frivoles, et sa maison réduite par là à un état de détresse. Si donc, femmes chrétiennes, vous voulez plaire à vos maris, vous travaillerez à leur procurer de la joie; et vous leur en procurerez, si vous retranchez tout ce faste dont vous êtes si jalouses. Il peut plaire le jour même du mariage, mais ce plaisir diminue et s'altère avec le temps. En ef-

fet, si nous admirons moins le ciel qui est si beau, et le soleil qui est si éclatant, objets magnifiques dont rien n'approche, si, dis-je, nous les admirons moins, parceque nous les voyons tous les jours, comment admirerons-nous une simple femme parée? Je vous parle ainsi parce que je voudrois vous voir recourir à la vraie parure que recommande saint Paul. *Que les femmes*, dit cet apôtre, *ne se parent ni avec des perles*, *ni avec des ornemens d'or*, *ni avec des habits somptueux*, *mais avec de bonnes œuvres*, *comme doivent faire des femmes qui font profession de piété* (1. Tim. 2. 9 et 10.). Voulez-vous plaire aux étrangers et mériter leurs louanges? une femme sage ne doit pas avoir cette ambition; mais enfin si vous l'avez, c'est en négligeant la parure que vous les verrez aimer et louer votre sagesse. Une femme curieuse de se parer, ne pourra être louée que par des hommes sans mœurs et sans principes; ou plutôt ils ne la loueront pas, mais en même temps qu'ils contempleront son faste, ils décrieront sa personne. La femme simple et vertueuse sera approuvée de tous les hommes, quels qu'ils soient, parce qu'ils n'en éprouvent aucun mal, et qu'ils en reçoivent des leçons de sagesse; elle sera admirée sur la terre et récompensée dans le ciel.

SUR LA PARURE DES FEMMES CHRÉTIENNES, AU SUJET DES CHAÎNES DE SAINT PAUL.

Extrait de l'homélie dixième sur l'épître aux Colossiens. (Bén. t. 11, p. 401; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 236; Sav. t. 4, p. 144.)

QUE les liens du bienheureux apôtre, mes frères, nous remplissent d'une sainte émulation. Vous, femmes, qui vous chargez d'ornemens d'or, enviez les liens de Paul. Ces colliers d'un grand prix qui pendent à votre cou, ne le font pas briller d'un aussi grand éclat que les liens de Paul ne paroient et ne faisoient briller son ame. Dès que l'on aime les chaînes de l'apôtre, on n'a plus que de l'aversion pour vos ornemens fragiles. Eh! qu'y a-t-il de commun entre la mollesse et le courage, entre la parure d'un corps mortel et les principes d'une philosophie chrétienne? Les anges ont autant de respect pour les liens de Paul, que de mépris pour vos vains ornemens. Les uns élèvent de la terre au ciel, les autres précipitent de ciel en terre. Vos ornemens frivoles sont de véritables chaînes, les chaînes de Paul étoient de vrais ornemens. Les instrumens de votre parure en chargeant le corps, chargent aussi l'ame, au lieu que les chaînes de l'apôtre ornent en même temps l'ame et le corps. Pour vous convaincre de ce que je dis, je vous le demande, femme mondaine, qui de

vous ou de Paul attireroit le plus les regards du monde? Et que dis-je, vous? quand l'impératrice même toute brillante d'or, entreroit dans cette église en même temps que Paul chargé de chaînes, elle ne seroit pas même regardée, tandis que tous les yeux se tourneroient vers l'apôtre. Et faudroit-il en être surpris? n'est-il pas en effet plus admirable de voir un homme supérieur à la nature humaine, qui n'a rien de l'homme, qui est un ange sur la terre, que de voir une femme parée? On voit le faste de la parure dans les cérémonies publiques, sur les théâtres, dans les bains, et partout ailleurs; mais un homme chargé de chaînes, qui regarde ses chaînes comme son plus bel ornement, qui en est fier, loin d'en être humilié, c'est un spectacle qui n'est pas fait pour ce monde, c'est un spectacle digne de l'admiration des cieux. Chargé d'une vaine parure, une femme est occupée à considérer si on la regarde, elle est enflée d'orgueil, remplie de soins, enchaînée par une infinité de passions; au lieu que l'homme dont je parle, chargé de chaînes, est exempt d'orgueil; son esprit libre, dégagé, satisfait et triomphant, se tourne vers le ciel, et s'y élève comme s'il avoit des ailes. Oui, si l'on me donnoit le choix de voir Paul qui me regarderoit du haut du ciel, qui de là me feroit entendre sa voix, ou qui me parleroit du fond d'un cachot, j'aimerois mieux le voir m'adressant la parole, de sa prison, puisque les anges mêmes sont venus du ciel dans sa prison pour le visiter. Les chaînes de Paul étoient le lien et le fondement de la prédication. Aimons-les donc, mes frères, envions-les, ces bienheureuses chaînes. . .

Et comment imiterons-nous l'apôtre? ce sera en brisant les liens de nos parures. Nous ne tirons aucun avantage de nos chaînes d'or, nous n'en recevons que du préjudice. Elles nous exposent à être chargés, au sortir de cette vie, de chaînes pesantes dont nous garantiroient les chaînes de Paul. Une femme enchaînée ici-bas par de vains ornemens, doit craindre dans un autre monde des chaînes éternelles, qui lui lieront à jamais les pieds et les mains; au lieu que celle qui porteroit les chaînes de Paul, se montreroit alors parée et brillante de gloire. Délivrez donc en même temps, votre corps des liens qui l'environnent, et le pauvre de la faim qui le presse. Pourquoi vous forger à vous-même une chaîne de péchés? Comment cela? me demanderez-vous. Quoi donc? lorsque vous êtes chargée d'or, et qu'un autre meurt de faim, lorsque vous employez tant d'or pour satisfaire une vaine ambition, et qu'un autre manque des alimens nécessaires, ne peut-on pas dire que vous vous forgez à vous-même une chaîne de péchés? Revêtez-vous de Jésus-Christ, et non pas d'or. Partout où est le dieu de l'argent, Jésus-Christ ne s'y trouve point; et l'on ne trouve point le dieu de l'argent partout où est Jésus-Christ. Est-ce que vous refusez de vous revêtir du Roi de l'univers? Si quelqu'un vous offroit le diadême et la pourpre royale, ne les préféreriez-vous pas à tout l'or du monde? et moi, je ne vous offre pas seulement les ornemens royaux, mais le Roi même, dont vous pouvez vous revêtir. Et comment, direz-vous, se revêtira-t-on de Jésus-Christ? Écoutez saint Paul qui dit aux fidèles: *Vous tous qui êtes baptisés en Jésus-Christ*,

vous avez été revêtus de Jésus-Christ (Gal. 3. 27.). Écoutez l'avis que leur donne le même apôtre : *Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter la chair en satisfaisant ses désirs* (Rom. 13. 14.). C'est en refusant de contenter les désirs de la chair, qu'on se revêt de Jésus-Christ. Si vous vous revêtez de Jésus-Christ, les démons vous redouteront, et les hommes vous respecteront ; si vous vous revêtez d'or, les démons et les hommes se riront également de vous. Voulez-vous paroître belle, contentez-vous des simples agrémens dont vous a douée le Créateur ; pourquoi y ajouter des ornemens d'or, comme si vous prétendiez par là corriger son ouvrage ? Voulez-vous paroître belle, revêtez-vous de la miséricorde, de la bonté, de la tempérance, de l'humilité. Toutes ces vertus sont plus précieuses que l'or : elles ajoutent à la beauté, elles la suppléent même, et font paroître belle une personne qui ne l'est pas. La bienveillance qu'elle inspire fait qu'on la regarde et qu'on la juge favorablement. Mais on ne peut convenir de la beauté de celle que le vice rend difforme, parce que jamais la prévention ne juge bien des choses. La femme égyptienne qui vouloit corrompre Joseph étoit parée, Joseph l'étoit aussi ; qui des deux avoit le plus d'agrément ? je ne dis pas lorsque Joseph étoit sur le trône, je dis même lorsqu'il étoit en prison. Il étoit nu alors, mais il étoit revêtu de la chasteté comme d'un vêtement précieux. La femme étoit richement habillée, mais elle étoit plus difforme que ne seroit une femme nue, parce qu'elle avoit déposé le vêtement de la pudeur. Femme mondaine, lorsque

vous êtes trop occupée de votre parure, vous êtes plus désagréable qu'une femme qui seroit nue, parce que vous êtes dépouillée de l'honnêteté et de la bienséance. Ève étoit nue, mais elle ne fut jamais dans une nudité plus honteuse que lorsqu'elle prit des vêtemens. Lorsqu'elle étoit nue, elle étoit parée et décorée de la gloire de Dieu; mais lorsqu'elle eut pris un vêtement de péché, elle devint difforme. On peut dire également de vous, que vous devenez difforme lorsque vous prenez des vêtemens d'orgueil. Oui, il me seroit aisé de faire voir que la magnificence des habits ne suffit pas pour rendre belle, et que, quelque richement habillée que soit une femme, elle est moins décente, moins honnête que ne seroit une personne nue. Dites-moi, si vous paroissiez en public avec les habits des acteurs de théâtre, ne seroit-ce pas une honte et une confusion? Cependant tous leurs ornemens sont d'or; mais c'est pour cela même qu'ils sont d'or qu'ils sont peu décens, parce que ce luxe ne convient qu'aux acteurs de théâtre, aux danseurs, aux baladins, et généralement à tous ceux qui se donnent en spectacle. Une femme chrétienne a d'autres parures qu'elle a reçues de Dieu lui-même, je veux dire son propre Fils unique. *Vous tous*, dit saint Paul, *qui êtes baptisés en Jésus-Christ*, *vous avez été revêtus de Jésus-Christ*. Si par dessus la pourpre royale que l'on vous auroit donnée, vous mettiez le vêtement d'un vil esclave, outre l'opprobre dont vous vous couvririez par cette indécence, n'en seriez-vous pas même punie? Vous êtes revêtue du Seigneur des cieux et des anges, et vous rampez encore sur la terre!

Je me suis étendu sur ce sujet, parce que l'amour de la parure, n'en résultât-il aucun inconvénient et aucun péril, seroit déjà un grand mal, puisqu'il porte à l'orgueil et à la vanité. Mais quelle foule d'autres maux ne naissent pas de cette malheureuse source! à quels soupçons manifestes, à quelles dépenses folles, à combien de médisances, à quelle ambition funeste, la passion de se parer ne donne-t-elle pas lieu? Car enfin, je vous le demande, femme mondaine, pourquoi vous parez-vous? est-ce pour plaire à votre mari? ne vous parez donc que dans votre maison, et agissez différemment de ce que vous faites. Si vous voulez plaire à votre mari, ne plaisez pas à d'autres. Si vous plaisez à des étrangers, vous ne pouvez plaire à votre époux. Lorsque vous paroissez dans les places ou que vous vous rendez à l'église, vous devez quitter tous vos vains ajustemens. Ce n'est pas même par ces ajustemens que vous plairez à votre mari. Vous devez employer pour lui plaire, non les artifices des femmes perdues, mais les moyens dont usent les femmes honnêtes. Et en quoi une femme honnête diffère-t-elle d'une femme perdue? c'est sans doute que l'une cherche à attirer les hommes dans ses filets par les agrémens de son visage, au lieu que l'autre est occupée à gouverner sa maison et élever ses enfans. Vous avez une fille encore jeune; prenez garde que votre mauvais exemple ne lui nuise. Les filles de cet âge se forment ordinairement d'après l'éducation qu'on leur donne et sur la conduite de leurs mères. Soyez donc pour votre fille un modèle de décence et de modestie; faites de cela votre parure, et méprisez

le reste. Oui, ce sont là vos vrais ornemens, les autres vous déshonorent loin de vous parer. Je n'en dirai pas davantage. Que Dieu qui a créé le monde avec toutes les beautés qu'il renferme, que Dieu qui a orné et décoré nos ames, nous parle lui-même et nous revête de sa gloire dans ce monde et surtout dans l'autre.

SUR L'AMOUR DE LA PARURE DANS LES FEMMES ET DANS LES VIERGES.

Extrait de l'homélie huitième sur la première épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 590; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 453; Sav. t. 4, p. 280.)

Que les femmes aussi prient, dit saint Paul, *étant vêtues comme l'honnêteté le demande ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, ni des ornemens d'or, ni des perles, ni des habits somptueux, mais avec de bonnes œuvres, ainsi que le doivent des femmes qui font profession de piété* (1. Tim. 2. 9 et 10.). Voilà, femme chrétienne, voilà l'instruction que vous donne l'apôtre, voilà la règle que vous devez suivre dans vos habillemens. Eh quoi! vous venez offrir vos prières à Dieu, et vous êtes chargée d'ornemens d'or, et vos cheveux sont artistement arrangés! Venez-vous donc ici pour célébrer des danses? venez-

vous comme à une assemblée de noces, ou comme à une cérémonie profane? C'est dans les fêtes du monde que ces vêtemens somptueux, ces ornemens d'or, ces cheveux frisés, et ces perles sont d'usage; mais dans l'église toute cette parure est superflue. Vous venez invoquer le Seigneur, le prier de vous pardonner vos fautes et vos offenses, vous venez solliciter sa miséricorde, tâcher de vous le rendre propice; et vous songez à vous parer! ce n'est pas là l'habit d'une suppliante. Pouvez-vous gémir, pouvez-vous pleurer, pouvez-vous prier avec ferveur, étant chargée de pareils ornemens? Si vous pleurez, ceux qui vous verront ne riront-ils pas de vos pleurs? des larmes ne vont pas avec des ornemens d'or; ce seroit un jeu et une comédie. Le même esprit qui vous inspire le goût du faste et d'une vaine parure, vous feroit verser des larmes! Laissez ces dissimulations et ces feintes pour le théâtre; on ne se rit point de Dieu. Ce luxe théâtral n'est fait que pour les comédiennes et les danseuses; il ne convient pas à une femme honnête, qui doit être parée de modestie et de chasteté. Ne vous piquez donc pas d'imiter les courtisanes, qui, en se parant, cherchent à prendre beaucoup d'hommes dans leurs filets. Bien des femmes par leur parure n'ont gagné que de faire concevoir d'elles de mauvais soupçons, et de perdre ainsi bien des hommes. Une femme qui vit dans le désordre et qui veut passer pour sage, ne recueillera aucun fruit de sa fausse réputation devant ce Juge terrible qui découvrira à la face de l'univers ce qu'il y a de plus caché dans les cœurs. De même une femme sage, qui, par un excès de

parure, fait soupçonner qu'elle ne l'est pas, ne recueille aucun fruit de sa sagesse, parce que les soupçons qu'elle a fait naître causent la perte de bien des hommes. Mais suis-je responsable, direz-vous, si les autres prennent de moi de mauvais soupçons? Oui, vous en êtes responsable, puisque vous donnez lieu à ces soupçons par le luxe de vos habits, par vos regards et par vos mouvemens. C'est pour cela que saint Paul est si attentif à recommander la modestie aux femmes, et la simplicité dans leurs habits. Que si l'apôtre rejette ce qui souvent n'est qu'une marque d'opulence, l'or, les perles, les vêtemens magnifiques, combien plus ne rejetoit-il pas ce qu'a inventé l'art si détestable de se peindre les joues et les yeux, d'affecter dans sa démarche tant de mollesse, des sons de voix si langoureux, des regards si voluptueux et si lascifs, d'employer tant d'artifice et d'étude, et avec un dessein si criminel, dans la chaussure, dans la ceinture, dans tout l'habillement? C'est là ce que défend saint Paul, lorsqu'il dit des femmes qu'elles doivent être vêtues comme l'honnêteté le demande, qu'elles doivent se parer de modestie et de chasteté; car rien de si contraire à l'honnêteté, à la modestie et à la chasteté, que ce que nous venons de dire. Supportez-moi, je vous prie, femmes et filles chrétiennes; et si je vous parle ouvertement, ne croyez pas que ce soit pour vous piquer et pour vous mortifier : je n'ai d'autre vue que de retrancher du milieu de vous ce qui est étranger à votre profession.

Si saint Paul défend l'excès de la parure aux femmes qui sont soumises à un mari, qui vivent au

milieu des délices et dans l'abondance, à combien plus forte raison doit-il l'interdire aux filles qui ont fait vœu de demeurer toujours vierges? Est-il une seule de ces personnes, dira-t-on, qui porte de l'or, qui ait des cheveux frisés? Je l'avoue, mais cette étoffe simple, brune et grossière, elles la disposent avec tant d'art, d'affectation et de curiosité, qu'elle est plus propre à gagner ceux qui la regardent que des étoffes d'or et de soie, que les vêtemens mêmes des comédiennes. Leur chaussure est de couleur noire, mais la forme en est si élégante qu'elle imite les plus belles peintures. Il est vrai que vous auriez honte de vous mettre du fard sur le visage; mais, que doit-on dire du soin avec lequel vous le lavez tant de fois; de ce voile si blanc que vous faites pendre de votre front, de cette coiffe noire qui le surmonte, et qui fait paroître avec plus d'éclat la blancheur du voile et de votre visage? que doit-on dire de ces regards étudiés que vous promenez de toute part? que doit-on dire de ces écharpes dont vous ornez votre poitrine, écharpes que tantôt vous avez soin de couvrir, et que vous découvrez quelquefois, en rejetant votre voile en arrière, pour qu'on en voie toute la grace? Et ces gants dont vous enveloppez vos mains, ne sont-ils pas si justes qu'ils ne font aucun pli et qu'on les prendroit pour les mains mêmes? Que dirai-je de votre démarche, de ces attitudes et de ces gestes qui surprennent bien plus les yeux que l'or et les diamans? Craignez, mes chères sœurs, craignez d'entendre les menaces qu'Isaïe fait aux femmes juives, qui étoient trop occupées de leur parure. *Au lieu de ces ceintures précieuses, leur*

dit-il, *vous aurez une corde au tour de vos reins. Ces frisures et ces ajustemens de tête seront changés en la difformité d'une tête chauve* (Is. 3. 24.). Il est si vrai que des manières étudiées nuisent beaucoup plus que l'or et les perles, à ceux qui en sont les témoins, que les femmes débauchées s'en servent aussi pour attirer plus sûrement leur proie.

Ne regardez pas, ô ma chère sœur, ces vanités comme des fautes légères ; ce sont des fautes graves, propres à irriter Dieu contre vous, et à vous faire perdre tout le mérite de votre virginité. Vous avez Jésus-Christ pour époux, pourquoi chercher à vous faire aimer des hommes? N'aura-t-il pas raison de vous condamner comme adultère, dans les jours de sa justice? Pourquoi ne pas vous parer des ornemens qui lui plaisent, qui seuls lui sont agréables, je veux dire, la pudeur, la sagesse, la modestie? Ce sont là vos seuls vêtemens honnêtes ; ceux dont vous êtes si curieuse devroient vous faire rougir, puisqu'ils ne conviennent qu'à une courtisane. Nous ne pouvons plus distinguer une vierge chrétienne d'avec une femme perdue. Voyez combien les vierges se sont avilies. Une vierge doit être simple dans ses habits; elle doit être négligée dans ses vêtemens, plutôt que recherchée. De nos jours elle est curieuse de se parer, elle imagine mille moyens de plaire. Renoncez à cette folie, ô ma chère sœur, et les soins que vous donnez aux ornemens du corps, consacrez-les à ceux de l'ame. Les ornemens de l'ame sont détruits par ceux du corps. Quand on s'occupe de la parure extérieure, on néglige l'intérieure ; comme au contraire, on s'occupe de celle-

ci, quand on néglige celle-là. Ne me dites point : Hélas ! je porte des habits tout usés, ma chaussure est des plus communes, mon voile n'est d'aucun prix; où donc trouvez-vous là de la parure? ne vous trompez pas vous-même, ma chère sœur. Je l'ai dit et je le répète : vous pouvez vous parer avec ces vêtemens usés, plus qu'avec l'or et les pierreries, plus qu'avec ces habillemens somptueux et magnifiques, faits pour orner le corps, et pour étaler aux yeux des hommes un faste impudent. Vous vous efforcez de vous justifier auprès de moi; mais que répondrez-vous à Dieu qui pénètre votre cœur, et qui démêle le fond de vos intentions? Vous me direz que vous ne cherchez pas à séduire les hommes. Que cherchez-vous donc? à en être regardée ! Mais ne rougissez-vous pas d'une vanité aussi puérile? Vous direz que dans votre propreté vous n'avez d'intention coupable d'aucune nature. Je vous le dis encore : Dieu sait la vérité. Ce n'est pas à moi que vous rendrez compte de vos œuvres, mais c'est à cet Être dont l'œil est ouvert sur toutes nos actions, qui voit à nu tous les mouvemens de nos ames, et qui examinera rigoureusement ce qui s'est passé dans nos esprits. Je vous donne maintenant des avis salutaires pour vous affranchir du compte que vous pourriez rendre un jour. Craignez que Dieu ne vous fasse le reproche qu'il fait aux femmes juives par la bouche de son prophète : *Je suis venu*, dit-il, *pour voir votre parure affectée et votre démarche étudiée* (Is. 3. 16.). Vous avez entrepris un rude combat, mes chères sœurs; c'est à se défendre qu'il faut penser, et non à se parer; c'est à une lutte difficile et non à

de vains ornemens qu'il faut s'appliquer. Voyez les athlètes : pensent-ils à la manière dont ils marchent et dont ils sont vêtus? Peu occupés de toutes ces vanités, n'ayant sur le corps qu'un habit dégoûtant d'huile, ils ne songent qu'à frapper leurs adversaires et à parer leurs coups. Le démon, ce terrible antagoniste, frémit autour de vous, il cherche à vous terrasser; et vous n'êtes occupées que d'une parure diabolique! Je ne parle ici ni de la voix, dont plusieurs sont si jalouses, ni des parfums, en un mot de tout cet attirail de la mollesse qui vous fait mépriser des femmes du monde. La virginité sans doute n'a plus aucune dignité; on n'honore plus les vierges comme on le devroit, parce qu'elles se sont avilies elles-mêmes. On devroit les respecter dans l'église de Dieu comme des anges descendus du ciel; mais elles se font mépriser sans que les plus sages puissent les garantir de ce mépris. Eh! lorsqu'une femme qui a un mari, des enfans, et une maison à conduire, voit que vous avez plus de passion qu'elle-même pour la parure, vous qui devriez être crucifiées au monde, n'a-t-elle pas droit de se rire de vous et de vous mépriser? Que de soins ne prenez-vous pas pour arranger vos grossières étoffes? vous y mettez plus de temps que les femmes les plus richement vêtues; vous êtes plus curieuses de parure, je le répète, que celles qui portent de l'or et des pierreries. Vous négligez les ornemens qui vous conviendroient, et vous recherchez ceux qui déshonorent votre état, lorsque vous ne devriez songer qu'à vous parer de bonnes œuvres. Voilà ce qui a si fort avili les vierges; on les a méprisées parce

qu'on a vu qu'elles se conduisoient d'une manière peu digne de leur profession sainte. Ce n'est pas à toutes que je m'adresse, mais seulement à quelques-unes; ou plutôt je m'adresse à toutes, à celles qui sont coupables, afin qu'elles se corrigent, à celles qui n'ont rien à se reprocher, afin qu'elles corrigent les autres: je vous prie de faire en sorte que mon exhortation produise quelque effet. Ce n'est pas pour vous affliger que je vous donne ces avis, mais pour que vous preniez de meilleurs sentimens, et qu'agissant mieux à l'avenir, vous soyez notre gloire et notre couronne.

CONTRE LE GRAND NOMBRE D'ESCLAVES ET DE SERVITEURS.

Extrait de l'homélie quarantième sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 384; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 458; Sav. t. 3, p. 518.)

POURQUOI un seul homme a-t-il un si grand nombre de serviteurs ? ne doit-on pas, pour les serviteurs, comme pour la table et les habits, ne consulter que le besoin ? Or, quel besoin a-t-on de tous ces esclaves ? aucun. Un maître ne devroit avoir qu'un serviteur; ou plutôt un seul serviteur devroit suffire à deux ou trois maîtres. Si ce que je dis paroît dur, qu'on songe à ceux qui n'ont pas même une personne qui les serve, et qui n'en sont que

mieux servis, parce que Dieu les a faits de telle sorte qu'ils peuvent se servir eux-mêmes et servir les autres. Si vous ne m'en croyez pas, écoutez saint Paul qui dit : *Ces mains ont fourni à ma subsistance, et aux besoins de ceux qui sont avec moi* (Act. 20. 34.). Le docteur, le maître des nations, cet homme digne du ciel, ne rougissoit pas de servir un grand nombre de personnes ; et vous, vous vous croyez déshonoré, si vous ne traînez à votre suite de grandes troupes d'esclaves, sans pouvoir comprendre que c'est cela même qui vous déshonore. Dieu nous a donné des pieds et des mains, afin que nous n'eussions pas besoin du service des autres. Non, ce n'est pas un besoin naturel qui a introduit les serviteurs dans le monde (autrement Dieu eût créé avec Adam une personne pour le servir) ; mais ç'a été une suite de son péché et la punition de sa désobéissance. Jésus-Christ, en venant au monde, nous a délivrés de la servitude, puisqu'*en Jésus-Christ il n'y a ni esclave ni personne libre* (Gal. 3. 28.). Il n'est pas nécessaire que vous ayez des esclaves; s'il y a nécessité, c'est pour un ou tout au plus pour deux. A quoi bon ce nombreux cortége de valets qui accompagnent les riches dans les rues et dans les places, et qui les feroient prendre pour des trafiquans de moutons et d'esclaves ? Je ne veux donc pas agir avec vous à la rigueur ; je vous permets d'avoir un ou deux esclaves. Si vous en avez davantage, ce n'est plus par bonté d'ame, mais par amour du luxe, que vous les attachez à votre personne. Si vous êtes vraiment disposé à avoir soin d'eux, n'en occupez aucun à votre service; mais

après les avoir achetés, et les avoir instruits dans quelque profession pour qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes, donnez-leur la liberté. Lorsque vous les déchirez à coups de fouet, ou que vous les mettez en prison, peut-on dire que ce soit par esprit de charité que vous les gardez? Je sais que je ne plais pas à ceux qui m'écoutent; que voulez-vous? je suis établi pour cela, et je ne cesserai pas de vous reprendre, soit que vous changiez ou non; car enfin, pourquoi marcher dans la place publique avec une si grande escorte? pourquoi écarter tout le monde? croyez-vous passer dans une forêt remplie de bêtes féroces? ne craignez rien : vous ne serez mordu par aucun de ceux qui vous approcheront, et qui marcheront à vos côtés. Vous croyez peut-être vous déshonorer en vous mêlant avec tout le monde. O folie extrême! ô aveuglement prodigieux! on ne croit pas que ce soit un déshonneur d'être suivi d'un cheval; et l'on croit que c'en est un d'être suivi d'un homme, si on ne l'écarte bien loin de soi! Pourquoi vous faire accompagner d'esclaves armés de faisceaux (1)? pourquoi traiter des personnes libres comme si elles étoient des esclaves, vous qui êtes pire que le dernier des esclaves par le faste ridicule que vous étalez partout? Eh! peut-on être regardé comme libre, lorsqu'on est asservi à une passion aussi folle et aussi pernicieuse? Voulez-vous marcher avec distinction? éloignez de vous, non vos semblables, mais l'orgueil; éloignez-le, non par votre

(1) Je n'ai vu nulle part ailleurs cet usage des riches particuliers, de se faire accompagner d'esclaves armés de faisceaux et de fouets pour écarter le peuple.

serviteur, mais par vous-même; non avec ce fouet dont nous le voyons armé, mais avec un fouet invisible et spirituel. Tandis que votre esclave fait retirer ceux qui marchent trop près de vous, l'orgueil vous repousse et vous éloigne plus honteusement du ciel, que votre valet n'écarte ceux qui sont trop près de votre personne. Descendez du char où vous êtes monté, éloignez de vous le faste superbe par une humilité sincère; et alors vous serez placé plus haut, vous vous attirerez plus d'honneur, sans avoir besoin pour cela d'aucun esclave. Lorsque devenu humble vous irez à pied modestement, vous serez assis sur le char de l'humilité, et les chevaux ailés qui le traînent vous élèveront jusqu'au ciel. Mais si, précipité du char de la modestie, vous tombez dans celui de l'arrogance, votre état sera plus triste et plus misérable que celui des serpens qui rampent sur la terre; puisque, pour ces animaux, c'est la disposition de leur corps, qui les nécessite à se traîner; au lieu que vous, c'est la passion de l'orgueil qui vous réduit à cette bassesse. *Quiconque s'élève*, dit Jésus-Christ, *sera abaissé* (Matth. 23. 12.). Afin donc que nous ne soyons pas abaissés, mais élevés, tâchons d'arriver à la vraie et solide grandeur. Par là, selon l'oracle du Fils de Dieu, nous trouverons le repos de nos ames, et nous parviendrons enfin au comble d'une gloire inaltérable.

ENVIE.

MOTIFS ET MOYENS DE RÉPRIMER L'ENVIE.

Extrait de l'homélie onzième sur l'épître aux Colossiens. (Bén. t. 11, p. 410; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 247; Sav. t. 4, p. 151.)

ÉTOUFFONS en nous, mes frères, la passion de l'envie ; soyons-nous par là utiles à nous-mêmes, et formons-nous une couronne. L'envie s'attaque à Dieu plus qu'aux hommes. Nous affliger de voir un de nos semblables comblé des dons d'en-haut jusqu'à désirer la ruine de l'Église, ce n'est pas faire la guerre à un homme seul, mais au Seigneur et à son Église sainte. Je vous le demande, si quelqu'un s'étoit appliqué et avoit réussi à parer la fille d'un prince pour la rendre parfaitement belle, et qu'un autre voulût s'opposer à sa parure, la dépouiller de ses ornemens, à qui s'adresseroit cet outrage? Seroit-ce à celui qui s'occuperoit des ajustemens de la princesse, ou à la princesse même, ou à son père? C'est ainsi que par votre envie furieuse vous faites la guerre à l'Église, vous combattez Dieu même. L'avantage de l'Église étant néces-

sairement lié avec la réputation de votre frère, en ruinant l'une, vous ruineriez en même temps l'autre. Vous faites donc l'œuvre du démon en attaquant le corps de Jésus-Christ. Vous concevez du chagrin contre un homme qui ne vous a fait aucun mal, ou plutôt contre Jésus-Christ même. Quel mal vous a-t-il donc fait, ce Fils de Dieu, pour ne pas permettre que son corps soit orné d'une manière convenable, pour ne pas permettre que l'Église, son épouse, soit parée avec dignité? Voyez à quel supplice vous vous condamnez vous-même. Vous réjouissez vos ennemis, vous réjouissez celui même qui est honoré, et que vous voulez affliger par votre envie. Vous êtes le héraut de la gloire dont vous vous montrez jaloux : par cela même que vous en êtes jaloux, vous publiez la peine qui vous tourmente.

Je rougis, mes frères, de travailler à vous détourner de cette passion basse; mais puisque nous sommes si foibles, que ces réflexions du moins nous délivrent entièrement d'une passion également vile et funeste. Vous vous affligez que votre frère soit honoré; pourquoi donc augmenter sa gloire par votre envie? Vous voulez lui faire de la peine; pourquoi donc manifester votre chagrin? pourquoi vous punir vous-même avant celui dont la gloire vous afflige? Il reçoit de votre envie une double satisfaction, tandis que vous subissez un double supplice, non seulement parce que vous publiez son mérite, mais parce que vous lui procurez une nouvelle joie par la douleur que vous ressentez, par le tourment que vous cause l'envie. Vous voyez les horribles

maux que nous nous faisons à nous-mêmes sans y prendre garde. C'est notre ennemi, dirons-nous. Eh! pourquoi le seroit-il? en quoi nous a-t-il offensés? Cependant je suppose qu'il le soit, pourquoi travaillons-nous à augmenter sa gloire? pourquoi nous punissons-nous plus cruellement nous-mêmes? C'est pour nous un nouveau supplice si nous nous apercevons qu'il est instruit de ce qui se passe dans notre ame. Peut-être ne se réjouit-il pas de notre tourment; mais il suffit que nous nous imaginions qu'il s'en réjouit, pour que nous en ressentions de la douleur. Cessez donc, mon frère, d'être envieux, cessez de vous déchirer vous-même. Pénétrés de ces vérités, envisageons la double couronne réservée à ceux qui sont exempts d'envie, je veux dire les louanges de la part des hommes, et la gloire qu'ils recevront de Dieu même; considérons d'un autre côté les maux que produit l'envie: et par là nous réussirons à étouffer ce monstre. Nous serons honorés aux yeux du Seigneur, et nous pourrons partager la gloire de nos frères dont nous n'aurons pas été jaloux. Mais, quand même, pour notre avantage spirituel, nous ne la partagerions pas, nous pourrons du moins, n'ayant vécu que pour la gloire de Dieu, obtenir les biens qu'il a promis à ceux qui l'aiment.

COMBIEN L'ENVIE EST PEU RAISONNABLE.

Extrait de la troisième homélie sur la première épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 566; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 425; Sav. t. 4, p. 263.)

QU'ON fasse devant nous l'éloge d'un de nos frères; qu'on le loue de glorifier Dieu, d'édifier l'Église par ses prédications; et aussitôt nous lui portons envie, parce qu'il travaille à l'œuvre du Seigneur. Il semble que notre envie ne s'attaque qu'à un homme, mais elle tombe sur Jésus-Christ même. Nous n'en voulons pas à Jésus-Christ, direz-vous peut-être, mais nous voulons que l'édification de son Église se fasse par nous et non par d'autres. Et moi, je soutiens que vous ne cherchez pas les intérêts de Jésus-Christ, mais les vôtres propres : car, si vous cherchiez les intérêts de Jésus-Christ, il vous seroit indifférent que son Église fût édifiée par vous ou par un autre. En effet, je vous le demande, si un médecin avoit un fils menacé de devenir aveugle, et que ne pouvant remédier par lui-même à un si grand mal, il trouvât un autre médecin qui pourroit le guérir, le rejetteroit-il? ne lui diroit-il pas au contraire : Hélas! que m'importe que ce soit par vous ou par moi que la vue soit rendue à mon fils, pourvu qu'il guérisse? Il parleroit de la sorte

parce que ce sont les intérêts de son fils qu'il cherche et non les siens propres. De même, si nous cherchions vraiment les intérêts de Jésus-Christ, nous dirions : Que son Église soit édifiée par nous ou par un autre, cela nous est indifférent. *Que m'importe*, dit saint Paul, *que Jésus-Christ soit annoncé par une piété feinte ou par un vrai zèle, pourvu qu'il soit annoncé* (Philip. 1. 18.)? Écoutez ce que Moïse répond à ceux qui le vouloient irriter contre Eldad et Modad, parce qu'ils prophétisoient comme lui : *N'entrez pas pour moi*, leur dit-il, *dans des sentimens de jalousie. Eh! qui me fera la grace que tout le peuple prophétise* (Nomb. 11. 29.)? Tous les mouvemens d'envie ne viennent-ils pas d'une vanité puérile ? et devons-nous traiter nos frères en ennemis mortels ?

COMBIEN L'ENVIE EST DÉTESTABLE ET CRUELLE A ELLE-MÊME.

Extrait de l'homélie quarantième, dans d'autres éditions quarante-unième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 440; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 465; Sav. t. 2, p. 268.)

On peut dire que l'envie est le plus grand des maux et le plus grand des vices. Le fornicateur trouve de la satisfaction dans son crime, et il le commet en peu de temps : l'envieux se punit et se

tourmente lui-même avant de tourmenter les autres; son crime dure toujours et se commet sans cesse. Comme le pourceau trouve son plaisir dans la fange, et les démons dans notre perte ; l'envieux de même trouve ses délices dans l'affliction de ses frères. S'il leur survient quelque mal, c'est alors qu'il respire et qu'il jouit du repos : il compte leurs calamités au nombre de ses bonnes fortunes, et leurs avantages sont ses plus grandes disgraces. Il est moins satisfait du bonheur qui lui arrive à lui-même que du malheur qui arrive à son prochain. Ne faudroit-il pas lapider et exterminer les envieux comme des chiens enragés, comme des génies malfaisans, comme des furies cruelles ; ces hommes qui, ennemis communs de leurs semblables, se nourrissent des misères d'autrui comme certains insectes se repaissent d'ordures ? Nous avons compassion des bêtes lorsqu'on les égorge ; et vous, lorsque vous voyez un homme à qui l'on fait du bien, vous devenez furieux comme une bête féroce, vous tremblez et vous pâlissez ! Peut-il y avoir rien de plus détestable qu'une pareille disposition ? C'est pour cela que les fornicateurs et les publicains ont trouvé accès dans le royaume céleste, et que les envieux en ont été bannis, quoiqu'ils en fussent les héritiers légitimes. *Les enfans du royaume*, dit l'Évangile, *seront jetés dehors* (Matth. 8. 12.). Les uns, en quittant leurs désordres, ont reçu d'en-haut des biens qu'ils n'espéroient pas ; les autres ont perdu ceux dont ils jouissoient déjà. Et cela devoit être, sans doute, puisque l'envie anime les démons contre nous, et fait un démon d'un homme. C'est l'en-

vie qui a causé le premier homicide dans le monde, c'est l'envie qui a étouffé les sentimens de la nature, c'est l'envie qui a souillé la terre d'un sang innocent, et qui depuis l'a fait entr'ouvrir pour dévorer tout vivans Coré, Dathan, Abiron, et tous leurs nombreux partisans.

On dira peut-être qu'il est aisé de parler contre l'envie, mais qu'il faudroit indiquer les moyens de s'en garantir. Comment donc pourrons-nous nous préserver d'un mal si funeste? Ce sera si nous considérons que, comme il n'est pas permis aux adultères d'entrer dans l'église, il ne le doit pas être non plus aux envieux. J'ajoute même que l'entrée de l'église devroit être plus interdite aux envieux qu'aux adultères. Comme l'envie paroît à plusieurs quelque chose d'indifférent, on se met moins en peine de la combattre; au lieu que si nous en comprenons bien toute la noirceur, il nous sera plus facile de nous en défendre. Si donc vous vous sentez prévenu de cette passion, pleurez, gémissez, lamentez-vous, et implorez le secours du Seigneur. Soyez persuadé qu'en portant envie à un autre, vous commettez un grand crime; et faites-en pénitence. Si vous prenez ces sentimens, vous ne tarderez pas à vous guérir de cette maladie mortelle. Qui ne sait, dira-t-on, que l'envie est un mal? Il est vrai que tout le monde le sait; mais qui est-ce qui en a autant d'horreur que de la fornication et de l'adultère? qui jamais s'est condamné lui-même pour avoir conçu une violente envie? quel est l'envieux qui supplie le Seigneur de le guérir de cette passion, ou de ne pas la punir avec toute la rigueur

qu'elle mérite? aucun, assurément. L'homme le plus dominé par l'envie se croit en assurance, s'il a pratiqué quelque jeûne et fait quelque légère aumône; il ne croit pas être fort coupable, lorsqu'il s'est abandonné à la plus furieuse, à la plus criminelle de toutes les passions. Je vous le demande, qui a rendu Caïn le meurtrier de son frère, et Ésaü le persécuteur du sien? qui a irrité les enfans de Laban contre Jacob, et les enfans de Jacob contre leur frère Joseph? qui a soulevé Coré, Dathan et Abiron contre Moïse? qui a fait murmurer contre lui Aaron son frère et Marie sa sœur? qui enfin a suscité le démon contre nous?

Considérez encore que vous vous nuisez beaucoup plus qu'à celui à qui vous portez envie, et que vous vous percez vous-même de l'épée dont vous voulez le blesser. Quel mal, je vous le demande, Caïn a-t-il fait à Abel? il l'a fait passer plus promptement, contre son intention, à une vie bienheureuse, tandis qu'il s'est plongé lui-même dans un abîme de maux. En quoi Ésaü a-t-il nui à Jacob? Jacob n'étoit-il pas riche et comblé de biens, tandis qu'Ésaü, après avoir formé le projet de lui ôter la vie, a erré misérablement dans un pays étranger, privé de l'héritage et de la bénédiction paternelle? Quel tort a fait à Joseph cette envie de ses frères, qui les porta à vouloir répandre son sang? Pressés par la famine, ne se sont-ils pas vus réduits à la dernière extrémité, tandis que Joseph régnoit dans toute l'Égypte? Ainsi, plus vous portez envie à un autre, plus vous lui procurez de grands avantages. Dieu qui voit tout, prend en main la défense de l'in-

nocent persécuté, il se plaît à l'élever et à le combler de gloire, en même temps qu'il vous punit rigoureusement; car s'il ne laisse pas sans punition ceux qui se réjouissent du mal de leurs ennemis (*Ne vous réjouissez pas*, dit l'Écriture, *de la chute de votre ennemi*, *de peur que Dieu ne le voie et que ce sentiment ne lui déplaise*. Prov. 24. 17 et 18.), combien plus ne punira-t-il pas ceux dont l'envie persécute celui dont ils n'ont reçu aucun mal? Étouffons en nous, mes frères, étouffons ce monstre à plusieurs têtes, je veux dire l'envie, qui se montre sous tant de formes diverses. Si celui qui n'aime que ceux dont il est aimé, n'a rien de plus qu'un publicain, que deviendra celui qui hait un de ses semblables dont il n'a reçu aucune offense? comment évitera-t-il l'enfer, puisqu'il est pire que les païens mêmes. C'est là ce qui me pénètre de douleur. Nous devrions imiter les anges, ou plutôt le Maître des anges; et nous imitons le démon, cet esprit impur et cruel.

CRIME DE L'ENVIE; MOYENS D'Y REMÉDIER.

Extrait de l'homélie septième sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 489; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 81; Sav. t. 3, p. 49.

Pleurer avec ceux qui pleurent, *se réjouir avec ceux qui se réjouissent* (Rom. 12. 15.); c'est

dans ces deux points que consiste toute la charité. Et quoiqu'il semble d'abord que ce soit peu de chose de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, toutefois cette disposition est très importante et demande une grande force d'esprit. On en trouve plusieurs qui font aussi aisément ce qui paroît le plus triste, qu'ils ont de la peine à faire ce qui semble le plus agréable. Beaucoup pleurent avec ceux qui pleurent, qui, loin de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurent lorsque d'autres se réjouissent, ce qui annonce la jalousie et l'envie. Ce n'est donc pas une légère marque de charité de se réjouir avec son frère qui se réjouit; c'est même une plus grande marque que de pleurer avec lui lorsqu'il pleure, et de l'assister dans ses périls. Il en est beaucoup qui partagent les périls des autres, et qui s'affligent de la considération dont ils jouissent : tant l'envie a d'empire sur ceux qu'elle possède ! Cependant l'un exige de la peine et du travail, l'autre ne demande que de la bonne volonté. Après avoir fait ce qui étoit le plus pénible, les envieux manquent dans ce qui est le plus facile. Ils se dessèchent et se consument lorsqu'ils en voient d'autres être considérés dans l'Église, et lui rendre d'importans services, soit par leur éloquence, soit de quelque autre manière. Est-il rien de plus détestable qu'une pareille disposition ? Ce n'est plus combattre contre l'homme, mais contre la volonté de Dieu même.

Pénétré de cette idée, renoncez, mon frère, renoncez à cette passion malheureuse; et si vous ne craignez pas de persécuter votre prochain, songez du moins à vous préserver vous-même d'une infinité

de maux. Pourquoi introduire dans votre ame une guerre cruelle? pourquoi la remplir de troubles? pourquoi exciter contre vous-même des tempêtes ? pourquoi bouleverser et renverser les choses? Pourrez-vous, avec l'envie dans le cœur, demander à Dieu qu'il vous pardonne vos péchés? S'il ne pardonne pas à ceux qui ne pardonnent pas les offenses qui leur sont faites, pardonnera-t-il à ceux qui cherchent à nuire aux personnes dont ils n'ont reçu aucune offense ? L'envie décèle un excès de malice. L'envieux se joint au démon pour faire la guerre à l'Église; on peut même dire qu'il lui fait une guerre beaucoup plus dangereuse. Il est possible de se garantir de cet esprit impur : l'envieux, sous le masque de l'amitié, allume en secret un feu qui le consume lui-même, il est attaqué d'un mal qui, loin de lui attirer la compassion des autres, ne fait que le rendre ridicule. Pourquoi pâlissez-vous? lui dirai-je : pourquoi tremblez-vous ? que redoutez-vous ? qu'est-il arrivé de si triste ? est-ce parce que votre frère est en honneur, qu'il est célèbre, qu'il jouit de l'estime générale? Vous devez donc vous féliciter, vous réjouir, et glorifier Dieu de ce qu'un de vos membres est illustre et distingué. Vous affligez-vous de ce que Dieu est glorifié? voyez où aboutit la guerre que vous faites à vos semblables. Mais ce n'est point, dites-vous, la gloire de Dieu qui m'afflige, c'est la gloire de cet homme. Mais c'est par cet homme que Dieu est glorifié; la guerre que vous lui faites rejaillit donc sur Dieu. Je voudrois, répliquez-vous, que Dieu fût glorifié par moi; et ce qui me fait de la peine, c'est qu'il le soit par un autre. Ré-

jouissez-vous donc lorsque votre frère est considéré, alors Dieu sera glorifié par vous; tout le monde dira : Béni soit Dieu qui a des serviteurs exempts de toute envie, des serviteurs qui se réjouissent du bien de leurs frères autant que de leur bien propre. Mais pourquoi parler de frères? Quand celui par qui Dieu est glorifié, seroit votre ennemi mortel, cela seul devroit vous le rendre ami : et vous voyez un ennemi dans votre ami même, parce que Dieu est glorifié par ses talens et par ses vertus. Si un de vos ennemis avoit délivré votre corps d'une infirmité considérable, vous le mettriez dès lors au nombre de vos amis les plus chers; et vous regardez comme un ennemi un ami qui illustre le corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Église! N'est-ce pas là vraiment déclarer la guerre à Jésus-Christ lui-même? Aussi, quand un homme feroit des miracles, quand il meneroit la vie la plus austère, quand il seroit aussi chaste et aussi pur qu'un ange, je ne crains pas de dire que, s'il se laisse dominer par l'envie, il est pire que les brigands, que les fornicateurs, que les adultères, que les sacriléges. Et de peur que l'on ne s'imagine que j'exagère, je vous ferai volontiers cette question : Si un homme venoit, la flamme à la main, dans ce temple, pour le brûler, et pour réduire en cendres cet autel, ne vous jetteriez-vous pas tous sur lui comme sur un scélérat et un sacrilége? Que s'il venoit ayant en main une flamme plus dévorante que le feu ordinaire, je veux dire l'envie, non pour brûler cette enceinte de pierres, non pour détruire cet autel d'or, mais pour ruiner et renverser un édifice plus précieux que cet autel et que ces murs, je veux

dire les docteurs qui annoncent la parole sainte, quel pardon pourroit-il obtenir? Qu'on ne me dise pas qu'il n'a point réussi dans son projet coupable; car c'est par l'intention secrète du cœur qu'on doit juger des actions, et l'on peut dire que Saül a vraiment tué David, quoiqu'il ait échoué dans ses desseins. Ne pensez-vous pas, dites-moi, que vous attaquez le troupeau de Jésus-Christ en faisant la guerre au pasteur, ce troupeau pour lequel le Fils de Dieu a répandu son sang, pour lequel il ordonne à ses ministres de tout faire et de tout souffrir? Ne vous rappelez-vous pas que votre Maître a cherché votre gloire et non la sienne? Et vous, c'est votre gloire, et non celle de votre Maître, que vous cherchez. Cependant, si vous cherchiez sa gloire, vous trouveriez la vôtre; au lieu qu'en cherchant votre gloire, et négligeant la sienne, l'une et l'autre vous échappent.

Quel sera donc le remède d'un si grand mal? Joignons tous ensemble nos prières, et prions pour l'envieux comme nous ferions pour un frénétique. L'envieux est plus misérable encore, parce que son état est plus volontaire et plus libre. Il a donc besoin de beaucoup plus de prières. Et si celui qui n'aime pas son semblable, ne gagne rien à donner tout son bien aux pauvres, et même à endurer le martyre; quel supplice ne mérite pas celui qui attaque un homme dont il n'a reçu aucun mal? L'envieux est pire qu'un gentil et un payen. En effet, si, selon le Fils de Dieu, aimer ceux qui nous aiment, ne nous place pas au-dessus des infidèles, en quel rang doit-on mettre celui qui attaque même ceux qui n'ont pour lui que de l'amour? Non, il n'y a point

de guerre si cruelle que celle qui est faite par l'envie. Les autres guerres cessent, dès qu'on retranche le sujet ; l'envieux ne devient jamais ami de celui qu'il persécute. Dans les guerres ordinaires on combat ouvertement ; ici, on porte des coups en secret. Dans les unes, on a au moins des prétextes ; dans l'autre, on n'a pour motif qu'une rage et une volonté diabolique. A quelle vipère, à quel aspic, à quel animal rongeur, à quel insecte méprisable, peut-on comparer l'envie ? C'est assurément la plus odieuse, la plus funeste de toutes les passions ; c'est elle qui a renversé les églises ; c'est elle qui a enfanté les hérésies ; c'est elle qui a armé un frère contre un frère, qui a ensanglanté une main criminelle du sang d'un juste, qui a éteint les sentimens de la nature, qui a ouvert la porte au trépas, qui a accompli, avant le temps, la malédiction que l'homme avoit encourue, qui a étouffé dans un misérable parricide tout remords, tout souvenir d'un père, d'une mère, en un mot, tout ce qui pouvoit retenir son bras ; qui enfin l'a poussé à un tel excès de fureur, que lorsque Dieu lui-même tâchoit de l'adoucir, et lui disoit : *Vos désirs vous seront assujettis, et vous les dominerez* (Gen. 4. 7.), cette bonté attentive n'a pu le fléchir. Cependant Dieu lui pardonnoit le dessein qu'il avoit conçu, et lui soumettoit son frère : mais sa plaie étoit si incurable, qu'on avoit beau y appliquer des remèdes, elle jetoit toujours un sang noir et corrompu. Eh ? malheureux, pourquoi vous affligez-vous ? est-ce parce que le Seigneur a été honoré par un sacrifice ? mais c'est là une disposition diabolique. Est-ce parce que votre frère a

plus de vertus et est plus estimé que vous? mais il vous est libre de le surpasser. Si vous voulez l'emporter sur lui, ne lui donnez pas la mort; laissez-le vivre, afin de lutter contre un homme vivant, et d'avoir occasion de combattre et de vaincre. Vous vous préparez par là une couronne brillante; au lieu qu'en donnant la mort à votre frère, vous commettez une action atroce, une action plus déshonorante qu'une défaite. Mais l'envie ne considère rien. Pourquoi ambitionnez-vous la gloire dans une pareille solitude? Abel et Caïn étoient alors les seuls habitans de la terre. Mais cette réflexion-là même ne le retint pas, ne l'empêcha pas de fermer les yeux à toutes les considérations, et de se joindre au chef des esprits impurs, pour attaquer un frère innocent: car c'étoit Satan alors qui animoit et qui dirigeoit Caïn. Ce n'étoit pas assez pour cet esprit de malice que l'homme fût devenu mortel, il vouloit aggraver le mal par un genre de mort tragique, et pousser un frère à égorger son frère. Cet ange de ténèbres qui n'est jamais rassasié de nos maux, étoit impatient de voir exécuter la sentence de mort prononcée contre le genre humain. Semblable à un furieux qui, voyant dans les fers un ennemi à qui on auroit déjà prononcé l'arrêt de sa mort, iroit l'assassiner dans la prison même, sans pouvoir attendre qu'il fût conduit au lieu de son supplice, et qu'il expirât de la main du bourreau: animé de la même fureur, le démon étoit assuré que l'homme doit retourner dans la terre; mais il désiroit quelque chose de plus qu'une mort naturelle, qui lui paroissoit trop lente et trop simple; il vouloit voir un fils mourir aux yeux de son père,

et un frère immolé par son propre frère. Voyez-vous combien l'envie a secondé l'ennemi irréconciliable de notre salut, comment elle a satisfait sa rage et sa fureur à nous nuire, comment elle lui a servi le mets dont il désiroit si fort de se repaître? Fuyons de toutes nos forces, fuyons ce vice détestable, puisqu'autrement nous ne pourrions éviter les flammes éternelles préparées dès le commencement du monde pour le démon et pour ses anges.

GUERRES INTESTINES AU FOND DES CŒURS.

Extrait de la huitième homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 508; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 104; Sav. t. 3, p. 62.)

Vous me direz peut-être : Qui seroit assez malheureux pour refuser d'avoir Jésus-Christ au milieu de soi? Je vous réponds que c'est nous-mêmes qui le chassons continuellement du milieu de nous par nos divisions et par nos querelles. L'on se rira peut-être de moi, et l'on me dira : Comment? vous nous voyez tous dans l'enceinte de cette église, tous dans le même bercail et sous le même pasteur, écoutant paisiblement les mêmes instructions, adressant en commun des prières au Très-Haut; et vous parlez de divisions et de querelles! Oui, j'en parle, et je n'ai pas perdu le sens et la raison. Il est vrai, je vous vois tous dans le même bercail et sous le même pas-

teur; et ce qui m'afflige le plus, c'est que nous sommes divisés, nous qui avons tant de motifs pour être unis. Et quelles divisions voyez-vous ici? me dira-t-on. Ici, je l'avoue, nous sommes en paix. Mais au sortir de cette église, on verra l'un accuser son frère, l'autre l'outrager ouvertement, un autre lui porter envie, un autre chercher à ravir son bien, un autre lui faire violence, un autre brûler pour lui d'un amour impur, un autre inventer mille artifices pour le tromper. Et si je pouvois découvrir le fond de tous les cœurs, vous verriez alors que mes discours ne sont que trop vrais, vous reconnoîtriez que je n'ai point perdu la raison. Tous les jours dans les armées nous voyons que, pendant une trève, les soldats mettent bas les armes, qu'ils ne sont plus mutuellement en défiance, qu'ils passent sans crainte dans le camp ennemi. Mais dès que la trève est expirée, chacun reprend ses armes; on pose partout des sentinelles, on allume continuellement des feux, on se tient sur la défense nuit et jour: ce temps alors n'est plus regardé comme un temps de paix, mais comme celui de la guerre; c'est là ce qui arrive parmi nous. Nous sommes en garde les uns contre les autres, nous nous craignons, nous nous parlons à l'oreille; et, si quelqu'un vient à entrer, nous demeurons tout-à-coup dans le silence, nous nous tenons sur la réserve; ce qui annonce que nous nous défions les uns des autres, et que nous nous redoutons. Ce n'est point, dites-vous, pour faire tort à personne que nous agissons de la sorte, mais pour empêcher qu'on ne nous en fasse. C'est cela même qui me fait gémir, que, vivant au milieu de

nos frères, nous avons besoin de nous tenir sur nos gardes, et de prendre mille précautions pour empêcher qu'on ne nous fasse tort. La cause de nos défiances mutuelles, c'est que nous nous trompons les uns les autres, que nous nous tendons des piéges, qu'il n'y a plus entre nous de charité, qu'il y règne une guerre implacable. Aussi en voit-on plusieurs qui se fieroient plutôt à un infidèle qu'à un chrétien. Combien ne devons-nous pas rougir d'un tel désordre? combien devons-nous le déplorer et en gémir amèrement? Que voulez-vous? me dira-t-on; cet homme est d'une humeur fâcheuse, je ne peux vivre avec lui. Où est donc la sagesse chrétienne? où sont les lois apostoliques, qui nous ordonnent de nous supporter les uns les autres? Si vous ne pouvez vivre avec votre frère, comment vivrez-vous avec un infidèle? Si vous ne savez vous concilier votre propre membre, comment attirerez-vous un membre étranger pour le joindre à votre corps? Ah! sans doute, si j'étois facile à verser des larmes, j'en répandrois des torrens avec le prophète, lorsque je vois dans le champ du Seigneur des guerres plus tristes que celles que pleuroit Jérémie. Ce prophète prévoit l'irruption d'une armée barbare, et il s'écrie dans sa douleur : *Je sens un déchirement d'entrailles* (Jér. 4. 19.). Et moi, que dois-je dire, lorsque je vois des hommes assemblés sous un même général, se blesser, se déchirer mutuellement, les uns, pour un vil intérêt, les autres, par un motif de vaine gloire; lorsque je les vois se porter des coups mortels, s'outrager sans raison par des railleries amères et par de violens sarcasmes; lorsque

je vois parmi eux des morts plus funestes que dans les guerres ouvertes, et le nom de frère n'être plus qu'un nom vide de sens? ne dois-je pas dire que les expressions me manquent pour déplorer de pareils malheurs?

Respectez, mes frères, respectez la table sainte à laquelle nous avons tous part; respectez Jésus-Christ immolé pour nous; respectez la victime qui repose sur l'autel. Les brigands qui mangent ensemble cessent d'être brigands les uns à l'égard des autres; la même table rend plus doux que des agneaux des hommes plus cruels que les tigres. Et nous qui participons à la même table, qui mangeons le pain des anges, nous nous armons les uns contre les autres, lorsque nous devrions nous armer tous contre le démon notre ennemi commun. C'est ce qui nous rend plus foibles de jour en jour et ce qui fortifie de plus en plus ce tyran superbe. Au lieu de nous réunir pour le combattre, nous nous joignons à lui, et nous le suivons comme notre chef dans la guerre que nous nous faisons mutuellement. Au lieu de chercher à le percer de nos traits, nous les lançons contre nos frères. Et quels sont ces traits, direz-vous? Ce sont ceux qui sortent de votre bouche, qui sont décochés par votre langue, et qui font des blessures beaucoup plus dangereuses que les flèches et les javelots dont usent les guerriers. Mais quel est le moyen, direz-vous, de faire cesser cette guerre déplorable? Ce sera si vous faites attention que, lorsque vous adressez à votre frère des paroles offensantes, vous souillez votre bouche, vous déshonorez un membre de Jésus-Christ, vous déchirez vo-

tre propre chair, et que vos traits vous percent vous-même plus que celui contre lequel vous les lancez. Mais il m'a offensé, direz-vous, il m'a accablé d'injures; gémissez donc sur son sort, ne lui répondez point par des injures; pleurez, non pour le tort, qu'il vous a fait, mais pour le tort qu'il s'est fait à lui-même. C'est ainsi que votre Maître a pleuré Judas, non parce qu'il l'avoit fait crucifier, mais parce qu'il s'étoit perdu lui-même en le trahissant. Il m'a injurié, il m'a outragé, direz-vous toujours. Priez donc Dieu promptement qu'il lui pardonne; c'est votre frère, il est né dans le sein de la même mère, il est appelé à la même table. Mais ma douceur le rend plus insolent. Mais c'est ce qui rendra votre récompense plus abondante. Vous devez d'autant plus lui faire grace de votre ressentiment, qu'il a été blessé par le démon et qu'il en a reçu un coup mortel. Ne vous frappez donc pas vous-même et ne vous renversez pas avec lui. Tant que vous êtes encore debout, vous pouvez le sauver; si vous vous terrassez vous-même, en lui répondant par des injures, qui pourra vous relever tous deux de votre chute? Sera-ce lui qui a été blessé? mais le pourra-t-il, lorsqu'il sera étendu par terre? Sera-ce vous qui êtes tombé avec lui? et comment pourriez-vous lui donner du secours, vous qui n'avez pu vous soutenir vous-même? Tenez donc ferme avec courage, et, couvrant votre frère de votre bouclier, tirez son corps du champ de bataille par votre patience et votre douceur. La colère l'a blessé; ne vous blessez pas vous-même; mais tirez le premier le trait dont son ame est atteinte. Si nous étions tous dans cette disposi-

tion les uns à l'égard des autres, nous ne tarderions pas à acquérir beaucoup de force et de vigueur : si nous nous armons les uns contre les autres, il ne sera même plus besoin des efforts du démon pour consommer notre perte. Toute guerre est fâcheuse, et surtout une guerre intestine; mais la guerre que nous nous faisons est la plus cruelle de toutes, parce que les droits du sang et les graces d'en-haut qui nous sont communes, sont pour nous de plus grandes raisons d'être unis. Dans l'origine du monde, Caïn égorgea Abel son frère, il répandit un sang qui couloit de la même source : le coup que nous nous portons mutuellement est d'autant plus atroce que la parenté est plus étroite, et la mort plus funeste. Caïn n'a détruit que le corps d'Abel; nous perdons l'ame de notre frère. Vous avez été outragé le premier, direz-vous; mais ce n'est pas celui qui souffre l'injure, c'est celui qui la fait, qui éprouve vraiment le mal. En voici la preuve. Caïn a tué, Abel a été tué; quel est vraiment le mort? est-ce celui qui crioit après le trépas : *La voix du sang de votre frère Abel crie vers moi* (Gen. 4. 9 et 10.), dit Dieu dans l'Écriture; ou celui qui, encore vivant, étoit saisi de crainte et de frayeur, menoit une vie plus triste que la mort même? Il vaut donc beaucoup mieux souffrir un outrage que de le faire, quand cet outrage iroit jusqu'à la mort. Caïn a frappé son frère et l'a renversé; mais l'un a été couronné, et l'autre puni. Abel a été immolé, contre toute justice; mais, quoique mort, il accusoit son meurtrier, il le poursuivoit, il le saisissoit : Caïn, quoique vivant, se taisoit, rougissoit, étoit pris et arrêté. Son

attentat produisoit le contraire de ce qu'il avoit voulu. Il avoit fait périr Abel, parce qu'il le voyoit aimé de Dieu, espérant par là éteindre l'amour dont l'honoroit le Seigneur; et il ne fit par là qu'augmenter cet amour; il ne fit qu'inspirer à Dieu plus de regret pour lui après sa mort. *Où est votre frère Abel* (Gen. 4. 9.)? dit Dieu à Caïn dans l'Écriture. Oui, Caïn, par votre envie furieuse, vous avez allumé davantage l'amour de Dieu pour votre frère, loin de l'éteindre; vous avez augmenté les honneurs qu'il recevoit d'en-haut, loin de les diminuer. Dieu vous l'avoit assujetti, pendant qu'il vivoit; mais, puisque vous lui avez donné le trépas, il vous poursuivra, après sa mort: tant le Seigneur avoit pour lui de tendresse! Quel étoit donc celui qui étoit vraiment condamné? quel étoit celui qui punissoit ou qui étoit puni? étoit-ce celui qui obtenoit de Dieu de si grands honneurs, ou celui qui étoit livré à un supplice nouveau et extraordinaire? Vous n'avez pas craint Abel pendant qu'il vivoit, dit Dieu à Caïn, craignez-le après sa mort. Vous n'avez pas tremblé, lorsque vous alliez tremper votre main dans son sang; maintenant que vous l'avez répandu ce sang, vous serez saisi d'une frayeur continuelle. Vous ne pouviez souffrir un frère qui vous étoit soumis comme un esclave, pendant sa vie; c'est cela même qui l'a rendu pour vous, après sa mort, un maître redoutable.

D'OU VIENT L'ENVIE ; QU'ON NE DOIT PAS PORTER ENVIE AUX RICHES.

Extrait de la seconde homélie sur l'épître aux Philippiens. (Bén. t. 11, p. 207 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 21 ; Sav. t. 4, p. 14.)

L'ENVIE ne vient que de l'attachement que l'on a pour les biens d'ici-bas : c'est là la source de tous nos maux. Oui, si vous méprisiez l'argent et la gloire de ce monde, vous ne porteriez pas envie à ceux qui en jouissent. C'est parce que vous êtes frappé de ces avantages, parce que vous les admirez, parce que vous soupirez après leur possession, que l'envie vous tourmente et vous dessèche ; et en général, je le répète, la source de tous nos maux est l'estime démesurée que nous faisons des biens d'ici-bas. Un tel est riche, dites-vous, c'est pour cela que je lui porte envie. Vous devriez plutôt le plaindre, et déplorer son sort. Vous riez de mes paroles et vous me répliquez : C'est moi qui suis à plaindre et non ce riche. Oui, je l'avoue, vous méritez aussi qu'on vous plaigne ? non parce que vous êtes pauvre, mais parce que vous vous croyez digne de pitié. C'est ainsi que nous plaignons ceux qui, sans avoir de mal, croient en avoir. Je vous le demande, si un homme n'ayant pas de fièvre, et se portant bien, ne laissoit pas de s'affliger et de garder le lit, ne seroit-il pas

d'autant plus à plaindre que, sans être malade, il croiroit l'être. Vous de même, vous êtes à plaindre, non parce que vous êtes pauvre, mais parce que vous vous croyez malheureux, vous qui devriez être heureux par la pauvreté. Eh! pourquoi porter envie au riche? est-ce parce qu'il est agité de plus de soins, engagé dans une plus dure servitude, chargé de chaînes plus pesantes? est-ce parce qu'il est de cœur à son argent, comme un chien à l'attache, parce que la nuit, qui est un temps de repos pour les autres hommes, est pour le riche avare le temps de ses plus vives inquiétudes, de ses alarmes et de ses frayeurs les plus mortelles.

VAINE GLOIRE.

DANGERS ET TRISTES EFFETS DE LA VAINE GLOIRE ; COMMENT IL FAUT RÉPRIMER CETTE PASSION.

Extrait de l'homélie dix-septième sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 625 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 251 ; Sav. t. 5, p. 150.)

IL n'est rien de plus dangereux que la vaine gloire. C'est elle surtout qui a perdu les juifs. *Comment pouvez-vous avoir la foi*, leur dit Jésus-Christ, *vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez pas celle qui vient de Dieu seul* (Jean. 5. 44.)*?* La vaine gloire a cela de particulier, qu'outre la perte de l'ame, elle attire encore le mépris sur ceux qu'elle possède, et qu'avant de leur faire subir des supplices éternels, elle les jette dès ici-bas dans une infinité de maux. Pour vous en convaincre, ne pensons encore, si vous voulez, ni au ciel d'où elle nous exclut, ni à l'enfer où elle nous précipite, examinons cette passion en elle-même, et voyons ce qu'elle produit. Est-il rien qui nous engage en plus de dépenses, qui nous expose à plus d'affronts et d'em-

barras? Que de trésors, par exemple, ne prodigue-t-on pas pour les théâtres, pour les cirques, pour les jeux et les spectacles de toute espèce, pour la magnificence des bâtimens, et pour d'autres superfluités semblables qu'il seroit trop long de parcourir? Il est reconnu de tout le monde qu'un homme qui est attaqué de cette maladie, qui aime le faste et la dépense, doit être nécessairement avide et ravisseur. Pour avoir de quoi nourrir cet animal insatiable, il pille cruellement les biens des autres. Que dis-je, les biens? ce feu ne dévore pas seulement les fortunes, cette passion ne cause pas seulement une mort présente, mais une mort future. Mère de l'enfer, la vaine gloire nourrit ces flammes qui ne s'éteignent jamais, et ce ver qui ne meurt point. Elle pousse même, par un excès déplorable, elle pousse sa rage jusqu'après le trépas. Les autres passions finissent avec nous, l'amour de la vaine gloire nous survit en quelque sorte. On voit des hommes mourans s'occuper de leur sépulture, ordonner qu'on leur fasse de magnifiques funérailles, qu'on leur construise de superbes tombeaux, qu'enfin on consume une grande partie de leurs richesses pour honorer leurs tristes dépouilles. On voit des hommes qui pendant leur vie ont rebuté durement le pauvre, dont l'indigence sollicitoit la plus modique somme, songer dans leurs derniers momens à fournir aux vers une riche et somptueuse pâture : preuve trop évidente de la force et de l'empire de cette passion funeste. Elle donne même naissance à des amours impudiques; et il en est plusieurs qui sont tombés dans la fornication, moins pour avoir été épris par

un objet séduisant, ou pour contenter un plaisir charnel, que pour avoir la malheureuse satisfaction de dire : J'ai corrompu telle ou telle femme; j'ai triomphé de sa résistance. Qu'est-il besoin de rapporter tous les autres maux qu'enfante la vaine gloire? Pour moi, j'aimerois mieux être captif de tous les barbares ensemble, que de l'être de cette passion. Non, les barbares ne commandent pas aussi durement à leurs esclaves qu'elle commande aux hommes qu'elle s'est soumis. Je veux, dit-elle, que tu obéisses servilement à ceux qui sont au-dessus de toi comme à ceux qui te sont inférieurs. Néglige ton ame, méprise la vertu, sacrifie ta liberté, immole tes intérêts éternels. Si tu fais quelque bien, fais-le non pour plaire à Dieu, mais pour te faire valoir devant les hommes, afin de perdre la récompense destinée à tes bonnes œuvres. Pratiques-tu le jeûne ou la miséricorde, donne-toi toute la peine que ces vertus demandent, et perds-en tout le fruit. Est-il rien de plus cruel que ces ordres? La vaine gloire engendre aussi l'envie, l'arrogance et la cupidité mère de tous les vices. Toute cette multitude de valets, d'officiers magnifiquement vêtus, de flatteurs et de parasites, tous ces chars brillans d'or, et tant d'autres folies encore plus vaines, ont-elles été inventées par la nécessité? n'est-ce pas la vaine gloire qui en est la source, et non le besoin ou le plaisir?

Je reconnois, direz-vous, que la vaine gloire est un mal pernicieux; mais il faut nous dire quels seroient les moyens de l'éviter. Il faut avant tout vous bien convaincre de toute la gravité du mal,

parce que c'est déjà un grand pas pour commencer à s'en guérir. Un malade a bientôt recours au médecin quand il commence à sentir qu'il est malade. Le second moyen, c'est de jeter continuellement les yeux sur le Seigneur, et de vous contenter de la gloire qu'il vous promet. Si vous vous sentez pressé par le désir de raconter aux autres vos bonnes œuvres, pensez qu'elles seront perdues pour vous quand vous les aurez publiées; et vous étoufferez sur-le-champ ce désir peu raisonnable. Dites à votre ame : Il y a long-temps que tu étois empressée de publier tes bonnes œuvres, tu n'as pu les retenir dans le secret, tu les as répandues dans le public; quel avantage as-tu retiré de cette indiscrétion? aucun. Tu en as éprouvé un dommage extrême; et tout ce que tu as gagné, c'est de perdre en un moment tout ce que tu avois amassé par de longs travaux. Pensez encore combien le jugement des hommes est corrompu, combien il est invariable. Aujourd'hui ils vous admirent, demain ils vous ont oublié : ils vous arrachent la couronne que Dieu vous réservoit, et ils ne peuvent vous conserver celle dont ils flattent votre orgueil. Quand la fausse gloire qu'ils vous offrent seroit stable, il seroit bien malheureux de lui sacrifier celle que vous destinoit le Seigneur : mais si elle vous échappe aussitôt, quelle excuse vous restera-t-il d'abandonner une gloire permanente pour une gloire passagère, et de perdre pour quelques misérables éloges des biens éternels et ineffables? Mais quand vous seriez comblé de louanges de toute part, vous seriez d'autant plus à plaindre qu'il y auroit plus d'hommes qui

vous loueroient. Si vous êtes surpris de ce discours, écoutez la sentence que prononce Jésus-Christ : *Malheur à vous*, dit-il, *quand les hommes vous loueront* (Luc. 6. 26.). Et cette malédiction n'est-elle pas juste ? Si dans tous les arts on prend pour juges ceux qui s'y distinguent, pouvez-vous abandonner au peuple le jugement de la vertu, et non à celui qui connoît mieux que personne le mérite des actions, qui sait mieux que personne les louer et les couronner ?

Gravons donc ces paroles de Jésus-Christ sur nos portes, sur nos murailles, mais principalement dans nos cœurs : *Malheur à vous quand les hommes vous loueront.* Ceux-mêmes qui vous louent vous mépriseront et vous décrieront bientôt comme un homme vain, avide d'éloges et d'applaudissemens. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; plus il vous verra empressé à rechercher la gloire qui vient de lui seul, plus il vous louera, plus il vous admirera, plus il publiera vos louanges. Les hommes au contraire ne vous accordent souvent qu'un foible et faux éloge qu'ils vous vendent au prix de votre liberté ; ils vous enlèvent votre vraie récompense, et deviennent vos maîtres plus que nous ne le sommes de nos propres esclaves. Nos esclaves au moins attendent nos ordres ; vous, vous prévenez les ordres de ceux dont vous ambitionnez les suffrages ; et dès que vous êtes instruit de ce qui pourra leur plaire, vous le faites sans attendre qu'ils vous l'ordonnent. Quel supplice ne mériterons-nous donc pas, si, nous qui flattons des méchans, qui sommes empressés de leur obéir, nous refusons d'écouter les préceptes et les conseils

que Dieu nous donne tous les jours ? Si vous aimez la vraie gloire, fuyez pour l'acquérir la vaine gloire des hommes, dédaignez leurs vains applaudissemens; et alors Dieu et les hommes vous élèveront à l'envi. Car, plus nous voyons une personne se mettre au-dessus des louanges et de l'admiration, plus nous nous empressons de la louer et de l'admirer. Et si nous sommes disposés de la sorte, à combien plus forte raison le souverain Maître de l'univers le sera-t-il ? Or, afin de comprendre quel grand bonheur ce seroit pour vous d'être loué et glorifié par Dieu, songez qu'il y a autant, ou même infiniment plus de différence entre la gloire qui vient d'en-haut et celle qui vient des hommes, qu'il n'y en a entre la gloire et l'infamie. Et, si la gloire des hommes considérée en elle-même est déjà si méprisable, combien ne paroîtra-t-elle pas vile et abjecte, si on la compare avec celle que Dieu accorde à ses amis? Les esclaves de la vaine gloire ne sont guère différens de ces courtisanes qui se prostituent à tout le monde; il leur sont même inférieurs à quelques égards. Ces femmes méprisent quelquefois ceux qui sont épris d'amour pour elles; au lieu que vous, vous vous livrez à tous les hommes, sans distinction, à des fugitifs, à des voleurs, à des scélérats : car c'est en grande partie de ces sortes de personnages que sont remplis les amphithéâtres dont vous recherchez les applaudissemens. Des hommes que vous ne regardez pas même quand ils sont séparés, font sur vous une telle impression quand ils sont réunis, que vous les préférez à votre propre salut, et que vous vous abaissez au-dessous d'eux. Eh! comment n'êtes-vous pas

au-dessous d'eux, vous qui avez besoin d'en être applaudi, et qui ne pouvez être content de vous-même, si vous ne recevez votre gloire des autres ?

A tout ce que nous venons de dire, ajoutez que plus vous serez illustre et célèbre, plus vous trouverez d'accusateurs, si vous faites des fautes; au lieu qu'en restant inconnu, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Oui, direz-vous, mais j'aurai un grand nombre d'admirateurs si je fais bien. Mais c'est là ce qui me semble le plus triste, que l'amour de la vaine gloire vous cause un tort insigne, non seulement quand vous faites mal, mais même quand vous faites bien, et que tantôt elle suscite contre vous mille censeurs, tantôt elle vous prive de toute votre récompense. C'est un crime et une honte dans l'administration des affaires publiques, de n'agir que par le motif d'une vaine gloire; quelle excuse vous restera-t-il donc, si vous cherchez uniquement la gloire dans les choses spirituelles, et si vous ne rendez pas à Dieu l'honneur que vous recevez de vos esclaves ? Un esclave a toujours les yeux sur son maître, un homme de journée sur celui dont il attend son salaire, un disciple sur celui dont il reçoit les leçons. Vous, au contraire, vous oubliez Dieu, votre maître, celui dont vous dépendez pour vous tourner vers les hommes, vos compagnons; et cela, quoique vous sachiez que Dieu ne perdra jamais le souvenir de vos bonnes œuvres, tandis que les hommes ne songent qu'à ce qui est présent. Vous savez que vous devez être couronné devant tous les anges dans le ciel ; et vous cherchez des spectateurs sur la terre ! Un athlète veut recevoir le prix du combat dans le

lieu même où il a combattu ; et vous qui combattez pour le ciel, vous cherchez votre couronne sur la terre ! n'est-ce point là le comble de la folie ?

Mais voyons quelle est la nature de ces couronnes, c'est-à-dire de ces louanges. L'un vous loue par un motif d'orgueil, l'autre par l'envie qu'il porte à un rival, un autre par dissimulation et par flatterie, un autre par pur intérêt, un autre par un sentiment bas et servile. Et de même que des enfans qui jouent, mettent sur la tête de l'un d'entre eux une couronne d'herbes flétries, et après l'avoir couronné se moquent souvent de lui par derrière, sans qu'il s'en aperçoive : ainsi ces flatteurs qui disent tant de bien de vous, en votre présence, se moquent souvent de vous entre eux, et ne vous mettent sur la tête que des couronnes d'herbes flétries. Et plût à Dieu qu'elles ne fussent que d'herbes flétries ! mais nuisibles par leur nature, elles nous font un tort réel, et ruinent toutes nos bonnes actions.

Voyez donc toute la vanité des louanges qu'on vous prodigue, et fuyez le dommage qu'elles vous causent. Car enfin, dites-moi, combien voudriez-vous avoir de personnes qui vous louent et qui vous applaudissent ? en voudriez-vous cent, deux cents, trois cents, mille, dix mille, cent mille et même davantage ? Mais toutes ces marques bruyantes d'admiration ne doivent vous paroître que de vains croassemens de vils oiseaux : ou même, si vous pensez à tous les chœurs des puissances célestes qui doivent applaudir à vos vertus, ceux qui vous louent vous paroîtront plus vils que des vers de terre, et leurs louanges plus méprisables qu'une vapeur lé-

gère, qu'une fumée, qu'un vain songe. Écoutez saint Paul, qui avoit bien réfléchi sur la vanité des louanges, et qui, loin de les rechercher, les fuyoit: *A Dieu ne plaise*, disoit-il, *que je me glorifie autrement que dans la croix du Sauveur* (Gal. 6. 14.)! Soyez jaloux comme lui de cette gloire, de peur d'irriter votre Maître, puisque vous ne pouvez chercher votre gloire hors de lui sans l'outrager lui-même. Que diriez-vous si, étant peintre, vous aviez un disciple, qui, au lieu de vous montrer les ouvrages qu'il auroit faits, les exposât aux regards des premiers venus et des plus ignorans? Un homme mortel s'offenseroit de cette injure d'un de ses semblables; et Dieu ne seroit pas offensé de votre conduite! Voulez-vous vous exciter par une autre considération à mépriser une vaine louange; élevez votre cœur en haut, dédaignez les choses visibles, augmentez en vous l'amour de la vraie gloire, et rempli d'un saint orgueil, dites à votre ame: *Ne sais-tu pas que nous jugerons les anges* (1. Cor. 6. 3.)? Après lui avoir inspiré de grands sentimens, faites-lui des reproches et ajoutez: Toi qui dois juger les anges, veux-tu être jugée par des histrions, par des conducteurs de chars, par des danseurs, par des bateleurs, par des gladiateurs, par les plus vils personnages? Tels sont les applaudissemens que bien des hommes recherchent. Pour vous, mon frère, prenez en haut votre essor, élevez-vous au-dessus de vaines acclamations, imitez ce citoyen du désert, Jean-Baptiste; voyez comment il méprisoit les jugemens du peuple, et combien peu il estimoit les louanges des flatteurs. Tous les habitans de la

Palestine accouroient vers lui, et frappés d'étonnement ils admiroient sa vertu; loin d'être énorgueilli de ces marques de distinction, il reprenoit tout un grand peuple avec la même force et la même liberté qu'un maître reprend son jeune disciple. *Races de vipères* (Matth. 3. 7.), leur disoit-il. Quoiqu'ils accourussent en foule et qu'ils abandonnassent leurs villes pour le voir, rien ne put l'amollir : tant il étoit dégagé de toute vanité et de toute enflure. Ainsi le bienheureux Étienne, voyant le même peuple non lui rendre des honneurs, mais s'emporter et frémir contre lui, loin d'être effrayé par sa rage et ses emportemens, lui disoit : *Têtes dures et cœurs incirconcis* (Act. 7. 51.). Ainsi le prophète Élie, environné d'une grande armée, de tout un peuple, et de son roi à leur tête, leur disoit sans crainte : *Jusques à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés* (3. Rois. 18. 21.)? Nous, au contraire, nous flattons, nous ménageons jusqu'aux derniers des hommes, nous mendions leur estime, et achetons leurs louanges par les démarches les plus serviles. De là ce renversement universel qu'on voit aujourd'hui dans le monde : nous sommes déchus de la grace qui animoit les prophètes et les apôtres; les intérêts du christianisme sont trahis, et l'on sacrifie tout aux applaudissemens d'un peuple léger. Bannissons donc de notre cœur la passion de la vaine gloire, et nous sentirons alors que la franchise et la liberté sont un port calme et paisible. Celui qui est avide de louanges ressemble à des gens qui, sans cesse au milieu des flots, seroient sans cesse battus de la tempête; il est tou-

jours dans le tremblement et dans la crainte, obligé de servir et de ménager une infinité de maîtres, esclave d'autant de personnes qu'il y a d'hommes dont il est connu : au lieu que celui qui est délivré de cette passion tyrannique, est comme un homme qui dans le port jouit du calme d'une ame libre et tranquille. Comment donc nous affranchirons-nous de cette triste servitude? Ce sera si nous nous attachons à une autre gloire, à une gloire solide et réelle. Ceux qui sont passionnés pour des beautés périssables, sont détournés souvent d'une ancienne passion par la vue d'un nouvel objet qui a plus de charmes; ainsi ceux qui ambitionnent la gloire d'ici-bas, pourront s'en détacher s'ils envisagent l'éclat de la gloire qui vient d'en-haut. Considérons-la donc, cette gloire céleste, tâchons de la connoître, afin que frappés de sa beauté, nous ne regardions plus qu'avec horreur, celle qui vient de la part des hommes.

AMOUR DE LA VAINE GLOIRE ; SA TYRANNIE ; MOTIFS POUR LE RÉPRIMER.

Extrait de l'homélie troisième, dans d'autres éditions deuxième, sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 23 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 28 ; Sav. t. 2, p. 570.)

COMMENT *pouvez-vous avoir la foi*, dit Jésus-Christ, *vous qui courez après la gloire que don-*

nent les hommes, et qui ne recherchez pas celle qui vient de Dieu (Jean. 5. 44.)? L'amour de la vaine gloire est une ivresse profonde. Aussi, dès qu'une fois on est dominé par cette passion, il n'est pas aisé de s'en affranchir. Elle détache l'ame du ciel, l'attache à la terre, et ne lui permet pas de regarder la lumière véritable. Elle lui persuade de se rouler sans cesse dans la boue, et lui donne des maîtres assez puissans pour la tyranniser, sans lui signifier aucun ordre. Celui qui est travaillé de cette maladie, fait de lui-même, sans que personne lui commande, tout ce qu'il croit pouvoir flatter ses maîtres. C'est à cause d'eux qu'il se revêt d'habits magnifiques; c'est pour faire plaisir à d'autres qu'il se pare; il traîne dans la place publique des troupes d'esclaves pour être admiré par d'autres; en un mot, c'est uniquement pour plaire à d'autres qu'il dirige toutes ses actions et toutes ses démarches. Pourroit-il y avoir une passion plus dangereuse que celle qui, pour que d'autres nous admirent, nous engage tous les jours dans de nouvelles chutes?

Les paroles de Jésus-Christ suffisent pour montrer toute sa tyrannie; mais on peut l'apprendre encore par ce que je vais dire. Demandez à un de ces citoyens qui font d'énormes dépenses, pourquoi ils consument tant d'or et d'argent, et que veulent dire toutes ces profusions auxquelles ils se livrent; ils ne vous répondront rien autre chose sinon que c'est pour plaire au peuple. Demandez-leur ensuite ce que c'est que le peuple; ils vous diront que c'est un être variable et inconstant, ami du trouble et du tumulte, composé de folies et de contradictions,

qui souvent se précipite au hasard comme les flots de la mer. Or, est-il rien de plus malheureux que d'être assujetti à un tel maître? Que des hommes du siècle soient esclaves de la vaine gloire, c'est une chose triste; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que des personnes qui ont renoncé au monde soient attaquées de ce mal funeste plus fortement que les hommes du monde. Les uns ne perdent que de l'argent, les autres risquent même leur ame. En effet, renoncer par vaine gloire à la vérité du dogme, chercher à déshonorer Dieu pour se faire honneur à soi-même, n'est-ce pas le comble de la folie et de l'extravagance? Quoique les autres passions, en général, nous causent de grands dommages, elles nous procurent au moins un plaisir court et passager. Ceux qui aiment l'argent, le vin ou les femmes, en même temps qu'ils se portent un grand préjudice, éprouvent une courte satisfaction: mais la vie de ceux qui sont esclaves de la vaine gloire, est remplie d'amertume, sans aucun mélange de douceur. Ils n'obtiennent pas ce qu'ils désirent ardemment, je veux dire la faveur de la multitude; ils n'en jouissent pas, quoiqu'ils paroissent en jouir, parce que la gloire des hommes n'est rien, parce qu'elle est vide et frivole. Aussi lui a-t-on donné le nom de *vaine gloire*; nom qu'elle mérite d'autant plus que, sans rien renfermer au dedans de grand et de beau, elle n'offre qu'une vaine apparence. Un masque n'est brillant et agréable qu'à la vue; aussi, quoique les masques soient souvent plus beaux que des visages véritables, ils ne gagneront jamais l'amour de personne: de même, et plus véritablement encore, l'envie

de plaire à la multitude a formé une passion, dont le joug pesant est difficile à secouer; passion dont les apparences sont brillantes, et dont l'intérieur est non seulement vide, mais rempli d'une triste humiliation, et d'une tyrannie cruelle. D'où provient donc, direz-vous, une passion si peu raisonnable, et qui procure si peu de vrai plaisir? ne provient-elle pas d'une ame vile et abjecte? Non, il n'est pas possible que celui qui se laisse éprendre par l'amour de la vaine gloire ait des sentimes nobles et relevés; mais il doit nécessairement être petit, bas, vil et méprisable. Eh! comment celui qui ne fait rien pour la vertu, qui agit en tout pour plaire à des hommes qu'il méprise, qui suit en tout leurs jugemens faux et erronnés, comment, dis-je, mériteroit-il quelque estime? En effet, si on lui faisoit cette demande: Quelle idée avez-vous des hommes du peuple? il diroit, sans doute, qu'ils sont bas et lâches. Si on lui demandoit ensuite s'il voudroit leur ressembler, je trouve qu'il seroit bien loin de le vouloir. Mais n'est-ce pas le comble du ridicule de rechercher l'estime et les suffrages de ceux auquels on seroit fâché de ressembler? Si vous dites que ces mêmes hommes, réunis en corps, sont quelque chose, je dis, moi que c'est alors surtout qu'on doit les mépriser; car, s'ils sont méprisables, chacun pris à part, ils doivent l'être davantage lorsqu'ils sont réunis, parce que l'extravagance de chaque homme redouble, quand il fait partie d'une grande multitude assemblée. Aussi pourroit-on les corriger, chacun pris séparément; au lieu que la chose ne seroit pas facile lorsqu'ils sont tous ensemble, parce qu'ils sont plus

animés et plus emportés, marchant comme des troupeaux et adoptant les opinions des uns des autres.

Est-ce d'une telle multitude, je vous le demande, que vous rechercherez les suffrages? Ne le faites pas, je vous en conjure. C'est la vaine gloire qui a tout bouleversé : c'est elle qui a enfanté l'avarice, la cupidité, l'envie, les invectives, les embûches. C'est elle qui arme et qui excite des hommes qui n'ont pas été offensés, contre ceux qui ne leur ont fait aucun mal. Celui qui est attaqué de cette maladie, ne connoît plus l'amitié; il oublie toutes les liaisons; il ne sait respecter personne. Inconstant, cruel, il bannit de son ame tout sentiment honnête, et devient l'ennemi de tous. Quoique la colère soit une passion furieuse et indomptable, toutefois elle ne nous agite pas toujours, mais seulement lorsqu'on nous pique et qu'on nous anime. La vaine gloire que la raison ne maîtrise pas nous tourmente sans cesse, et ne nous laissant, pour ainsi dire, aucun relâche, elle nous fait commettre une infinité de fautes, ne nous permet souvent de faire aucun bien, ou si nous en faisons par hasard, elle nous le ravit aussitôt. Si saint Paul appelle l'avarice une idolâtrie, comment appeler la passion qui en est la mère, la source et la racine, je veux dire la vaine gloire? Il me semble qu'on ne peut trouver un nom qui réponde à tout le mal qu'elle produit. Prenons donc, mes frères, prenons de meilleurs sentimens; dépouillons, ou plutôt arrachons un vêtement funeste, devenons enfin libres d'une liberté véritable, recouvrons la dignité que nous avons reçue de Dieu, méprisons les vains applaudissemens de la multitude. Non, il n'est

rien de si ridicule, de si honteux, de si déshonorant que la passion de la vaine gloire. Tout démontre qu'être esclave de la gloire est une vraie infamie, et que la vraie gloire consiste à mépriser la gloire, à n'en tenir aucun compte, mais à tout faire et à tout dire pour plaire à Dieu. Nous pourrons recevoir la récompense de l'Être dont l'œil est toujours ouvert sur nos actions, si nous nous contentons de lui seul pour témoin et pour juge. Eh! qu'avons-nous besoin d'autres yeux, lorsque celui qui doit nous récompenser est présent à toutes nos œuvres? Un esclave dans tout ce qu'il fait n'a pour but que de plaire à son maître, il ne cherche pas à être regardé par d'autres que par lui, il n'est pas jaloux d'avoir d'autres yeux qui observent sa conduite; et quelque considérables que soient les autres spectateurs, sa seule ambition est d'être vu par celui auquel appartient sa personne : et nous, qu'elle absurdité! nous qui avons un tel Maître, nous cherchons d'autres spectateurs, qui, loin de nous servir, peuvent nous nuire en nous regardant, et rendre inutiles tous nos travaux! Garantissons-nous de cette faute; contentons-nous pour spectateur et pour panégyriste, de celui dont nous attendons notre récompense; n'ayons rien de commun avec les regards des hommes. Si nous désirons d'obtenir la gloire, nous l'obtiendrons lorsque nous chercherons uniquement celle qui vient de Dieu. *Je glorifierai*, dit le Seigneur, *ceux qui me glorifient* (1. Rois. 2. 30.). Et comme nous sommes plus riches, lorsque nous méprisons les richesses, et que nous ne cherchons que celles qui viennent de Dieu (*Cherchez d'abord le royaume*

de Dieu, dit l'Évangile, *et tout le reste vous sera ajouté par surcroît*. Matth. 6. 33.) ; il en est de même de la gloire. C'est lorsque nous pourrons posséder sans péril la gloire et les richesses, que Dieu nous en comblera largement. Or, nous pouvons les posséder sans péril, lorsqu'elles ne nous dominent pas, lorsqu'elles ne nous commandent pas comme à des esclaves, mais qu'elles nous laissent toute notre liberté et tout notre empire. Dieu ne veut pas que nous nous y attachions, de peur que nous n'en soyons dominés ; et si nous témoignons pour elles un généreux mépris, il nous les abandonne sans réserve. Est-il rien de plus clair, je vous le demande, que ces paroles de saint Paul : *Nous ne cherchons pas la gloire qui vient des hommes, ni de vous, ni des autres* (1. Thess. 2. 6.) ? Quoi de plus riche que celui qui n'a rien et qui possède tout ? Lors donc, je le répète, que nous ne serons pas dominés par l'amour de la gloire et des richesses, c'est alors que nous les dominerons, et que nous les obtiendrons sans craindre qu'on nous les enlève.

MAUX CAUSÉS DANS L'ÉGLISE PAR L'AMOUR DE LA VAINE GLOIRE.

Extrait de l'homélie dixième sur l'épître aux Éphésiens. (Bén. t. 11, p. 77; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 948; Sav. t. 3, p. 816.)

C'EST l'amour de la vaine gloire qui a tout bouleversé, qui a rempli de mille troubles non seulement le monde, mais encore l'Église; et comme des vents furieux qui viennent fondre de plusieurs côtés dans un port tranquille, le rende plus dangereux que tous les écueils et tous les détroits; de même la passion dont je parle s'étant jetée dans l'Église, a tout renversé, a tout confondu. Vous vous êtes souvent trouvés à l'embrasement d'une maison un peu considérable; vous avez vu comment la fumée s'élève jusqu'au ciel, et que chacun s'empressant d'examiner les progrès de l'incendie, sans que personne se mette en devoir de l'éteindre, le feu gagne par sa violence et ravage tout. Toute une ville est présente; une foule de spectateurs environnent la maison; et sans prêter aucun secours, ils montrent uniquement à ceux qui arrivent de nouveau, la flamme qui sort en tourbillon par une ouverture, des poutres qui sont en feu, des appuis et des soutiens qui fondent et qui s'écroulent. Les plus hardis approchent davantage, non pour travailler à éteindre

la flamme, mais pour avoir le plaisir de considérer de plus près des détails qui échappent aux autres. Mais, si le feu dévore un palais magnifique, c'est un spectacle digne de pitié et qui fait verser des larmes. Quoi de plus triste en effet que de voir les chapiteaux des colonnes réduits en cendres, les colonnes elles-mêmes brisées par le feu, ou renversées par les mains qui les ont construites pour qu'il y ait moins d'aliment à la flamme (1). Les toits sont enlevés; les statues et les tableaux qui étaient dans l'intérieur de l'édifice dont ils faisoient l'ornement, sont exposés au grand jour, défigurés et noircis par le feu et la fumée. Qui pourroit détailler les richesses immenses, les habits superbes, les vases d'or et d'argent, ces salles où les maîtres seuls entroient, ces dépôts des parfums, des plus belles étoffes et des pierres précieuses, devenus la proie de l'incendie, formant un seul bûcher, livrés aux regards et aux mains des personnes les plus viles. Des torrens d'eau coulent de toute part, et tout n'est qu'une confusion de boue, de fumier, de cendres, de bois à demi brûlés.

Pourquoi ce tableau si étendu? Je n'ai pas voulu simplement décrire l'embrasement d'une maison ou d'un palais; quel intérêt pourrois-je y prendre? Mais je voudrois vous mettre sous les yeux, autant qu'il est possible, les maux de l'Église. Une flamme humaine, ou la foudre venue d'en-haut, est tombée sur le toit de l'Église, sans que personne y donne

(1) Il faut supposer que les colonnes sont de bois précieux; supposition qui est confirmée par la suite.

la moindre attention ; et tandis que la maison paternelle brûle, nous sommes ensevelis dans un sommeil léthargique. Quels objets, quels ornemens le feu a-t-il épargnés ? L'Église est un édifice dont les pierres vives sont nos ames. Toutes les parties de cet édifice n'ont pas le même éclat, ne jouissent pas du même honneur. Parmi les pierres qui le composent, les unes sont plus nobles et plus brillantes, les autres sont moindres et plus obscures. Cet édifice a ses colonnes, son or et son argent, ses divers ornemens qui le décorent. On peut regarder comme les colonnes de l'Église, ces personnes qui, non seulement par leur puissance, mais par leur mérite personnel, l'embellissent comme par des chapiteaux dorés. La multitude tient lieu des pierres dont sont composés les murs qui forment une vaste enceinte. Nous pouvons même dire que l'Église, bien supérieure aux édifices des hommes, n'est pas composée de pierres ordinaires, mais d'or, d'argent, de pierres précieuses, et que l'or est répandu partout. Mais, ô douleur ! la passion de la vaine gloire consume tous ces ornemens. Ce feu déplorable n'épargne rien, et personne n'entreprend de l'arrêter. Nous demeurons tranquilles, nous regardons avec surprise la violence des flammes, sans y apporter remède : ou si nous sommes parvenus à les éteindre pendant un peu de temps, deux ou trois jours après, une étincelle sortie des cendres excite un embrasement nouveau, pire que celui qui a précédé, comme il arrive souvent dans les incendies. La cause de ce malheur, c'est que les colonnes qui portoient et qui ornoient tout l'édifice, nous abandonnent ; le feu s'en est saisi d'abord, et

a passé de là dans toutes les autres parties qui le composent. Car dans les incendies, lorsque le feu s'est emparé des bois, il agit avec plus d'avantage contre les pierres, et lorsqu'il a abattu les soutiens, il n'a plus besoin de sa flamme pour achever la ruine. Les colonnes qui soutenoient les parties supérieures étant renversées, le reste suit de lui-même avec une rapidité incroyable. C'est ce qui arrive maintenant dans l'Église. Le feu y règne de toute part. Nous cherchons à être honorés par les hommes. La passion de la vaine gloire nous dévore ; et nous n'écoutons point ces paroles du bienheureux Job : *Lorsque j'ai péché involontairement, je n'ai pas rougi d'en faire l'aveu devant tout le peuple* (Job. 31. 34.). Vous voyez une ame vraiment vertueuse, qui ne rougit pas de confesser devant tout le peuple ses fautes involontaires. Mais si ce saint homme n'a pas rougi d'un humble aveu, à plus forte raison nous devons témoigner le même courage. *Confessez le premier vos iniquités*, dit l'Écriture, *afin que vous soyez justifié* (Is. 43. 26.). Cependant le mal que je déplore a fait d'horribles ravages : tout est détruit, tout est renversé. Nous négligeons la gloire de Dieu, et devenons les esclaves de la vaine gloire des hommes. Nous n'osons plus reprendre et corriger les peuples, parce que nous sommes attaqués des mêmes vices et des mêmes maladies. Nous qui sommes établis pour guérir les autres, nous avons besoin d'être guéris nous-mêmes. Or, quel espoir de salut reste-t-il, lorsque les médecins, qui devroient donner la santé, ont eux-mêmes besoin du secours d'autrui ?

Ce n'est pas au hasard que je parle ; ce n'est pas

en vain que je déplore un si grand malheur. Je voudrois, mes frères, vous exhorter, vous, vos femmes et vos enfans, à vous couvrir de sacs et de cendres, à pratiquer un jeûne rigoureux, à invoquer le Seigneur, pour qu'il nous tende une main secourable, et qu'il veuille bien éteindre un embrasement funeste; car nous avons besoin dans la circonstance de tout le secours de son bras puissant. Nous devons faire encore plus que n'ont fait les Ninivites. *Encore trois jours*, dit Jonas, *et Ninive sera détruite* (Jon. 3. 4.). Prédication effrayante! menace terrible! Qui des Ninivites ne devoit pas trembler, en pensant que dans trois jours leur ville seroit leur sépulcre; qu'ils seroient tous enveloppés dans la même ruine, et punis du même supplice? s'il est cruel, dans une maison particulière, de voir deux enfans mourir en même temps, et si le plus insupportable des maux pour le saint homme Job, fut de voir tous ses enfans expirer à la même heure, accablés sous les ruines d'un toit, qu'auroit-ce été de voir, non une maison ni quelques enfans périr tout d'un coup, mais une grande ville, remplie d'un nombre innombrable d'habitans, détruite en un seul jour de fond en comble? Vous devez sentir par vous-mêmes quelle devoit être la frayeur des Ninivites. On nous a fait, il n'y a pas long-temps, les mêmes menaces (1), non par la bouche d'un prophète (nous ne

(1) J'ai traduit comme s'il s'agissoit du risque que courut la ville d'Antioche, après le renversement des statues, d'être ruinée de fond en comble. Mais comme les expressions grecques sont un peu équivoques, je n'oserois assurer s'il s'agit ici de cet événement, ou de quelque autre que nous ignorons.

sommes pas dignes d'entendre un prophète), mais par la voix d'une autorité supérieure, qui retentissoit à nos oreilles d'une manière éclatante. Ces paparoles de Jonas : *Dans trois jours Ninive sera détruite*, étaient effrayantes, sans doute : mais ce n'est pas ici une Ninive qui sera détruite dans trois jours ; il y a long-temps que toute l'Église est ruinée et renversée. Tous les hommes sont attaqués du mal dont nous gémissons ; ceux qui tiennent les premiers rangs en sont encore plus attaqués que les autres ; et il est d'autant plus déplorable dans les chefs, qu'ils sont plus obligés de donner l'exemple. Ne soyez donc pas surpris que je vous exhorte à faire plus que n'ont fait les Ninivites. Non seulement je prêche le jeûne, mais j'indique le remède par lequel Jonas a soutenu une ville qui étoit près de tomber. Et quel est ce remède ? *Le Seigneur*, dit l'Écriture, *vit que chacun avoit abandonné ses mauvaises voies, et il se repentit du mal qu'il avoit résolu de leur faire* (Jon. 3. 10.). Agissons de même aujourd'hui ; abstenons-nous de tout amour de l'argent et de la vaine gloire. Prions le Seigneur d'étendre sa main, et de relever les parties de l'Église qui sont déjà tombées. Nous avons beaucoup plus à craindre que les Ninivites : ils ne trembloient que pour du bois et des pierres, qui en tombant ne pouvoient écraser que des corps. C'est des ames qu'il s'agit ici, et des ames qui sont à la veille d'être livrées aux flammes éternelles de l'enfer. Invoquons Dieu, confessons-lui nos offenses passées, et demandons-lui pour l'avenir qu'il nous délivre d'une bête cruelle et dangereuse.

COMBIEN ON DOIT ÊTRE RÉSERVÉ A SE LOUER SOI-MÊME.

Extrait de l'homélie sur ces paroles de l'apôtre : *Plût à Dieu que vous voulussiez....* (Bén. t. 3, p. 293; Fr. D. t. 5, p. 335; Sav. t. 5, p. 593.)

PLUT *à Dieu!* dit saint Paul aux Corinthiens, *que vous voulussiez un peu souffrir mon imprudence* (2. Cor. 11. et suiv.). Je vais entreprendre, dit-il, une chose insensée, de me louer moi-même; mais ce n'est pas à moi qu'on doit s'en prendre, c'est à ceux qui me jettent dans cette nécessité; supportez-moi donc, je vous en conjure, et imputez ma folie à ceux qui en sont la cause. Et voyez, mes frères, la sagesse de l'apôtre. Après avoir dit : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu souffrir mon imprudence! mais supportez-moi; car j'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu*, il ne passe pas aussitôt à son éloge, mais après bien des discours intermédiaires, il s'exprime de la sorte : *Je vous le dis encore une fois, qu'aucun de vous ne me juge imprudent pour ce que je vais dire, ou du moins souffrez mon imprudence, et permettez-moi de me glorifier un peu.* Et sans entrer encore dans son sujet, il ajoute de nouveau : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur; mais par un trait d'imprudence qui me porte à me glorifier.* Après

ces paroles, il n'ose pas encore se jeter dans son éloge, mais reculant et hésitant toujours : *Puisque plusieurs*, dit-il, *se glorifient selon la chair, je puis bien aussi me glorifier à leur exemple ; car vous souffrez sans peine les imprudens, quoique vous soyez sages.* Il diffère toujours, toujours il balance, et après un court éloge de ceux auxquels il écrit : *Mais puisqu'il y en a*, dit-il, *qui sont si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien faire une imprudence en me rendant aussi hardi qu'eux.* Après toutes ces précautions, il ose enfin avec peine commencer le récit de ses louanges. Et de même qu'un coursier généreux qui va franchir un large précipice, prend son élan comme pour sauter à l'autre bord ; mais, lorsqu'il voit la profondeur, il hésite, recule, et, se sentant pressé vivement par son cavalier, fait une nouvelle tentative, éprouve encore le même embarras, s'arrête sur les bords de l'effrayant abyme, annonce par un hennissement plaintif qu'on le force, qu'on le violente ; puis tout-à-coup, se rassurant lui-même, s'élance avec courage : ainsi le bienheureux Paul, dans le récit de ses propres louanges, comme s'il alloit se jeter dans un précipice, hésite et recule à plusieurs fois : *Plût à Dieu*, dit-il, *que vous voulussiez un peu souffrir mon imprudence ;* et encore : *Qu'aucun de vous ne me juge imprudent pour ce que je vais dire, ou du moins souffrez mon imprudence ;* et encore : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais par un trait d'imprudence qui me porte à me glorifier ;* et encore : *Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je puis bien aussi me*

glorifier à leur exemple ; car vous souffrez sans peine les imprudens, quoique vous soyez sages ; et encore : *Mais puisqu'il y en a qui sont si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien faire une imprudence en me rendant aussi hardi qu'eux ;* enfin, après s'être appelé maintes et maintes fois imprudent et insensé, il ose avec peine entrer dans son éloge. *Sont-ils Hébreux ?* dit-il, *je le suis aussi; sont-ils Israélites ? je le suis aussi ; sont-ils de la race d'Abraham ? j'en suis aussi ; sont-ils ministres de Jésus-Christ ?* Il revient encore ici à son caractère, il prend une nouvelle précaution : *Quand je devrois passer pour imprudent*, ajoute-t-il, *j'ose dire que je le suis plus qu'eux*. Il ne s'en tient pas là : après avoir achevé son éloge, que dit-il ? *J'ai été imprudent en me glorifiant de la sorte, c'est vous qui m'y avez contraint*. C'est comme s'il disoit : Je me serois peu embarrassé de mes adversaires si vous eussiez été fermes, si vous n'eussiez pas été ébranlés et chancelans. Les calomnies et les invectives de mes envieux ne pouvoient me causer aucun préjudice; mais, comme je voyois notre troupeau se corrompre, nos disciples s'éloigner de nous, je n'ai pas craint de me porter à une démarche pénible et désagréable, j'ai été contraint de devenir insensé, et de faire moi-même mon éloge, pour vous et pour votre salut.

VANITÉ DES CHOSES HUMAINES.

LES CHOSES HUMAINES COMPARÉES AVEC L'OMBRE; ET EN QUOI CONSISTE LA VRAIE GLOIRE.

Extrait de l'explication du psaume 48. (Bén. t. 5, p. 519; Fr. D. t. 3, p. 226; Sav. t. 1, p. 663.)

INSTRUITS de la vraie nature des choses, négligeons les ombres, et attachons-nous à la vérité. Quoique l'ombre paroisse plus grande que le corps, ce n'est toutefois qu'une ombre. Elle n'est pas réellement plus grande que le corps, elle ne fait que le paroître, et elle le paroît d'autant plus que nous sommes plus éloignés des rayons du soleil. En plein midi, lorsque le soleil est sur nos têtes, elle se resserre et devient nulle. Il en est de même des choses humaines : plus on est éloigné de la vérité, plus elles paroissent grandes; mais lorsqu'on est placé sous la lumière éclatante des divines Écritures, on voit alors toute la fragilité, toute la briéveté, tout le néant des biens de ce monde; on est pleinement convaincu que, semblables à des eaux courantes, ils ont disparu presque aussitôt qu'on les aperçoit.

Aussi le prophète rempli de ces réflexions, voulant corriger ces ames pusillanimes et malheureuses qui rampent à terre, qui soupirent après le faste des richesses, qui craignent et redoutent les opulens du siècle; le prophète, dis-je, pour dissiper en nous ces craintes et ces inquiétudes, et nous apprendre à mépriser des choses de néant, disoit : *Ne craignez pas lorsque vous verrez un homme devenu riche, et sa maison comblée de gloire, parce que, lorsqu'il mourra, il n'emportera pas tous ses biens* (Ps. 48.17 et 18.). Voyez avec quelle exactitude s'exprime le prophète, et comme il distingue tout clairement; il ne dit pas : lorsqu'il sera comblé de gloire, mais : *lorsque sa maison sera comblée de gloire*. La gloire de la maison de l'homme n'est pas la gloire de l'homme. Quelle est donc la gloire de l'homme, et quelle est la gloire de sa maison? car il faut bien distinguer les objets, de peur que nous n'embrassions des songes à la place de la vérité. La gloire de la maison de l'homme sont des portiques, des vestibules, des lambris dorés, des parquets brillans, de vastes jardins, de grandes prairies, des ameublemens somptueux, des troupes nombreuses d'esclaves; et rien de tout cela n'est l'homme. La gloire de l'homme est une foi éclairée, le zèle pour Dieu, la charité, la douceur, la modération, la ferveur dans la prière, le penchant à faire l'aumône, la sagesse, la modestie, en un mot, toutes les vertus. Et pour vous convaincre de ce que nous vous disons, songez que celui qui possède les biens de ce monde, n'en retire aucune gloire, et qu'on appelle pas beau un homme, parce qu'il possède une belle maison, de beaux jar-

dins, de belles prairies, de nombreux domestiques, des vêtemens précieux. Tout le mérite et toute la louange s'arrêtent à ces possessions, sans aller jusqu'au possesseur. Lors donc que nous admirons une maison, un jardin, de riches habillemens, nous louons l'art de l'ouvrier qui les a faits, non la vertu de celui qui les possède, puisque, au contraire, ces avantages ne sont que trop souvent des témoignages sensibles, des preuves éclatantes de ses crimes et de ses malversations.

LES CHOSES HUMAINES COMPARÉES A UN SPECTACLE DE THÉATRE.

Extrait de l'homélie sixième sur Lazare. (Bén. t. 1, p. 780. L'extrait manque dans Fronton du Duc et dans Savile, parce qu'il se trouve, chez l'un et chez l'autre, une lacune considérable au milieu du discours.)

Sur nos théâtres on bouche les jours en plein midi par d'épais rideaux; on voit paroître beaucoup d'acteurs qui jouent chacun leur rôle, et qui, ayant des masques sur le visage, viennent raconter d'anciennes fables et d'anciens faits. L'un devient philosophe, quoiqu'il ne soit pas philosophe; un autre devient roi, quoiqu'il ne soit pas roi, mais il en a l'extérieur pour représenter son personnage; un autre devient médecin : il ne pourroit traiter un morceau de bois,

mais il porte l'habit de médecin; un homme libre est esclave; un homme qui ne sait pas lire est docteur : tous paroissent ce qu'ils ne sont pas, et nul ne paroît ce qu'il est. Un acteur paroît médecin sans être médecin; il paroît philosophe, parce que son masque en porte la barbe; il paroît soldat, parce qu'il porte l'habit de soldat. La vue du masque trompe, mais elle ne change pas la nature, dont l'apparence contrefait la réalité. Tant que les spectateurs jouissent du spectacle, les masques restent; mais lorsque le soir est venu, que le spectacle est fini, et que les spectateurs se retirent, les masques sont déposés; celui qui sur le théâtre étoit roi, est simple ouvrier hors du théâtre. Les masques sont tombés, le mensonge est dissipé, la vérité se montre : celui qui sur la scène étoit libre, est esclave hors de la scène; car, je le répète, le mensonge est sur le théâtre, la vérité est hors du théâtre. Le soir vient, le spectacle cesse, la vérité paroît. Il en est de même dans cette vie, il en sera de même à la consommation des siècles. Les choses présentes ne sont qu'un spectacle, une pure représentation, pauvreté, richesses, prince, sujet, et ainsi du reste. Mais, lorsque le jour finira, lorsque sera arrivée la nuit redoutable, ou plutôt le jour, qui sera une nuit affreuse pour les pécheurs, et un jour éclatant pour les justes, lorsque le spectacle sera fini, que les masques seront déposés, que chacun sera examiné avec ses œuvres, non chacun avec ses richesses, non chacun avec ses magistratures, non chacun avec ses honneurs, non chacun avec son pouvoir, mais chacun avec ses œuvres, prince et sujet, homme et

femme; lorsque le Seigneur nous demandera compte de notre vie et de nos bonnes actions, non de l'éclat des dignités, non du faste de la puissance, non de l'obscurité de l'indigence (vous êtes esclave, donnez-moi des œuvres meilleures que celles d'un homme libre; vous êtes femme, donnez-moi des actions plus courageuses que celles d'un homme); lors, dis-je, que les masques seront déposés, alors paroîtront le vrai riche et le vrai pauvre. Et comme sur nos théâtres, lorsque le spectacle est fini, et qu'un des spectateurs voit simple ouvrier l'homme qu'il a vu philosophe, il s'écrie aussitôt: Quoi donc! cet homme que je vois simple ouvrier, n'étoit-il pas philosophe sur la scène? Cet autre qui n'est plus qu'un personnage vil, n'étoit-il pas roi? Cet autre que je vois si pauvre, n'étoit-il pas riche? Il en sera de même à la consommation des siècles.

TABLEAU DU MONDE.

Extrait de l'homélie quatre-vingt-deuxième, dans d'autres éditions quatre-vingt-unième, sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 487; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 525; Sav. t. 2, p. 900.)

Si quelqu'un, placé sur un lieu élevé, pouvoit apercevoir tout ce qui se passe dans le monde, songez combien il nous trouveroit insensés, combien il verseroit de larmes, combien il riroit de nos folies,

combien il détesteroit nos fureurs; car tels sont tous les sentimens que doit inspirer notre conduite. L'un entretient des chevaux pour prendre des bêtes féroces, lorsqu'il tombe lui-même dans la férocité. Un autre nourrit des mulets et des taureaux pour transporter des poids énormes; et il laisse ses semblables périr de faim. Il dépense beaucoup d'argent pour faire représenter des hommes en pierre; et il néglige des hommes véritables, que le malheur a endurcis, a rendus plus insensibles que la pierre. Un autre ramasse à grands frais des lames d'or dont il couvre des murs, il ajoute des habits à ceux qu'il a déjà; et il n'est pas touché en voyant les pauvres n'avoir pas de quoi couvrir leur poitrine, de quoi revêtir leur corps nu. Celui-ci dissipe son bien pour des courtisanes et des parasites, celui-là, pour des baladins et pour des danseurs; un autre bâtit des palais superbes, achette des terres et des maisons. On voit les hommes se dévorer dans les tribunaux, compter les intérêts, les intérêts des intérêts, dresser des édits de la plus horrible proscription, ne pas goûter le repos de la nuit, veiller pour le malheur de leurs semblables; et, lorsque le jour est venu, s'occuper de gains injustes, de dépenses peu honnêtes, de rapines et de concussions. On témoigne la plus grande ardeur pour des choses superflues et illicites, et l'on ne songe pas à ce qui seul est nécessaire. Les juges ont le nom de juges, et ce sont en effet des meurtriers et des brigands. Si l'on examine les testamens et les procès, on y trouvera mille noirceurs, mille fraudes, mille fourberies. Voilà ce qui occupe la plupart des hommes; on ne pense pas

aux choses spirituelles: on entre dans l'église par un mouvement de pure curiosité; on y trouble le silence des mystères, et l'on n'y apporte pas ce que nous demandons, de bonnes œuvres et une conscience pure. Si, après avoir passé tout le jour à commettre des injustices, vous entrez ici pour y adresser à Dieu une courte prière, loin de vous le rendre favorable, vous n'avez fait que l'irriter davantage. Voulez-vous apaiser votre Maître, montrez-lui des œuvres; instruisez-vous des malheurs dont vos frères sont accablés; considérez ceux qui sont nus, ceux qui ont faim, ceux qui sont opprimés; vous avez mille moyens de pratiquer la bienfaisance. Ne nous trompons pas nous-mêmes en vivant au hasard, et ne méprisons pas ce qu'on nous dit, parce que nous sommes en pleine santé; mais nous rappelant que souvent une maladie grave, qui nous a mis aux portes de la mort, nous a fait trembler pour notre destinée future, croyons que nous pouvons retomber dans le même état, concevons les mêmes craintes et devenons meilleurs. Car, à présent, que de reproches n'auroit-on pas à nous faire? Ceux qui siégent dans les tribunaux ressemblent à des lions féroces; ceux qui fréquentent la place publique sont semblables à des renards trompeurs; ceux qui mènent une vie paisible ne jouissent pas de leur loisir comme ils devroient; ils emploient tout leur temps à fréquenter les théâtres, et à s'exposer aux périls qu'on y court. Il n'est personne qui attaque ces désordres; plusieurs portent envie à ceux qui s'y livrent, et sont fâchés de ne pouvoir agir de même; en sorte que même ceux qui ne font pas le mal mé-

ritent d'être punis, parce qu'*ils approuvent ceux qui le font* (Rom. 1. 32.). Leur cœur est également corrompu, et ils doivent porter la peine de leur volonté perverse. C'est là ce que je dis tous les jours, et ce que je ne cesserai pas de dire. Si l'on m'écoute, on en fera son profit; si l'on ne m'écoute pas, vous m'écouterez lorsque vous n'en pourrez plus tirer aucun avantage, lorsque vous vous condamnerez vous-mêmes, et que je serai exempt de tout reproche. Mais à Dieu ne plaise qu'il me reste cette unique défense! Puissiez-vous plutôt être ma gloire et ma couronne devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que nous obtenions en commun les biens ineffables réservés à la vertu!

QUE NUL HOMME N'EST EXEMPT DE SOUCIS ET DE PEINES.

Extrait de l'homélie première sur la seconde épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 622; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 540; Sav. t. 4, p. 332.)

CROYEZ-VOUS que ceux qui mènent une vie paisible et éloignée des affaires soient tout-à-fait exempts de soucis et de peines? Non, cela n'est pas plus possible qu'il n'est possible à l'homme d'être immortel. Qui pourroit exprimer cette foule de chagrins que ressentent ceux qui sont engagés dans le monde? Il les faut avoir éprouvés pour les connoître. Combien, au

milieu de leurs richesses et de leurs délices, ont désiré plusieurs fois la mort ! car loin que les délices exemptent de la douleur, elles enfantent mille peines, des maladies, des dégoûts, elles font même souvent qu'on s'afflige sans raison. En effet, lorsque l'ame est dans une disposition mélancolique, elle a coutume de s'affliger sans motif; et les médecins disent que la foiblesse de l'estomac occasionne des malaises et des tristesses. C'est ainsi qu'il nous arrive à nous-mêmes d'être tristes et chagrins, sans savoir pourquoi. Et en général on ne peut trouver personne qui soit exempt de soucis et de peines. Ceux qui ont moins sujet de s'affliger que nous, croient en avoir davantage, parce que nos maux nous semblent toujours plus grands que ceux d'autrui. Qu'un homme ait mal dans une partie du corps, il croit que ce mal est plus douloureux qu'aucun autre. Qu'on ait mal à l'œil, on ne trouve rien de comparable à cette douleur. Qu'on ait un mal d'estomac, on s'imagine que c'est le plus grand de tous les maux. Enfin, quelque incommodité que puisse avoir un homme, il se figure toujours qu'il n'en est point de plus sensible. Il en est de même de la tristesse; on croit que celle qu'on éprouve est supérieure à toutes les autres, parce qu'on juge de la sienne par le sentiment de sa propre expérience. Qu'un homme n'ait pas d'enfans, il ne trouve rien de si affreux que de manquer d'enfans. Qu'il en ait beaucoup et qu'il soit pauvre, il se plaint de cette multitude comme de l'embarras le plus pénible. Un père qui n'a qu'un fils, regarde encore cela comme une source de peines. Ce fils, qui se sent unique, est moins attentif sur lui-mê-

me, et il cause des chagrins à son père, qui ne cesse pas de le chérir, quoiqu'il le voie persister dans le désordre. Celui qui a épousé une femme d'une grande beauté, ne voit rien de plus incommode au monde, parce que cette beauté lui donne mille soupçons et l'expose à mille périls. Une femme d'une figure désagréable chagrine celui qui la possède, et qui ne trouve rien de pis que d'avoir une pareille femme. Un particulier est mécontent de l'inutilité de sa vie et de l'obscurité de sa condition. Le soldat n'imagine rien de plus à charge et de plus périlleux que la guerre: un peu de pain et d'eau lui paroîtroit plus doux que les fatigues qu'il endure. Celui qui commande, se plaint d'avoir sur les bras et d'être obligé de conduire les affaires d'autrui. Celui qui obéit supporte avec peine sa dépendance des autres et son assujettissement à leur volonté. A-t-on pris le parti du mariage, on trouve que les complaisances qu'il faut avoir pour une femme, et les soins d'une famille, sont un étrange embarras. A-t-on fui cet engagement, on déclare qu'il n'est pas honnête de se priver de la consolation d'une femme et des enfans qu'elle nous donne. Le commerçant félicite le laboureur d'avoir moins de risques à courir que lui, le laboureur envie les richesses du commerçant. En général, l'homme est naturellement fâcheux, chagrin, bizarre, aimant à se plaindre. On déclame contre toute la race humaine : on dit que l'homme est un néant dans la nature, qu'il n'est pas d'être plus misérable, plus sujet à la peine et au travail. Il y en a qui trouvent la vieillesse heureuse, d'autres, la jeunesse ; ainsi chaque âge a ses pei-

nes : quand nous nous voyons blâmés pour les excès de notre jeune âge, nous voudrions être vieux ; quand notre tête blanchit, nous regrettons nos jeunes années. Le chagrin trouve toujours quelque nouvelle porte pour s'introduire chez nous. Il n'y a qu'un seul moyen de se garantir de ces inégalités et de ces bizarreries, c'est de s'attacher à la vertu, qui cependant elle-même a ses peines, mais des peines utiles et profitables. Après avoir péché, on sent de la tristesse et de la componction dans le cœur ; et par là on efface sa faute. On s'afflige de la faute de son frère ; et l'on ne reçoit pas une modique récompense de cette tristesse de charité, parce que prendre part aux malheurs de son prochain, nous donne une grande confiance auprès de Dieu.

MÉDISANCE.

FUIR LA MÉDISANCE ; POURQUOI ; REFUSER D'ÉCOUTER LES MÉDISANS.

Extrait de l'homélie seconde sur l'obscurité des prophéties. (Bén. t. 6, p. 197; Fr. D. t. 3, p. 832; Sav. t. 6, p. 669.)

FUYONS, mes frères, fuyons la médisance, parce qu'il n'est point de péché plus grave, ni qui se commette plus facilement. Comment cela? La médisance part comme un trait, et perce sur-le-champ le malheureux qui ne s'y attend pas. Dans les autres crimes, nous avons besoin d'argent et de secours ; il faut que nous nous préparions long-temps d'avance, et souvent l'intervalle du projet à l'exécution nous y fait renoncer. Je m'explique. Un homme a résolu de commettre un meurtre ou un vol; il a beaucoup de mesures à prendre, et souvent, tandis qu'il diffère, il change d'avis, renonce à son dessein criminel, et n'exécute pas le projet qu'il a conçu. Il n'en est pas ainsi de la médisance; à moins que nous ne soyons fort attentifs sur nous-mêmes, nous n'y sommes que trop aisément entraînés. Nous

n'avons besoin pour médire ni de temps, ni d'argent, nous n'avons ni plan à disposer, ni mesures à prendre; il nous suffit de vouloir, et de la volonté nous passons aussitôt à l'acte. Le ministère seul de la langue est nécessaire. Puis donc que ce péché se commet promptement, que nous avons mille occasions de le commettre, que nous devons en être sévèrement punis, et que nous n'en tirons aucun avantage quelconque, fuyons-le avec le plus grand soin; cachons les fautes d'autrui, ne les publions pas, contentons-nous d'avertir les coupables, suivant le conseil que nous donne le Fils de Dieu : *Si votre frère*, dit-il, *a péché envers vous*, *allez le trouver*, *et reprenez-le entre vous et lui seul.* Plus la réprimande sera secrète, plus la réforme sera facile. Ne nous arrêtons pas sur les plaies d'autrui, à l'exemple de la mouche importune; soyons plutôt jaloux d'imiter l'abeille industrieuse qui repose sur les fleurs. L'abeille compose de divers sucs les rayons d'un miel pur; la mouche incommode aigrit et envenime le mal où elle séjourne. L'une est odieuse et méprisable, l'autre est aimable et distinguée. Reposons-nous donc sur les vertus des saints comme sur des fleurs précieuses, et travaillons à répandre de plus en plus la bonne odeur qui en émane. N'envenimons pas les plaies du prochain; et si nous en voyons qui se le permettent, fermons-leur la bouche, représentons-leur la peine rigoureuse qui les attend, rappelons-leur que ceux qu'ils déchirent sont leurs frères. S'ils ne cèdent pas à ces motifs, faisons-leur les plus vifs reproches, afin que, confus et honteux, ils renoncent à une mauvaise habitude, et qu'ils s'occu-

pent uniquement à examiner leurs propres défauts. Ainsi les chrétiens, ou ayant fait une chute se relèveront, parce qu'on leur rappellera leurs fautes sans les divulguer; ou examinant sans cesse leurs propres défauts, s'en corrigeront aisément, parce que le souvenir des fautes qu'ils auront commises, les rendra plus lents à en commettre par la suite; ou, contemplant chaque jour les vertus des saints, se porteront avec la plus grande ardeur à marcher sur leurs traces : tout le corps de l'Église sera donc édifié, perfectionné, et nous pourrons avec tous ces avantages parvenir au royaume des cieux qui nous est promis.

SUR LA NATURE DU JEUNE ET SUR LA MÉDISANCE.

Extrait de l'homélie troisième au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 41; Fr. D. t. 1, p. 45; Sav. t. 6, p. 477.)

VOYONS ce qui a fléchi la colère d'un Dieu justement irrité contre les Ninivites. Est-ce seulement le jeûne, le sac et la cendre? non, sans doute : mais c'est surtout le changement de vie. Qu'est-ce qui le prouve? les paroles mêmes du prophète, lequel, parlant de la colère de Dieu et du jeûne des Ninivites, du pardon qui leur fut accordé, et de ce qui leur valut ce pardon, s'exprime en ces termes : *Le Seigneur considéra leurs œuvres.* Et quelles œu-

vres ? Leur pardonna-t-il pour avoir jeûné, pour s'être revêtus d'un sac ? nullement ; mais sans parler des marques de repentir, le prophète ajoute : *Le Seigneur s'aperçut qu'ils s'étoient convertis en quittant leurs mauvaises voies ; il changea donc à leur égard, et décida de ne pas leur envoyer les maux qu'il avoit résolu de leur faire* (Jon. 3. 10.). Vous voyez que ce n'est pas le jeûne, mais le changement de vie, qui tira du péril les Ninivites, qui les fit rentrer en grace avec Dieu. Au reste, ce que je dis n'est pas pour mépriser le jeûne, mais pour l'honorer; car sa gloire consiste, non dans l'abstinence des alimens, mais dans la fuite du péché ; de sorte que c'est lui faire injure que de le définir une abstinence de certains alimens. Vous jeûnez, mon frère ; prouvez-le-moi par vos œuvres. Par quelles œuvres, direz-vous ? Si vous voyez un pauvre, secourez-le dans son besoin ; réconciliez-vous avec votre ennemi ; ne soyez jaloux de la gloire de personne ; si vous rencontrez une belle femme, passez outre ; car ce n'est pas seulement la bouche qui doit jeûner, mais les yeux, les oreilles, les mains, les pieds, en un mot, toutes les parties du corps. Il faut qu'elles jeûnent ces mains avares, en ne touchant plus au bien d'autrui ; il faut que ces pieds jeûnent, en ne courant plus à ces spectacles profanes ; il faut que ces yeux jeûnent, en détournant leurs regards de cette beauté dont la vue est si dangereuse. La nourriture des yeux, c'est le regard : s'il est criminel et illicite, il perd l'ame et détruit tout le mérite du jeûne ; s'il est pur et innocent, il en rehausse le prix. Et certes, ce seroit une

chose absurde de s'interdire en jeûnant des nourritures qui ne sont pas mauvaises par elles-mêmes, et de se permettre des regards qui sont essentiellement mauvais et défendus. Vous ne prenez pas de viandes, vous ne prenez pas de mauvais désirs par les yeux; il faut encore que les oreilles jeûnent, et leur jeûne c'est d'être fermées aux médisances et aux calomnies. *N'écoutez pas*, dit l'Écriture, *des paroles vaines et mensongères* (Exod. 23. 1.). Que la bouche jeûne aussi en ne se permettant aucun discours déshonnête et injurieux. A quoi sert-il de s'abstenir des oiseaux et des poissons, si l'on déchire son frère par des médisances? C'est pour cela que saint Paul nous effraie en nous disant : *Si vous vous attaquez, si vous vous déchirez mutuellement, prenez garde d'être consumés les uns par les autres* (Gal. 5. 15.). Ce n'est pas dans la chair de votre prochain que vous enfoncez vos dents venimeuses, mais c'est dans sa réputation : vous blessez sa vertu en la faisant soupçonner; vous lui faites une plaie, vous vous en faites une à vous-même, et à celui qui a la complaisance de vous entendre. Oui, vos propos calomnieux rendent pire celui qui vous écoute : s'il est pécheur, il en devient plus négligent, parce qu'il a trouvé un compagnon; s'il est juste, les foiblesses d'autrui peuvent lui donner une trop bonne opinion de lui-même, et le jeter dans une présomption funeste. De plus, vous engagez l'honneur de toute l'Église, parce qu'on charge tous les chrétiens de la faute d'un seul particulier; et les idolâtres ne se contentent pas de dire qu'un tel est tombé dans un péché d'incontinence, ils pu-

blient que tous les chrétiens sont adultères et fornicateurs. La gloire de Dieu y est encore intéressée, parce que sans doute son nom, qui est glorifié par nos vertus, est blasphémé et outragé par nos vices. J'ajoute qu'en diffamant celui dont vous dévoilez la chute, vous lui ôtez toute honte, vous le forcez à lever le masque. Enfin vous êtes digne de châtiment, parce que vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent point. Et ne vous imaginez pas que la vérité des discours empêche la médisance; car, pour dire vrai, on ne laisse pas de médire. Le pharisien ne disoit-il pas la vérité en disant du mal du publicain, et celui-ci n'étoit-il pas vraiment un pécheur et un publicain? Cependant les reproches du pharisien, quoique véritables, lui ont fait perdre le mérite de toutes ses vertus.

SPECTACLES.

DANGERS DES SPECTACLES.

Extrait de l'homélie troisième sur David et Saül. (Bén. t. 4, p. 769; Fr. D. t. 2, p. 865; Sav. t. 5, p. 90.)

Quiconque, dit Jésus-Christ, *regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.). Mais, si une femme négligemment habillée, que l'on rencontre par hasard dans la place publique, a souvent par sa seule vue allumé la passion dans l'ame de celui qui jette sur elle un regard indiscret, des hommes qui assistent aux spetacles, non par hasard, mais avec le plus grand empressement, qui abandonnent l'église pour s'y transporter, qui y passent des journées entières, les yeux fixés et attachés sur des femmes méprisables, pourront-ils dire qu'ils ont regardé ces femmes sans un mauvais désir? pourront-ils le dire, lorsque tout dans ces assemblées contribue à faire naître de mauvais désirs en nous : des tons de voix languissans et voluptueux, des chants lascifs, l'art de peindre le visage, d'animer les yeux et la figure par

des couleurs étrangères, une parure fastueuse et immodeste, les gestes, les postures, tout l'extérieur de la personne, et mille autres moyens propres à attirer et à séduire les assistans ; ajoutez la confusion et la négligence des spectateurs, le lieu même qui invite à la volupté, tout ce qu'on entend avant que ces femmes paroissent et après qu'elles ont paru ; ajoutez le son des instrumens de diverses espèces, les charmes d'une musique dangereuse, qui amollit l'ame, qui dispose les hommes et les rend plus faciles à se laisser prendre aux attraits de courtisanes qui se donnent en spectacle ? Eh ! si dans ce lieu-ci même, où l'on n'entend que des psaumes, des prières, les oracles divins, où tout inspire la crainte de Dieu et la piété, les désirs illicites se glissent quelquefois comme un voleur subtil, comment des hommes, au théâtre où ils ne voient et n'entendent que des choses qui portent au crime, dans le centre de la turpitude et de la perversité, investis par le vice et attaqués de tout côté par les yeux et par les oreilles, comment pourroient-ils triompher des mauvais désirs ? et s'ils n'en triomphent pas, comment pourroient-ils s'empêcher de tomber dans la fornication et l'adultère ? et s'ils y tombent, comment pourroient-ils, sans avoir fait pénitence, franchir ce seuil sacré, participer à nos assemblées saintes ?

SUR LE MÊME SUJET.

Extrait de l'homélie contre les jeux du cirque et les théâtres. (Bén. t. 6, p. 274; elle ne se trouve ni dans Fronton du Duc ni dans Savile.)

QUICONQUE, dit Jésus-Christ, *regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.). Mais, si je regarde, direz-vous, sans concevoir de mauvais désirs, pourrez-vous me le persuader? Celui qui n'a pas la force de contenir ses regards, mais qui est si empressé à voir les objets, pourra-t-il rester pur après les avoir vus? Avez-vous un corps de fer et de pierre? Vous êtes revêtu d'une chair humaine, qui s'allume plus aisément par la passion que le chaume desséché. Souvent dans la place publique, si nous rencontrons une femme, sa seule vue nous trouble; et vous, au théâtre, où tout invite au crime, vous, qui voyez une courtisane revêtue d'habillemens magnifiques, se montrer la tête découverte avec effronterie, avec un air et des gestes languissans et voluptueux, faisant entendre des chants lascifs, débitant des vers lubriques, prononçant des paroles obscènes, se permettant des indécences que vous regardez d'un œil attentif, et qui font sur vous une trop forte impression, vous osez dire que vous n'éprouvez aucune foiblesse!

Êtes-vous donc, je le répète, de fer et de pierre? êtes-vous plus sage que ces grands hommes qu'un simple regard a renversés? n'avez-vous pas entendu Salomon qui dit : *Un homme peut-il marcher sur des charbons sans se brûler la plante des pieds ? peut-il cacher du feu dans son sein sans que ses vêtemens se consument ? Il en est de même de celui qui approche d'une femme étrangère* (Prov. 6. 27, 28 et 29.). Quoique vous n'ayez pas eu un commerce réel avec la courtisane, vous en avez eu par le désir, vous avez consommé le crime dans le cœur. Le spectacle agit encore sur vous, même après qu'il est fini : l'image de la courtisane, ses paroles, ses regards, ses gestes, ses postures, sa démarche, ses graces affectées, toute sa personne en un mot, reste gravée dans votre imagination, et vous ne vous retirez qu'avec mille blessures mortelles. N'est-ce point de là que viennent le renversement des maisons, la perte de la sagesse, la dissolution des mariages, les querelles et les disputes, les dégoûts déraisonnables? Lorsque vous revenez chez vous plein de l'image et épris des charmes d'une femme étrangère, votre propre femme vous paroît sans agrémens, vos enfans vous sont à charge, vos serviteurs incommodes, votre maison ennuyeuse, les soins journaliers de vos affaires vous fatiguent et vous pèsent, tous ceux qui vous approchent vous choquent et vous blessent. La cause de cela, c'est que vous ne revenez pas seul dans votre maison, mais que vous y amenez avec vous une courtisane, non réellement en personne (ce qui seroit un moindre mal, parce que votre femme l'auroit bientôt chas-

sée), mais dans votre imagination et dans votre cœur, où elle allume un feu plus ardent que la fournaise de Babylone. Ce n'est pas l'étoupe, la poix, le soufre, qui sont l'aliment de ce feu, mais les objets les plus séduisans et les plus nuisibles, lesquels renversent et bouleversent tout. Et comme celui qui est attaqué d'une fièvre ardente, sans avoir sujet de se plaindre de ceux qui le servent, est fâcheux à l'égard de tout le monde par la seule violence du mal, rejette les alimens qu'on lui offre, fait des reproches à ses médecins, s'irrite contre ses amis, s'emporte contre ses serviteurs : de même celui qui brûle d'une passion infame, devient d'une humeur fâcheuse, sujet à mille caprices, voit partout l'objet qui a séduit son cœur. O folie des mortels! le loup, le lion, les autres bêtes féroces fuient le chasseur qui les a blessés; l'homme, cet être raisonnable, poursuit celle dont il a reçu une blessure, il chérit sa blessure, il cherche à en recevoir de plus dangereuses encore : circonstance la plus triste de toutes, et qui rend sa maladie incurable. Eh! comment, celui qui aime son mal, qui ne cherche pas à s'en délivrer, pourroit-il désirer le médecin? Je m'afflige donc et je me désole de ce que vous sortez des spectacles après vous être porté un coup mortel, de ce que, pour un plaisir passager, vous souffrez de longues et cuisantes douleurs, de ce qu'avant le supplice de l'enfer vous vous condamnez vous-même ici-bas aux plus rigoureuses peines. Et quelles plus grandes peines, je vous le demande, peut-on imaginer, que de nourrir une pareille passion, de brûler sans cesse, de porter partout la fournaise

d'un amour insensé, et les reproches de sa conscience? Comment pourrez-vous franchir ce seuil sacré, participer à la table céleste, entendre nos instructions sur la sagesse, vous qui êtes tout couvert de honteuses blessures, et dont l'ame est asservie à une passion criminelle?

HUMILITÉ, ORGUEIL.

EXCELLENCE ET AVANTAGES DE L'HUMILITÉ.

Extrait de l'homélie troisième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 39; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 30; Sav. t. 2, p. 17.)

VOULEZ-VOUS que votre vertu soit grande, n'en ayez pas une grande idée, et alors elle sera plus grande. Croyez n'avoir rien fait, et vous aurez tout fait; car, si étant pécheurs nous sommes justifiés, pourvu que nous nous croyions tels que nous sommes, comme le prouve l'exemple du publicain, combien plus serons-nous agréables à Dieu, si étant justes nous nous croyons pécheurs? Si l'humilité justifie le pécheur, quoiqu'elle soit en lui plutôt un aveu de son indignité qu'une humilité véritable, combien sera-t-elle puissante dans le juste même? Ne perdez pas le fruit de vos travaux, ne rendez pas inutiles toutes vos peines, ne vous exposez pas à avoir couru en vain et à vous être épuisé sans fruit, lorsque vous aurez fourni une longue course. Le Seigneur connoît mieux que vous le bien que vous faites. Quand vous ne donneriez qu'un verre d'eau,

il vous en tient compte : une obole, un soupir, il reçoit tout favorablement, il se souvient de tout, et il vous prépare une grande récompense. Pourquoi comptez-vous si exactement vos bonnes œuvres? pourquoi nous en parlez-vous si souvent? ignorez-vous que, si vous vous louez vous-même, Dieu ne vous louera pas; et que, si au contraire vous vous méprisez vous-même, il ne cessera de publier vos louanges? Il ne veut pas diminuer le prix de vos travaux. Que dis-je? il n'en veut pas diminuer le prix! il n'est rien qu'il ne fasse, il met tout en usage, afin de vous couronner pour les plus petites choses, et il cherche partout les moyens de vous garantir des peines éternelles. Ainsi, quand vous n'auriez travaillé qu'à la dernière heure, il vous donne la récompense tout entière. Quand il n'y auroit rien en vous qui contribuât à votre salut : *C'est pour moi-même que je vous fais grace*, *dit le Seigneur*, *afin que mon nom ne soit pas blasphémé* (Ez. 36. 21 et 22.); un soupir, une larme, il les prend aussitôt, et il vous en tient compte pour vous sauver. Craignons donc de concevoir des sentimens d'orgueil; reconnoissons que nous sommes des serviteurs inutiles, afin que Dieu nous reconnoisse dignes de le servir. Si vous vous dites un bon serviteur, vous deviendrez inutile, quand vous seriez bon; si vous vous croyez mauvais, vous deviendrez bon, quand vous seriez inutile. D'où il suit qu'on doit oublier ses bonnes œuvres. Mais comment, direz-vous, pouvons-nous ignorer ce que nous savons? Quoi! vous, qui offensez Dieu tous les jours, vous vous permettez les divertissemens et les ris, vous

oubliez aisément tous les péchés dont vous vous rendez coupable, vous n'y pensez pas même; et vous ne pouvez perdre le souvenir du peu de bien que vous faites! Cependant la crainte des jugemens de Dieu devroit nous toucher beaucoup plus que la complaisance dans une bonne œuvre; mais il arrive tout le contraire. Nous offensons tous les jours le Seigneur, et nous n'y faisons pas la moindre attention; tandis que, si nous donnons à un pauvre la plus modique aumône, nous nous empressons de le publier partout : ce qui est le comble de la folie, et ce qui est vraiment répandre au lieu d'amasser. L'oubli de nos bonnes œuvres en est la garde la plus sûre. Lorsqu'on expose aux yeux de tout le monde ses effets les plus riches et ses étoffes les plus précieuses, on invite les voleurs à chercher les moyens de les ravir; au lieu que, quand on les tient cachés dans le secret de sa maison, on les y conserve en sûreté. Il en est de même des richesses spirituelles : si nous y songeons sans cesse, si nous les montrons pour qu'on y songe, nous irritons le Seigneur, nous armons notre ennemi contre nous, nous l'invitons à les dérober; au lieu que, si elles ne sont connues que de celui qui doit les connoître, nous les possédons dans une pleine assurance. N'exposez donc pas les trésors de vos vertus, de peur qu'on ne vous les enlève, et que vous n'éprouviez le sort du pharisien, qui, portant ses bonnes œuvres sur ses lèvres, fournit au démon le moyen de les lui ravir. Toutefois il ne parloit de ses vertus qu'avec actions de graces, il les rapportoit toutes à Dieu : mais cela ne le mit pas à couvert; car ce n'est pas rendre gra-

ces à Dieu que de chercher à être honoré des hommes, que d'insulter au pécheur et de s'élever contre lui. Si vous rendez graces à Dieu, ne songez qu'à plaire à lui seul, ne cherchez pas à être connu des hommes, ne condamnez pas votre prochain; autrement, votre action de graces est fausse. Voulez-vous voir un vrai témoignage de reconnoissance envers Dieu, écoutez les trois enfans de Babylone: *Nous avons péché*, disent-ils, *nous avons commis l'iniquité*, *vous êtes juste*, *Seigneur*, *dans tous les maux que vous nous avez faits*, *parce que vous ne nous châtiez qu'après nous avoir trouvés coupables* (Dan. 3. 29.). C'est là proprement rendre graces à Dieu, que de lui confesser ses péchés, que de reconnoître qu'on est digne de tous les supplices, et d'être prêt à subir la peine que l'on croit mériter : c'est en cela surtout que consiste l'action de graces.

Prenons donc garde, mes frères, de parler avantageusement de nous-mêmes, puisque cette vanité nous fait haïr de Dieu et des hommes. Que nos paroles soient d'autant plus humbles que nos actions seront plus grandes, et cette modestie nous fera estimer des hommes, et de Dieu même; ou plutôt elle ne nous obtiendra pas seulement l'estime de Dieu, mais ses récompenses infinies. N'exigez pas votre récompense, afin que vous méritiez de la recevoir. Reconnoissez que c'est la grace de Dieu qui vous sauve, afin que Dieu reconnoisse qu'il est votre débiteur, et qu'il se plaise à récompenser non seulement vos bonnes œuvres, mais encore votre humble gratitude. Lorsque nous faisons de bonnes

œuvres, Dieu ne nous doit le salaire que de ces bonnes œuvres; mais lorsque nous croyons n'avoir rien fait, il nous doit en outre le salaire de cette humble disposition, et même un salaire plus riche que des bonnes œuvres. Oui, l'humilité seule vaut plus que toutes les bonnes œuvres, puisqu'elles ne valent qu'avec elle, et que sans elle elles ne sont rien. C'est ainsi que nous n'estimons jamais davantage nos serviteurs que lorsque, nous ayant servis avec zèle, ils croient n'avoir rien fait. Si donc vous voulez que le bien que vous faites soit vraiment grand, croyez qu'il n'est pas grand, et il le sera. Ainsi le centenier disoit : *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (Matth. 8. 8.); et c'est par là qu'il en devint digne, et qu'il fut préféré à tous les juifs. Ainsi Paul disoit : *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre* (1. Cor. 15. 9.); et c'est par là qu'il est devenu le premier de tous. Ainsi Jean disoit : *Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure* (Matth. 3. 11.); et c'est par là qu'il a mérité d'être ami de l'Époux, et de poser la main sur la tête du Sauveur, dont il ne se croyoit pas digne de dénouer la chaussure. Ainsi Pierre disoit : *Retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur* (Luc. 5. 8.); et c'est par là qu'il devint le fondement et la base de toute l'Église. Car rien ne plaît tant à Dieu que de voir qu'on se met au rang des plus grands pécheurs : c'est là le principe et le comble de la sagesse chrétienne. Celui dont le cœur est humilié et brisé de la sorte, ne se laissera emporter ni à la vaine gloire, ni à la colère, ni à l'envie contre son prochain; il ne don-

nera entrée à aucune autre passion. Si un homme a le bras rompu, quelque effort qu'il fasse, il ne pourra jamais le lever en haut. De même, si notre cœur est vraiment brisé et contrit, quand toutes les passions les plus violentes viendroient l'assaillir, elles ne pourront jamais l'élever et l'enfler. Que si celui qui pleure une perte temporelle, est alors inaccessible à toutes les passions qui agitent l'ame, combien plus celui qui pleure ses péchés jouira-t-il de la paix et de la tranquillité de la vertu !

Mais qui pourra, dites-vous, briser son cœur jusqu'à ce point? Écoutez David qui s'est le plus distingué dans cette partie, et voyez jusqu'où alloit ce brisement de son cœur. Lorsqu'après s'être signalé par mille actions éclatantes, ce prince fut chassé de la ville sainte et de son palais, et que même il couroit des risques pour ses jours, voyant un homme vil et méprisable qui insultoit à ses disgraces, qui le chargeoit d'injures, loin de lui dire aucune parole fâcheuse, il arrêta même un de ses officiers qui vouloit tuer cet insolent : *Laissez-le faire*, dit-il, *puisque le Seigneur l'a chargé de cette fonction* (2. Rois. 16. 11.). Dans une autre conjoncture, les prêtres lui ayant amené l'arche, et l'exhortant à la prendre avec lui, il se refusa à leurs instances : *Reportez l'arche de Dieu*, dit-il, *dans la ville sainte, et remettez-la dans sa place. Si je trouve grace auprès du Seigneur, s'il me délivre des maux qui m'accablent, je reverrai le tabernacle dans toute sa gloire ; que s'il me dit : Je ne veux point de vous, je suis résigné à sa volonté, qu'il me traite comme il lui plaira* (2. Rois. 15. 25 et

26.). Quelle sagesse parfaite n'annonce pas la modération dont il usa envers Saül, non pas une ou deux fois, mais un grand nombre de fois? car ce monarque s'étoit déjà élevé au dessus de la loi ancienne, et il approchoit de la perfection évangélique. Aussi il acceptoit tout de la part du Seigneur avec une humble résignation, sans lui demander compte de sa conduite, uniquement jaloux de lui obéir et de suivre en tout sa volonté. Lorsque ce saint roi, qui s'étoit distingué par tant d'actions illustres, vit Absalon, ce parricide, ce tyran de son père, ce meurtrier de son frère, cet insensé et ce furieux, lorsqu'il le vit maître du trône dont il l'avoit chassé, il ne fut pas ébranlé par une si rude épreuve : Si telle est la volonté de Dieu, dit-il, que je sois chassé, errant et fugitif, et que mon fils soit en honneur, j'y consens, j'accepte de sa main cette humiliation, et je lui rends graces pour tous les maux qu'il m'envoie. Qu'il étoit différent de ces esprits superbes et audacieux qui, sans avoir aucune des vertus qui brilloient en lui, s'emportent, et se répandent en murmures, lorsqu'ils éprouvent la moindre affliction, et qu'ils voient les autres dans la prospérité! David au contraire montroit une douceur, une patience admirable au milieu de ses maux. Aussi Dieu disoit-il de ce prince: *J'ai trouvé David, fils de Jessé, qui est un homme selon mon cœur* (Act. 13. 22.). Imitons nous-mêmes cette disposition de David; quoi qu'il nous arrive, supportons tout avec courage, et, avant de jouir de la vie bienheureuse, recueillons dès ici-bas le fruit de notre humilité. *Apprenez de moi*,

dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames* (Matth. 11. 29.). Pour jouir de ce repos en cette vie et en l'autre, travaillons de toutes nos forces à imprimer dans nos cœurs l'humilité chrétienne, qui est la mère et la gardienne de toutes les vertus.

CONTRE L'ORGUEIL ET L'ARROGANCE.

Extrait de l'homélie vingtième sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 661; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 295; Sav. t. 3, p. 177.

Peut-on distinguer les paroles d'un arrogant de celles d'un insensé? Dès que l'arrogance s'est emparée d'un homme, elle lui ôte le bon sens, le fait sortir des bornes de la modération, et le rend également fou et insolent. *Si le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur* (Prov. 9. 10.), le commencement de la folie est de ne pas connoître le Seigneur. Or, si connoître le Seigneur est la sagesse, si ne le pas connoître est la folie, et si ce mal vient de l'orgueil qui en est le principe, n'est-ce pas une conséquence que l'orgueil est le comble de la folie? Tel fut Nabal, que l'arrogance rendit fou (1. Rois. 25. 1 et suiv.), sinon à l'égard de Dieu, du moins à l'égard d'un homme, et qui peu de jours après mourut de frayeur. Car, dès qu'une fois l'orgueil a fait franchir les bornes de la raison, l'esprit

s'affoiblit, et l'on devient en même temps timide et audacieux. Il en est de l'ame comme du corps. Quand le corps a perdu ce juste tempérament des humeurs qui fait la santé, n'ayant plus rien qui le maintienne, il devient la proie de toutes les maladies. De même lorsque l'ame a perdu la grandeur et l'humilité dont la réunion fait sa force, elle tombe dans la foiblesse, devient timide, audacieuse, insensée, et s'ignore elle-même. Or, comment celui qui ne se connoît pas peut-il connoître ce qui est au-dessus de lui? Qu'on regarde un frénétique; comme il ne se connoît plus, il ne connoît pas même ce qui est à ses pieds. Quand l'œil est obscurci, tout le corps est dans les ténèbres: et c'est ce qui arrive dans l'orgueil et l'arrogance. L'orgueilleux est plus misérable que le fou et l'insensé. Il a perdu comme eux la raison; il fait les mêmes extravagances, tombe dans les mêmes excès; il excite également le rire, il est également à charge, avec cette différence néanmoins que personne ne plaint l'orgueilleux, et que tout le monde plaint le fou et l'insensé: on excuse ceux-ci, celui-là est haï généralement loin d'être excusé. Il se rend ridicule par ses manières et par ses postures plus encore que par ses discours. Eh! pourquoi, lui dirois-je, pourquoi marchez-vous la tête haute et sur l'extrémité du pied? pourquoi froncez-vous le sourcil? pourquoi vous enflez-vous la poitrine? vous ne pouvez rendre un des cheveux de votre tête blanc ou noir; et vous vous élevez superbement en l'air comme si vous étiez le souverain de la nature! Peut-être voudriez-vous avoir des ailes, afin de ne plus marcher sur la terre; peut-être dé-

sireriez-vous de devenir un être prodigieux. Mais n'êtes-vous pas devenu un être prodigieux, ou plutôt monstrueux, puisqu'étant homme, vous vous efforcez de voler, comme si vous aviez des ailes, puisque vous volez au-dedans de votre ame, et que vous vous enflez de toute part ? Quel nom vous donnerai-je pour abattre votre fierté insupportable ? vous appellerai-je boue, fumée, cendre, poussière? C'est bien là la bassesse et la fragilité de votre nature, mais ce n'est pas encore votre portrait au naturel. Je voudrois peindre dans le vrai et représenter l'enflure et le vide de votre ame. Quelle comparaison trouverons-nous donc qui convienne à l'orgueilleux? Je trouve qu'il ressemble à l'étoupe enflammée. L'étoupe, quand on y a mis le feu, paroît s'enfler et s'alonger; mais pour peu qu'on y touche, elle tombe aussitôt, réduite à moins que de la cendre. Telle est l'ame de l'orgueilleux; le moindre choc suffit pour l'abattre et pour détruire sa vaine enflure. Tout homme arrogant est foible, parce que sa grandeur n'est pas solide, et que plus il s'élève, plus il est près de tomber, semblable à ces bouteilles qui s'élèvent sur l'eau, et qui sont plus près de se dissiper, plus elles grossissent. Si vous doutez de ce que je dis, donnez-moi un homme présomptueux et superbe; et vous le verrez à la moindre disgrace devenir plus timide qu'un misérable étendu par terre. La paille fragile se réduit en cendre presque aussitôt qu'elle s'allume : un bois solide ne prend pas feu si aisément; mais lorsqu'il brûle, il conserve long-temps sa flamme. Ainsi les ames graves et fermes ne s'allument ni ne s'éteignent facilement; au

lieu que les ames orgueilleuses et vaines passent de l'un à l'autre état avec une promptitude extrême. Que ces réflexions nous portent à être humbles. Rien n'est plus puissant que l'humilité : elle est plus ferme que la pierre et plus solide que le diamant ; elle nous met dans une plus grande sûreté que les tours les plus hautes et les plus fortes murailles ; elle nous place au-dessus de toutes les atteintes du démon. L'orgueil au contraire nous livre à toutes ses attaques ; c'est une vapeur légère qui s'exhale en un moment, une foible toile d'araignée que le moindre souffle emporte, une fumée qui se dissipe bientôt. Si donc nous voulons être aussi fermes que la pierre, fuyons l'orgueil et embrassons l'humilité avec toute l'ardeur dont nous sommes capables.

DISTINCTION DE L'ORGUEIL ET DU COURAGE, DE L'HUMILITÉ ET DE LA BASSESSE.

Extrait de l'homélie cinquième sur l'épître aux Philippiens. (Bén. t. 11, p. 231; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 48; Sav. t. 4, p. 29.)

Rien de si éloigné d'une ame vraiment chrétienne que l'orgueil. Quand je dis orgueil, je ne condamne pas une certaine franchise noble, ni un cœur ferme et courageux, et je sais distinguer l'arrogance d'avec le courage, comme en parlant de l'humi-

lité, je ne loue pas la bassesse et la flatterie. Voyons des exemples de ces sentimens qui, quoique contraires, sont voisins les uns des autres, comme l'ivraie l'est du bon grain, et l'épine de la rose. Les enfans pourroient s'y tromper, mais les hommes sages, habiles dans l'agriculture spirituelle, savent distinguer les vrais biens d'avec les maux. Tirons donc des exemples de l'Ecriture.

Qu'est-ce que la flatterie, la bassesse et l'adulation? Siba a flatté David mal à propos et a calomnié son maître; Achitophel a encore plus flatté Absalon (2. Rois. 16. 1 et 21.): David au contraire n'étoit pas flatteur, mais véritablement humble. Tous les flatteurs sont fourbes et perfides. Les mages disent à Nabuchodonosor: *Prince, puissiez-vous vivre à jamais* (Dan. 2. 4.)! Mais saint Paul, dans les actes des apôtres, parle aux juifs avec une humilité courageuse, et non avec une basse flatterie : *Mes frères*, leur dit-il avec assurance, *quoique je n'aie rien fait contre le peuple, ou contre les coutumes de nos pères, j'ai été enchaîné à Jérusalem* (Act. 28. 17.). Et pour se convaincre que l'humilité seule le faisoit parler de la sorte, voyez ce qu'il leur dit ensuite et les reproches qu'il leur fait : *L'Esprit-Saint a bien dit de vous, vous écouterez, et vous ne comprendrez pas, vous regarderez, et vous ne verrez pas* (Act. 28. 25 et 26.). Remarquez-vous le courage de l'apôtre? Admirez aussi la liberté avec laquelle Jean-Baptiste a parlé au roi Hérode : *Il ne vous est pas permis*, lui dit-il, *d'avoir la femme de votre frère Philippe* (Marc. 6. 18.). C'étoit là parler avec une fermeté vraiment humble, et bien

différente de la brutalité criminelle de Séméï, lorsqu'il disoit à David : *Sors, homme de sang* (2. Rois. 16. 7.). Il y avoit quelque apparence de liberté dans ces dernières paroles, mais elles n'étoient néanmoins qu'une témérité audacieuse et les excès d'une langue insolente. Jézabel outragea Jéhu avec moins de liberté que d'audace quand elle lui dit : *Voilà donc le meurtrier de son maître* (4. Rois. 9. 31.) ! Le prophète Élie fit des reproches à Achab, mais avec une liberté généreuse : *Ce n'est pas moi*, dit-il à ce prince, *qui trouble Israël, mais c'est vous et la maison de votre père* (3. Rois. 18. 18.). C'est avec la même liberté que le même prophète disoit à tout le peuple : *Jusques à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés* (3. Rois. 18. 21.) ? Reprendre ainsi tout un peuple, c'étoit un courage digne d'un prophète, et non une audace condamnable. Voulez-vous voir un homme qui sait allier l'humilité avec la fermeté, écoutez saint Paul : *Pour moi*, dit-il au Corinthiens, *il m'est peu important que je sois jugé par vous, ou par qui que ce soit d'entre les hommes : je ne me juge pas moi-même, car je ne me sens point coupable ; mais pour cela je ne suis pas justifié* (1. Cor. 4. 3 et 4.). C'étoit là une fierté vraiment digne d'un chrétien, comme ce qu'il dit encore ailleurs : *Est-il possible qu'il s'en trouve parmi vous, qui ayant quelque démêlé avec un autre, ose en appeler devant les injustes, et non pas devant les saints* (1. Cor. 6. 1.) ? Voulez-vous voir la flatterie des juifs insensés, écoutez-les qui disent : *Nous n'avons de roi que César* (Jean. 19. 15.). Voulez-vous voir l'humilité du même saint

Paul : *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes*, dit-il encore aux Corinthiens, *mais nous vous prêchons Jésus-Christ comme votre Seigneur*, *et nous*, *comme vos serviteurs par Jésus-Christ* (2. Cor. 4. 5.). Voici deux exemples, l'un de témérité, et l'autre de flatterie. L'un nous est fourni par Nabal, qui outrage David de paroles, et l'autre par les habitans de Ziph, qui le trahissent lâchement (1. Rois. 25. 10. —23. 19.). Ce ne fut point par flatterie, mais par un courage vraiment héroïque que David épargna Saül qu'il avoit entre les mains (1. Rois. 24.); mais ce fut par une flatterie lâche que les serviteurs d'Isboseth (1) firent un meurtre dont David les punit justement par la mort (2. Rois. 4.). Terminons tout ceci en peu de mots, et disons qu'on doit appeler audace et témérité, lorsqu'un homme en outrage un autre, pour quelque sujet peu honnête, ou pour se venger lui-même, ou emporté par quelqu'autre passion injuste : mais on doit appeler liberté et courage, lorsqu'un homme, pour plaire à Dieu, brave tous les supplices et la mort, méprise également l'amitié et l'inimitié des mortels. C'est de même une flatterie basse de ménager quelqu'un, non dans la vue de Dieu, mais pour en tirer quelque avantage. Mais c'est une humilité louable de se rabaisser soi-même, pour obéir à ce que le Seigneur désire de nous, et pour faire quelque action héroïque. Si nous sommes instruits de ces vérités, pratiquons-les pour être heureux, puisqu'il ne suffit pas de les connoî-

(1) Isboseth. Le grec porte *Memphibosthé*, c'est une faute évidente.

tre. La science même ne servira qu'à nous condamner si elle n'est accompagnée de l'action.

HUMILITÉ EXALTÉE; ORGUEIL CONFONDU ET HUMILIÉ.

Extrait de l'homélie septième sur l'épître aux Philippiens. (Bén. t. 11, p. 251; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 69; Sav. t. 4, p. 42.)

Réglons notre foi et nos mœurs pour la gloire de Jésus-Christ, puisque la foi sans les mœurs seroit inutile. Nous aurons beau glorifier Dieu de bouche, si nous ne vivons bien, nous lui ferons d'autant plus outrage, qu'en le reconnoissant pour notre Seigneur et notre maître, nous le mépriserons, nous n'aurons aucune crainte de son tribunal. Que les gentils vivent dans le désordre, il ne faut pas s'en étonner, et ils sont bien moins répréhensibles que nous; mais que des chrétiens qui ont part à de si saints mystères, qui ont été si honorés de Dieu, vivent si mal, c'est ce que je trouve révoltant et insupportable. Jésus-Christ s'est soumis à son Père jusqu'à la plus profonde obéissance, et il en a reçu la plus grande gloire. Il s'est rendu serviteur, et il est maintenant le Seigneur de tous les hommes et de tous les anges. Ne croyons donc pas descendre de notre dignité en nous humiliant, puisque c'est par là que nous nous relèverons davantage et que nous serons

plus admirés. *Quiconque s'élève sera abaissé*, *quiconque s'abaisse sera élevé* (Luc. 18. 14.); le Fils de Dieu l'a dit, et nous avons sa parole pour garant. Mais examinons, si vous voulez, la chose en elle-même.

Qu'est-ce qu'on appelle être abaissé? n'est-ce pas être accusé, blâmé, décrié? Qu'est-ce qu'on appelle être élevé; n'est-ce pas être honoré, loué, glorifié? Fort bien. Voyons des exemples. Satan étoit ange, il s'est élevé; qu'est-il résulté de là? n'a-t-il pas été réduit à la dernière humiliation? n'a-t-il pas été précipité du ciel dans l'enfer? n'est-il pas généralement condamné et décrié? Saint Paul qui n'étoit qu'un homme, s'est abaissé; qu'est-il résulté de là? n'est-il pas loué, admiré, célébré partout? n'est-il pas l'ami de Jésus-Christ? n'a-t-il pas opéré de plus grands miracles que Jésus-Christ lui-même? n'a-t-il pas souvent commandé au démon comme à un esclave? ne l'a-t-il pas promené comme un captif? ne s'est-il pas joué de lui? n'a-t-il pas foulé sa tête sous ses pieds? enfin, n'a-t-il pas demandé à Dieu pour d'autres la même grace avec la plus grande confiance? Passons à d'autres exemples. Absalon s'est élevé, David s'est abaissé; qui des deux a été élevé en gloire? Est-il rien de plus humble que ces paroles du roi prophète insulté par Séméï? *Permettez-lui*, disoit-il, *de me maudire; c'est le Seigneur qui le lui a commandé* (2. Rois. 16. 10.). Consultons, si vous voulez, des faits cités dans l'Évangile. Le publicain s'est humilié : quoiqu'à proprement parler ce ne fut pas une humilité de sa part, cependant il parloit modestement de lui-même.

Le pharisien s'est élevé. Or, vous savez ce qui en a résulté pour l'un et pour l'autre. Mais, si vous le jugez à propos, considérons les choses plus en général. Supposons deux hommes, tous deux riches, tous deux honorés, tous deux sages, tous deux puissans, tous deux comblés des avantages du siècle; que l'un soit avide de la vaine estime du monde, qu'il soit affligé, quand il ne l'obtient pas, qu'il exige plus qu'on ne lui doit, qu'il s'élève lui-même; que l'autre méprise les vains honneurs, qu'il ne soit pas offensé qu'on les lui refuse, qu'il les rejette même quand on les lui offre : qui des deux sera le plus grand, celui qui exige ce qu'on ne veut pas lui donner, ou celui qui méprise ce qu'on lui donne? il est clair que c'est le dernier, et cela doit être. On ne peut acquérir la gloire qu'en la fuyant; quand nous la poursuivons, elle nous fuit; quand nous la fuyons, elle nous poursuit. Voulez-vous être élevé, ne vous élevez pas. Tous les hommes honorent celui qui méprise les honneurs, ils méprisent celui qui les recherche. Les hommes ont naturellement un esprit de contradiction, ils se plaisent à faire le contraire de ce qu'on veut. Méprisons la gloire; en devenant humbles, nous serons élevés. Ne vous élevez pas vous-même afin qu'un autre vous élève. Quand on s'élève soi-même on n'est pas élevé par les autres, comme on n'est pas abaissé par les autres, quand on s'abaisse soi-même.

C'est un grand mal que l'orgueil, il faudroit mieux être insensé que d'être orgueilleux. La folie ne vient que de quelque dérangement de tête; l'orgueil est pire, parce qu'il joint la fureur à la folie.

L'insensé ne fait de mal qu'à lui-même; l'orgueilleux fait aussi du mal aux autres. Une passion extrême de la gloire est engendrée par la folie. On ne peut être possédé par cette passion, sans être fou, et la folie ne va guère sans l'orgueil. Écoutez le sage: *J'ai vu*, dit-il, *un homme qui se croit prudent et habile; on peut encore mieux espérer d'un insensé que d'un tel homme* (Prov. 26. 12.). Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que l'orgueil est un plus grand mal que la folie, puisqu'*on peut encore mieux espérer d'un insensé*. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul: *Ne soyez pas sages à vos propres yeux* (Rom. 12. 16.). Dans les corps, je vous le demande, quels sont ceux que nous appelons saints? sont-ce ceux qui ont beaucoup d'enflure, qui sont remplis de vent et d'eau, et non plutôt ceux qui sont secs, mais pleins de nerf; il en est de même des ames, celles qui sont enflées sont plus malades que des hydropiques, celles qui sont humbles, mais fortes, sont affranchies de toutes les passions. Que de biens ne nous procure pas l'humilité? La patience, la bonté, la douceur, la vigilance, l'attention, son des fruits de l'humilité, comme les vices contraires viennent de l'orgueil. Un orgueilleux est colère, violent, insolent, triste, dur, une bête féroce plutôt qu'un homme.

Vous êtes fier de votre force! mais c'est plutôt cette force qui devroit vous humilier. Pourquoi vous énorgueillir d'un avantage aussi méprisable? Un sanglier, un lion, sont plus forts que vous. Vous seriez à peine un moucheron, comparé avec ces animaux. Les brigands, les gladiateurs, les plus

stupides de vos esclaves, sont plus robustes que vous. Votre force doit-elle donc vous mériter des louanges, et ne rougissez-vous pas de vous en applaudir? Mais vous êtes d'une belle figure. Ce seroit aux geais et aux corneilles à se glorifier de la beauté. Êtes-vous plus beau qu'un paon? voyez la beauté de son cou et de sa tête, les couleurs et l'éclat de son plumage; et convenez qu'il l'emporte de beaucoup sur vous. Un cygne et tant d'autres oiseaux vous effaceroient si vous vous compariez à eux, et vous feroient comprendre qu'en fait de beauté vous n'êtes rien. De jeunes enfans, de jeunes filles, des femmes perdues, des hommes débauchés, se glorifient de ce frivole avantage : pouvez-vous donc en faire un sujet d'orgueil? Mais vous êtes riche; comment l'êtes-vous? que possédez-vous? de l'or, de l'argent, des pierres précieuses? Les meurtriers et les brigands sont saisis de ces objets frivoles; ils passent par les mains des misérables qui travaillent aux mines. Pourriez-vous donc tirer vanité de ce qui fait le supplice des criminels? Mais vous êtes magnifiquement paré. Mais on voit des chevaux magnifiquement enharnachés; les Perses parent aussi leurs chameaux; parmi les hommes, tous les gens de théâtre sont superbement vêtus. Ne rougiriez-vous donc pas de tirer gloire de choses qui vous sont communes avec les brutes, avec les esclaves, avec les meurtriers et les brigands, avec des hommes corrompus, avec des scélérats? Mais vous faites bâtir de grandes et superbes maisons. Eh quoi! les geais en habitent encore de plus belles et ont des retraites plus magnifiques. Ne voit-on pas, en effet, des hommes

passionnés pour les richesses, bâtir, dans des campagnes et dans des déserts, des palais qui servent de retraite aux geais? Peut-être que la beauté de votre voix vous rend vain. Vous ne pourrez jamais chanter plus agréablement que le cygne et le rossignol. Vous êtes habile dans les arts : est-il rien de plus habile et de plus industrieux que l'abeille ? quel brodeur, quel peintre, quel géomètre, pourroit atteindre à ses ouvrages? Vous faites des étoffes d'une grande finesse: les araignées l'emportent encore sur vous en cela. Vous êtes léger à la course: les lièvres, les cerfs, les daims, les chevaux, ont encore ici l'avantage, et vous surpassent infiniment pour la légèreté des pieds. Mais vous voyagez au loin; mais vous ne voyagez pas plus facilement que les oiseaux, qui dans leurs voyages n'ont besoin ni de vivres ni de voitures. Leurs ailes leur suffisent pour tout; elles leur tiennent lieu de voitures, de vents, de vaisseaux. Vous vanterez-vous d'avoir la vue perçante? mais vous ne l'avez pas aussi perçante que la chèvre et que l'aigle: d'avoir l'ouïe subtile? mais l'âne l'a plus subtile encore: d'avoir l'odorat délicat? mais le chien ne vous le cède pas dans cette partie : d'être attentif à faire vos provisions ? mais l'êtes-vous autant que la fourmi vigilante ? Serez-vous fier d'être tout brillant d'or ? mais les fourmis de l'Inde le sont davantage. Vous applaudissez-vous de la santé? les bêtes ont plus de santé que vous, soit que l'on considère la santé en soi ou la facilité de l'entretenir. Les bêtes ne craignent pas l'indigence : *Considérez les oiseaux du ciel*, dit Jésus-Christ, *ils ne sèment point, ne moissonnent point, n'amassent point*

dans des greniers (Matth. 6. 26.). Dieu, direz-vous, a donc avantagé la brute plus que l'homme? oui, sans doute; et vous voyez combien peu on réfléchit, combien peu on examine les choses; vous voyez combien la réflexion nous procure de connoissances. Il est prouvé que cet homme qui s'élevoit au-dessus de tous les hommes, est au-dessous des bêtes mêmes.

Mais épargnons l'orgueilleux, ne l'imitons pas; et parce qu'il s'élève au-dessus de la nature humaine, ne le laissons pas au rang des bêtes; tirons-le de cette bassesse, non à cause de lui, puisqu'il mérite cette humiliation, mais pour mieux faire connoître la bonté de Dieu, et les priviléges dont il nous a honorés. Il est, oui, il est des qualités qui ne nous sont pas communes avec les brutes. Et quelles sont ces qualités? la crainte du Seigneur et une vie réglée selon la vertu. Ici on ne peut alléguer ni les hommes corrompus, ni les fornicateurs, ni les homicides, dont nous sommes fort distingués. Et en quoi sommes-nous distingués d'eux? Nous craignons le Seigneur, nous reconnoissons sa providence, nous sommes persuadés de l'immortalité de nos ames. Ici que les bêtes nous cèdent. Notre sagesse dans les choses divines nous met incontestablement au-dessus d'elles; et elles n'ont rien en cela de commun avec nous. Nous leur commandons, quoique nous leur soyons inférieurs pour les qualités du corps; ce qui rend notre empire plus certain, et ce qui prouve qu'il ne vient pas de nous, mais de Dieu qui nous a donné la raison. Nous leur tendons des rets et des filets, nous

les y prenons, et nous nous en rendons maîtres. Nous sommes capables de sagesse, de modération, de douceur, de mépris de l'argent. Mais vous, mon cher frère, qui êtes du nombre des orgueilleux, vous qui n'avez aucune de ces vertus, vous devez naturellement, ou vous élever au-dessus des hommes, ou vous rabaisser au-dessous de la brute. Car, tel est le génie de l'orgueil, il s'élève ou il s'abaisse toujours plus qu'il ne faudroit, sans savoir jamais garder une juste mesure. Nous sommes les égaux des anges en ce que Dieu nous a promis son royaume, et la grace d'habiter éternellement avec Jésus-Christ. Un homme est déchiré de coups de fouet, et il ne succombe pas à la douleur; un homme brave la mort, il ne tremble pas, il ne pâlit pas à son approche, il ne désire rien, il ne veut pas avoir plus qu'il n'a : voilà sa force et son élévation. Ceux qui ne sont pas ainsi disposés, sont au-dessous des bêtes mêmes. En effet, puisque vous êtes dépourvu des avantages du corps, sans avoir ceux de l'ame, n'est-il pas clair que vous êtes au-dessous des bêtes? Amenez-moi un de ces hommes qui sont possédés de l'amour des richesses, qui vivent dans le désordre ou dans la mollesse : un cheval est plus courageux que lui, un sanglier est plus fort, un lièvre est plus agile, un paon est plus beau, un cygne a le chant plus doux, un éléphant a la taille plus haute, un aigle a la vue plus perçante, tous les oiseaux sont plus richement vêtus. Qu'est-ce donc qui rendroit cet homme digne de commander aux bêtes? seroit-ce la raison? non, assurément; car, puisqu'il n'use point de la raison comme il devroit,

cela seul le met au-dessous de la brute, puisqu'il vaudroit mieux pour lui n'avoir pas été créé avec la raison, que d'être doué de cette qualité, et de se montrer moins raisonnable que les bêtes. Ce seroit, sans doute, une chose moins honteuse de n'avoir jamais eu l'empire sur les animaux, que de perdre cet empire par ses vices; comme ce seroit une chose moins honteuse pour un prince, de n'avoir jamais été revêtu de la pourpre, que de se montrer plus vil que ses satellites. Ainsi, persuadés que sans la vertu nous sommes au-dessous des brutes, pratiquons-la, afin de redevenir hommes, ou plutôt afin de devenir anges, et d'obtenir les biens éternels qui nous sont promis.

EN QUOI CONSISTE LA VÉRITABLE HUMILITÉ.

Extrait de l'homélie vingt-septième sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 252; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 930; Sav. t. 4, p. 569.)

Disons avec le publicain de l'Évangile : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur* (Luc. 18. 13.) : ou plutôt, ne nous contentons pas de le dire, pensons-le; et si un autre nous appelle de ce nom, ne nous en offensons pas. Le même homme entendit ces paroles : *Je ne suis pas comme ce publicain;* et loin de s'irriter, il n'en fut que plus con-

trit. La patience avec laquelle il a essuyé une injure l'a mis au-dessus de cette même injure. On a révélé sa plaie; il en a cherché le remède. Disons donc : *Ayez pitié de moi qui suis un pécheur* ; et quand un autre nous appelleroit de ce nom, n'en soyons pas indignés. Quand nous dirions mille fois nous-mêmes que nous sommes des méchans et des pervers; si, lorsque les autres nous le disent, nous en sentons quelque peine, ce n'est plus une humilité véritable, ni une confession sincère, mais un orgueil déguisé et une vaine ostentation. Comment? direz-vous, c'est une ostentation de s'appeler soi-même pécheur. Oui, puisque nous cherchons par là à passer pour humbles, à être loués et admirés comme tels. Nous serions méprisés de tout le monde, si nous osions nous dire justes ; c'est donc par vaine gloire que nous nous disons pécheurs. En quoi donc consiste la véritable humilité? c'est à souffrir les injures et les reproches des autres. Encore ce n'est pas là proprement une humilité, mais la sincérité d'une ame qui parle sans déguisement. Nous nous disons pécheurs, indignes de vivre, et que ne disons-nous pas? Mais si un autre nous dit une partie de ce que nous nous disons à nous-mêmes, nous nous offensons, nous nous emportons. Vous voyez donc que ce n'est pas là un aveu sincère, une confession solide. Puisque vous dites tant de mal de vous et que vous vous appelez pécheur, ne soyez donc pas indigné quand les autres vous reprennent et vous appellent de ce nom. Le meilleur moyen d'alléger le poids de vos péchés, est que les autres vous les reprochent. Ils se chargent eux-mêmes d'un fardeau,

mais ils vous conduisent à la véritable sagesse. Écoutez ce que dit le saint roi David, lorsque Séméï le maudissoit : *Laissez-le faire*, dit-il, *c'est le Seigneur qui lui a ordonné de me maudire*, *afin de récompenser mon humilité. Le Seigneur me fera quelque bien pour la malédiction dont cet homme me charge aujourd'hui* (2. Rois. 16. 10 et 12.). Mais vous, qui affectez de dire beaucoup de mal de vous-même, vous concevez du dépit si vous n'entendez les autres publier vos louanges, et vous mettre au rang des plus justes. Croyez-moi, vous vous jouez dans une matière sérieuse. C'est le désir de la louange qui nous la fait rejeter, c'est pour qu'on nous loue davantage et qu'on nous estime encore plus. Nous ne feignons de ne pas aimer les applaudissemens des hommes, qu'afin de nous en attirer de plus grands. Nous faisons tout pour la gloire, et rien avec sincérité. Tout chez nous n'est qu'un vain masque, des dehors faux et trompeurs.

SUJETS DIVERS.

ÉLOGE DE LA PATIENCE.

Extrait de la trente-troisième homélie sur la première épître aux Romains. (Bén. t. 10, p. 299; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 358; Sav. t. 3, p. 458.)

La patience est la source et le principe de toute perfection. Aussi *l'homme patient*, dit Salomon, *possède une grande sagesse* (Prov. 14. 29.); celui au contraire qui est impatient est sans prudence. Le même Salomon dit que la patience est un asyle plus sûr que la ville la mieux fortifiée. La patience est une arme invincible, c'est une tour inébranlable d'où l'on repousse aisément toutes les attaques. Une étincelle de feu qui tomberoit dans un abyme, s'éteindroit tout d'abord sans pouvoir nuire à cet abyme : de même les accidens les plus imprévus qui viennent fondre sur une personne patiente, disparoissent à l'instant, sans lui causer aucun trouble. La patience est plus forte que tout ce qu'il y a de plus fort dans le monde. Armes, armées, trésors, chevaux, murs, en un mot, rien ne peut résister à

la patience. Un homme environné de la plus grande puissance, vaincu souvent par la colère, s'agite comme un foible enfant, et remplit tout de trouble et de tumulte : placé comme dans un port tranquille, l'homme patient y jouit d'une paix profonde. Les plus grandes pertes ne peuvent ébranler ce rocher, les plus sanglans outrages ne peuvent émouvoir cette tour, les plus rudes coups ne peuvent entamer ce diamant.

SUR LA PUDEUR.

Extrait de l'homélie quatrième sur l'épître aux Philippiens. (Bén. t. 11, p. 224; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 39; Sav. t. 4, p. 25.)

Je me vois encore obligé de parler contre les désordres de nos jours. Je ne le voulois point, mais j'y suis forcé. Si en se taisant on pouvoit remédier à ces désordres, il faudroit garder le silence. Mais si, loin de cesser, ils ne faisoient qu'empirer davantage, c'est une nécessité de prendre la parole. Lorsqu'on reprend les pécheurs avec force, on gagne au moins que le mal ne s'étend pas plus avant. Non, il n'est point d'homme si effronté, qui, touché des reproches continuels qu'on lui adresse, ne rougisse, et ne se corrige au moins en partie. Les plus impudens, oui, les plus impudens gardent un reste de

pudeur; et c'est un sentiment que Dieu a imprimé dans notre ame. Comme la crainte de sa justice ne suffit pas toujours pour nous retenir dans le devoir, il nous ménage d'autres préservatifs contre le péché, les reproches des hommes, le respect pour les lois établies, l'amour de la gloire, le désir de nous faire des amis. Ce sont là autant de préservatifs contre le péché. Ce que n'avoit pas fait le Seigneur, la pudeur l'a souvent fait; et la crainte des hommes nous a portés à des actions que la crainte de Dieu n'avoit pu arracher de nous.

VIE MOLLE, DÉLICATE ET SENSUELLE, CAUSE DE TOUS LES VICES.

Extrait de l'homélie vingt-neuvième sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 275; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 950; Sav. t. 4, p. 582.)

ÉCOUTEZ Jésus-Christ qui dit : *Ceux qui sont vêtus délicatement sont dans les maisons des rois* (Matth. 11. 8.); mais ceux qui ne sont pas vêtus avec cette mollesse, sont dans le ciel. Un vêtement délicat et mou énerve l'ame, en relâche et en affoiblit les ressorts. Et quand le corps seroit ferme et robuste, les délices en ruineroient bientôt la vigueur. Car enfin, je vous le demande, d'où vient cette foiblesse que nous voyons dans les femmes? vient-elle

de la fragilité de leur sexe? nullement; mais de l'éducation qu'on leur donne et de la vie qu'elles mènent. L'habitude de vivre toujours à l'ombre, leur inaction et leur oisiveté, les bains dont elles usent fréquemment, les odeurs et les aromates dont elles se parfument, la mollesse de leurs lits: voilà ce qui les rend si foibles. Jugez de ce que je dis par cette comparaison. Qu'on tire un jeune arbre d'un jardin sec et aride, exposé aux vents et aux tempêtes, pour le transporter dans un lieu qui soit à l'ombre et rempli d'eau; voyez s'il ne dégénérera point, s'il ne perdra pas beaucoup de sa force et de sa beauté. Les femmes qui travaillent dans les champs en sont une nouvelle preuve : elles sont plus fortes que les hommes qui habitent les villes, et elles lutteroient avec avantage contre plusieurs d'entre eux. Quand le corps s'affoiblit et s'énerve, il faut nécessairement que l'ame ait beaucoup de part à sa foiblesse; car les dispositions du corps ont une grande influence sur les affections de l'ame. Il s'en faut que nous soyons disposés de même quand nous nous portons bien que quand nous sommes malades; et nous éprouvons ce qui arrive dans les cordes d'un instrument de musique; lorsqu'elles ne sont pas assez tendues, elles ne rendent qu'un son foible qui ruine toute l'harmonie; l'art se trouve subordonné à la foiblesse des cordes. De même, lorsque le corps est affoibli, l'ame en reçoit d'extrêmes dommages; les soins qu'il demande l'assujettissent à de tristes nécessités et à une dure servitude. J'exhorte donc ceux qui m'écoutent à rendre leur corps vigoureux, et à éviter surtout qu'il ne devienne va-

létudinaire. Ce n'est point seulement aux hommes, mais encore aux femmes que je m'adresse ici. Pourquoi, femme chrétienne, user et exténuer votre corps par les délices? pourquoi l'énerver par des parfums, qui l'affoiblissent en l'amollissant? Si, renonçant aux excès de votre luxe, vous changez de conduite, ce sera même au profit de cette beauté dont vous êtes si jalouse, parce que votre corps sera plus vigoureux et mieux constitué. S'il est assiégé de mille maladies, il n'aura ni ce teint fleuri, ni cette bonne constitution dont il tire son principal agrément. Les indispositions continuelles vous rendront triste et abattue. Qu'un logis soit en bel air, il est bien plus riant; de même la sérénité de l'ame rend plus agréable un visage déjà beau par soi-même, au lieu qu'il paroît sombre et pâle quand l'ame est dans la tristesse. La tristesse est occasionnée par les maladies et les indispositions, lesquelles viennent surtout de ce qu'on ménage trop le corps. Je vous exhorte donc, mes frères, si vous avez quelque confiance en moi, à fuir les délices, même pour cette seule raison. Mais les délices, direz-vous, procurent du plaisir. Mais le plaisir n'égale point la peine; je dis le plaisir que l'on cherche dans la table, et qui ne passe point le gosier. Dès que la table est ôtée, et que votre estomac a reçu ces mets délicieux, quel avantage avez-vous sur celui qui n'a point partagé votre repas? Votre condition même est beaucoup plus triste, puisqu'il résulte de là pour vous des pesanteurs d'esprit et de corps, des maux de tête incommodes, des lassitudes universelles, des assoupissemens léthargiques, et souvent des insomnies causées par une réplétion qui

se manifeste au-dehors par des signes honteux. Et alors combien de fois maudirez-vous votre estomac, lorsque vous ne devriez accuser que votre intempérance? N'engraissons donc point notre corps; écoutons plutôt saint Paul qui nous dit : *Ne cherchez pas à contenter votre sensualité en satisfaisant ses désirs* (Rom. 13. 14.). Jeter des viandes sans mesure dans son estomac, c'est comme si on les jetoit dans un cloaque, ou quelque chose de pis encore, puisqu'en les jetant dans ce lieu, elles ne feroient qu'une boue qui ne vous causeroit aucun mal; au lieu que, jetées dans votre estomac, elles vous causent une infinité de maladies. Pour que les viandes nourrissent le corps, il n'en faut prendre que ce dont il a besoin, et ce qu'il peut digérer sans peine. Dès qu'on en prend trop, loin qu'elles le nourrissent, elles tendent à le détruire. Mais personne ne sent cette vérité, séduit par un plaisir funeste et par le préjugé de l'habitude. Voulez-vous nourrir votre corps, refusez-lui ce qui est superflu, ne lui donnez que ce qui est nécessaire et ce qu'il peut digérer facilement : ne l'appesantissez pas, ne l'accablez pas. Le nécessaire nourrit le corps et réjouit l'ame. Rien ne cause autant de satisfaction qu'une nourriture bien digérée, parce que rien n'est plus propre à aiguiser les sens, à les rendre plus vifs, à maintenir la santé et à éloigner les maladies. Le nécessaire procure en même temps la santé, la joie et la nourriture; le superflu cause des peines, des maladies et des indispositions. La réplétion produit les mêmes effets que la faim, et même des effets plus tristes. La faim, au moins, emporte un homme en peu de jours, et

le délivre de cette misérable vie : l'excès des viandes corrompt le corps, le consume peu à peu, et le livre à une longue maladie que suit une mort cruelle. Pour nous, nous regardons la faim comme le plus grand des maux, et nous courons aux excès du manger qui sont plus fâcheux. D'où vient cette fureur des hommes? d'où vient un tel égarement d'esprit? Je ne vous dis pas de vous tourmenter par la faim, mais de ne prendre qu'autant de nourriture qu'il vous en faut pour vous procurer une joie véritable, et pour soutenir les forces de votre corps, en le tenant toujours libre, toujours en état de seconder l'ame dans ses opérations. Dès qu'on passe les bornes dans les alimens, le superflu de nourriture relâche, dissout et ruine l'harmonie qui doit régner entre l'ame et le corps : *Ne cherchez pas*, dit saint Paul, *à contenter votre sensualité en satisfaisant ses désirs*. L'apôtre avoit d'autant plus raison de donner cet avis aux fidèles, que les délices allument dans l'ame des désirs criminels. Le plus sage éprouve les effets de l'intempérance lorsqu'il s'y abandonne; les excès des viandes et du vin excitent nécessairement en lui un feu d'où naissent les fornications et les adultères. Avec un estomac qui souffre la faim, ou qui ne prend que le simple nécessaire, on ne peut guère éprouver les mouvemens d'un amour impur : ce sont les délices qui font naître les passions folles et désordonnées. Une terre trop abreuvée, semblable à un fumier humide, engendre une infinité de vers; tandis que celle qui n'est pas noyée par les pluies, qui n'a que l'humilité convenable, produiroit toujours une herbe riante quand on ne la

cultiveroit pas, et produit, avec un peu de culture, des fruits en abondance. Il en est ainsi de nous, et l'on peut facilement nous en faire l'application. Ne rendons pas notre corps inutile, ou même nuisible, par l'intempérance : accoutumons-le à porter d'excellens fruits, et craignons de les étouffer par les excès de la bouche. Des plantes trop mouillées, au lieu de fruits, ne produisent que des vers rongeurs: les désirs naturels, inondés par les délices, n'enfantent que des plaisirs honteux.

CONTRE LE MURMURE.

Extrait de l'homélie huitième sur l'épître aux Philippiens. (Bén. t. 11, p. 259; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 78; Sav. t. 4, p. 47.)

Faites toutes choses sans murmurer (Philip. 2. 14.), dit saint Paul aux Philippiens. Murmurer est le propre des esclaves ingrats et stupides. Quel est le fils, je vous le demande, qui murmure, lorsqu'il travaille avec son père, lorsqu'il travaille pour lui-même. C'est pour vous, lui dit-on, que vous travaillez, c'est pour vous que vous amassez. Le murmure dans le travail n'appartient qu'à ceux qui se fatiguent pour les autres. Eh ! pourquoi celui qui amasse pour lui-même murmureroit-il? Parce que son bien n'augmente pas? mais il augmente. Doit-on murmurer quand on travaille volontairement et sans

contrainte? Il vaudroit mieux ne rien faire que d'agir en murmurant, puisque par là on perd tout le fruit de sa peine. Nous disons tous les jours dans nos maisons, quand nous voyons quelqu'un travailler en murmurant, il vaudroit mieux ne rien faire; et souvent nous nous priverions plutôt d'un service que de souffrir qu'on nous le rende de mauvaise grace. Quoi de plus criminel que le murmure? il approche beaucoup du blasphème. Sans cela, pourquoi les juifs auroient-ils été si sévèrement punis de leurs murmures? Le murmure est toujours accompagné d'ingratitude. Murmurer, c'est être ingrat envers Dieu, et être ingrat envers Dieu, c'est le blasphémer. Le murmure eût été un peu plus excusable dans les Philippiens : ils éprouvoient des afflictions continuelles, ils étoient exposés à de fréquens périls, et les maux les attaquoient de toute part sans leur laisser aucun relâche; au lieu que nous, nous jouissons d'un grand calme et d'une paix profonde. Pourquoi donc murmurez-vous? Parce que vous êtes pauvre? mais rappelez-vous Job. Parce que vous êtes malade? que seroit-ce donc, si vous étiez aussi affligé dans votre corps que ce saint homme, et après avoir fait autant de bien que lui?......... Mais vous avez perdu un fils; mais que feriez-vous si vous les aviez perdus tous, et par une mort aussi triste que Job a perdu les siens? Car c'est, vous le savez, c'est une espèce de consolation d'être au chevet d'un fils malade, de lui baiser la bouche, de lui fermer les yeux, d'écouter ses dernières paroles, de recevoir ses derniers soupirs. Job fut privé de ces consolations, puisque tous ses fils furent écrasés en un instant. Mais

je vais plus loin encore. Si Dieu vous avoit commandé d'égorger ce fils vous-même, de lui en faire un sacrifice, de le voir brûler de vos propres yeux comme il le commanda autrefois à Abraham, qu'auriez-vous fait? et dans quels sentimens devoit être ce patriarche, en élevant un autel, en y mettant du bois, en y liant son fils. Vous murmurez peut-être parce que quelques personnes vous outragent. Mais que seroit-ce, si des amis, qui viendroient pour vous consoler, vous accabloient de reproches, comme firent les amis de Job ?...... que seroit-ce, si votre propre femme s'élevoit contre vous, et si, insultant à vos maux, elle vous disoit : *Quoi? vous persistez encore dans votre simplicité! Plaignez-vous à Dieu, et mourez* (Job. 2. 9.).

EN QUOI L'HOMME DOIT SE MONTRER LE CHEF DE SA FAMILLE.

Extrait de l'homélie cinquième sur la seconde épître aux Thessaloniciens. (Bén. t. 11, p. 544; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 400; Sav. t. 4, p. 246.)

VOYEZ tout l'avantage que vous retirez d'une femme. Elle se tient à la maison, elle en gouverne tout l'intérieur; elle veille sur vos serviteurs; les vêtemens qui vous couvrent sont faits de ses mains; elle instruit vos enfans à vous appeler leur père; elle

vous garantit des femmes perdues; elle vous sert beaucoup à rester dans les bornes de la sagesse, à réprimer les mouvemens de la concupiscence. Tâchez de lui être utile pour votre part, et tendez-lui une main secourable dans les choses spirituelles. Avez-vous entendu quelques instructions édifiantes; à l'exemple des oiseaux, portez-les dans votre bouche, distribuez cette salutaire nourriture à la mère et à ses enfans. Conviendroit-il que vous, qui dans le reste vous piquez de tenir la première place, d'être le chef de la famille, vous abandonnassiez votre rang lorsqu'il est question d'instruire? C'est par les vertus qu'ils possèdent, et non par les honneurs qui leur sont rendus, que ceux qui commandent doivent l'emporter sur ceux qui leur obéissent. Les hommages et les égards qu'on a pour vous ne viennent pas de vous, mais des autres. Ce n'est pas votre ouvrage, c'est le mérite de ceux qui vous sont soumis. Vos vertus seules vous appartiennent. Vous êtes pour votre femme le chef et la tête; or, la tête doit régler le reste du corps. C'est moins par la place élevée qu'elle occupe que la tête surpasse les autres membres, que par cette vigilance attentive qui lui fait tout disposer et tout diriger comme un sage pilote. C'est dans la tête que sont les yeux tant de l'esprit que du corps. C'est de là que les uns tirent cette force intuitive qui aperçoit les objets, et les autres cette raison souveraine qui commande. Le reste du corps est fait pour rendre des services, la tête est pour donner des ordres. Les organes de la voix, tous les sens, la vue, l'odorat, le toucher, tirent de là leur origine. La racine des nerfs et des os est dans la

tête. Vous voyez donc qu'elle est plus distinguée par sa vigilance que par le lieu éminent où elle est placée. C'est ainsi que nous devons commander à nos femmes; nous devons être au-dessus d'elles, non pour en exiger de plus grands honneurs, mais pour les combler de plus de bienfaits. Nous en recevons une infinité de bons offices, et nous ne pouvons l'emporter qu'en les payant par des biens spirituels, puisque pour les choses corporelles elles ont sur nous visiblement l'avantage, et que nous ne pouvons les égaler. Car enfin, vous apportez de l'argent dans la maison ; mais c'est votre femme qui le garde, et sa sagesse équivaut à tous vos soins pour grossir votre fortune. Elle vous est tellement nécessaire pour garder vos revenus, que plusieurs ont perdu leurs biens, parce qu'ils n'avoient pas de femme pour les conserver. Vous vous unissez ensemble pour la génération des enfans, vous y participez également tous deux ; ou plutôt votre femme y a la part la plus pénible, puisqu'après avoir porté plusieurs mois dans son sein le fruit qu'elle a conçu, elle ne l'enfante qu'avec d'affreux déchiremens. Ainsi, je le répète, vous ne pouvez l'emporter que dans les choses spirituelles. Soyons donc moins attentifs à augmenter notre fortune, qu'à nous mettre en état de présenter à Dieu, avec une sainte assurance, les ames qu'il nous a confiées. En les réglant et les corrigeant, nous nous faisons du bien à nous-mêmes. Quand celui qui instruit les autres, n'en recueilleroit pas d'autre fruit, il en retire du moins l'avantage d'éprouver des sentimens de componction lorsqu'il parle, surtout s'il reconnoît qu'il est lui-même

sujet aux fautes dont il reprend son prochain. Puis donc qu'en instruisant nos épouses, nous serons utiles à elles, à nous-mêmes, à toute notre maison, et que de plus nous serons agréables à Dieu, ne nous lassons pas de veiller au salut de nos ames et de celles qui nous sont confiées, afin que nous en recevions la récompense, et que, comblés de richesses, nous entrions dans la Jérusalem céleste, notre bienheureuse patrie et notre mère.

QU'IL EST PLUS FACILE DE GUÉRIR LES AMES QUE LES CORPS.

Extrait de l'homélie huitième au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 93; Fr. D. t. 1, p. 104; Sav. t. 6, p. 517.)

PÉNÉTRÉS de ces vérités, ne nous occupons ni des richesses qui périssent, ni de la gloire qui s'éteint, ni du corps qui vieillit, ni de la beauté qui se flétrit, ni des délices qui nous échappent, mais donnons tous nos soins à notre ame, et épuisons tous les moyens pour la guérir. Tous ne peuvent pas facilement rendre la santé à leur corps attaqué de maladies, tous peuvent aisément guérir leur ame malade. Les maladies du corps demandent pour être traitées beaucoup de remèdes et d'argent; celles de l'ame se traitent sans aucun appareil, sans aucune dépense. Nous ne pouvons dé-

livrer nos corps des maux qui les affligent qu'avec de grandes peines ; souvent il faut employer le fer, le feu, des remèdes amers : il n'en est pas de même de l'ame, il suffit du désir et de la volonté, et tout va bien. Et admirons ici la Providence divine. Comme les maladies du corps ne peuvent nous causer de grands préjudices, et que, quand nous ne serions pas malades, la mort viendroit toujours le détruire et le dissoudre, comme tout notre bonheur dépend de la santé de l'ame, il a rendu facile, exempt de frais et de douleurs, le traitement de la partie de notre être la plus précieuse et la plus essentielle. Quelle défense, quelle excuse nous restera-t-il donc, si, tandis que nous donnons la plus grande attention à notre corps malade, dont le traitement exige la présence des médecins, nous fait dépenser beaucoup d'argent, essuyer de vives douleurs, et cela quoique ses maladies ne puissent pas nous être fort préjudiciables, nous négligeons notre ame qui ne demande, ni dépense d'argent, ni consultation de médecins, que nous pouvons guérir parfaitement, sans subir aucune opération douloureuse, par le seul acte d'une résolution ferme et d'une volonté déterminée, si, dis-je, nous négligeons notre ame, quoique nous soyons convaincus que cette négligence nous expose à être condamnés aux derniers supplices, à des tourmens aussi affreux qu'inévitables ? Si quelqu'un, dites-moi, s'engageoit à vous enseigner l'art de la médecine ; en peu de temps, sans aucun frais et sans aucune peine, ne le regarderiez-vous pas comme votre bienfaiteur ? ne consentiriez-vous pas à faire et à souffrir tout ce qu'il

exigeroit de vous ? Eh bien ! vous pouvez maintenant, sans aucune peine ni aucun travail, trouver les remèdes des blessures non de votre corps mais de votre ame, et la rétablir dans une parfaite santé sans essuyer de douleurs. Ne méprisez pas ces remèdes. Quelles douleurs, je vous prie, peut causer le pardon des injures ? Conserver du ressentiment, ne pas vouloir se réconcilier, c'est là ce qui est vraiment pénible et douloureux. Quelle peine y a-t-il à prier le Seigneur, à lui demander qu'il nous comble de biens, à lui qui est si porté à nous prodiguer ses graces ? quelle peine y a-t-il à ne médire de personne ? quel embarras à déposer tout sentiment d'envie et de jalousie ? quelles difficultés à aimer son prochain ? quel tourment et quelle fatigue à ne point prononcer de paroles déshonnêtes, à ne se permettre ni injures, ni outrages, ni juremens, ni blasphèmes ?

UTILITÉ DU COMMERCE.

Exorde du second livre sur la componction, adressé à Stéléchius. (Bén. t. 1, p. 149; Fr. D. t. 4, p. 131; Sav. t. 6, p. 157.)

Que dirai-je de l'utilité que nous tirons du commerce maritime ? La longueur des routes auroit pu nous empêcher de communiquer les uns avec les autres; Dieu a abrégé les chemins en étendant la

mer de toute part. Grace à cet élément, nous habitons toute la terre comme une seule ville, nous allons fréquemment les uns chez les autres, nous faisons un utile et agréable échange de tous nos avantages; et quoique nous n'occupions qu'une partie du globe, nous jouissons de tous les biens qu'il renferme comme si nous étions maîtres de toute son étendue. C'est ainsi que dans une table opulente, chacun des convives peut offrir des mets placés devant lui à ceux qui sont plus éloignés, et qui n'ont qu'à étendre la main pour recevoir.

POURQUOI ET COMBIEN IL EST UTILE DE SUPPORTER LES RÉPRIMANDES.

Exorde ou préambule de l'homélie troisième sur le changement des noms. (Bén. t. 3, p. 115; Fr. D. t. 5, p. 164; Sav. t. 5, p. 282.)

QUELQUES-UNS de mes amis m'ont reproché d'étendre mes exordes outre mesure. Vous verrez par la suite si leurs reproches sont bien ou mal fondés, lorsqu'après avoir entendu mes défenses, vous pourrez prononcer comme dans un tribunal (1). Avant de me justifier sur ce point, je déclare que je sais gré à mes amis de leurs reproches, qui viennent d'un

(1) J'ai mis dans les extraits qui suivent le Discours préliminaire, la justification de saint Jean Chrysostôme sur la longueur de ses exordes.

principe d'affection, et non de malignité. Ce n'est pas seulement lorsqu'il me donne des louanges que je pense qu'un ami me prouve son amitié, mais lorsqu'il me fait des réprimandes. Louer sans distinction ce qui est bien comme ce qui est mal, n'est point la marque d'une personne qui aime, mais d'une personne qui trompe et qui se moque : louer ce qui est vraiment louable, blâmer les fautes et les erreurs, c'est le procédé d'un ami qui s'intéresse à nous. Et afin de vous convaincre que louer et applaudir tout sans distinction, ce n'est point le propre d'un ami, mais d'un homme qui trompe, écoutez ce que dit l'Écriture : *Mon peuple*, dit-elle, *ceux qui vantent votre bonheur, vous séduisent, et embarrassent le chemin dans lequel vous marchez* (Is. 3. 12.). Je fuis un ennemi, même lorsqu'il me loue, je recherche un ami, même lorsqu'il me reprend. L'un m'est odieux, même lorsqu'il m'embrasse, l'autre m'est agréable, même lorsqu'il me blesse. Les embrassemens de l'un ne sont que trop suspects, les blessures de l'autre viennent d'un fonds d'amitié. *Les blessures d'un ami*, dit un écrivain sacré, *valent mieux que les caresses d'un ennemi* (Prov. 27. 6.). Comment, je vous prie, vous dites que des blessures valent mieux que des caresses? Oui, sans doute, parce que je considère moins les actions que les intentions. Voulez-vous apprendre comment les blessures d'un ami valent mieux que les caresses d'un ennemi? Judas a baisé le Seigneur, mais ses baisers respiroient la trahison, sa bouche souffloit le venin, sa langue distilloit l'iniquité. Saint Paul a blessé l'incestueux de Corinthe, mais il l'a sauvé. Et

comment l'a-t-il blessé ? En le livrant au démon : *Livrez*, dit-il, *cet homme au démon pour mortifier sa chair, afin*, ajoute-t-il, *que son ame soit sauvée au jour de notre Seigneur Jésus-Christ* (1. Cor. 5. 5.). Vous voyez des blessures qui donnent le salut ; vous voyez des baisers qui respirent la trahison. Tant il est vrai de dire que les blessures d'un ami valent mieux que les caresses d'un ennemi. Et ce n'est point seulement parmi les hommes que nous trouvons des preuves de cette vérité, mais encore dans Dieu et dans le démon. L'un est notre ami, l'autre notre ennemi ; l'un s'intéresse à nous, et nous sauve, l'autre nous trompe, et nous perd. L'un nous a flatés anciennement, l'autre nous a sauvés ; comment cela ? En nous disant, l'un : *Vous serez comme des dieux ;* l'autre : *Vous êtes terre et vous vous en retournez en terre* (Gen. 3. 5 et 19.). Dieu nous a menacés de la mort, le démon nous a promis l'immortalité ; mais le démon, en nous promettant l'immortalité nous a chassés même du paradis terrestre ; Dieu, en nous menaçant de la mort, nous a transportés dans le ciel. Vous voyez comment les blessures d'un ami valent mieux que les caresses d'un ennemi. C'est pour cela qu'avant d'entrer en preuves, je déclare que je sais gré à mes amis de leurs reproches, parce que, sans doute, soit qu'ils soient fondés ou non, ils me les font pour me corriger, et non pour m'offenser : au lieu que des ennemis, quand même ils me reprendroient avec fondement, me reprennent pour me décrier, et non pour me corriger. Les uns, en faisant des reproches, cherchent à rendre meilleur : les éloges des autres auroient pour but de faire tomber dans le piége.

Au reste, de quelque intention que partent les réprimandes, c'est un grand bien de savoir les supporter sans s'aigrir. *Celui qui hait les réprimandes*, dit l'Écriture, *est insensé* (Prov. 12. 1.). Elle ne dit pas telles et telles réprimandes, mais en général les réprimandes. Un ami vous reprend-il avec raison, corrigez-vous. Vous blâme-t-il à tort, louez son intention, approuvez son motif, sachez-lui gré de son amitié, parce qu'il n'y a qu'un véritable ami qui puisse avoir le courage de reprendre. Ne nous fâchons pas lorsqu'on nous reprend. Ce seroit un grand bien pour la société que chacun reprît son voisin, que nous reprissions ceux qui sont en faute, et que, quand nous y sommes nous-mêmes, nous supportassions sans peine la réprimande. Les réprimandes sont pour les fautes ce que les remèdes sont pour les blessures. Il y a donc aussi peu de sens à rejeter les réprimandes qu'à ne pouvoir souffrir les remèdes. Plusieurs sont piqués, parce qu'ils pensent en eux-mêmes et qu'ils se disent : Comment, moi qui suis si habile et si intelligent, j'écouterai les avis d'un antre ! Ils ne sentent pas que cette disposition-là même annonce une extrême folie. *Je voyois*, dit l'Écriture, *un homme qui se croyoit sage ; il y a plus à espérer de celui même qui est insensé* (Prov. 26. 12.). C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Ne soyez point sages à vos propres yeux* (Rom. 12. 16.). Quand vous seriez le plus éclairé, le plus pénétrant des hommes, vous êtes homme, et vous avez besoin de conseil. Il n'appartient qu'à Dieu seul de ne dépendre de personne, et de n'avoir pas besoin de conseil. Aussi est-ce de lui seul qu'il est dit :

Quel mortel a connu les desseins de Dieu, ou est entré dans le secret de ses conseils (Rom. 11. 34.)? Pour les hommes, quelque habiles qu'ils soient, ils méritent souvent d'être repris; preuve trop certaine de la foiblesse de notre nature. *Tout*, dit Salomon, *ne peut pas se trouver dans les hommes :* Pourquoi? *C'est que les enfans des hommes ne sont pas immortels. Qu'y a-t-il de plus lumineux que le soleil? cependant il souffre lui-même des éclipses* (Eccl. 17. 29 et 30.). Comme donc cette lumière pure et resplendissante est souvent cachée par les ténèbres qui viennent l'obscurcir; de même, quand notre intelligence brilleroit avec le même éclat que le soleil en plein midi, elle est souvent obscurcie par les ténèbres de la démence; de sorte que le moins intelligent saisit quelquefois ce qui échappe aux yeux du plus sage. Et cela arrive afin que celui dont les lumières sont étendues n'ait pas sujet de s'énorgueillir, et que celui dont l'esprit est borné ne déplore pas son sort. C'est un grand bien de pouvoir supporter les réprimandes; c'est un grand bien de pouvoir reprendre les autres, et de leur donner cette marque du vif intérêt que nous prenons à eux. Mais que faisons-nous? lorsque nous apercevons quelque désordre dans la chaussure d'un homme, ou dans le reste de son habillement, nous l'avertissons pour qu'il mette les choses en règle; et lorsque nous voyons la vie de ce même homme déréglée et désordonnée, nous passons outre et nous ne disons pas un mot. Toutefois, les désordres des vêtemens ne peuvent exposer qu'à de simples risées, tandis que ceux de l'ame exposent à des supplices

éternels. Comment, je vous prie, vous voyez votre frère se jeter dans le précipice, négliger de régler sa vie, fermer les yeux sur ses devoirs, et vous ne lui tendez pas la main, vous ne le relevez pas de sa chute, vous ne le reprenez pas! Quelle excuse, quelle défense vous restera-t-il devant Dieu? N'avez-vous pas entendu ce que Dieu a commandé aux juifs? de ne point passer outre, lorsqu'ils verroient la bête de somme de leur ennemi tombée ou égarée. Il étoit ordonné aux juifs de ne pas négliger les animaux au service de leurs ennemis; et nous négligerons les ames de nos frères exposées tous les jours à des chutes funestes! N'est-ce point une cruauté et une barbarie extrême de ne pas avoir pour des hommes l'attention que les juifs avoient pour des brutes. Oui, ce qui jette le trouble et le désordre dans la société, c'est que nous n'avons le courage ni de supporter les réprimandes ni d'en faire. Nous sommes à charge lorsque nous reprenons, parce que nous ne pouvons souffrir qu'on nous reprenne. Si votre frère voyoit que vous avez su gré à celui qui vous a repris, il sauroit gré lui-même à celui qui le reprendroit.

Voulez-vous apprendre que, quelque intelligent, quelque parfait que vous puissiez être, quoique vous soyez parvenu au comble de la vertu, vous avez besoin de quelqu'un qui vous donne des conseils, qui vous reprenne et qui vous redresse? Écoutez une ancienne histoire: Moïse n'avoit point son égal: *C'étoit*, dit l'Écriture, *le plus doux des hommes* (Nomb. 12. 3.); il étoit ami de Dieu, rempli de toutes les connoissances humaines et d'une intelligence divine. *Moïse avoit été instruit dans toute la sa-*

gesse des Égyptiens (Act. 7. 22.); il avoit les lumières que peut donner une excellente éducation; *il étoit puissant en œuvres et en paroles*. Mais écoutez un autre témoignage: *Dieu a conversé*, dit l'Écriture, *avec plusieurs prophètes; mais il n'a conversé avec aucun comme avec Moïse. Il a parlé aux autres en énigmes et en songes; il parloit à Moïse face à face* (Deut. 34. 10.) (1). Désirez-vous une preuve plus forte de sa vertu, que de voir le souverain Maître du monde s'entretenir avec son serviteur comme avec un ami? Il étoit donc versé dans les sciences divines et humaines; il étoit puissant en œuvres et en paroles. Il commandoit aux créatures parce qu'il étoit l'ami du Maître des créatures; il avoit tiré de l'Égypte un grand peuple, il avoit ouvert la mer et l'avoit refermée; et alors s'opéra le plus surprenant des prodiges, alors pour la première fois le soleil vit la mer traversée non par les voiles et les rames des navires, mais par les pieds des hommes et des chevaux. Cependant ce sage, cet homme si éclairé, si puissant en œuvres et en paroles, cet ami de Dieu, qui commandoit aux créatures, qui avoit opéré des prodiges si merveilleux, n'aperçut pas une chose qu'aperçoit le commun des hommes. Il ne trouva point ce que remarqua son beau-père, homme ignorant et grossier. Que remarqua donc Jéthro? Ecoutez, et apprenez que chacun, fût-il égal à Moïse, a besoin de conseil, et que ce qui a échappé aux génies les plus rares, n'échappe pas souvent aux esprits les plus ordinaires. Lorsque

(1) L'Écriture ne porte que les dernières paroles.

Moïse fut sorti d'Égypte (Exod. 18.), et qu'il étoit dans le désert, tout le peuple se présentoit devant lui au nombre d'environ six cent mille hommes, et il terminoit leurs contestations et leurs querelles. Jéthro, son beau-père, le voyant agir de la sorte, Jéthro, homme sans intelligence, qui avoit vécu dans les champs, qui ne connoissoit ni les lois, ni le gouvernement d'aucun peuple, qui vivoit dans l'idolâtrie; ce qui est la plus grande marque de déraison; car rien de si déraisonnable qu'un adorateur d'idoles : cependant cet homme grossier, si peu intelligent, cet idolâtre, voyant que Moïse se conduisoit mal, redressa ce sage, ce génie éclairé, cet ami de Dieu. *Pourquoi*, lui dit-il, *tout ce peuple est-il devant vous?* Quand il lui en eut dit la raison : *Vous n'agissez pas bien*, ajouta-t-il. La réprimande étoit jointe au conseil, et cependant Moïse n'en fut pas piqué, mais ce chef d'un grand peuple, tout éclairé, tout ami de Dieu qu'il étoit, l'écouta patiemment : et ce n'est pas peu de chose de se laisser instruire par un homme ignorant et grossier. Ni la grandeur des prodiges qu'il avoit opérés, ni l'étendue de l'autorité dont il jouissoit, ne lui donnèrent d'orgueil; il ne rougit pas de se voir repris et redressé devant ceux mêmes qui lui étoient soumis; mais considérant que, quoiqu'il eût opéré de grands prodiges, il participoit néanmoins à la nature humaine, et que les lumières de notre esprit sont toujours très bornées, il reçut avec douceur le conseil de Jéthro. Bien des personnes, pour ne pas paroître avoir besoin du secours d'autrui, aiment mieux se priver d'un bon conseil que de se corriger en profitant de l'avis

qu'on leur donne; ils aiment mieux ignorer que d'apprendre, ne voyant pas qu'on doit rougir, non d'apprendre, mais d'ignorer, non de s'instruire, mais de rester dans l'erreur, non d'être repris, mais de faillir sans pouvoir être corrigé. Car on trouve, oui, l'on trouve souvent dans l'esprit le plus commun ce qui échappe au génie le plus sublime. Pénétré de cette vérité, Moïse écouta avec beaucoup de douceur la remontrance de son beau-père qui lui disoit: *Choisissez des hommes fermes et craignant Dieu pour commander, les uns mille hommes, les autres cent, les autres cinquante, les autres dix; qu'ils soient chargés de décider les moindres affaires, et qu'ils vous rapportent les plus importantes.* Il n'a pas eu honte de recevoir cet avis, il n'a pas rougi de le recevoir en présence de ceux qu'il commandoit; il ne s'est pas dit à lui-même, ils me mépriseront, s'ils voient que leur chef apprend d'un autre ce qu'il doit faire: mais écoutant la représentation d'un étranger, il a agi en conséquence; et loin de craindre le jugement des hommes avec lesquels il vivoit et de tous ceux qui devoient naître après lui; comme s'il se fût applaudi de la correction de son beau-père, il a appris à tous les hommes d'alors, à tous ceux qui ont existé jusqu'à nos jours, à tous ceux qui existeront encore jusqu'à la consommation des siècles, il leur a appris par son livre, que la vérité lui avoit échappé, et qu'il a reçu les avis de son beau-père. Lorsqu'on nous reprend et qu'on nous corrige en présence d'une seule personne, nous sommes troublés et hors de nous-mêmes, nous nous croyons déshonorés : Moïse, au contraire, loin de

rougir en voyant sous ses yeux tant de milliers d'hommes, en voyant dans l'avenir tant de milliers d'autres qui devoient paroître dans le monde, publie hautement par son livre, et leur annonce à tous chaque jour, que son beau-père a aperçu ce qui lui avoit échappé à lui-même.

Pourquoi donc Moïse a-t-il tenu cette conduite, et a-t-il transmis ce fait à la postérité? c'est afin de nous apprendre à ne pas nous énorgueillir, quelque habiles que nous soyons, et à ne pas dédaigner les bons conseils, quelque vil que soit celui qui les donne. Oui, vous devez recevoir les bons avis même d'un esclave, et rejeter les avis pernicieux de l'homme le plus constitué en dignité, parce que, sans doute, ce n'est pas la qualité des personnes, mais la nature du conseil, qu'il faut examiner. Moïse nous enseigne donc par son exemple à ne pas rougir d'être repris même en présence de tout un peuple. C'est un grand mérite, c'est le sujet du plus bel éloge, la marque d'une sagesse rare, de supporter courageusement la réprimande; et maintenant encore nous louons moins Jéthro d'avoir redressé Moïse, que nous n'admirons Moïse de n'avoir pas rougi d'être redressé en présence de tant d'hommes, d'avoir transmis ce fait à la postérité, et par là d'avoir appris à tous les âges quelle étoit sa sagesse, et combien il fouloit aux pieds l'opinion de la multitude.

Mais en me justifiant sur la longueur de mes exordes, j'en fais un très long; et ce n'est pas au hasard et sans motif. L'objet de morale que je viens de traiter est des plus importans, des plus univer-

sellement utiles; je voudrois vous engager à supporter avec courage les réprimandes, comme à reprendre avec zèle ceux qui sont en faute.

SORTIE ÉLOQUENTE CONTRE CAÏN, MEURTRIER D'ABEL.

Extrait de l'homélie dix-neuvième sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 163; Fr. D. t. 2, p. 180; Sav. t. 1, p. 160.)

CAÏN, dit l'Écriture, *s'éleva contre son frère Abel et le tua* (Gen. 4. 8.). O bras criminel et sacrilége! ou plutôt ce n'est point le bras qui étoit coupable, mais le cœur dont le bras n'étoit que l'instrument. Disons donc, ô cœur audacieux, perfide, atroce! quoi qu'on dise, on ne dira jamais rien qui réponde à l'énormité du crime. Comment le bras du meurtrier ne s'est-il pas desséché? comment a-t-il pu tenir l'instrument homicide, et porter le coup? comment son ame ne s'est-elle pas séparée de son corps? comment a-t-il pu consommer cet horrible attentat? comment n'a-t-il pas été touché et n'a-t-il pas changé de dessein? Comment la nature n'a-t-elle fait aucune impression sur lui? comment, avant de le commettre, n'a-t-il point pensé aux suites de son forfait? comment, après l'avoir commis, a-t-il pu voir le corps de son frère palpitant? comment le spectacle d'un corps mort et étendu par terre, ne l'a-t-il pas saisi, ne l'a-t-il fait tomber en

défaillance? Si nous qui, après tant d'années, voyons des hommes mourir tous les jours, et mourir d'une mort naturelle, nous sommes si frappés et si émus, quand même ces hommes nous seraient absolument étrangers, quand même ils seraient nos ennemis, à plus forte raison Caïn devait-il être saisi jusqu'à rendre l'ame, en voyant un frère, né du même père et de la même mère, sorti des mêmes entrailles, avec lequel il s'entretenoit un moment auparavant, et qui avoit mérité l'affection de Dieu, en le voyant, dis-je, palpitant sur la terre, étendu sans mouvement et sans vie?

SUR LA NÉCESSITÉ DE RÉPRIMER LA COLÈRE.

Extrait de l'homélie quatrième, sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 62; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 47; Sav. t. 2, p. 26.)

Vous apprivoisez le lion, vous le rendez docile; et vous devenez vous-même plus furieux, plus intraitable que le lion. Cet animal a deux grands obstacles pour être apprivoisé, la raison dont il manque et la violence qui lui est propre. Cependant, telle est l'industrie que vous avez reçue du Créateur, que vous venez à bout d'adoucir le lion et de dompter sa nature. Vous donc qui triomphez de la nature dans les brutes, pouvez-vous dégrader vous-même votre nature et votre raison? Si je vous demandois

d'apprivoiser un autre homme, je ne vous demanderai rien d'impossible, quoique vous puissiez dire que vous n'êtes pas maître de la volonté d'un autre, et que son changement ne dépend pas de vous : mais ici je vous donne à apprivoiser votre propre naturel, je vous donne à dompter une volonté qui est en votre disposition. Quelle excuse aurez-vous donc de ne pas vaincre les passions qui vous dominent? Par quelle raison spécieuse pourrez-vous vous défendre, vous qui forcez en quelque sorte un lion à devenir homme, tandis que d'homme vous devenez lion; vous qui donnez au lion ce que la nature lui refuse, et qui ne conservez pas vous-même ce que la nature vous donne; vous qui élevez les bêtes féroces à la dignité de votre condition, et qui descendez vous-même de votre trône pour vous rabaisser à la férocité de la brute? Regardez la colère comme une bête farouche, et appliquez-vous à la dompter et à l'apprivoiser avec le même soin que les autres apprivoisent les lions. Cette passion a ses dents et ses ongles; et si on ne l'adoucit, elle mettra tout en pièces, Le lion ni la vipère ne peuvent déchirer les entrailles, comme la colère les déchire par des ongles de fer : elle n'affecte pas seulement le corps; elle passe jusqu'à l'ame, elle ronge et corrompt ce qu'il y a en elle de plus sain et de plus pur, détruit toute sa force et la rend inutile à tout. Si ceux qui ont les entrailles rongées de vers, ne peuvent même respirer, comment pourrons-nous former une pensée sainte et généreuse, tant que nous entretiendrons au-dedans de nous cette passion, qui, comme une vipère cruelle, nous ronge le cœur?

EXPLICATION DE CES PAROLES :

Vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres.

Extrait de l'homélie vingt-deuxième, dans d'autres éditions vingt-troisième sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 285; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 283; Sav. t. 2, p. 161.)

En condamnant votre frère vous vous condamnez vous-même. Vous élevez contre vous-même un tribunal rigoureux, et vous vous préparez un compte sévère. Dans le pardon des péchés, c'est nous qui établissons la règle selon laquelle on nous pardonnera; dans le jugement des actions, c'est nous qui donnons la mesure selon laquelle on nous jugera. Il ne faut point insulter au coupable; il faut l'avertir, et non le confondre, il faut le conseiller, et non le mortifier, il faut le redresser avec affection, et non l'attaquer avec orgueil. Que si, étant obligé de juger de la faute de votre frère, vous le condamnez avec une rigueur excessive, cette condamnation retombe sur vous-même, et vous expose aux plus grands supplices.

QU'IL FAUT SE JUGER SOI-MÊME ET NON LES AUTRES.

Extrait de l'homélie quarante-deuxième, dans d'autres éditions quarante-troisième sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 455; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 483; Sav. t. 2, p. 278.)

S'IL ne faut point condamner les fautes connues et publiques, il faut bien moins encore condamner celles qui sont incertaines et douteuses. Le pécheur n'a-t-il pas un juge qui le jugera? Pourquoi usurpez-vous l'autorité du Fils unique de Dieu? C'est à lui qu'appartient le pouvoir de juger, c'est à lui qu'est abandonné ce trône et ce tribunal. Vous voulez absolument juger? il est un jugement qui sera aussi utile pour vous qu'à l'abri de tout reproche. Élevez au milieu de vous un tribunal, où siégera votre raison, et devant lequel comparoîtra votre ame chargée de tous ses péchés; faites-lui rendre un compte exact de toutes ses œuvres, et dites-lui : Pourquoi t'es-tu portée à tel et tel excès? Que si elle veut écarter ses propres délits pour examiner ceux des autres, dites-lui encore : Ce n'est point sur cela que je te juge, ce n'est point sur cela que tu es venue te justifier. Que t'importe qu'un tel vive mal? pourquoi as-tu commis telle ou telle faute? défends-toi, et n'accuse pas; examine tes propres actions, et non celles des autres. Intimidez ainsi votre ame; tenez-

la dans la crainte et dans la frayeur : si n'ayant rien à répondre, elle veut échapper à ce tribunal, traitez-la comme une criminelle, battez-la de verges comme une esclave orgueilleuse qui s'est prostituée. Représentez-lui ce fleuve de feu, ce ver qui la rongera sans cesse, et tous les tourmens effroyables de l'enfer.

SUR LA DOUCEUR ET LA VIOLENCE; PORTRAIT DE L'UNE ET DE L'AUTRE.

Extrait de la sixième homélie sur les Actes des Apôtres. (Bén. t. 9, p. 52; Fr. D. Nouv. Test. t. 3, p. 62; Sav. t. 4, p. 644.)

JÉSUS-CHRIST nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames* (Matth. 11. 29.). Le démon nous dit : Soyez farouche, cruel, emporté, colère, ressemblez plutôt à une bête féroce qu'à un homme. Voyons lequel des deux préceptes nous est le plus utile....... Ce n'est pas celui qui nous ordonne des choses faciles, qui s'intéresse vraiment à nous, mais plutôt celui qui nous prescrit des choses avantageuses. Les pères et les maîtres donnent souvent à leurs enfans et à leurs serviteurs, des ordres dont l'exécution coûte; mais c'est pour leur utilité qu'ils le font, et c'est en cela qu'ils sont maîtres et pères; au lieu que les démons cherchent à perdre ceux qu'ils flat-

tent, et ils ne les flattent que pour les perdre. Mais ce qui démontre surtout que la vertu fait goûter des plaisirs purs à ceux qui lui sont fidèles, c'est la différence qui se trouve entre un homme emporté et colère et un homme doux et pacifique. L'ame de celui-ci ressemble à une solitude tranquille et paisible; l'ame de l'autre est une place publique où l'on entend le bruit et les cris des conducteurs de chameaux et de mulets, qui avertissent les passans de prendre garde à eux. On peut comparer l'ame d'un homme violent, aux grandes villes qu'une multitude d'artisans de toute espèce, d'ouvriers en or et en airain, font retentir du bruit de leurs outils et de leurs marteaux, où l'on se cause mutuellement des torts et des peines. Au lieu que l'ame d'un homme pacifique ressemble au sommet d'une montagne toujours éclairé des plus purs rayons du soleil, sans cesse rafraîchi par un zéphyr agréable, par des fontaines limpides et par des courans d'une eau claire, perpétuellement décorée d'une infinité de fleurs telles qu'on en voit dans les prairies et dans les jardins, d'herbes et de plantes de tous les genres. Le bruit qu'on y entend flatte les oreilles. Ce sont des oiseaux perchés sur les arbres, qui forment une douce mélodie par leur ramage; ce sont des cigales, des hirondelles, des rossignols, qui chantent tous ensemble et qui forment une espèce de concert; c'est un zéphir qui s'enferme dans les branches, et qui n'en sort que pour imiter par son murmure le son des flûtes et le chant des cygnes. Une prairie émaillée de roses et de lys que le vent agite mollement, représente une mer calme et tranquille; ou plutôt les différentes

fleurs offrent plusieurs images et plusieurs tableaux à la fois. Les roses sont une Iris avec ses couleurs brillantes; les violettes, une mer orageuse; les lys, un ciel pur et serein. Non seulement ces objets charment les yeux, le corps même repose et respire agréablement dans cette aimable retraite, et croit être plutôt dans le ciel que sur la terre. On y entend un autre bruit qui n'est pas moins flatteur; c'est lorsque l'eau se précipite du haut d'un rocher dans des ravins, et que, coulant à travers des cailloux qu'elle rencontre, elle forme un doux murmure qui relâche les membres et invite au sommeil. Peut-être que la description de cette solitude vous flatte, vous fait naître le désir de l'habiter : mais la tranquillité d'une ame paisible est bien plus agréable encore. Ce n'est point pour faire parade d'un beau style que je vous ai décrit une si belle solitude : je n'ai eu d'autre intention que de vous faire connoître la douceur et le repos dont jouit une ame tranquille, que de vous apprendre que l'on goûte plus de délices dans la société d'un homme doux et modéré, que dans le séjour de la plus agréable retraite. Recherchez donc ces personnes dont les ames ne sont jamais agitées par des passions tumultueuses, dont toutes les paroles sont douces et peuvent être comparées au tendre souffle du zéphir, dont les avis et les réprimandes n'ont rien de rude et de rebutant, sont bien supérieurs aux chants mélodieux des oiseaux, parce qu'ils charment, non les oreilles, mais les ames. Le plus habile médecin ne chasse pas aussi promptement la fièvre par les règles de son art, que l'homme doux et patient apaise un homme emporté et violent par

la douceur et l'agrément de ses discours. Que parlé-je d'un médecin? Le fer embrasé ne perd pas plutôt sa chaleur quand on le plonge dans l'eau, que l'homme agité des fureurs de la colère perd son feu lorsqu'il rencontre un homme pacifique.........

Un homme doux est aussi agréable à lui-même qu'utile aux autres; un homme violent est aussi incommode aux autres qu'à charge à lui-même. Rien de plus déplaisant et de plus affreux qu'un homme qui se laisse dominer par la colère; rien de plus gracieux et de plus aimable que celui qui est toujours maître de soi. Il vaudroit mieux habiter avec une bête féroce qu'avec un homme emporté. Quand une fois on a apprivoisé un animal farouche, il conserve toujours les nouvelles impressions qu'on lui a données; mais après qu'on a calmé les saillies d'un homme furieux, il retombe bientôt dans la même fureur dont il s'est fait une habitude. Il y a la même différence entre un homme doux et un homme violent, qu'entre un jour clair et serein et un jour d'hiver triste et sombre. Mais ne parlons point des maux que la colère fait aux autres, parlons de ceux qu'elle se fait à elle-même. Un bourreau peut-il briser les membres avec plus de cruauté? une broche rougie au feu entre-t-elle dans les chairs avec plus de vîtesse? quelle folie a jamais causé une plus grande démence que la colère et la fureur? Je connois plusieurs personnes que cette passion, qui est la fièvre la plus ardente, a rendues vraiment malades. Quelques-uns ont perdu les yeux, d'autres sont tombés dans des maladies dangereuses. Mais si elle incommode tellement le corps, quels ravages ne fera-t-elle

pas dans l'ame? Ne dites point que vous ne vous en apercevez pas; songez que, si la partie de nous-mêmes à laquelle la colère se communique en souffre de la sorte, celle qui la produit doit en souffrir davantage. L'homme qui, maître de soi, supporte tout avec patience, se mettra sans peine à l'abri de toutes disgraces. Quoique le démon soit l'ennemi déclaré de notre salut, quoique son joug soit pesant et incommode, quoique l'enfer soit le prix de notre soumission à ce qu'il nous commande, nous lui obéissons néanmoins plus volontiers qu'à Jésus-Christ, qui est notre sauveur et notre bienfaiteur, qui nous donne des préceptes plus utiles en même temps et plus agréables, des préceptes dont nous pouvons tirer les plus grands avantages pour les autres et pour nous-mêmes. La colère, sans doute, est une passion funeste, c'est une maladie prompte et violente. Quelquefois dans l'emportement nous avons proféré une parole ou nous avons fait une action que nous n'avons jamais pu corriger, dont nous avons ressenti le contre-coup pendant toute la vie. Et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que souvent cette seule parole et cette seule action nous a fait perdre en un instant des biens éternels, nous a jetés dans des malheurs sans fin. Je vous conjure donc, mes frères, de ne rien négliger pour vous rendre maîtres de cette bête féroce, pour la tenir toujours enchaînée.

PORTRAIT DE L'HOMME OISIF.

Extrait de l'homélie trente-cinquième sur les Actes des Apôtres. (Bén. t. 9, p. 72; Fr. D. Nouv. Test. t. 3, p. 315; Sav. t. 4, p. 809.)

RIEN de plus inutile que l'homme qui passe toute sa vie dans l'inaction et dans les délices. Un homme qui n'est pas éprouvé par les tentations est incapable de soutenir des combats pour Dieu et pour la vertu. On ne doit pas espérer de grands fruits d'une vie molle et délicate, qui est à elle-même son propre supplice par les dégoûts qui l'accompagnent. Les plaisirs de la table et de l'indolence ne sont pas fort solides, ils s'effacent promptement et deviennent à charge. Examinons lequel mène une vie plus agréable, celui qui est dans la peine et dans la détresse, ou, celui qui nage dans les délices; et nous donnerons l'avantage au premier. Le corps d'un homme voluptueux est languissant et mou; ses sens émoussés ont perdu leur vivacité naturelle, et sont hors d'état de bien remplir leurs fonctions; il est privé du plaisir que donne une santé parfaite. Un cheval accoutumé au travail ne rend-il pas plus de service que celui qui est toujours dans le repos? Lequel vaut mieux, ou le vaisseau qui est toujours au port: ou celui qui fait de fréquens voyages? quelle eau est la meilleure, celle qui coule

ou celle qui croupit? Le fer souvent manié n'est-il point préférable à celui auquel on ne touche point? l'un ne brille-t-il pas comme l'argent, tandis que l'autre devient inutile, rongé par la rouille, qui diminue sa substance? La même chose arrive à-peu-près à une ame paresseuse; elle est rongée par une espèce de rouille qui diminue son éclat et qui lui ôte sa vertu. Qu'est-ce qui consumera cette rouille? le feu de la tribulation. La tribulation rend l'ame utile et propre à tout. Eh! comment, je vous le demande, si elle a perdu sa force et sa vigueur, comment pourra-t-elle combattre les passions qui la dégradent? comment pourra-t-elle porter des coups au démon?

Un homme que les délices ont chargé de graisse et d'embonpoint, qui se traîne avec peine (je ne parle pas de ceux qui sont tels par la nature de leur tempérament), est incommode aux autres et à lui-même. Le soleil se lève, il répand de tous côtés ses rayons, et appelle chacun à son ouvrage. Le laboureur prend son hoyau et sort dans la campagne, le forgeron s'arme de son marteau, tous les ouvriers se munissent des outils qui leur sont nécessaires; la femme prend ses fuseaux et ses toiles : l'homme voluptueux, comme un animal immonde, songe dès le matin à remplir son ventre, et s'occupe des apprêts d'une table somptueuse. Cependant une telle vie n'appartient qu'aux bêtes que l'on engraisse pour notre nourriture, qui ne sont bonnes qu'à être égorgées : celles qui sont destinées à porter des fardeaux, sortent pour travailler, lorsque la nuit règne encore, et avant que le jour commence. L'homme

oisif ne quitte son lit que quand le soleil est déjà fort élevé sur l'horizon, et que tous les autres sont déjà fatigués d'un long travail. Il se lève l'œil à peine ouvert, étendant les bras, la tête encore chargée des fumées du repas de la veille. Ce spectacle de turpitude paroît, avec toutes les marques d'un vil pourceau sous une figure humaine. Ses yeux sont comme couverts d'un épais nuage, sa bouche exhale une odeur fétide, son ame est appesantie et comme enchaînée par le poids des alimens dont il a surchargé son estomac, il traîne languissamment le fardeau de son corps. Il se montre en public où il fait et dit des choses qui le rendent méprisable, de sorte qu'il vaudroit mieux qu'il fût encore étendu dans son lit. Lui annonce-t-on une nouvelle fâcheuse, il tremble comme une vierge timide : la nouvelle est-elle agréable, il se réjouit comme un enfant. Il est en proie à toutes les personnes et à toutes les affections qui veulent s'emparer de son ame. La colère, la concupiscence, l'envie, toutes les passions, en unmot, l'agitent facilement. Tout le monde le flatte, tout le monde s'empresse de le servir; ce qui ne contribue pas peu à l'amollir davantage, et à redoubler ses maux qui augmentent chaque jour. Les humeurs s'amassent, il tombe dangereusement malade, il expire, et il devient, comme les autres, cendre et poussière, sans que ses superbes habillemens de soie puissent le garantir de la destinée commune. Ce n'est pas au hasard et sans raison que je vous ai tracé ce portrait, mais pour vous inspirer de l'horreur pour une vie molle et voluptueuse. Les délices et l'indolence rendent un homme

incapable de toute action, le privent de la vraie gloire et des vrais plaisirs. Ses esclaves, ses amis, ses proches le condamnent tous également. On dit de lui avec justice que c'est un fardeau inutile sur la terre, que c'est en vain qu'il est venu au monde, ou plutôt il n'y est venu que pour son malheur et pour la perte des autres.

Il n'est rien de plus agréable qu'un loisir honnête et l'éloignement des affaires tumultueuses; c'est là en général l'objet de nos vœux. Mais est-il rien de plus désagréable, de plus méprisable, de plus à plaindre, qu'un homme qui est sans occupation? Une entière oisiveté n'est-elle pas plus triste que la captivité la plus dure? Quel emploi que de passer toute sa vie dans une place publique à considérer les passans! Le propre de l'ame est d'être toujours en mouvement, de ne pouvoir jamais demeurer en repos. Dieu a fait l'homme un animal actif, et l'action est aussi conforme à sa nature que l'inaction lui est contraire. Ne considérons pas un homme malade, mais examinons la chose en elle-même. Rien ne fait plus de mal qu'une oisiveté continuelle : voilà pourquoi Dieu nous a mis dans la nécessité de travailler. L'inaction nuit à tout généralement, et même aux membres de notre corps. Si les yeux, la bouche, l'estomac, ne s'acquittent pas de leurs fonctions naturelles, si chaque membre n'agit pas de la manière qui lui est propre, tout le corps tombe dans des maladies dangereuses. Mais c'est surtout à l'ame que l'inaction est nuisible. Une action mal entendue ne l'est pas moins. On fait tort aux dents en ne mangeant pas, on les agace en man-

geant des fruits acides : ainsi l'ame peut se causer du dommage en n'agissant pas ou en agissant d'une manière peu propre à sa nature. Tâchons donc d'éviter en même temps, et l'inaction, et une action pire que l'oisiveté même ; je veux dire la colère, l'envie, l'avarice, la violence, en un mot, toutes les passions qui troublent l'ame, et qui la jettent dans une infinité de maux.

QUE LES GRANDES PLACES FONT CONNOÎTRE LE CARACTÈRE DES HOMMES; QUE LES VICES ET LES VERTUS, LES BONNES ŒUVRES ET LES FAUTES DES HOMMES PUBLICS INFLUENT BEAUCOUP SUR LA CONDUITE DES PARTICULIERS.

Extrait du troisième livre sur le Sacerdoce. (Bén. t. 1, p. 390; Fr. D. t. 4, p. 39; Sav. t. 6, p. 22.)

Un athlète qui reste enfermé, qui ne se mesure contre personne, peut aisément cacher sa foiblesse; mais lorsqu'il descend dans l'arène, on le connoît bientôt. De même les hommes qui mènent une vie privée et tranquille, peuvent cacher leurs vices et leurs défauts à l'abri de la solitude; mais lorsque, obligés de renoncer à la retraite, ils paroissent en public, lorsqu'ils agissent à la vue de tout le monde, on les voit alors à nu, et leurs actions les montrent tels qu'ils sont. Leurs vertus et leurs bonnes œuvres sont aussi propres à allumer dans tous les cœurs une émulation utile, que leurs vices et leurs mau-

vais exemples sont de nature à affoiblir le courage et à ralentir le zèle dans la pratique du bien. Il faut donc que la beauté de l'ame d'un pontife brille de toute part, afin qu'elle puisse en même temps réjouir et éclairer ceux dont elle frappe les regards. Les fautes des personnes vulgaires demeurent comme ensevelies dans l'obscurité de leur état, et ne font tort qu'à eux-mêmes : au lieu que celles d'un homme en place et connu causent un scandale public, soit en achevant de décourager les plus lâches, soit en inspirant de l'orgueil aux plus vigilans. J'ajoute que les plus graves délits (1) des personnes du commun, peuvent acquérir de la publicité sans qu'ils aient des suites fort dangereuses; au lieu que les plus petites fautes des personnages de marque, que l'on juge moins par elles-mêmes que par le rang de celui qui les commet, sont toujours d'un exemple funeste.

HONNEUR DU AUX PÈRES ET AUX MÈRES.

Extrait du quatrième discours sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 662; Fr. D. t. 2, p. 745; Sav. t. 5, p. 14.)

Je veux vous parler d'une autre espèce de domination qui ne tire point son origine du péché, mais

(1) J'ai réformé un peu dans cette fin le texte, qui ne présente pas un sens assez net.

qui est fondée sur la nature. Et quelle est cette domination? celle que les pères ont sur leurs enfans. La déférence que les enfans doivent à leurs pères est comme la récompense de la vie qu'ils en ont reçue. Voilà pourquoi un sage a dit : *Soyez soumis à vos pères et mères, comme des esclaves le sont à leurs maîtres* (Eccl. 3. 8.). Voici la raison qu'il en apporte : *Car*, dit-il, *pouvez-vous jamais leur rendre autant que vous en avez reçu* (Eccl. 7. 30.)? Et quel est le bien qu'un enfant ne peut rendre à son père? Le sage veut dire sans doute : Vous ne pouvez les mettre au monde comme vous y avez été mis par eux. Puis donc que nous leur serons toujours inférieurs en ce point, il faut que nous les surpassions dans les égards que nous leur marquerons, et que nous nous portions à les respecter moins par la loi de la nature que par la crainte du Seigneur. Le Seigneur commande aux enfans de porter à leurs pères et mères toutes sortes de respects; et autant il récompense ceux qui sont fidèles à ce précepte, autant il punit ceux qui le violent. *Celui*, dit-il, *qui outragera de parole son père ou sa mère, sera puni de mort* (Matth. 15. 4.). *Honorez votre père et votre mère*, dit-il ailleurs, *afin que vous prospériez, et que vous viviez longtemps sur la terre* (Exod. 20. 12.). La longue vie et une heureuse vieillesse sont regardées comme les plus grands biens de ce monde; c'est la récompense que Dieu propose à ceux qui honorent leurs pères et mères. Une mort prématurée passe pour le plus grand des maux; c'est la peine dont Dieu menace ceux qui outragent leurs parens. Il invite les uns

par l'espoir de la récompense, il détourne les autres par la crainte de la punition. D'après les ordonnances divines, un fils dénaturé n'est pas simplement condamné à la mort ; les bourreaux, au sortir du tribunal, ne le traînent pas à travers la place publique, pour lui trancher la tête hors des portes de la ville : mais le père lui-même le conduit au milieu de la ville, et il en est cru sur sa parole sans apporter de preuve. Et c'est avec grande raison ; car puisqu'il sacrifieroit volontiers sa fortune, et même sa vie, pour son enfant, il n'auroit garde de se déclarer son accusateur s'il n'en avoit reçu quelque sanglant outrage. Il conduit donc son fils au milieu de la ville, il assemble tout le peuple et expose ses plaintes : après quoi chacun prend une pierre, et la jette à la tête du fils criminel. Car les assistans ne sont pas seulement les spectateurs du supplice ; le législateur a ordonné qu'ils en seroient eux-mêmes les ministres, afin que, lorsque chacun regardera la main qui a lancé la pierre contre le coupable, il soit averti par ce souvenir de ne pas tomber dans une pareille faute. Le législateur nous apprend encore par là que celui qui outrage ses parens fait injure à tous les hommes. C'est pour cela qu'il veut que tous punissent le criminel de leurs propres mains, comme si tous étoient outragés. Il rassemble toute la ville et tout le peuple, afin que cet exemple leur apprenne que, quoiqu'ils n'aient rien à démêler avec celui qui a fait l'outrage ou avec celui qui l'a souffert, ils doivent ressentir une juste indignation, comme si l'outrage retomboit sur toute la nature, ils doivent regarder le fils ingrat comme

une peste publique, qui doit être non seulement jeté hors des murs de la ville, mais privé de la lumière du jour. Oui, un tel homme est l'ennemi commun de Dieu, de la nature, des lois, de tout le genre humain. Aussi est-il ordonné à tous de prendre part à sa punition, comme s'il falloit purifier la ville souillée par un tel monstre. Puissiez-vous être comblés de biens pour l'attention que vous avez prêtée à mes réflexions sur le fils dénaturé, par le zèle qui vous a fait jeter contre lui des cris (1), ne pouvant lui lancer des pierres ! C'est une marque de votre bon naturel, et de l'amour que chacun de vous porte à ses parens : car plus nous sommes éloignés de commettre les crimes, plus nous louons et approuvons les lois qui les punissent.

AU SUJET DES LAMPES ALLUMÉES DANS L'ÉGLISE.

Extrait du même discours, dans la même page, avant l'extrait qui précède.

ÉCOUTEZ-NOUS attentivement sans vous permettre aucune distraction. Et pourquoi vous donné-je cet avis? Nous vous entretenons des divines Écritures, et vos yeux se tournent vers les lampes et

(1) Il faut supposer ici que les auditeurs s'étoient écriés, frappés de la force et de la solidité des réflexions de l'orateur.

vers celui qui les allume. Or, quelle marque d'indifférence de perdre la suite de nos discours pour vous occuper d'un pareil objet? J'allume aussi, moi, un feu tiré des livres saints, et de ma bouche sort une lampe de doctrine pour éclairer vos ames. Cette lumière est plus noble et plus précieuse qu'aucune lumière visible. Nous n'allumons pas, ainsi que l'homme qui vous distrait, une lampe où le feu ait de l'huile pour aliment, mais nous embrasons du désir d'entendre la parole sainte, des ames imprégnées, pour ainsi dire, de l'huile de la foi. Saint Paul parloit un jour aux fidèles dans le cénacle d'une maison particulière (que personne ne croie que je me compare à ce grand apôtre; je ne suis pas assez insensé; je veux seulement vous apprendre avec quelle ardeur on doit écouter les instructions chrétiennes): saint Paul parloit donc aux fidèles dans la maison d'un particulier; il fut surpris par le soir comme nous le sommes aujourd'hui, et on alluma des lampes dans le lieu où il parloit. De plus, Eutiche tomba d'une fenêtre sans que sa chute séparât l'assemblée, sans que sa mort interrompît l'instruction. Les fidèles étoient si appliqués à entendre les oracles divins, qu'ils ne s'aperçurent pas même de la chute. Et vous, qui n'apercevez rien de nouveau et d'extraordinaire; qui ne voyez qu'un homme qui remplit sa fonction accoutumée, vous portez de ce côté-là vos yeux et votre esprit! une telle distraction est-elle pardonnable? Qu'aucun de vous, mes frères, ne s'offense de mon reproche, puisque c'est par affection et non par haine que je vous le fais. *Les blessures des amis*, dit le sage,

valent mieux que les caresses des ennemis. (Prov. 27. 6.). Soyez donc attentifs, je vous en supplie, et détournez votre vue d'un feu matériel pour vous occuper du feu spirituel des saintes Écritures.

RÉFLEXIONS SUR UN TREMBLEMENT DE TERRE.

Extrait d'un discours sur le martyr Bassus. (Bén. t. 2, p. 725; Fr. D. t. 5, p. 870; ne se trouve point dans Savile.)

QUI n'est point frappé de la bonté infinie de notre Sauveur? qui n'est point porté à lui rendre graces pour les bienfaits dont il nous a comblés dans tous les temps, et pour ceux que nous venons tout récemment encore d'en recevoir? Il a ébranlé les fondemens de la terre et ceux de nos maisons. Nos demeures étaient comme des vaisseaux au milieu des vagues de la mer, et nous étions tous comme agités par les flots de cet élément terrible. Mais il n'a fait que nous montrer les regards sévères d'un juge: en nous effrayant il a signalé sa bonté bien plus que sa rigueur. Il a ébranlé nos édifices sans les renverser, il a agité toute notre ville sans rien abattre, sans la dépouiller d'aucune des décorations qui l'embellissent. Il n'a imprimé une secousse aux toits de nos demeures que pour nous donner une leçon utile, sans vouloir que le calice de la destruction approchât même de nos lèvres; tant il a pour nous un

amour sans borne. Oui, le tremblement de terre qu'il vient de nous faire éprouver, n'est qu'une nouvelle marque de sa tendresse et de ses soins attentifs. Il nous a vus violer sa loi et l'offenser continuellement ; il a vu que nous aimions les rapines, que nous prenions sans cesse sur les possessions de notre prochain pour joindre maison à maison et champ à champ ; il a vu que nous n'avions nulle compassion des orphelins, que nous ne songions pas à rendre justice aux veuves ; il a vu les maîtres spirituels faire le contraire de ce qu'ils enseignent, et les disciples outrager les assemblées saintes de l'Église en leur préférant les spectacles dangereux des théâtres ; il nous a vus livrés aux sentimens de la malice et de l'envie, employer la fraude pour perdre ceux dont nous étions jaloux ; il a vu la dissimulation et la fourberie chercher à circonvenir les simples et à les prendre dans leurs filets ; il nous a vus égorger nos frères dans notre désir, leur causer tout le préjudice qui étoit en notre pouvoir ; il a vu la charité faisant naufrage, et l'artifice voguant à pleines voiles sur la mer de ce siècle ; il nous a vus nous éloigner de la vérité et nous attacher au mensonge ; en un mot, il nous a vus servir les richesses plutôt que lui-même : il s'est donc servi du tremblement de terre comme d'un maître utilement sévère pour corriger des enfans indociles ; il a montré pour nous les entrailles d'une mère tendre. Souvent lorsqu'une mère veut empêcher l'enfant qu'elle allaite de pleurer sans raison et outre mesure, elle ébranle violemment son berceau pour lui causer une simple épouvante qui arrête ses cris. C'est ainsi que le Sou-

verain de l'univers ébranle la terre qu'il tient en sa main, non pour la renverser, mais pour ramener à lui les prévaricateurs, et les rappeler au soin de leur salut.

QU'IL FAUT RÉPRIMER SA LANGUE.

Extrait d'une homélie sur ces paroles de l'apôtre : *Que chacun vive avec sa femme pour éviter la fornication.* (Bén. t. 3, p. 193; Fr. D. t. 5, p. 241; Sav. t. 5, p. 330.)

Qu'aucun *mauvais discours*, dit saint Paul, *ne sorte de votre bouche*, *mais qu'il n'en sorte que de bons* (Eph. 4. 29.). Et quels sont les mauvais discours? dira quelqu'un. Si vous apprenez quels sont les bons, vous saurez dès lors quels sont les mauvais, puisque saint Paul les oppose les uns aux autres. Il n'est pas besoin que je vous apprenne quels sont les bons discours; l'apôtre lui-même vous en explique la nature. Après avoir dit : *qu'il n'en sorte que de bons*, il ajoute : *pour l'édification de l'Église*, faisant entendre par là que les bons discours sont ceux qui édifient le prochain. Comme donc les bons discours sont ceux qui édifient, ceux qui détruisent sont nécessairement mauvais. Ainsi, mes frères, si vous avez à tenir des discours qui puissent rendre meilleur celui qui les écoute, ne retenez pas la parole dans le temps favorable; si

vous n'avez à tenir que des discours mauvais et corrompus, gardez le silence. Ne censurez pas avec aigreur votre prochain : ces discours sont mauvais, et ne vont pas à l'édification de celui à qui ils sont adressés, mais à sa perte. En effet, ou celui que vous censurez est zélé pour la vertu, et alors vos censures l'aigrissent et le portent souvent à des excès funestes; ou il est négligent dans le bien, et alors vous le découragez entièrement. Si vous êtes tenté de proférer des paroles obscènes et bouffonnes, taisez-vous : ces paroles sont mauvaises, parce qu'elles rendent plus licencieux celui qui écoute et celui qui parle, et qu'elles allument dans chacun des passions illicites. Comme donc le bois est l'aliment du feu, ainsi de tels propos sont l'aliment des mauvaises pensées. Nous ne devons donc pas dire au hasard tout ce qui se présente à notre esprit, mais faire en sorte d'en éloigner tout mauvais désir et toute pensée déshonnête; ou s'ils viennent s'y offrir malgré nous, ne les produisons pas au dehors par le discours, mais étouffons-les par le silence. Lorsque des serpens et d'autres animaux dangereux sont tombés dans un fossé, ils deviennent plus féroces s'ils trouvent moyen d'en sortir; s'ils y restent enfermés sans pouvoir s'élancer au dehors, ils ne tardent pas à périr. Il en est de même des pensées mauvaises. Si elles trouvent une sortie par la bouche et par les discours, elles allument le feu intérieur; si vous les tenez enfermées par le silence, elles deviennent plus foibles, et consumées, pour ainsi dire, par la faim, elles ne tardent pas à expirer. Si donc vous concevez des désirs malhonnêtes, ne proférez pas des paroles malhon-

nêtes, et vous éteindrez le désir lui-même. Votre esprit n'est pas pur; que votre bouche du moins soit pure. Ne vomissez pas un bourbier qui vous feroit tort à vous et aux autres : car les paroles obscènes souillent également ceux qui les prononcent et ceux qui les entendent. Je vous exhorte donc et je vous conseille non seulement de vous interdire des propos semblables, mais de fermer l'oreille lorsqu'on en tient devant vous, et de rester constamment attaché à la loi divine. C'est un tel homme que le prophète trouve heureux : *Heureux*, dit David, *l'homme qui ne s'est pas laissé aller à suivre le conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est pas assis dans la chaire contagieuse des libertins, mais dont l'ame est attachée à la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi* (Ps. I. I et 2.).

QUE LA VERTU SEULE PEUT PROCURER UNE GLOIRE IMMORTELLE.

Extrait de l'explication du psaume quarante-huitième. (Bén. t. 5, p. 213; Fr. D. t. 3, p. 237; Sav. t. 1, p. 670.)

RIEN n'est plus propre que la vertu à procurer une gloire immortelle. C'est ce qu'annoncent les martyrs, c'est ce qu'annoncent les précieux restes des

apôtres, c'est ce qu'annonce la mémoire de ceux qui ont été fidèles à pratiquer la vertu. Que de princes ont fondé des villes et construit des ports qu'ils ont décorés de leurs noms ; et cependant ces princes sont livrés à l'oubli et à un silence éternel ! Le pêcheur Pierre qui n'a laissé après lui aucun de ces ouvrages, Pierre, qui a pratiqué la vertu, règne dans la ville impériale, et brille après son trépas d'un plus grand éclat que le soleil. Mais vous, qui construisez des édifices superbes, vous ne faites par là que vous couvrir de ridicule et de déshonneur ; car loin que ces monumens vous rendent plus illustre, ils vous feront devenir l'objet de la risée publique, ils ouvriront toutes les bouches pour vous accuser. Le temps auroit pu faire oublier vos brigandages ; et les édifices que vous avez construits sont comme des colonnes qui attestent votre honte, ce sont des trophées de votre cupidité érigés partout. *Lorsque l'homme étoit en honneur*, dit David, *il n'a pas compris les leçons qu'on lui donnoit*, *il s'est ravalé à la condition de la brute*, *il est devenu semblable aux animaux dépourvus de raison* (Ps. 48. 13.). Le prophète gémit de ce que l'homme, qui a reçu la raison en partage, l'homme, à qui on a confié l'empire de la terre, s'est rabaissé à la condition des animaux déraisonnables, en s'occupant de choses frivoles, contraires à son salut, en poursuivant la vaine gloire, en se livrant aux désirs de la cupidité, en travaillant sans fruit. L'honneur de l'homme est de pratiquer la vertu, de penser aux choses à venir, de mépriser les biens présens, et de diriger toutes ses démarches vers la vie

future. Tout se termine pour les animaux déraisonnables à la vie présente; pour nous, nous marchons à une autre vie, qui n'aura pas de fin. Ceux qui ne réfléchissent pas sur l'avenir, sont pires que les brutes, qui suivent les lois de leur nature, tandis qu'eux ils agissent contre la grandeur de leur destinée.

LIEU COMMUN SUR LA TRISTESSE.

Extrait de la troisième lettre à Olympiade. (Bén. t. 3, p. 553; Fr. D. t. 4, p. 632; Sav. t. 7, p. 68.)

La tristesse est le cruel tourment des ames: c'est une douleur incompréhensible, c'est le plus horrible de tous les supplices. Semblable à un ver venimeux, elle ronge non seulement la chair, mais l'esprit; elle pénètre non seulement jusqu'aux os, mais jusqu'au fond du cœur. C'est un bourreau assidu qui ne déchire pas les côtes avec des ongles de fer, mais qui détruit la force de l'ame. C'est une nuit perpétuelle, de profondes ténèbres, une tempête, un orage, une fièvre interne plus dévorante que le feu le plus ardent, une guerre qui est sans trève, une maladie qui jette un voile sur les objets visibles. Le soleil le plus brillant, l'air le plus pur, sont incommodes à ceux qui sont dans cette disposition, et ils croient en plein midi être plongés

dans une nuit obscure. C'est ce qu'un prophète nous marque admirablement par ces mots : *Le soleil se couchera pour eux en plein midi* (Amos. 8. 9.). Ce n'est pas que cet astre disparoisse ou qu'il interrompe son cours, mais c'est qu'une ame plongée dans la tristesse s'imagine qu'il est nuit dans la plus grande splendeur du jour. Non, l'obscurité de la nuit n'est pas aussi épaisse que celle de la tristesse. C'est une nuit qui ne vient pas selon les lois de la nature, mais qui se forme par l'obscurcissement de la raison; c'est une nuit horrible et effrayante, une nuit dont l'aspect est affreux, une nuit plus cruelle que tous les tyrans; elle ne cède pas facilement à ceux qui voudroient la dissiper : souvent elle serre l'ame avec des liens plus forts que des chaînes de fer, à moins que cette ame ne se soit établie dans une haute sagesse.

****

AVERTISSEMENT

SUR LE DISCOURS QUI SUIT.

M. l'abbé Auger s'étoit livré dès sa jeunesse à la prédication, mais la foiblesse de sa voix et la délicatesse de son tempérament le forcèrent d'abandonner cette carrière, presque aussitôt qu'il y fut entré.

Il a donné des Sermons, des Prônes et même quelques Homélies, il s'étoit proposé d'en composer sur tous les évangiles et épîtres de l'année.

Nous avons pensé que nos Souscripteurs verroient avec plaisir que nous leur offrions, en terminant cet ouvrage, un des discours du traducteur lui-même.

Nous avons choisi le Panégyrique de saint Charles, qui nous a paru d'autant plus convenable, qu'il n'est peut-être pas de saint qui ait autant de rapports avec saint Jean Chrysostôme que le célèbre Archevêque de

Milan, si l'on considère ou son zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de son Église, ou sa charité immense pour les pauvres, ou enfin sa vie simple, humble, mortifiée, et toute partagée entre le ciel et la terre.

PANEGYRIQUE

DE

SAINT CHARLES.

In pace et in æquitate ambulavit, et multos avertit ab iniquitate; Il marcha dans la paix et dans la justice, et il détourna un grand nombre d'hommes des voies de l'iniquité.

(MALACHIE, *chap.* 2, *v.* 6.)

LE prophète Malachie, Messieurs, voyoit avec douleur les désordres qui régnoient parmi les ministres mêmes de la loi, parmi les prêtres du Dieu vivant: animé de l'esprit divin, il leur reproche avec force leurs crimes multipliés, il les menace avec véhémence de la colère céleste; pour les instruire et les confondre, il offre à leurs yeux le portrait d'un pontife accompli. Un véritable pontife doit être, suivant ce prophète, aussi pieux qu'éclairé. Rempli de la crainte du Seigneur, il ne doit paroître en sa présence que pénétré d'une frayeur respectueuse; ennemies de l'erreur et du mensonge, ses lèvres doivent être le siége et les dépositaires de la vérité et de la science. La loi résidera dans sa bouche; les peuples viendront le consulter avec empressement

comme une loi vivante et animée; il dissipera leurs ténèbres, éclaircira leurs doutes; il sera sur la terre le ministre, le lieutenant, l'ange du Seigneur des armées, chargé par état d'exécuter ses ordres, d'apprendre et d'interpréter aux hommes ses volontés saintes. Il se fait une règle et un devoir de ramener dans la voie ceux qui se sont égarés; mais il n'est pas comme un terme insensible qui reste immobile à l'entrée de la route qu'il enseigne; il évite lui-même avec soin l'iniquité dont il veut détourner les autres; il marche lui-même avec ardeur dans le chemin de paix et de justice, dans lequel il veut faire entrer ses frères; il les ramène et les conduit en marchant devant eux; en un mot, il travaille à se sanctifier lui-même en même temps que son zèle l'occupe de la sanctification des peuples: *In pace et in æquitate ambulavit, et multos avertit ab iniquitate.* Telle est, mes frères, l'idée que le prophète avoit d'un pontife accompli, tel est le portrait qu'il nous en trace; tel est aussi le portrait que je vais vous offrir dans le saint archevêque dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. La sainteté et la régularité de sa conduite ont égalé ses lumières et son zèle; il a craint le Seigneur dès son enfance, il a étudié et pratiqué sa loi, il est sorti pur et sans tache du sein de la corruption. Son grand amour pour la vérité lui a fait combattre avec courage ceux qui l'attaquoient, soutenir avec chaleur ceux qui la défendoient, ramener avec douceur ceux qui l'avoient abandonnée. Ses discours, ses écrits, ses travaux, ses veilles, ses fatigues, ses courses épiscopales, ses expéditions saintes dans toute l'étendue de

son diocèse, n'avoient pour but que de faire rentrer dans la voie ceux que l'erreur, l'ignorance ou la corruption en avoient écartés, que de faire revivre l'amour de Dieu et de rétablir la sainteté des canons, parmi des hommes qui les avoient entièrement oubliés, qui avoient vécu long-temps dans cet oubli funeste. Une charité immense et toujours active animoit ses travaux apostoliques; et dans le cours de ses entreprises pour la réforme, le soulagement des corps ne fut jamais séparé du soin des ames. En éclairant et conduisant les autres dans le chemin du salut, il ne fut pas non plus oisif pour lui-même: il commença d'abord par se réformer lui et tous ceux qui l'environnoient avant de réformer le troupeau qui lui étoit confié; il marcha, il avança toujours dans la perfection à laquelle il portoit son peuple, et ses progrès dans la piété ne finirent qu'avec sa vie; *In pace et in æquitate ambulavit, et multos avertit ab iniquitate*. Ce qui fait donc le caractère propre de saint Charles, c'est, d'un côté, son zèle prudent et infatigable pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, de l'autre, son attachement constant et inviolable aux grandes vertus du christianisme; ce sera aussi, Messieurs, la matière de son éloge. Je vous ferai voir comment cet illustre pontife a travaillé à sanctifier les peuples, et comment il s'est occupé de sa propre sanctification; je vous montrerai dans saint Charles un pasteur admirable et un chrétien fidèle.

PREMIÈRE PARTIE.

Il arrive quelquefois que l'erreur et le mensonge paroissent dominer dans l'Église de Jésus-Christ, que les portes de l'enfer semblent prévaloir contre elle. Le divin Époux semble délaisser son Épouse, la plonger lui-même dans un océan d'amertumes, faire éprouver à son cœur maternel l'affliction la plus sensible de la part de ses enfans, et même de ses ministres, ou qui la combattent par orgueil, ou qui l'abandonnent par foiblesse, ou qui la déshonorent par une vie scandaleuse; en un mot, le père de famille paroît s'endormir et permettre à l'homme ennemi de semer l'ivraie dans son champ, et de l'y semer avec tant d'abondance qu'il semble étouffer le bon grain qu'il y avoit semé d'abord et par lui-même et par ses serviteurs. Mais enfin il se réveille, il suscite des hommes remplis de son esprit, qui arrêtent les progrès de l'erreur, dissipent les ténèbres de l'ignorance, font disparoître le désordre et le vice, inspirent à des cœurs pervers et corrompus l'amour de l'ordre et du devoir, réduisent à une liberté chrétienne des esprits déréglés qui croyoient trouver leur plaisir et leur bonheur dans une licence criminelle, changent la face de toute une province, font porter des fruits de salut, font répandre une odeur de vie à tout un peuple qui ne portoit que des fruits de perdition, qui ne répandoit qu'une odeur de mort.

Charles fut un de ces hommes extraordinaires. Né au château d'Arone, dans le Milanais, de Gilbert Bor-

romée et de Marguerite de Médicis, distingués tous deux par l'éclat d'une illustre origine, mais plus encore par l'éminence de leur piété, il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être un jour. Je ne m'arrêterai point ici à faire briller à vos yeux toute la splendeur de sa naissance. Si les orateurs profanes, lorsqu'ils entreprennent l'éloge des grands hommes plus recommandables par leurs actions que par leurs ancêtres, ne parlent point ou ne parlent que légèrement de leur origine, que fera un orateur chrétien en traçant l'éloge d'un saint archevêque qui ne doit sa véritable élévation qu'à l'humilité profonde qui a couronné toutes ses autres vertus? Charles ne seroit pas moins grand, quand il ne compteroit pas dans sa famille d'illustres généraux, des rois d'Italie, des souverains pontifes, parce qu'il a été grand surtout par son amour insigne pour Dieu et pour toutes les choses de Dieu. Il parut cet amour à travers les voiles et les ténèbres de l'enfance, il prévint sa raison. Orner et décorer des oratoires, furent les seuls jeux de ce saint enfant. L'exercice de la prière prit la place des amusemens de son âge. Ses mains et sa voix étoient déjà consacrées au Seigneur; ces mains qui devoient un jour élever à sa gloire tant de saints édifices, tant d'asyles sacrés; cette voix qui devoit amollir tant de cœurs endurcis, opérer des conversions si rapides et si merveilleuses. On admira en lui de si heureux penchans; et l'on crut pouvoir l'initier dans un état auquel la Providence divine sembloit l'appeler.

Je passerai sous silence tout ce qu'il fit de remarquable depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'au mo-

ment où il sortit de Rome pour se réunir au troupeau qui lui avoit été confié. Je m'empresse de vous le montrer sur le théâtre où Dieu vouloit le placer, et le donner en spectacle à tout le monde chrétien. Ainsi après m'être contenté de vous dire en peu de mots qu'étant fait abbé, à peine sorti du premier âge, il ne se regarda que comme le dispensateur et l'économe de ses revenus; qu'il fit rendre à un père, dont il respectait la haute piété, un compte exact d'un bien qu'il savoit déjà n'appartenir ni à l'un ni à l'autre; qu'étant envoyé à Pavie pour y étudier le droit, sous François Alciat, il profita des leçons de ce maître habile, sans se laisser entraîner par l'exemple de condisciples corrompus, qu'il échappa au piége honteux qu'on voulut tendre à son innocence; qu'étant appelé à Rome par le souverain pontife son oncle, il y obtint les premières dignités sans intrigue, les posséda sans orgueil, les exerça avec vigilance et intégrité; que, chargé du soin d'une multitude d'affaires diverses, il n'oublia jamais celui de son salut; que toutes ses actions furent toujours animées par le motif pur et sincère de la gloire de Dieu et de l'intérêt de l'Église; qu'on le vit combattre vaillamment pour les chefs d'Israël assemblés à Trente, lever tous les obstacles qui s'opposoient à leurs désirs, employer toute sa puissance pour hâter la conclusion du concile, et réussir enfin à le faire heureusement terminer; qu'il commença par exécuter sur lui-même ce qu'on y avoit prescrit pour la réforme; qu'on le vit aussitôt réformer en lui ce qu'il avoit accordé à la coutume, et à l'amitié d'un oncle dont il vouloit honorer le pontificat; que,

dans sa plus haute élévation, il ne perdit jamais de vue les brebis égarées dont il avoit été nommé le pasteur; que, parmi toutes les dignités glorieuses que lui sollicita et lui conféra son mérite encore plus que la faveur, il préféra à toutes les autres, quoique peut-être la moins brillante, celle d'archevêque de Milan, parce qu'il sentit dès-lors qu'elle fourniroit une ample matière, qu'elle ouvriroit un vaste champ, au saint zèle qui le dévoroit. Après m'être contenté de vous dire, simplement et comme en passant, ce qui suffiroit pour composer l'éloge entier de tout autre que Charles, je vais vous transporter dans le pays destiné à ses travaux apostoliques, et je vous le ferai voir commencer avec prudence l'ouvrage important de la réforme, le poursuivre avec courage, le terminer avec succès.

Il est à propos de jeter un coup d'œil sur les désordres qui défiguroient alors le diocèse de Milan, afin de comprendre par ce seul regard quels ont dû être la prudence et le courage du saint archevêque qui a remédié à tous ces désordres, qui a su rallumer parmi son peuple le flambeau presque éteint de la foi et de la ferveur chrétienne, qui a pu rappeler dans une grande province l'amour de la règle et de la vertu qui paroissoit en être banni sans retour.

La plupart des citoyens de Milan ignoroient les premiers élémens de notre religion sainte; ils avoient oublié, ou ils n'avoient jamais appris ces premiers principes, ces dogmes fondamentaux, dont la connoissance est nécessaire au salut. Ces sources de la grace, ces canaux spirituels que Jésus-Christ a placés dans son Église pour nous communiquer ses

dons, étoient ou négligés ou méprisés. Le plus affreux libertinage étoit devenu commun par l'impunité : la tolérance publique autorisoit les crimes les plus honteux. On ne connoissoit plus aucune bienséance : on ne distinguoit plus les lieux sacrés des lieux profanes, les temples étoient indignement souillés par des impiétés que l'on commettoit sans crainte et sans scrupule. Ceux qui devoient instruire et corriger le peuple, n'étoient pas moins ignorans, étoient encore plus déréglés que lui. Contens de grossir leurs revenus par une sordide avarice, par un commerce sacrilége, ils ne savoient que s'engraisser de la substance du pauvre, ils ignoroient jusqu'à la forme des sacremens qu'ils conféroient. Plus coupables que les simples fidèles, ils s'imaginoient qu'ils n'étoient point obligés de déposer leurs crimes dans les tribunaux de la pénitence, parce qu'ils présidoient eux-mêmes à ces tribunaux où les autres venoient s'accuser. Ils étoient parvenus jusqu'à ne point rougir des débauches les plus contraires à la sainteté de leur état, des dissolutions les plus criantes et les plus scandaleuses; ils passoient indiféremment de la table à l'autel, des excès les plus criminels du libertinage aux fonctions les plus saintes de leur ministère. Le sel de la terre avoit perdu toute sa force, et n'étoit plus digne que d'être foulé aux pieds; les lumières du monde ne répandoient partout qu'une vapeur sombre et obscure qui augmentoit les ténèbres au lieu de les dissiper. Les cloîtres n'étoient pas exempts de la corruption générale : à peine y apercevoit-on les traces de la régularité; l'incontinence, la propriété, l'indépendance, la

mondanité des habits religieux, l'avoient presque entièrement abolie. Les maisons consacrées aux épouses du Sauveur, étoient ouvertes à tous les hommes, quels qu'ils pussent être; chacun y entroit librement. Ces retraites de la dévotion étoient devenues le séjour des divertissemens les plus illicites; ces asyles de la pureté virginale admettoient et recéloient dans leur sein les dangers les plus pressans qu'elle peut courir au milieu du siècle. L'autorité de l'Église, qui seule pouvoit arrêter ces désordres, étoit tombée dans un tel mépris, qu'on ne faisoit plus aucun cas de ses jugemens, qu'on insultoit ouvertement à ses censures. Enfin, pour me servir des paroles que notre saint cardinal employoit dans un de ses conciles, toute la face de sa province étoit semblable à cette ruine déplorable de Jérusalem qui tiroit des larmes de tous les yeux, des gémissemens de tous les cœurs.

Pour remédier à tant de maux, un zèle courageux n'auroit pas suffi ; il falloit encore une prudence consommée : il falloit user à propos d'une autorité qui avoit perdu presque toute sa force, mêler adroitement la fermeté et la douceur, donner soi-même l'exemple de la réforme, afin d'y porter plus aisément les autres, commencer par la ville épiscopale, qui fût comme le centre des travaux apostoliques, commencer dans cette ville par ceux dont le déréglement autorise celui du peuple, ménager le peuple en attaquant ses vices, choisir de pieux et fidèles coopérateurs, qui, en travaillant au salut des ames, n'oubliassent pas les besoins du corps ; il falloit se transporter dans toutes les parties du diocèse, les

animer toutes de son esprit, veiller avec soin à l'éducation des enfans, cette portion la plus précieuse d'un état, établir des maisons où l'on formât, dans la retraite, de jeunes lévites qui portassent partout la sainteté et l'instruction, des maisons qui fussent comme des arsenaux publics, comme des écoles militaires, d'où l'on pût tirer en tout temps des armes et des soldats pour combattre le vice et l'erreur, fonder en différens endroits de saintes et savantes compagnies, en faire comme des corps d'armée toujours préparés au combat, comme des troupes auxiliaires toujours prêtes à secourir les ministres séculiers : en un mot, il falloit jeter et bien assurer les fondemens de cet édifice qui devoit s'élever et croître sous les yeux et sous la protection du Seigneur. Ce furent aussi les moyens qu'employa la sagesse courageuse de notre saint archevêque.

Arrivé à Milan, il ne songe qu'à exécuter le grand projet qui l'amenait dans cette ville. Il reconnoît par lui-même l'état déplorable de son troupeau ; sa tendresse en gémit, mais sa grande ame n'est pas découragée. Il connoît le mal, il cherche le remède. Pour donner plus de poids à sa conduite, et en même temps pour profiter des lumières réunies des évêques de sa province, il assemble un concile provincial, il fait publier dans toute l'étendue de son diocèse les réglemens admirables portés dans ce concile pour la correction des mœurs et le rétablissement de la discipline, il les fait publier avec les décrets du concile de Trente, comme des édits sacrés et respectables qui annoncent la réforme. Il l'annonce plus efficacement encore en se réformant lui-même ; il retran-

che aussitôt non seulement tout ce qui pouvait être nuisible, mais encore tout ce qui n'étoit point nécessaire à son dessein. Officiers et ministres que l'éminence de sa condition semblait exiger, vous cédez la place à des théologiens éclairés et prudens, capables de l'aider dans son entreprise. Meubles précieux, vêtemens éclatans qu'il avait retenus par bienséance et pour se conformer à la coutume, bénéfices, pensions accordées à son mérite, biens superflus, quels que vous soyez, vous êtes abandonnés, vous êtes sacrifiés : il ne reste plus au saint réformateur que ce qui peut contribuer à l'exécution de ses pieux projets. Dès-lors, mes frères, quel ordre dans sa maison, quelle régularité, quelle modestie, quelle sagesse, quelle piété sincère et solide, quelle simplicité dans les vêtemens, quelle sobriété dans la nourriture ! on l'eût prise pour le monastère le plus exact et le plus régulier. Il en doit sortir un jour, de cette maison de paix et de bénédiction, d'illustres cardinaux, des prélats fameux, qui porteront, qui montreront par toute l'Europe les talens admirables qu'ils y auront formés, les vertus excellentes qu'ils y auront acquises. De sa maison il passe à son église cathédrale ; il y rétablit l'office divin dans toute sa splendeur, il y ramène par l'intérêt ceux que l'intérêt en avoit écartés, il y assiste lui-même avec toute l'exactitude que ses grandes affaires pouvoient lui permettre. Il compose son tribunal d'officiers prudens et généreux, il les arme de toute l'autorité dont il est armé lui-même, les charge de punir sévèrement, et selon toute la rigueur des canons, les ecclésiastiques coupables, afin de retenir par la crainte du châtiment

ceux qui ne pouvoient être retenus par l'amour du devoir. Mais il tempéroit cette sévérité rigide par une bonté vraiment paternelle qui veilloit attentivement à tous leurs besoins, par une reconnoissance libérale qui récompensoit magnifiquement tous leurs services. Il vient à bout par sa prudence, sa fermeté et sa douceur, de réformer les monastères de l'un et l'autre sexe, malgré les oppositions qu'apporte à la discipline régulière et sage qu'il veut y introduire, l'habitude qu'ils avoient contractée de vivre dans le relâchement et dans le désordre. La réforme de ceux dont le peuple ne manque jamais de suivre les exemples, dont il copie les vices en les censurant, le conduit à la réforme du peuple lui-même. Il y réussit admirablement, en distribuant dans tous les quartiers de la ville des personnes intègres et charitables, dont la double fonction étoit de veiller sur les mœurs et de soulager les besoins. Par les décorations dont il embellit les temples, par la piété et la décence dont il accompagne les cérémonies, par la majesté touchante et religieuse qu'il introduit dans le chant et la musique, par les nouveaux exercices, les nouvelles pratiques qu'il met en usage, il détourne les fidèles de la débauche pour les attirer aux saints offices, il les occupe pieusement pendant les jours de fêtes. On ne peut trop admirer la manière saintement adroite dont il sut abolir les joies insensées, les impiétés sans nombre, les dissolutions sans bornes, qui précédoient un temps de salut, de pénitence et de larmes ; abus indigne dont gémit le christianisme, mais qu'il seroit dangereux ou du moins inutile d'attaquer de front. Il profite

de l'occasion favorable qui se présentoit d'implorer l'assistance divine contre les ennemis du nom chrétien, et des heureuses dispositions où se trouvoit alors le peuple à son égard, pour l'engager à sanctifier par des dévotions utiles un temps qu'il employoit à des divertissemens criminels. De nouveaux sujets de dévotion qu'il inventa dans la suite, lui fournirent de nouveaux motifs pour le détourner des folies et des extravagances dont il étoit si jaloux, auxquelles il étoit si fortement attaché. Puisse quelque jour un zèle aussi heureux abolir de même parmi nous des divertissemens honteux et ridicules, que le paganisme a introduits parmi les chrétiens, que l'état tolère, que la religion condamne, que méprise le libertinage lui-même, et qu'il auroit droit de mépriser, s'il ne paroissoit point faire retomber son mépris sur l'Église, qui les désavoue et par ses instructions et par ses prières !

La corruption des habitans de la campagne et des autres villes du Milanais, n'étoit ni moins étendue, ni moins invétérée que celle des citoyens de Milan; elle l'étoit même encore davantage, parce que l'ignorance y étoit encore plus grossière; il en entreprend lui-même la visite, persuadé, sans doute, que la présence et l'exemple du chef ne contribueront pas peu à les ébranler. Il les dispose au changement par les fatigues qu'il essuie pour eux, par les prédications qu'il leur fait, les instructions qu'il leur donne, par son attention à écouter leurs plaintes, à instruire, à éclairer leurs pasteurs, à visiter leurs malades, à présider à toutes leurs cérémonies, enfin à se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Que dirai-je de ce grand nombre d'écoles chrétiennes qu'il fonda en divers lieux, afin de bannir l'ignorance de tout son diocèse; de ces écoles où les enfans, gratuitement et solidement instruits des vérités fondamentales de la religion, pourroient par la suite transmettre à d'autres les connoissances nécessaires qu'ils auroient reçues? Que dirai-je de l'établissement de ces maisons où devoient s'élever à l'ombre des autels ces jeunes plantes qui croissoient et se fortifioient, arrosées des eaux salutaires de la doctrine la plus pure, de la morale la plus saine, pour être ensuite transplantées dans les différentes parties du champ du Seigneur, pour y nourrir les peuples des fruits excellens de sainteté et de science qu'on leur avoit appris à produire? Parlerai-je de l'émulation utile qu'il savoit inspirer aux jeunes élèves qui composoient ces maisons, des visites fréquentes qu'il leur rendoit? Il prenoit plaisir à examiner par lui-même les progrès de chacun; il étoit ravi d'animer leurs études par sa présence; il donnoit à leurs exercices un air de grandeur en y assistant lui-même, en y conduisant les personnes les plus distinguées. Il n'oublia pas dans cet établissement les ministres qui avoient encore besoin de lumières pour éclairer les fidèles, les pasteurs incapables encore de nourrir leur troupeau, de le conduire dans des pâturages qu'ils ne connoissoient pas. Que dirai-je des saints et savans religieux qu'il introduisit dans sa ville? Il les chargea tous de rompre aux fidèles le pain de la parole dans les chaires de vérité, de guérir leurs blessures dans les tribunaux de la réconciliation, de les édifier par leurs exemples. Il permit à quelques-uns d'instruire

publiquement la jeunesse, de la former en même temps et aux sciences divines et aux lettres humaines; il en envoya de saintes colonies dans les parties éloignées de son diocèse pour y porter la lumière et l'édification parmi le peuple, parmi les conducteurs eux-mêmes du peuple. Que dirai-je de tant d'autres établissemens, de tant d'autres fondations qui avoient pour objet et pour fin le soulagement de la pauvreté, l'instruction de l'ignorance, l'extirpation du vice et de l'erreur, la splendeur et l'éclat de la religion dans toute l'étendue de cette grande province? Puis-je oublier les synodes et les conciles qui se tinrent sous son pontificat? Aucun évêque n'en assembla jamais et en aussi grand nombre et avec tant de fruits, soit pour détruire les abus et les désordres qui s'accréditoient insensiblement parmi les fidèles, soit pour rétablir la morale de l'Évangile et la discipline de l'Église. Les discours dont il accompagnoit ces assemblées, étoient si pleins d'onction et de force, si capables de faire impression sur les esprits et sur les cœurs, que chacun en sortoit dans la résolution sincère de travailler efficacement à seconder ses vues et ses désirs.

Quoique notre saint pontife n'employât pour arriver à son but que les moyens les plus doux et les plus sûrs que lui pût suggérer sa prudence, ne vous imaginez pas néanmoins, Messieurs, qu'il n'éprouva aucune difficulté, qu'il ne rencontra aucun obstacle, dans l'exécution de ses desseins. Il eut besoin de courage pour soumettre à la réforme des pécheurs endurcis qui vivoient depuis long-temps dans la licence, pour résister aux efforts de la puissance séculière,

qui, sous prétexte de maintenir ses droits, traversoit l'œuvre de Dieu, pour supporter les travaux infinis qu'entraînoit après soi l'entreprise qu'il avoit formée.

S'il nous est difficile, malgré tous les efforts de notre volonté, de rompre les chaînes d'une habitude criminelle que nous portons depuis long-temps; si, dans le cours ordinaire de la nature et de la grâce, la conversion du cœur et le changement de conduite ne sont que le fruit d'un long et pénible travail, combien croyez-vous qu'il fut difficile à notre illustre réformateur de resserrer dans les bornes étroites d'une discipline sévère des hommes accoutumés à vivre sans règle et sans loi, au gré de leurs désirs et de leurs passions; des hommes qui goûtoient depuis bien des années le plaisir de l'indépendance, qui en jouissoient comme par droit de prescription; des hommes, en un mot, qu'une longue absence de l'autorité légitime et sacrée avoit rendus comme des animaux féroces et indomptables? Combien n'eut-il pas à souffrir de la part des chanoines de la Scala? que de contradictions injustes sous prétexte d'exemptions chimériques! que de mépris injurieux, que d'insultes étranges! La douceur, la patience, l'humilité de Charles, ne feront aucune impression sur ces esprits rebelles, et emportés jusqu'à la fureur; en vain il emploiera contre eux les armes redoutables que l'Église lui met entre les mains, il faut attendre les momens précieux que la Providence a marqués dans ses décrets. Les monastères de filles eux-mêmes élevèrent la voix, firent entendre le cri d'une liberté honteuse que condamnoient les loix divines et humaines, opposèrent à la puissance épiscopale des priviléges frivoles qu'un

abus indigne devoit faire céder à une autorité supérieure.

Mais on ne s'en tient pas envers le saint cardinal à des injures et à des paroles ; écoutez les excès auxquels se porte la licence contre sa personne. Il avoit courageusement entrepris et heureusement exécuté la réforme de l'ordre des Humiliés dont il étoit le protecteur auprès du Saint-Siége ; la plupart s'étoient soumis à des règlemens dictés par la sagesse. Mais quelques-uns des supérieurs de cet ordre, ne pouvant se résoudre à se voir dépouillés de biens qu'ils regardoient auparavant comme un patrimoine qui leur appartenoit en propre, destitués de l'autorité presque séculière qu'ils avoient exercée jusqu'alors envers ceux qui leur obéissoient, résolurent de sacrifier à leur vengeance un réformateur incommode qui leur enlevoit et leurs revenus et leur pouvoir. Ils apostent et ils paient pour consommer le coup qu'ils méditent, un de leurs religieux, scélérat déterminé, déjà connu par ses forfaits. Celui-ci, après bien des fausses mesures et de vaines tentatives, choisit le moment où, suivant sa coutume, le saint archevêque étoit occupé le soir à prier le Seigneur au milieu de ses domestiques réunis; il approche, armé de l'instrument de son assassinat ; sa victime ne peut lui échapper. Grand Dieu ! permettrez-vous que le zélé défenseur de votre cause périsse au milieu du projet qu'il a formé pour votre gloire? ne défendrez-vous point celui qui défend vos droits avec tant de zèle? vous êtes maître du cœur de tous les hommes, ne changerez-vous pas le cœur du coupable qui médite la mort de votre saint pontife? ne le forcerez-vous pas de se jeter aux pieds

du pasteur dont il veut terminer la vie? ou bien, ô mon Dieu! vous dont la puissance est sans bornes, ne dessécherez-vous pas la main du parricide, comme vous desséchâtes autrefois la main d'un roi impie levée contre un de vos ministres? ne ferez-vous pas tomber sur lui, votre foudre, comme vous la fîtes tomber autrefois sur des satellites envoyés contre un de vos prophètes? Écoutez, Messieurs, ce que le Tout-Puissant a fait en faveur de votre illustre patron. Il permet que le plomb meurtrier l'atteigne; mais, ô prodige! le plomb repoussé tombe sans effet, il respecte celui qu'il a osé toucher, et ne laisse sur son corps que des marques du péril que lui a fait courir la scélératesse humaine, et des preuves de la protection divine qui a sauvé de la mort des jours aussi précieux. L'assassin échappe, sa punition est suspendue, mais c'est afin de faire paroître avec plus d'éclat la douceur vraiment chrétienne d'un vrai disciple de Jésus-Christ.

Peut-être qu'après avoir été si visiblement protégé par Dieu lui-même, il pourra travailler plus tranquillement au grand ouvrage qu'il a entrepris; peut-être qu'il éprouvera de la part des hommes moins de contradictions, qu'il n'essuiera que les peines auxquelles voudra bien s'exposer son courage. Ah! chrétiens, il attaquait les vices, les vices ne pouvoient manquer de persécuter encore sa vertu. Ils ont recours à la puissance séculière. On s'imagine qu'il veut entreprendre sur le pouvoir des magistrats et sur l'autorité du prince, parce qu'il veut soutenir les droits de sa place et les immunités de l'Église. On ne peut souffrir qu'un archevêque sévisse, sui-

vant la rigueur des canons, contre des crimes publics et scandaleux, qu'il défende les jeux et les danses pendant le service divin, qu'il interdise la grande place de sa cathédrale aux folies anti-chrétiennes d'un temps de débauches, qu'il veille à ce que la maison de Dieu ne soit pas témoin des joies insensées, des extravagances impies qui excitent ses larmes et ses gémissemens, qu'il change en jours d'abstinence des jours de dissolution. On l'accuse auprès du roi d'Espagne comme un homme téméraire, ennemi de sa puissance, lui qui enseignoit aux peuples à se soumettre aux rois de la terre en leur apprenant à obéir au Roi du ciel. On saisit, on enferme les ministres de son tribunal; ne pouvant sévir contre sa personne, on le dépouille de ses biens, on l'oblige à remettre l'héritage de ses pères entre les mains du gouverneur, comme si sa fidélité eût été suspecte; on entoure de satellites son palais épiscopal, on le garde à vue comme un rebelle, comme un criminel d'état; on publie contre lui des manifestes injurieux; on alla, qui le croiroit? on alla jusqu'à le décrier auprès du Saint-Siége, jusqu'à déterminer le souverain pontife à retrancher de sa communion le prélat qui lui étoit le plus dévoué. Ses amis et ses proches n'avoient alors que des craintes et des frayeurs à lui offrir. Cependant il resta ferme et inébranlable au milieu de la tempête furieuse qui l'assailloit de toutes parts. Tout le monde trembloit pour lui; lui seul ne trembloit point; la violence de l'orage ne lui fit jamais perdre le calme et la sérénité que donnoit à son ame la confiance qu'il avoit mise en Dieu. Ce souverain protecteur ne l'abandonna pas non plus dans cette

occasion. En le faisant triompher de ses ennemis et de tous leurs efforts, il lui procura la gloire d'avoir été droit au terme qu'il se proposoit, sans être effrayé, sans être arrêté par les attaques réunies de l'enfer et du monde.

Il est temps de parler des travaux et des fatigues auxquels l'exposa l'exercice de son ministère. On ne peut encore concevoir comment, avec une santé délicate et foible, il put soutenir les travaux les plus rudes et les plus pénibles de l'épiscopat, prédications forcées, confessions multipliées, instructions répétées, administrations fréquentes, soins, affaires, inquiétudes qui revenoient tous les jours, lettres pastorales, livres excellens composés pour l'instruction du peuple et des pasteurs, en un mot toutes les fatigues ordinaires et extraordinaires auxquelles il semble que le plus robuste tempérament auroit succombé. Suivons-le dans ses courses épiscopales; nous le verrons entrer comme un apôtre chez les peuples corrompus et barbares qui terminoient son diocèse, aller chercher des brebis perdues et depuis long-temps abandonnées, au milieu des roches, des glaces, des frimats et des neiges qui ne pouvoient ralentir son zèle; nous le verrons pénétrer les lieux les plus inaccessibles, marcher à travers les torrens les plus orageux, se traîner avec peine dans des voies rompues et coupées, afin de porter à son troupeau la lumière de la foi et la pureté des mœurs. Nous verrons ce pieux conquérant se jeter sans crainte dans les gorges des Alpes, braver les plus grands périls, armer ses pieds de crampons de fer pour gravir contre les rochers les plus escarpés, pour assurer

et affermir ses pas entre des précipices affreux; il rougiroit, sans doute, que la vérité ne pût s'ouvrir un chemin, et passer hardiment par où le venin des hérésies a pu s'introduire. Nous verrons ce chef intrépide souffrir avec joie les rigueurs les plus insupportables du froid, du chaud, de la faim, de la soif, de la lassitude, et ne trouver ensuite pour soulager sa soif, que les eaux mal-saines qu'ont formées les neiges, pour apaiser sa faim, que les alimens grossiers qu'ont produits les montagnes. Nous verrons ce pasteur infatigable rompre lui-même le pain de la parole aux pères, donner le lait aux enfans, aller sous le chaume et jusqu'au fond des cabanes les plus écartées, instruire les vieillards, et exhorter les malades. Suivons-le encore hors de son diocèse, dans le pays des Grisons, car son zèle n'avoit point de bornes; nous verrons encore ce missionnaire ardent vaincre avec courage les obstacles que lui présentent et la difficulté des chemins et la perversité des peuples, étendre de tous côtés ses conquêtes, arrêter partout les progrès de l'erreur et du libertinage, jeter partout des semences de conversion qui devoient porter leur fruit, même après sa mort. Malheur à nous, ministres des saints autels, prêtres du Dieu vivant, si un tel exemple n'est point capable de nous enflammer! malheur à nous si, chargés d'une façon plus particulière que les autres fidèles de la gloire de Dieu et des intérêts du prochain, nous leur préférons ou la vaine gloire des hommes, ou le vil intérêt de la cupidité, ou les douceurs d'un repos coupable!

Les travaux et les fatigues de Charles ne furent

point sans fruit et sans effet. Il eut enfin le bonheur de voir dans Milan autant d'émulation pour la vertu qu'il y en avoit eu pour le vice; les enfans plus instruits, plus éclairés que n'étoient les pasteurs ; les maisons des particuliers plus régulières que n'étoient les maisons des religieux; les sacremens plus fréquentés dans des jours employés à la débauche qu'ils n'étoient dans des jours consacrés à la pénitence ; les vierges saintes, les épouses du Sauveur, détester une liberté qui les avoit entraînées dans les plus grands crimes, rendre grâces à celui qui les avoit forcées de se réfugier à l'ombre des autels, qui avoit fait de leurs retraites des jardins clos et des fontaines scellées, inaccessibles au libertinage; toutes les communautés et tous les ordres répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ, édifier ceux qu'ils avoient scandalisés, réformés eux-mêmes, travailler avec ardeur à la réforme, aider avec joie le saint réformateur qui les animoit; tous les ouvriers évangéliques s'accorder merveilleusement pour hâter l'exécution du grand projet de leur illustre pontife, et ne se disputer entre eux que pour l'honneur de seconder le chef avec plus de zèle; les hommes qui avoient été le plus fièrement rebelles à ses volontés, se présenter à lui pour implorer leur pardon, accepter humblement la peine qu'il leur impose pour venger sa dignité et non sa personne; ses persécuteurs confondus par ceux mêmes dont ils avoient armé contre lui la puissance; les magistrats ravis d'unir leur autorité à la sienne pour mettre la dernière main, le dernier sceau à son ouvrage; l'union, la concorde, la vigilance des ministres, la docilité des fidèles, une

piété tendre et solide, une charité attentive à tous les besoins, une ferveur générale, la haine du vice, l'amour de la vertu régner dans toute sa ville, tous les peuples y accourir en foule comme dans un séjour de bénédiction, qui seul recevoit la rosée du ciel; le même esprit animer toutes les parties de son diocèse, se communiquer aux diocèses voisins, et se répandre dans toutes les Églises de la chrétienté, qui se firent un devoir et un mérite d'adopter les utiles établissemens dont il avoit tracé le dessein et montré l'exécution. Voilà, Messieurs, voilà les fruits que le zèle de votre saint patron eut l'avantage de recueillir; c'est ainsi que le Tout-Puissant, qui le fortifioit, lui fit surmonter toutes les difficultés, vaincre tous les obstacles; c'est ainsi que le Dieu qui combattoit avec lui, et pour lequel il combattoit, lui fit remporter les plus illustres victoires sur tous ceux qui s'opposoient à la perfection entière de l'édifice dont il avoit jeté les fondemens; c'est ainsi que le Seigneur couronna dès ce monde et la multitude de ses travaux et la sainteté de sa vie. Car, mes frères, sa vie a été aussi sainte que ses projets; la sainteté de sa conduite a répondu à la sainteté de son entreprise; il a travaillé à se sanctifier lui-même avec autant d'ardeur qu'il s'occupoit de la sanctification des autres; il a été chrétien aussi fidèle que pasteur admirable; c'est le second trait de son éloge et la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quoique, dans l'ordre de Dieu, celui qui est chargé par état de veiller au salut du prochain travaille à son salut en s'occupant de celui des autres, et qu'il ne puisse même, quoi qu'il fasse, arriver à la sainteté s'il néglige la sanctification des ames confiées à ses soins; cependant il ne faut pas croire qu'il suffise, pour être sauvé, de contribuer au salut de plusieurs; qu'il suffise, pour être sanctifié, de s'employer à la sanctification des peuples. Un pasteur, il est vrai, chargé du soin des ames, ne pourroit jamais devenir saint sans s'appliquer à sanctifier son troupeau, quelques vertus qu'il possédât d'ailleurs, quelques austérités qu'il pratiquât; mais il pourroit aussi paroître animé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes, et se consumer néanmoins sans aucun fruit pour lui-même; il pourroit gagner le monde entier à Jésus-Christ, et perdre son ame. S. Paul, cet apôtre des nations, cet ouvrier infatigable, craignoit d'être réprouvé lui-même après avoir prêché aux autres. En vain donc le grand archevêque, dont nous honorons la mémoire, auroit parfaitement réussi à sanctifier son peuple par ses travaux, ses veilles et ses fatigues, s'il ne s'étoit point sanctifié lui-même par l'exercice des plus admirables vertus du christianisme. Si ces vertus n'avoient point consacré son travail, nous pourrions toujours admirer en lui le génie vaste qui a formé le projet de la réforme entière de tout son

diocèse, la prudence qui l'a conduit, le courage qui l'a exécuté, le succès qui l'a couronné; mais nous n'honorerions pas sa mémoire avec l'Église, l'Église n'autoriseroit pas le culte solennel et public que nous lui rendons; nous trouverions en lui le grand homme, mais nous y chercherions le grand saint. Graces immortelles vous soient donc rendues, ô mon Dieu, d'avoir orné votre plus zélé défenseur des vertus qui en ont fait le saint le plus accompli! Une charité courageuse et compatissante, une dévotion douce et simple, l'amour de la prière et de la mortification, auroient fait, Messieurs, de votre illustre patron un saint digne de tous vos hommages, quand même il n'eût pas occupé un des premiers siéges de l'Église. Sa qualité d'archevêque de Milan, sous laquelle je serai obligé de vous le montrer encore quelquefois, n'a fait ou que placer ses vertus dans un plus beau jour, ou que leur fournir un plus ample exercice.

Nous avons déjà vu comment, étant fait abbé dès sa plus tendre jeunesse, il faisoit distribuer aux indigens des biens qu'il regardoit comme leur patrimoine, comment il faisoit rendre compte de ses revenus à un père charmé d'être sous son fils l'économe des pauvres; sa charité augmenta de plus en plus, et il la porta jusqu'à l'héroïsme. Ce prélat charitable ne pouvoit apercevoir ou connoître un malheureux sans que son cœur fût attendri, sans qu'il fût ému de compassion. Sa tendresse n'étoit pas oisive, sa compassion n'étoit pas stérile. Il donnoit beaucoup, et il donnoit avec une bonté qui ajoutoit un nouveau prix à son aumône. Bien différent de ces

riches superbes dont il faut acheter les bienfaits par des supplications et des bassesses qui font détester et le bienfait lui-même et le besoin qui réduit à le demander, dont l'orgueil qui accorde afflige plus que le secours accordé ne console, dont la hauteur qui accable semble vouloir étouffer la reconnaissance; bien différent de ces hommes dont l'avarice ou l'insensibilité ne cèdent qu'aux sollicitations les plus importunes, qu'aux représentations de misère les plus pitoyables, il alloit au devant des besoins, il les étudioit afin de les prévenir; il cherchoit ou faisoit chercher les malheureux que la honte engageoit à cacher leur indigence; il les obligeoit à ressentir les effets de sa bonté paternelle; la pauvreté honteuse ne pouvoit échapper à sa libéralité attentive. Il visitoit lui-même les pauvres; il leur procuroit tous les secours spirituels et temporels qu'ils pouvoient attendre de sa sollicitude pastorale; il les aimoit et les chérissoit comme ses frères, comme les membres affligés d'un Dieu souffrant: il en étoit aimé et chéri; les marques d'affection et de bienveillance dont il accompagnoit ses largesses, répandoient dans leurs ames une joie et une satisfaction qui leur faisoient oublier leurs misères pour ne songer qu'au pasteur bienfaisant qui les soulageoit. Les aveugles dont il étoit la lumière, les boiteux dont il étoit le soutien, les veuves dont il étoit le protecteur, les orphelins dont il étoit le père, les affligés dont il étoit le consolateur, les malades indigens dont il étoit le médecin, tous les pauvres, en un mot, dont il étoit l'économe, faisoient à l'envi son éloge beaucoup mieux que je ne le puis faire moi-même.

Sa charité immense trouva dans Milan un théâtre illustre où elle pouvoit se montrer tout entière et signaler toute sa vertu. O vous qui gémissez sous le poids de l'indigence et du mépris des hommes, qui semblez être le rebut du monde, ne murmurez plus contre Dieu, ne vous plaignez plus du partage des biens inégal et quelquefois injuste que sa providence permet, comme elle permet les maux dans l'univers; votre saint archevêque, aussi attentif aux besoins de vos corps qu'à ceux de vos ames, élève pour vous un asyle où votre misère trouvera toujours un adoucissement à ses peines, vos maladies un soulagement à leurs rigueurs, votre ignorance des instructions utiles, où vous jouirez, sans crainte, de revenus que vous n'aurez point acquis, où vous recueillerez avec joie ce que vous n'aurez point semé, où vous habiterez paisiblement sous des toits que vous n'aurez point construits, en un mot, où vous aurez en tout temps, sans rien posséder, un nécessaire que vous refusoit votre infortune. Admirez la tendresse paternelle qui vous tend une main si secourable; bénissez la Providence qui vous choisit un dispensateur si tendre et si libéral. O vous qui portez un nom distingué que la pauvreté vous rend à charge, vous que la naissance anoblit sans vous enrichir, à qui la noblesse ferme tant de voies et interdit tant de moyens de tirer de l'indigence ceux auxquels vous avez donné le jour, ne désirez plus de n'être point nés ou d'être nés dans la foule; le pasteur que Dieu vous a donné dans sa miséricorde, a fondé pour vous des écoles célèbres, où vos enfans, élevés dans la crainte du Seigneur et suivant leur

condition, pourront posséder par la suite et exercer les charges auxquelles leur naissance les appelle. Qu'ils n'oublient point, ces enfans, qu'ils n'oublient jamais dans leurs dignités le bienfaiteur qui a fait élever leur enfance. O vous enfin, filles chrétiennes, que la misère conduit souvent au crime, que l'habitude y attache, qui marchez hardiment dans les routes de l'iniquité dès que vous avez secoué le joug de la conscience, dès que vous avez rejeté le frein de la bienséance, n'accusez plus le malheur d'une éducation négligée ou d'une pauvreté extrême ; votre bienfaisant prélat vous présente des retraites honnêtes, où vous serez en même temps à l'abri de la misère et du crime, où votre pudeur n'entendra plus les sollicitations honteuses et pressantes de la pauvreté et du libertinage. Rendez grâces au saint pontife dont l'attention généreuse vous a mises en état de ne plus craindre les dangers prochains que vous faisoit courir, au milieu du siècle, la nécessité où vous y étiez réduites. Hôpitaux, colléges, asyles, retraites, monumens précieux, preuves subsistantes de la bienfaisance de Charles, Charles ne vous abandonna pas après vous avoir établis. Les sommes immenses qu'il consacroit à votre entretien, et qu'il répandoit sur vous avec une sainte profusion, déposent en sa faveur que sa charité n'avoit point de bornes, qu'elle ne perdoit jamais de vue les pieux établissemens dont elle étoit l'auteur et le principe.

Mais que vois-je ? Pour punir les péchés du peuple et pour exercer le zèle charitable du pasteur, Dieu envoie contre la ville épiscopale le plus ter-

rible des fléaux. Une maladie contagieuse a bientôt parcouru toutes les maisons. Représentez-vous, Messieurs, la désolation générale de tous les citoyens de Milan, les uns attaqués, les autres menacés d'un mal supérieur à tous les remèdes; un père enlevé soudain à une famille qu'il soutenoit par son travail ou par son industrie, une mère expirante au milieu d'une troupe éplorée d'enfans malheureux qui attendoient d'elle leur nourriture; la misère la plus extrême se multiplier partout avec la maladie; les maisons où elle règne abandonnées et désertes, les morts couchés sans sépulture augmentant la contagion par l'odeur empoisonnée qu'ils exhalent, les mourans implorant un secours que la crainte leur refuse; la compassion pour les maux d'autrui éteinte dans tous les cœurs par le sentiment de ceux que chacun éprouve ou redoute pour soi-même. Je me trompe, chrétiens; la compassion n'est pas éteinte dans tous les cœurs : loin de s'éteindre dans celui de Charles, elle s'échauffe et s'anime davantage par l'affreux spectacle dont elle est le témoin. Ne conseillez pas à cet évêque zélé de sortir de sa ville, d'éviter, en s'éloignant, un mal contagieux qui peut venir jusqu'à lui; ne lui dites pas qu'il doit se conserver pour son peuple; il vous répondra qu'un véritable pasteur doit donner sa vie pour son troupeau; qu'un véritable chrétien doit se sacrifier pour ses frères. Il leur sacrifie en effet et ses biens et le soin de ses jours. Rester ferme et intrépide au milieu de tous les dangers qui l'environnent, donner librement ses ordres pour que tous ceux qui sont atteints de la maladie soient secourus et dans les maisons particulières et dans

les maisons publiques, convertir en argent monnoyé ce qui lui reste d'argenterie pour soulager la misère que la contagion rend extrême; vendre tous ses meubles, tous ses vêtemens, jusqu'au lit unique qu'il possède, se dépouiller de tout, se réduire à n'avoir plus où reposer sa tête, pour répandre partout des aumônes plus abondantes, grossir ses aumônes des libéralités des riches qu'il a sollicitées; aller lui-même visiter les malades, leur administrer lui-même les derniers sacremens, entrer dans les hôpitaux dont tout autre auroit craint de s'approcher, marcher entre des haies de malheureux, languissans et à demi morts, sinon pour les guérir par son ombre comme autrefois le prince des apôtres, du moins pour les consoler par sa présence; arracher de tendres enfans du sein pestiféré de leurs mères expirantes; voilà, Messieurs, ce que votre illustre patron appeloit le devoir d'un véritable pasteur, d'un véritable chrétien; voilà ce que lui inspira sa charité courageuse et compatissante : voilà ce qui devroit vous confondre, riches du siècle, vous qui refusez la plus légère partie du plus ample superflu à ceux de vos frères qui manquent du plus étroit nécessaire; vous dont la sensualité ne se nourrit que de mets recherchés et délicats, tandis que de pauvres Lazare n'ont pas même les miettes qui tombent de vos tables somptueuses; vous qui paroissez toujours dans le monde revêtus d'habits éclatans et précieux, renouvelés dans toutes les saisons, tandis que les membres affligés d'un Dieu, couverts à peine, osent à peine se montrer; vous enfin qui habitez de vastes et superbes palais, qui vous plaignez

encore d'être trop resserrés, qui cherchez à étendre de tous côtés vos domaines, tandis que les enfans d'un même Père, destinés à posséder le même héritage, sont réduits à chercher un asyle où ils puissent cacher leur indigence!

Mais avançons, et parlons de la dévotion douce et simple de notre pieux cardinal. Il est assez ordinaire d'entendre déclamer dans le monde contre l'aigreur et le ressentiment des personnes dévotes. On y blâme leur naturel chagrin et bizarre, toujours prêt à s'emporter sans aucune discrétion contre les moindres fautes, contre les moindres abus; on s'y plaint surtout qu'elles pensent avoir le privilége de s'offenser aisément, de ne pardonner que difficilement, de poursuivre la plus légère offense avec une opiniâtreté peu digne de la piété scrupuleuse dont elles se parent, qu'elles croient être en droit de se venger en couvrant leur ressentiment du prétexte spécieux d'un beau zèle, en prenant en main, pour excuser leur conduite, les intérêts d'une religion qui les condamne. Quoique les déclamations et les plaintes du monde aient pour cause et pour motif un plaisir malin et criminel, que son dessein, en attaquant les personnes dévotes, soit d'attaquer la dévotion même, il faut avouer cependant que certains chrétiens donnent quelque sujet à sa malignité par leur conduite irrégulière, qu'ils se déshonorent eux-mêmes et la piété qu'ils professent par le fiel et l'animosité qui accompagnent plusieurs de leurs actions. Exempte de ce défaut, la dévotion de Charles étoit animée par une vertu contraire, je veux dire par une douceur vraiment chrétienne. Il n'en vouloit

qu'aux vices et jamais aux personnes. Encore comment les attaquoit-il ces vices ? la prudence qu'il faisoit marcher à la tête de tous ses projets, la patience par laquelle il savoit modérer son zèle et le retenir dans de justes bornes, les ménagemens dont il usoit à l'égard des pécheurs, l'amour et la tendresse qu'il leur témoignoit dans le moment même qu'il les reprenoit avec le plus de force, l'inclination de son cœur qui le portoit toujours à n'avoir recours à l'autorité que comme à sa dernière ressource, faisoient voir assez qu'il étoit doux par caractère et sévère par conscience. L'entreprise hardie qu'il exécutoit avec ardeur lui avoit suscité un grand nombre d'ennemis, et parmi ceux dont la corruption s'opposoit à la réforme, et parmi ceux dont la puissance combattoit son autorité : comment se conduisit-il à leur égard ? en vrai disciple d'un Dieu qui, sur la croix, a prié pour ceux mêmes qui le faisoient mourir. Il n'a répondu aux mauvais traitemens que par des bienfaits, aux calomnies que par des bénédictions, aux persécutions que par des larmes et des prières. S'il a cru devoir défendre son innocence auprès des hommes puissans devant lesquels on l'avoit attaqué, c'est qu'il s'apercevoit que ses ennemis abusoient de son silence pour le condamner eux-mêmes et le faire condamner par les autres, pour arrêter les progrès d'une œuvre sainte que lui avoit fait entreprendre son zèle pour la gloire du Seigneur et le salut du prochain. Mais comment usa-t-il de la victoire qu'il remporta sur ses persécuteurs? triompha-t-il insolemment de leur défaite ? leur fit-il sentir tout le poids d'une autorité que soutenoient

la puissance ecclésiastique et séculière? La modération extrême qu'il fit paroître alors leur prouva que son intention n'avoit pas été de détruire leur pouvoir, mais d'établir le sien, lui attira de leur part toute la déférence et toute la vénération qu'il en pouvoit attendre, les engagea à prendre toutes les précautions pour ne plus compromettre leur archevêque, les amena au point qu'ils appuyèrent de tout leur crédit, et favorisèrent de toutes leurs forces le projet de la réforme qu'ils avoient combattu. On le vit, ce pasteur magnanime, recevoir avec bonté des rebelles orgueilleux qui l'avoient cruellement outragé, leur pardonner avec une clémence généreuse les insultes atroces qu'il avoit endurées avec une humble patience, leur imposer seulement la peine que demandoit l'injure faite à sa dignité. On le vit arrêter les poursuites d'un assassinat commis en sa personne, abandonner l'affaire au jugement du souverain Juge, solliciter lui-même le pardon d'un ordre religieux qui avoit produit des monstres capables d'attenter aux jours de leur saint pontife. On le vit rappeler de leur exil deux hommes, dont l'un avoit trempé dans le complot sacrilége du plus affreux parricide, l'autre avoit eu l'audace de lancer contre lui une excommunication injuste : tant il est vrai que le zèle de Charles étoit sans fiel et sans aigreur !

Sa dévotion étoit aussi simple que douce. Simple dans sa foi, ces mystères que notre raison ne peut atteindre, par lesquels celui dont le domaine s'étend également et sur nos ames et sur nos corps, veut captiver nos intelligences, ces mystères qui ont trou-

vé dans tous les temps des contradicteurs, parce qu'il y a eu dans tous les temps des esprits superbes et opiniâtres, ces mystères que tant de personnes encore parmi nous ont de la peine à croire ou même se font un mérite de ne point croire, notre saint archevêque les croyoit sans effort ; persuadé de ces deux vérités également certaines, et qu'une intelligence infinie peut connoître ce qu'ignore une intelligence bornée, et que le souverain Seigneur, de qui relèvent toutes les facultés de notre ame, peut nous ordonner de croire ce qu'il connoît et ce que nous ignorons. Simple dans sa docilité, il étoit soumis sans réserve à l'Église et à toutes ses décisions; il étoit l'enfant le plus docile de cette sainte mère, comme il en étoit le défenseur le plus ardent. Après avoir hâté la conclusion du concile de Trente avec un zèle incroyable, il exécuta sur lui-même, avec une prompte soumission, les volontés de ce concile au sujet de la réforme ; il retrancha aussitôt de son train et de sa dépense ce qu'il y avoit ajouté par erreur ou par foiblesse. Il avoit pour le chef de l'Église une vénération et une déférence singulière. Quoique le pape Grégoire, sur les fausses accusations de ses ennemis, l'eût condamné sans l'entendre; cependant après avoir envoyé à Rome des personnes fidèles pour se justifier auprès du pontife, il crut devoir y aller lui-même, se jeter humblement à ses pieds, lui rendre un compte exact de toute sa conduite. Simpl dans ses pieuses pratiques, ce génie ferme et su blime, qui, sous le pontificat de son oncle, avoi été chargé de tout le gouvernement de l'Église san en être accablé, qui avoit entrepris la réforme d'u

grand diocèse, infecté dans toutes ses parties, corrompu et dans le peuple et dans les ministres, qui avoit exécuté ce hardi projet malgré tous les efforts de l'enfer et du siècle, ne dédaignoit pas de descendre aux dévotions les plus communes, aux dévotions que nous appelons populaires, et que notre saint cardinal ne croyoit pas indignes de lui. Il savoit, sans doute, ce que semble ignorer un siècle qui se pique de lumières ; il savoit qu'il n'y a rien de bas dans la religion ; que tout ce qui peut entretenir l'union de la créature avec le créateur n'est point méprisable ; que l'homme ne peut s'élever à Dieu par les seuls efforts de son esprit ; qu'il lui faut des soutiens extérieurs, des degrés sensibles, pour s'élever jusqu'à cet Être-Suprême, pour monter jusqu'à cette haute majesté. Visiter les lieux consacrés par la religion, honorer les précieux restes des amis du Seigneur, entreprendre de pieux pélerinages, étoient les saints délassemens d'un illustre archevêque. Il animoit le peuple à ses exercices par son exemple ; mais il en relevoit la bassesse apparente par un air de grandeur et de magnificence qu'il savoit leur donner. Autant il étoit simple dans ses maisons, dans ses ameublemens, dans ses habits, dans tout cet extérieur modeste qui annonçoit la simplicité de son ame, autant il étoit magnifique dans les temples que sa main avoit élevés, dans la noblesse et la beauté de leurs décorations, dans la pompe et la décence des cérémonies, dans l'ordre admirable dont il accompagnoit toutes les pieuses pratiques auxquelles il portoit son peuple.

Il nous reste à contempler et à admirer son amour

pour la prière et la mortification chrétienne; amour dans lequel il ne cessa de faire de nouveaux progrès, jusqu'au moment où son ame, détachée de son corps, alla se réunir à celui qui étoit le principe et la fin de toutes ses actions. C'est par où nous allons finir un éloge qui ne finiroit point si nous voulions n'omettre aucun des traits remarquables que nous offre la vie la plus illustre et la plus sainte. Ne séparons pas dans l'éloge de Charles les deux exercices qu'il ne sépara jamais dans sa conduite. Semblable à cette sainte prophétesse dont parle un des évangélistes, il servoit Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Le jeûne et la prière précédoient toutes les actions importantes de sa vie; ses actions les plus importantes n'empêchèrent jamais qu'il ne s'abandonnât au goût qu'il avoit pour l'un et l'autre. Obligé de veiller au salut de tant de milliers d'hommes, il sembloit n'être occupé que du sien propre : à la tête d'un vaste diocèse, chargé d'une multitude d'affaires diverses, embarrassé de soins continuels, de sollicitudes journalières, au milieu d'ennemis qui traversoient ses desseins, il pratiqua toutes les vertus du plus austère anachorète, du solitaire le plus rigide. En effet, qu'admirons-nous davantage dans ces chrétiens dont le monde n'étoit pas digne; qui, vivement pénétrés et pleinement convaincus d'une alternative inévitable d'un bonheur ou d'un malheur éternel, de la nécessité où ils étoient de travailler sur la terre à mériter l'un et éviter l'autre, ont tout quitté, tout abandonné, renoncé à leurs biens, à leurs dignités, à leurs espérances, au commerce des autres hommes, pour ne s'occuper que de Dieu et de leur salut? Nous

admirons surtout dans ces chrétiens fidèles la satisfaction ineffable qu'ils trouvoient à s'entretenir continuellement avec leur Créateur, les saints transports, les saintes extases qui les ravissoient en sa présence, les prières ferventes qu'ils lui adressoient, prières répétées sans cesse et toujours avec de nouvelles délices, ce goût infatigable pour une raison sublime qui la leur faisoit prolonger bien avant dans la nuit, qui leur faisoit regarder comme perdu le temps qu'ils ne pouvoient lui accorder : nous admirons surtout en eux cet amour ardent qui les portoit à exercer sur eux-mêmes des rigueurs salutaires, à châtier leur corps, à le réduire en servitude, à lui refuser tout ce qui pouvoit le flatter, à ne lui accorder que ce qui pouvoit le conserver, à ne le conserver que pour l'immoler tous les jours au Seigneur, que pour le lui offrir tous les jours comme une hostie pure, sainte et agréable à ses yeux. C'est aussi ce que nous devons admirer dans notre saint prélat. Il prioit partout en tout temps, et il prioit avec une attention que rien ne pouvoit distraire. Dans sa maison, au milieu de ses domestiques réunis, comme dans les églises au milieu des fidèles assemblés, dans les chemins comme au pied de son crucifix, à Rome comme à Milan, sa ferveur, dans la prière étoit toujours la même : cette ferveur, qui le suivoit dans tous ses voyages, absorboit tellement son ame en la présence de la majesté divine, l'attachoit tellement au ciel où elle le transportoit, que, ne songeant plus à la terre, il n'apercevoit ni les obstacles qui arrêtoient ses pas, ni les précipices qui l'environnoient. En vain des amis distingués l'abordent pour l'entretenir, il

leur rend le salut sans leur adresser aucune parole; il ne pourroit souffrir que la conversation des hommes, quels qu'ils fussent, interrompît les entretiens sublimes dont il jouit avec son Dieu. En vain à Milan, un coup parti d'une main criminelle, armée par la licence, épouvante tous les gens de sa maison occupés le soir à prier avec lui; en vain ils se mettent tous en devoir de se saisir du parricide; lui seul que le coup atteint, que le péril regarde, demeure tranquillement dans l'humble posture où l'a mis sa tendre dévotion; lui seul, sans se troubler ni s'effrayer, ordonne de continuer la prière; il la continue lui-même avec une ferveur qui redouble au milieu du danger loin de se ralentir. Combien de fois il employa à l'oraison un temps consacré au sommeil! comment, après avoir passé les jours dans les travaux et les fatigues de l'épiscopat, il passoit encore les nuits dans de pieuses lectures, dans de saintes méditations, dans la contemplation utile des choses célestes, prosterné contre terre, anéanti en la présence du Seigneur! vous le savez, anges du Très-Haut, ministres du Tout-Puissant, vous qui êtes occupés sans cesse à porter au pied du trône de l'agneau les parfums de nos prières, vous avez été témoins des saintes rigueurs qu'il exerçoit sur lui-même; vous avez vu comment il traitoit une chair de péché, comment il étoit pieusement cruel à l'égard d'un corps qu'il avoit déjà mortifié par le jeûne le plus rigoureux. Oui, mes frères, quoique Charles fût innocent, il se traitoit comme un coupable; quoique sa conscience ne lui reprochât rien, dans la crainte d'être réprouvé après avoir travaillé au salut

des autres, il châtioit, à l'exemple du grand apôtre, il châtioit rudement son corps, il le réduisoit en servitude, il domptoit, il assujettissoit à l'esprit cet esclave toujours prêt à se révolter contre lui, à se soulever contre Dieu. Comme s'il eût été la cause du fléau terrible dont Milan étoit affligé, comme si c'eût été lui qui eût irrité le juste Juge contre cette ville malheureuse, qui l'eût engagé à envoyer contre elle son ange exterminateur, à lui ordonner de répandre sur elle un calice d'amertume, il désira de devenir anathême pour tous ses frères, de se rendre pour tout son peuple une victime d'expiation : dans les processions solennelles qu'il ordonna pour apaiser la colère du Seigneur, ce grand cardinal, cet illustre archevêque, marchoit publiquement la corde au cou, la croix entre les bras, les pieds nus et ensanglantés; ses larmes excitoient la componction dans les cœurs les plus durs et les plus insensibles. Quoiqu'il ne pût se reprocher, comme David, d'avoir attiré le fléau qui désoloit son peuple, il sembloit dire à Dieu, ainsi que ce saint roi : C'est moi, ô mon Dieu, c'est moi qui ai commis le péché, c'est moi qui ai fait l'iniquité, c'est moi dont le crime a allumé votre colère : *Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi* (2. Rois. 24. 17.). Vous épargnez le pasteur coupable, et vous frappez les brebis innocentes; vous les enlevez avant le temps; une maladie cruelle les détruit presque aussitôt qu'elle les attaque : qu'a fait ce troupeau pour que vous le traitiez avec tant de rigueur? *Isti qui sunt oves, quid fecerunt?* Tournez contre moi seul, je vous en conjure, tournez contre moi seul votre bras redoutable;

versez sur moi seul toute votre indignation, faites-moi sentir tout le poids de votre justice, je suis prêt à essuyer tout ce que vos fléaux ont de plus terrible: *Vertatur, obsecro, vertatur manus tua contra me.*

La manière sage et prudente dont il se conduisit dans ses mortifications, n'est pas moins admirable que ses mortifications mêmes. Il n'entreprit pas de s'élever tout d'un coup à la plus haute perfection; il voulut aller par degrés, éprouver ses forces, et s'accoutumer peu à peu à l'austérité la plus parfaite. Il commence d'abord par retrancher sans aucune réserve ce qui tenoit des délices dans lesquelles il étoit né, dans lesquelles il avoit vécu jusqu'alors; il rejette tout ce qui n'étoit que pour le plaisir et la satisfaction des sens. Ces premières épreuves lui ayant réussi, il s'encourage de plus en plus lui-même, il fait de nouveaux efforts pour avancer toujours, jusqu'à ce qu'enfin il en vienne à ce degré de mortification, que de simples légumes faisoient toute sa nourriture, que des planches toutes nues composoient sa couche. Mais écoutez, chrétiens, un trait de vertu qui mérite encore davantage votre admiration; il reçoit ordre du souverain pontife de modérer des austérités extrêmes, il est vrai, mais qu'il avoit choisies avec prudence et qu'il suivoit par goût; il obéit avec docilité, persuadé, sans doute, que la mortification du cœur est préférable à la mortification du corps, que celle-ci même doit conduire à celle-là; il se retranche, mais il se retranche à ce que notre foiblesse regarderoit encore comme un excès d'austérité.

Le temps est enfin arrivé où notre saint cardinal va

bientôt passer à une vie plus heureuse; il a pressenti sa mort; il veut se préparer à ce dernier moment, ce moment décisif, ce moment si terrible pour tant d'autres et pour lui si agréable. Il n'écoute plus dès-lors dans ses mortifications et dans ses prières que son goût et sa ferveur, il s'arrache à ses occupations pastorales, et se retire dans la solitude, pour y vaquer avec plus de liberté à ses pieux exercices : il choisit pour le lieu de sa retraite le mont Varal, où la représentation touchante de Jésus-Christ couché dans le tombeau pourra émouvoir sa piété sensible; il s'ensevelit avec le Sauveur pour n'être plus occupé que de celui qui a tout fait pour son salut. Là, entièrement séparé des hommes , il s'entretient avec son Dieu, épanche son cœur en sa présence, contemple ses grandeurs infinies; en repassant surtout ce que le Fils unique du Père a bien voulu souffrir pour nous, il gémit d'avoir si peu souffert pour ce Dieu rédempteur. Sans aucun soutien étranger, il reste immobile dans la posture la plus gênante, il y reste, malgré sa foiblesse, la plus grande partie du jour; son ame qui ne tient déjà plus à la terre, ne paroît plus prendre aucune part aux fatigues du corps, auquel elle est attachée. Une fièvre brûlante qui le dévore ne l'empêche point de célébrer tous les jours les saints mystères avec une ardeur toujours nouvelle. Il attendroit volontiers la mort dans un séjour où il éprouve des délices si pures et si ineffables; mais il veut se montrer encore à son peuple avant de mourir, il veut encore offrir pour lui le sacrifice dans une fête solennelle. La satisfaction qu'il désire ne sera pas entière : la foiblesse sous laquelle

il succombe l'oblige à s'arrêter en chemin; la violence de sa fièvre augmente, la ferveur de sa piété ne se ralentit pas, il s'arme d'un nouveau courage. Arrivé enfin dans sa ville épiscopale, il s'étend avec joie sur le lit de douleur où il doit bientôt rendre à Dieu une ame ornée de vertus et chargée de mérites. Il rassemble tout ce qui lui reste de forces, recueille toute sa dévotion pour recevoir les derniers sacremens qu'il a demandés; il fait placer sous ses yeux une image du Sauveur au jardin des Olives pour s'exciter à une résignation parfaite, fait couvrir de cendres bénites un cilice dont il munit son corps comme d'une cuirasse salutaire pour repousser les derniers assauts de l'ennemi des hommes; et tandis que toute la ville est en alarmes, qu'elle assiège les autels pour demander à Dieu la santé de son archevêque, il expire tranquillement entre les bras du Seigneur, revêtu des armes de la pénitence.

Laissons aux citoyens de Milan le soin d'accorder au plus tendre des pères le tribut de tristesse et de larmes qu'il a bien mérité; pour nous, mes frères, instruisons-nous. Le seul récit de la mort de ce juste parfait vous fait, sans doute, désirer de mourir d'une mort aussi précieuse; mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'en imitant la sainteté de la vie de Charles que vous pourrez arriver au bonheur de sa mort. Imiter la vie de Charles! votre foiblesse, sans doute, se récrie à ces paroles. Pouvons-nous donc, direz-vous, travailler au salut de nos frères comme ce saint pontife y a travaillé, soutenir notre attention dans la prière comme il a soutenu la sienne, pratiquer les mortifications auxquelles il a été si fi-

dèle ? Mais ne pouvez-vous pas édifier par de saints propos, par de saints exemples, ceux de vos frères que vous avez scandalisés par vos discours et par vos actions ? mais ne pouvez-vous point paroître devant votre Dieu, vous entretenir avec cette majesté suprême, sans que votre imagination s'égare dans des pensées frivoles ou criminelles ? mais ne pouvez-vous pas mortifier votre cœur, réprimer ses passions, modérer ses désirs, ne plus avoir pour un corps mortel ces ménagemens scrupuleux et inquiets, indignes de la sévérité évangélique, ces complaisances injustes qui vous perdent ? oui, certes, vous le pouvez, mais vous ne le voulez pas. Vous croyez peut-être qu'il suffit, pour honorer les saints, de leur accorder une admiration stérile ; désabusez-vous, mes frères, ce n'est qu'en les imitant qu'on les honore.

Vous, Messieurs, qui avez choisi pour votre protecteur et votre patron le saint archevêque dont nous célébrons la mémoire, qui vous êtes consacrés, à son exemple, à servir les pauvres, à soulager les membres affligés d'un Dieu souffrant, vous exhorterai-je à imiter sa charité immense ? vous engagerai-je à faire ce qu'il a fait et ce que vous faites avec tant d'ardeur ? continuez, c'est tout ce que je puis vous dire en ce jour, continuez à exercer les œuvres de miséricorde sous les yeux d'un pasteur en qui vous voyez reluire les principales vertus de votre illustre patron, sa bonté, sa douceur, son affabilité, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, son ardeur pour annoncer la parole sainte. Il a gagné tous les cœurs de son

troupeau aussitôt qu'il a paru : ses vertus, en effet, pouvoient-elles manquer de toucher une paroisse vertueuse ? Que le peuple est heureux quand il possède un tel pasteur! que le pasteur est heureux quand il conduit un tel peuple ! Mais terminons enfin ce discours, et implorons l'intercession puissante du saint cardinal dont nous venons de célébrer la mémoire.

PRIÈRE.

Grand saint, qui jouissez maintenant du fruit de vos travaux, qui êtes enivré dans le ciel de ce torrent de délices après lequel vous avez tant soupiré sur la terre, auquel vous êtes arrivé par des austérités si longues et si rigoureuses, citoyen de la céleste patrie, tranquille pour vous-même, n'oubliez pas vos frères qui gémissent encore dans leur exil. Quoique l'Église de France n'ait pas été le théâtre de vos travaux apostoliques, elle-même néanmoins en a été aussi l'objet. Vous avez travaillé pour elle en travaillant pour toute l'Église. Votre cœur seroit-il moins étendu à présent qu'un Dieu le remplit? votre sollicitude seroit-elle moins vaste à présent qu'elle n'est plus partagée entre vous et vos frères ? Nous avons même acquis, j'ose le dire, nous avons acquis un droit particulier à votre intercession par notre ardeur singulière à honorer vos vertus. Que de saints établissemens, dont vous êtes l'auteur, ont passé chez nous! que de pieuses assemblées se sont mises sous votre protection ! vous êtes devenu notre saint, nous

sommes devenus vos cliens ; jetez donc aussi sur nous un regard favorable, intercédez pour ceux qui vous honorent, obtenez-nous par votre crédit puissant la gloire à laquelle vous êtes arrivé, et les grâces qui vous ont conduit à cette gloire.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

G

J

L

M

P

R

T

U

V

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


(Auger tr.) v. 2
12915

